La Fille du cordier, scènes de la vie irlandaise, traduites de Griffin, par Mlle Thérèse Alphonse Karr



Griffin, Gerald. La Fille du cordier, scènes de la vie irlandaise, traduites de Griffin, par Mlle Thérèse Alphonse Karr. 1872.

LA

FILLE DU CORDIER

Abbeville. — Imp. Briez, C Paillart et Retaux.

LA

FILLE DU CORDIER

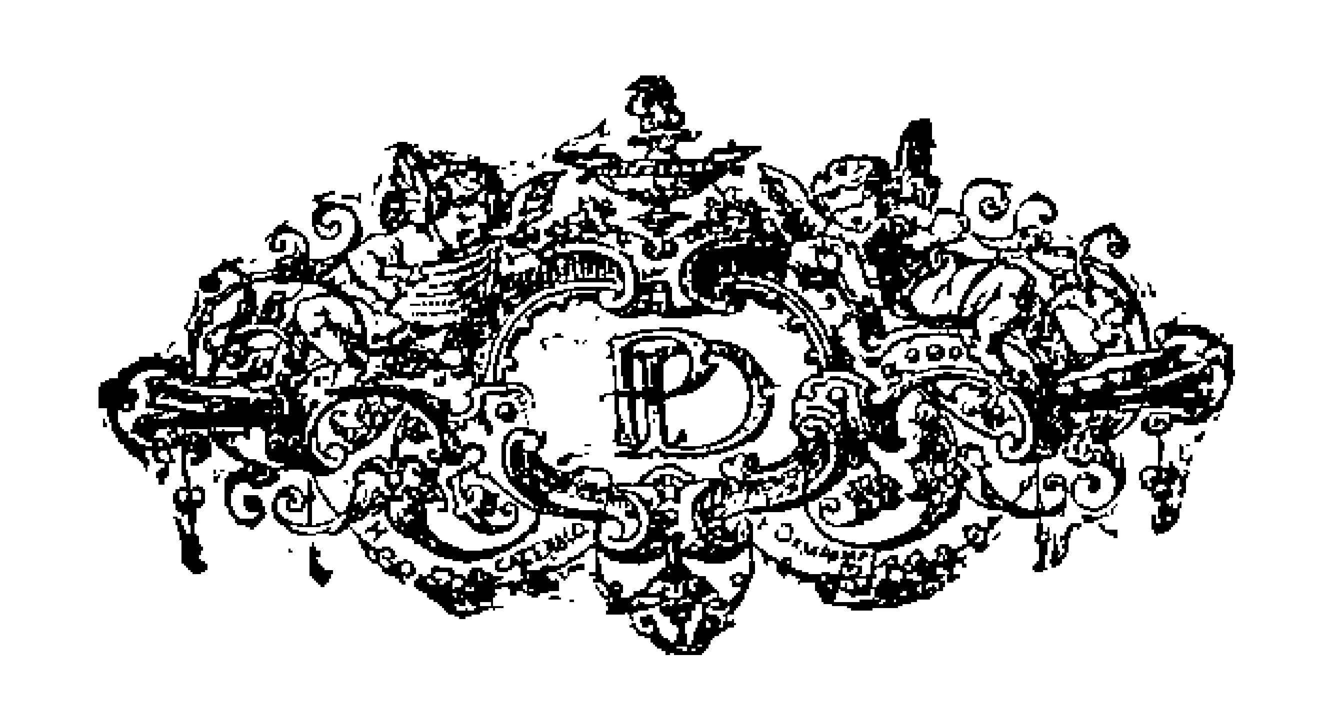
SCÈNES

DE LA VIE IRLANDAISE

TRADUITES DE GRIFFIN

PAR

Mlle THÉRÈSE ALPHONSE KARR



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Ce LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS 35,

1872

LA FILLE DU CORDIER

HISTOIRE IRLANDAISE

I

Garryowen, qui donne son nom à l'un des chants nationaux les plus populaires d'Erin, est situé sur le penchant d'une colline voisine de Limerick. De là, le coup d'œil n'est pas sans charme : il s'étend sur la belle et vieille cité, le noble fleuve qui baigne ses tours ruinées, et la campagne richement cultivée qui l'entoure.

La tradition a conservé la cause qui rendit ce petit endroit célèbre, et l'origine de son nom, qui semble composé de deux mots irlandais, signifiant *le jardin d'Owen*. Il y a environ quatre-vingts ans, un homme appelé Owen était propriétaire d'un cottage et d'un morceau de terre, en ce lieu qui, vu sa proximité de la ville, devint, pour les assemblées du dimanche, le

rendez-vous favori des citadins, soit qu'ils cherchassent le simple amusement ou la dissipation. Les gens âgés buvaient ensemble, à l'ombre des arbres ; les jeunes jouaient à la balle ou à d'autres jeux de force et d'adresse sur le gazon ; d'autres se promenaient par couples le long des haies et trompaient le temps par des distractions moins bruyantes, il est vrai, mais qui ont pourtant aussi leur fascination.

Toutefois, les réjouissances de nos pères se distinguaient fréquemment par un caractère de gaieté si fougueux, qu'on aurait pu prendre leurs réunions joyeuses pour des batailles rangées. Le jardin d'Owen fut bientôt aussi fameux par ses querelles que par ses amusements.

Ce nouveau genre de plaisir fut encouragé par un certain nombre de jeunes gens d'un rang supérieur à celui des visiteurs ordinaires du jardin. C'étaient les fils de marchands et de négociants en gros de la ville, qui venaient d'être libérés du collége, avec une plus forte provision de séve vitale que de sagesse pour la gouverner. Ces jeunes *gentlemen*, amateurs de choses spirituelles, s'amusaient à organiser des parties, la nuit, pour tordre le cou de toutes les oies et arracher les marteaux de toutes les portes d'alentour. Ils laissaient quelquefois leur génie prendre son essor jusqu'à briser une lampe, et même jusqu'à attaquer un garde de nuit ; mais peut-être cette sorte de plaisanterie était-elle trouvée trop sérieuse pour être souvent répétée, car leurs annales rapportent peu de hauts faits si audacieux. Ils étaient obligés de se borner aux distractions moins am-

bitieuses que nous venons de signaler : détruire les marteaux, ennuyer les paisibles habitants des maisons environnantes par leurs assauts longtemps continués contre les portes des façades ; effrayer les passants tranquilles par toutes sortes d'insultes et de provocations, et satisfaire leurs penchants fratricides sur toutes les oies de Garryowen.

La renommée des *compagnons de Garryowen* s'étendit bientôt de tous côtés. Leurs exploits furent célébrés par quelque obscur ménestrel de l'époque, dans ce chant qui a retenti depuis dans tous les pays du monde, et a disputé même au *Patrick's day* la palme de la popularité nationale. Le nom de Garryowen fut aussi connu que celui de la Numance irlandaise, Limerick, et le petit jardin d'Owen devient presque un synonyme de l'Irlande.

Mais cette règle qui assigne à la vie de l'homme ses périodes de jeunesse, de maturité et de déclin, a son analogie dans la destinée des villages comme dans celle des empires. L'Assyrie est tombée , et Garryowen aussi ! Rome eut sa décadence, et Garryowen ne fut pas immortel ! Le faubourg, encore bien connu, n'est plus guère qu'un monceau de ruines ; des murs enfumés et noircis, sortant des amas de pierre et de mortier, indiquent la place d'une rangée de maisons jadis populeuses. Sous le peu de toits qui tiennent encore bon, quelques familles appauvries cherchent à se procurer une misérable subsistance, en raccommodant de vieux souliers et en fabriquant des cordes. A l'une des extrémités, un cabaret mal famé fatigue les oreilles

des habitants, et une corderie, qui s'étend sur la pente adjacente de Gallows-Green (1) ainsi appelée pour certaines raisons, amène à l'esprit du spectateur attentif des associations d'idées qui ne sont point faites pour égayer le paysage. Il n'est pas dans une disposition plus divertissante lorsque, choisissant pour y poser ses pieds les pavés isolés qui apparaissent au milieu de la bourbe verte dont la rue est inondée, il rencontre, à l'autre bout, une avenue de boutiques occupées par des fabricants de cercueils, avec un hôpital de fiévreux d'un côté et un cimetière de l'autre.

Ainsi les jours de Garryowen sont passés, comme ceux de l'ancienne Erin. Les fêtes de ses héros jadis formidables ne sont plus qu'un récit des soirs d'hiver. Owen est dans sa tombe, et son jardin a l'aspect lugubre d'un cimetière abandonné. La plupart de ses joyeux habitués l'ont suivi, sur un terrain qui, quoique la foule y soit aussi grande, offre moins d'occasions à la plaisanterie, et moins aussi aux querelles. Il en reste encore quelques-uns peut-être, pour regarder avec indulgence le théâtre des folies de leur jeunesse, et pour sourire à la page qui rappelle ces folies.

II

Mais tandis qu'Owen vivait et que son jardin prospérait, lui et ses voisins étaient aussi joyeux que si la

(1) *Gallows*, potence, gibet; *green*, gazon, pelouse.

mort n'avait jamais dû atteindre l'un, et la désolation ruiner l'autre.

Parmi les visiteurs de sa petite retraite qu'il distinguait par une attention et une faveur spéciales, se plaçait en première ligne la belle enfant d'un vieillard qui dirigeait une corderie du voisinage, et qui venait souvent, quand la soirée était pure, s'asseoir avec lui à l'ombre d'un osier jaune qui était devant sa porte. On causait de la politique du jour, de l'administration de lord Halifax, du jeune patriote qui donnait des espérances, M. Henry Grattan, et de la fameuse concession catholique de 1773. Parfois aussi Owen, qui, comme tous les Irlandais, même du rang le plus humble, était un fin critique de la beauté, faisait céder la politique à d'amicales et justes remarques sur la fille de son vieil ami ; remarques auxquelles l'âge et le ton ôtaient tout autre caractère que celui d'une admiration demi-artistique et demi-paternelle. Il trouvait alors des expressions qui eussent désespéré de plus jeunes et moins éloquents admirateurs.

Il faut l'avouer, l'origine de la beauté suburbaine était de celles que ne recommande pas une association d'idées fort agréables, dans un pays aussi troublé que l'Irlande Mais parmi ceux mêmes pour lesquels le chanvre tordu était un objet de secrète horreur, il y en avait peu qui pussent, en regardant le ravissant visage d'Eily O'Connor, se souvenir qu'elle était la fille d'un cordier, peu qui pussent découvrir sous cette aménité hésitante et timide qui répandait du charme sur tous ses mouvements, les traces d'une éducation rude et

vulgaire. Il est vrai que quelquefois elle dérobait à certains mots une lettre finale, et prolongeait l'accentuation d'une voyelle au delà du terme de l'orthodoxie prosodique. Mais les lèvres sur lesquelles le son s'attardait ainsi,

Murmurant longtemps, ayant peine à partir,

communiquaient à leurs propres accents une douceur et une grâce qui faisaient du défaut un attrait de plus.

Son éducation dans les faubourgs d'une grande ville n'avait pas altéré la délicatesse naturelle de son caractère ; car Mihil O'Connor qui, malgré sa rudesse, savait apprécier sa fille, s'efforçait d'entretenir ces tendances par tous les ménagements en son pouvoir. En outre, l'oncle d'Eily, qui était maintenant curé de campagne, possédait les qualités voulues pour tirer parti des dispositions naturelles dont elle était douée. Lorsqu'il était encore vicaire de Saint-John, Eily passait bien des heures dans son petit logement, et, en retour de la douce amabilité avec laquelle elle présidait à son simple thé, le P. Edward entreprit de donner à son instruction des soins qui la rendirent bientôt aussi supérieure en savoir à ses compagnes qu'elle l'était en beauté. A cette même époque, on la remarquait comme une pieuse jeune fille, très-régulière dans toutes les observances de sa religion, grave dans sa mise et dans ses discours. Par les matinées les plus froides et les plus lugubres de l'hiver, on pouvait la voir se glisser entre les volets

de la boutique encore fermée, à la chapelle la plus proche, où elle avait coutume d'entendre une messe matinale ; elle rentrait à temps pour mettre toutes choses en ordre pour le déjeuner de son père. Dans la journée, elle s'occupait des affaires de l'intérieur, tandis qu'il travaillait à la corderie voisine. Le soir, généralement, elle allait chez le P. Edward. S'il était occupé à réciter son office quotidien, elle s'amusait à lire quelque livre de récréation morale, en attendant qu'il eût le loisir d'entendre ses leçons ; puis elle restait à causer, jusqu'à ce que le thé fût fini.

Un attachement de la nature la plus pure et la plus tendre fut la conséquence de ces relations mutuelles entre l'oncle et la nièce ; et l'on peut dire que, si le P. Edward n'aimait pas autant Eily, il la connaissait et l'appréciait mieux encore que son propre père.

Mais le bon prêtre fut nommé à une paroisse, et la jeune fille perdit son instituteur. Ce fut pour elle une perte cruelle, et plus cruelle, en réalité, lorsqu'elle cessa d'en sentir aussi vivement les effets. Après son départ, elle continua, pendant quelques mois, à mener la même vie retirée, et aucun œil, excepté celui d'un observateur consommé, n'aurait pu découvrir la plus légère altération dans ses sentiments, la moindre propension vers le monde et les amusements mondains. Le changement cependant s'était silencieusement effectué dans son cœur. Elle était maintenant femme, une femme faite, aimable, intelligente, et les circonstances l'obligeaient à jouer son rôle dans le petit cercle social qui se mouvait autour d'elle. Son esprit facile, long-

temps réprimé, s'assimila promptement le genre frivole de la société dans laquelle elle se trouva placée. Son père, qui, avec la vanité vénielle d'un père, aimait à montrer sa belle enfant parmi ses voisins, l'emmena au jardin d'Owen, dans un moment où il était extraordinairement gai et peuplé : de cette soirée data le début d'un changement décidé et visible dans le caractère d'Eily.

Aussi graduel que l'approche d'une matinée de printemps fut le passage du grave au gai dans la toilette de cette fleur des faubourgs. On vit poindre d'abord un beau nœud à la coiffure ; puis arriva petit à petit la splendeur du plein midi : les mousselines à fleurs, les étoffes de soie, lcs ceintures. Ce fut comme l'épanouissement d'un bouton de rose, qui rassemble autour de la fleur les courtisans ailés de la prairie. Des jeunes gens « aussi vifs que des abeilles » vinrent se presser à sa suite, avec des propositions « d'honorable amour et de mariage » ; et même parmi la jeunesse d'un rang plus élevé, que la légèreté et la violence du sang irlandais attiraient au jardin d'Owen, ce devint un objet de jalousie que la préférence de la belle fille du cordier. Il n'était pas étonnant que les attentions de personnages si supérieurs à ses admirateurs ordinaires rendissent Eily indifférente aux soupirs de ses prétendants plébéiens. Dunat O'Leary, le perruquier, autrement dit Foxy Dunat, par allusion à ses cheveux roux (1), fut blessé au cœur par sa froideur excessive.

(1) *Foxy*, de *fox*, renard.

Myles Murphy, brave fermier de Killarney, qui parcourait le pays en vendant des poneys de Kerry, et se découvrant un degré de parenté avec tous les gens qu'il rencontrait, revendiqua vainement une alliance avec Eily ; sa prétention ne fut point accueillie. Si bien que, au milieu de tant d'admirateurs, l'aimable et belle Eily risquait fort de rester ce que Lady Mary Montague a élégamment appelé « une religieuse laïque » ; destin maintenant redoutable pour elle, car la « religieuse », quelle qu'elle soit, n'a de bonheur que si elle sait faire de Dieu la part de son cœur.

Un événement devait l'arracher à ce destin.

La veille du 17 mars, date célébrée chez le cordier, non-seulement comme la fête du saint national, mais comme l'anniversaire de naissance de la jeune maîtresse de céans, Eily et son père étaient allés prendre leur récréation habituelle au jardin d'Owen. Le joyeux propriétaire du lieu s'était installé à sa porte comme de coutume avec Mihil, tandis que Myles Murphy, qui avait amené un certain nombre de ses poneys sauvages pour les vendre dans les foires d'alentour, s'était assis au bout de la table, et cherchait à établir un cousinage éloigné entre les Owen de Kilteery, parents de l'Owen auquel il s'adressait, et les Murphy de Knockfadhra, ses parents à lui-même. Une troupe de jeunes gens jouaient à la paume dans une allée ménagée pour ce jeu, de l'autre côté de la pelouse ; une autre plus nombreuse, et dans laquelle étaient mêlées beaucoup de femmes, cabriolait sur l'herbe courte, au son de la « gigue du chasseur de renards (*Fox Hunter's Jig*) ».

D'autres enfin, fatigués des exercices violents, se promenaient sous les arbres dégarnis de feuilles, riant, plaisantant, et causant familièrement avec leurs connaissances féminines. Quelques pauvres vieilles femmes, portant des corbeilles, cherchaient à vendre des croix de Saint-Patrick, pour les enfants, au prix modique d'un demi-penny la pièce, avec dorure, peinture et tout ce qu'on peut souhaiter.

Après avoir terminé à peu près sa séance accoutumée, Mihil O'Connor pria Myles d'aller appeler sa fille, qui se trouvait dans le groupe des danseurs, et de lui dire qu'il l'attendait pour rentrer. L'envoyé revint annoncer qu'Eily dansait avec un jeune gentlemen étranger, en costume de batelier ; et que ce gentlemen ne voulait pas la laisser partir avant la fin de la gigue

Cela fut assez long pour lasser la patience du vieillard. Quand Eily parut enfin, il remarqua sur ses joues une rougeur de fatigue et en même temps de plaisir, qui montrait que le retard n'avait pas été tout à fait opposé à son goût. Cette circonstance lui aurait donné envie de la recevoir avec un peu de mécontentement ; mais à ce moment, l'honnête Owen s'empara du père et de la fille, pour qu'ils entrassent souper avec sa femme et lui.

Ce récit de l'adolescence d'Eily étant purement et simplement préliminaire, nous nous abstiendrons de fournir aucun détail sur les petits incidents de la soirée, ou la qualité du régal de mistress Owen. Il faut supposer que cette petite réunion avait son agré-

ment ; car la veillée de Saint-Patrick approchait de son terme quand les convives se levèrent pour souhaiter une bonne nuit à leur hôte et à leur hôtesse. Owen leur conseilla de marcher vite, afin d'éviter les « garçons de Saint-Patrick », qui allaient se promener dans les rues après minuit, pour le grand festival, et qui pourraient bien, dit-il, « jouer des tours de leur façon à miss Eily ».

La nuit était assez noire, et la lueur trouble des lampes suspendues à de longs intervalles au dessus des portes des maisons ne remédiait que faiblement à l'obscurité. Mihil O'Connor et sa fille avaient déjà fait plus de la moitié de leur chemin, et ils débouchaient d'une étroite ruelle dans le haut de Mungret-Street, quand un grand bruit frappa leurs oreilles avec une violence soudaine. Il provenait d'une troupe qui défilait en désordre le long de la rue. Une coutume ancienne et encore respectée ordonne aux jeunes habitants de Limerick de célébrer, dans la nuit de cet anniversaire, la fête du saint patron et apôtre de l'île, en parcourant successivement toutes les rues, jouant des airs nationaux, et remplissant les pauses de la musique par des cris d'allégresse. C'était cette procession qui approchait.

Le coup d'œil ne manquait ni d'intérêt ni d'amusement. Au milieu, une bande de musiciens jouaient alternativement les airs de *Patrick's Day* et de *Garryowen*. Autour des musiciens se pressait une cohue d'hommes et d'enfants, encombrant toute la largeur de la rue et une partie de sa longueur. Les hommes

avaient à leurs chapeaux des branches de trèfle, et plusieurs portaient à la main des chandelles allumées, qu'un simple cornet de papier protégeait contre les bouffées du vent. La lumière inconstante et inégale jetée par ces petites torches sur les figures des individus qui les tenaient formait un vif contraste avec l'obscurité régnant à l'entour.

La foule avançait à pas rapides, chantant, jouant, criant, riant, et se livrant à toute l'excitation causée par le tumulte et le mouvement. Les fenêtres des chambres à coucher s'ouvraient sur son passage, et les habitants demi-vêtus plongeaient un instant leurs têtes dans l'air de la nuit, pour la regarder. Les personnes respectables qui apparaissaient dans la rue tournaient court le plus tôt possible, pour éviter les désagréments auxquels les aurait exposées le contact avec cette multitude exaltée.

Mais, pour nos deux voyageurs, il n'était plus temps de prendre cette précaution. Avant qu'ils y eussent songé, la procession (si on peut l'honorer d'un nom si solennel) était plus près d'eux qu'ils ne l'étaient d'aucun détour, et avec la populace comme avec les chiens, avoir l'air de fuir, c'est provoquer la poursuite. Ils en avaient conscience; par conséquent, au lieu de tenter une vaine retraite, ils se glissèrent dans un renfoncement formé par la porte d'une boutique, et attendirent, immobiles, que ce torrent bruyant eût passé. Pendant quelques instants, ils restèrent inaperçus; les garçons qui marchaient en avant étaient trop occupés à parler, à crier et à rire, pour faire at-

tention aux objets qui n'étaient pas directement dans leur chemin. Mais ils ne furent pas plutôt découverts que les plaisants les assaillirent, avec ce genre d'esprit qui distingue le peuple des cités et fait la terreur des visiteurs de la campagne. Les saillies furent prodiguées, si bien que le vieux cordier, irritable comme le sont généralement les Irlandais, commençait à perdre patience.

Enfin, un de ces individus ayant vu la lumière éclairer le visage d'Eily adressa à la jeune fille un geste insultant. Papirius lui-même, vengeant sur le Gaulois insolent la dignité sénatoriale, ne put être plus prompt à agir que Mihil O'Connor. Le jeune homme avait à peine achevé son mouvement, qu'il recevait sur la tempe un coup énergique. Une scène tumultueuse commença, et il était vraisemblable qu'elle finirait gravement pour le vieillard et sa fille. Des figures féroces s'amassèrent autour d'eux, proférant des cris de défi et d'animosité grossière, auxquels Mihil répondait aussi bruyamment et avec autant d'énergie. Tout ce qui semblait retarder pour lui un sort fatal, c'était le courage d'Eily, qui, s'élançant devant son père, le protégeait contre les armes levées de ses agresseurs. Pas un ne voulait courir le risque de blesser, par un coup accidentel, une créature si jeune, si belle et si dévouée.

Ils furent sauvés de cette situation précaire, par l'intervention de deux hommes, en costume de bateliers, qui paraissaient posséder de l'influence sur la foule et qui en usèrent pour les dégager. Non content de les avoir tirés sains et saufs de tout danger immédiat, le

plus grand les conduisit à leur porte ; chemin faisant, il parla peu, et il prit congé sitôt qu'il les vit en parfaite sûreté. Tout ce que Mihil put découvrir par son aspect, c'est qu'il était *gentlemen*, et très-jeune, n'ayant peut-être pas plus de dix-neuf ans. Le vieillard loua beaucoup et hautement sa conduite de galant homme, mais Eily resta muette sur ce sujet.

Quelques jours après, Mihil travaillait au grand soleil ; il marchait lentement à reculons, avec un petit paquet de chanvre entre ses genoux, tordant sa corde et chantant *Maureen Thierna*. Un petit bossu, en costume de batelier, se présenta, et le saluant dans une espèce de patois citadin, lui rappela qu'il lui avait récemment rendu service. Le vieux cordier exprima sa reconnaissance, et, avec la vraie chaleur de cœur irlandaise, il assura le petit batelier que tout ce qu'il avait au monde était à sa disposition. Mais le nouveau venu n'avait besoin que d'un peu de corde pour son bateau, et encore était-il résolu à payer honorablement son emplette. Il ne se montra point non plus désireux de satisfaire la curiosité de Mihil, quant au nom et à la qualité de son compagnon de l'autre soir ; il soutint, sans en vouloir démordre, que c'était un batelier de Seagh, venu avec lui à la ville afin de se défaire d'une cargaison de comestibles. Pour l'achat, le vieillard le renvoya à sa fille, car, dit-il, elle saurait faire marché aussi bien que lui-même, et il ne pouvait laisser son ouvrage avant d'avoir achevé la corde qu'il avait en main. Le petit bossu, nullement mécontent de cet avis, alla trouver Eily à la boutique, et y passa plus

de temps que Mihil ne l'aurait cru nécessaire pour l'importance de la négociation.

Depuis ce moment, le caractère de la jeune fille parut avoir subi un nouveau changement. Sa gravité primitive revint, mais non pas dans les mêmes conditions qu'auparavant. Dans ses jours de religieuse retraite, cette gravité paraissait seulement dans sa mise et dans le choix de ses plaisirs. Maintenant, toilette et amusements étaient plus gais que jamais, au point même de toucher à la dissipation ; mais la tristesse qui s'était emparée de son cœur était visible au travers, comme un noir récif sous des eaux dorées par un soleil joyeux. Son père était trop occupé à son éternel tressage pour observer particulièrement cette transformation, et d'ailleurs il est connu que les dernières personnes à s'apercevoir de ces choses sont celles avec qui l'on vit constamment.

Un matin, quand Mihil O'Connor quitta sa chambre, il fut surpris de trouver que la table du déjeûner n'était pas mise comme à l'ordinaire, et que sa fille n'était pas à la maison. Elle parut cependant, tandis qu'il faisait lui-même les préparatifs. Ils échangèrent un bonjour un peu plus froid d'un côté et un peu plus embarrassé de l'autre, que ce n'était leur coutume dans cette première rencontre de la journée. Mais quand elle lui eut dit qu'elle avait seulement été à la chapelle, il se trouva parfaitemeut satisfait, car il savait qu'Eily n'aurait pas plus menti à son père qu'au prêtre assis dans le sacré tribunal ; et, dès qu'il entendait dire que des gens allaient à la chapelle, il en concluait que c'était uniquement pour prier... Pauvre vieillard ! quelle

autre idée aurait pu lui venir ? Eût-il pu croire, par exemple, que sa simple enfant osât s'y rendre pour y contracter un lien secret, sans le consentement paternel ?

Sur les entrefaites, Myles Murphy renouvela sa demande, et gagna complétement à sa cause Mihil O'Connor. Celui-ci, fatigué de voir sa fille repousser constamment un parti contre lequel il n'avait rien à objecter, la pressa de donner ou son consentement ou une bonne raison à son refus. Cette requête, si juste qu'elle fût, n'eut aucun succès, et les rapports en souffrirent forcément.

Le jour de la foire de Garryowen, après une longue et pénible altercation avec son père et son prétendant montagnard, Eily jeta son manteau bleu sur ses épaules et sortit. Elle ne revint pas dîner, et Mihil fut furieux de ce qu'il prenait pour un signe de ressentiment. La nuit arriva, et elle ne reparut pas. Le pauvre homme, livré aux angoisses de la terreur, se reprocha sa véhémence, et passa la nuit à se rappeler avec remords chaque mot violent dont il s'était servi dans l'emportement de la dernière querelle. Le matin, plus semblable à un fantôme qu'à un être vivant, il alla de maison en maison, chez toutes ses connaissances, s'informer de son enfant. Personne ne l'avait vue, excepté Foxy Dunat, le perruquier, et encore, à bien dire, n'avait il fait que l'apercevoir comme elle passait devant sa porte, la veille au soir Il était évident qu'elle ne reviendrait pas. Son père était fou de désespoir. Ses jeunes admirateurs craignaient qu'elle ne fût mariée secrètement, et

partie avec quelque indigne personnage. Ses « amies » insinuèrent que le cas pouvait bien être pire encore. Quelques pieuses vieilles secouèrent la tête et dirent qu'elles avaient toujours redouté un malheur, depuis qu'Eily avait cessé d'entendre sa messe quotidienne, et était allée danser à Garryowen.

III

La respectable famille Daly habitait un beau cottage, sur le bord du Shannon, à quelques milles de Garryowen.

M. Daly était ce qu'on appelle dans le Munster un *farmer*, mot que nous rendons très-mal par celui de *fermier*, et auquel les Anglais eux-mêmes n'attachent point le sens particulier que nous avons ici en vue. Le *farmer* du Munster, à cette époque, était au-dessus du fermier français et du *farmer* anglais autant par sa position que par son éducation. Quand la contrée fut désertée par sa *gentry* (encore un mot dont on cherche l'équivalent) (1), il y eut une élévation générale d'un degré pour ceux qui restaient attachés au sol. Les fermiers devinrent *gentlemen*, et les ouvriers devinrent *fermiers*. Les premiers revêtirent, avec la situation et l'influence, l'esprit actif et honorable, l'amour du plaisir et l'autorité féodale qui distinguaient leurs archétypes aristocratiques, et les classes inférieures atten-

(1) *Gentry*, classe des personnes riches qui ne sont pas nobles.

daient d'eux le conseil et l'assistance, avec le même sentiment de respect et de dépendance qu'ils avaient autrefois conçu pour les propriétaires du sol.

C'est en cet état qu'étaient les choses, au moment où se passe notre histoire.

Le jour de la disparition d'Eily, toute la florissante famille, grands et petits, était réunie dans la principale salle du cottage, pour une affaire qui avait bien son importance : le déjeûner. Le moment était favorable pour qui eût voulu esquisser un tableau de famille. Les fenêtres de la salle, ouvertes pour laisser entrer le bon air du matin, donnaient sur une prairie en pente, baignant joyeusement dans un beau soleil l'herbe vert-clair de la saison. La rivière étendait sa vaste nappe sur la lisière même de la prairie, et portait sur son sein tranquille, — ridé seulement par les vagues tournoyantes qui se rencontraient avec la marée montante, — une variété de bâtiments telle qu'on peut la supposer aux approches d'une grande cité commerçante. Vaisseaux majestueux flottant paresseusement, les voiles à demi pliées, en harmonie avec la beauté langoureuse de la scène ; gabares chargées de briques ou de sable ; trains de bois descendant vers les quais prochains, sous la direction de la gaffe d'un marinier ; bateaux de plaisance avec d'éclatants pavillons à leurs mâts, ou bateaux de tourbe avec leur chargement peu pittoresque et leur tournure sans grâce, avançant lentement, tandis que leurs voiles noires semblaient souhaiter un souffle pour se gonfler : tels étaient les incidents qui donnaient une douce animation à la vue, immédia-

tement devant les habitants du cottage. Sur le côté opposé de la rivière s'élevaient les collines de Cratloe, couronnées de nuages en quelques places, et embellies par la diversité des teintes qui revêtaient leur penchant boisé. De temps en temps, la façade de quelque belle demeure se trouvait éclairée par un rayon qui passait, et les spirales de fumée bleue s'élevant à diverses distances du milieu des arbres tendaient à écarter l'idée d'extrême solitude qui, sans cela, se fût présentée à l'esprit.

L'intérieur de la maison n'était pas moins intéressant à observer que le paysage. La principale table était placée devant la fenêtre ; la nappe damassée, d'une blancheur de neige, était couverte de mets qui rendaient bon témoignage à la position du propriétaire et à la gestion de sa compagne. Le premier, beau vieux gentleman d'une agréable physionomie, quelque peu défiant du maigre breuvage qui fumait dans la cafetière haute et luisante de mistress Daly, avait pris position devant un jambon et une volaille froide qui décoraient le bout inférieur de la table. Sa femme faisait les honneurs du bout opposé.

Arrivée à la maturité de l'âge, elle avait, elle aussi, une belle et heureuse figure; ses yeux rayonnaient de bonne humeur et d'intelligence. A quelques pas de la table, s'appuyant sur le dos de sa chaise et les mains jointes, dans une attitude mêlée de distraction et d'anxiété, était assis M. Kyrle Daly, le premier gage d'affection conjugale qui eût été accordé à l'aimable et bon ménage. C'était un jeune homme déjà initié aux rudiments de l'étude des lois ; il était beau, et ses

manières... Mais quelque chose pesait évidemment sur lui, et l'occasion est défavorable pour le dépeindre.

Une seconde table était placée dans une partie plus retirée de la chambre, pour le service des plus jeunes membres de la famille. Des écuelles brillantes, remplies d'un lait épais, flanquaient les côtés de cette table, tandis qu'au centre fumait un grand plat de pommes de terre. Une bande de garçons et de filles, entre quatre et douze ans, entourait ce simple repas, mangeant et buvant avec toute l'heureuse avidité de l'appétit enfantin. Toutefois cette occupation ne les absorbait pas complétement, car leur babil devenait souvent assez bruyant pour dominer la conversation des gens raisonnables et leur attirer une remontrance paternelle.

L'ameublement de la pièce était en rapport avec l'aspect et les manières des habitants. Le plancher était couvert d'un beau tapis, le foyer entouré d'un grand garde-feu. Les murs boisés étaient ornés de quelques-unes des gravures populaires de l'époque, telles que le *Roastbeef* d'Hogarth, le prince Eugène, Schomberg à la Boyne, et Mandane, se pavanant sous les bosquets de son palais de Perse, en haute perruque et en jupe à paniers. Il y avait aussi quelques portraits de famille, faits par mistress Daly quand elle était en pension, et dont nous ne sommes disposés à rien dire, si ce n'est qu'ils étaient bien encadrés. Pour rendre pleine justice à l'artiste, il faut ajouter toutefois que, contrairement à l'usage établi, ses dessins n'étaient jamais retouchés par la main du maître, — particularité que M. Daly aimait à insinuer, et que nul de ceux qui voyaient ces

tableaux n'était tenté de mettre en question. Une petite bibliothèque, suspendue dans un coin, contenait une collection assez considérable d'ouvrages sur l'histoire d'Irlande, étude pour laquelle M. Daly avait une prédilection nationale fort déplorée par les impatients auditeurs de son voisinage, et même de sa propre maison, s'il faut en croire ce que quelques personnes donnaient à entendre ; on y remarquait aussi des livres religieux et quelques volumes de cuisine et d'agriculture. L'espace libre au dessus de la haute cheminée était assigné à quelques ornements d'un genre plus effrayant. Un long fusil, une espingole à canon de cuivre, un coutelas et une boîte de pistolets, manifestaient la détermination de M. Daly de soutenir au besoin par la force des armes son droit aux belles possessions que son honnête industrie avait acquises.

« Kyrle, — dit M. Daly en enfonçant sa fourchette dans une aile d'oie froide, — tu devrais me laisser mettre un peu de cette volaille sur ton assiette. Il te faut prendre des forces pour ton expédition. »

Le jeune homme ne parut pas entendre. Mistress Daly, qui comprenait plus intimement la nature des réflexions de son fils, empêcha par un regard significatif son mari d'entamer aucune plaisanterie sur un sujet si délicat.

« Kyrle, du café ! » dit-elle, mais sans mieux réussir à attirer l'attention.

« Kyrle ! cria M. Daly, d'une voix contre laquelle la distraction même d'un prétendant n'était pas à l'épreuve, entends-tu ce que dit ta mère ?

— Je vous demande pardon, mon père, de ma distraction, je.... que disiez-vous, ma mère ?

— Elle disait, continua M. Daly en souriant, que tu composais un beau discours pour Anne Chute, et que tu étais en train de réfléchir si tu le débiterais à genoux.

— Fi ! mon ami ! Kyrle, je n'ai rien dit de semblable. Je ne comprends pas que vous puissiez parler ainsi, mon cher, et avec les enfants qui écoutent.

— Bah ! les petits anges sont trop occupés et trop innocents pour faire attention, reprit le père, baissant cependant la voix. Mais pour parler sérieusement, mon enfant, tu prends cette affaire trop à cœur ; et que ce soit dans la poursuite de la richesse, de la renommée, ou même en amour, une préoccupation excessive de réussir est le meilleur moyen de manquer son but. En outre, cela fait voir un défaut de calme et de résignation. J'ai quelque expérience en affaires de cette sorte, ajouta-t-il en souriant et en regardant sa belle compagne qui rougit avec la simplicité d'une jeune fille.

— Ah ! mon père, dit Kyrle en s'approchant de la table, avec une magnanime affectation de gaieté, j'ai bien peur de n'avoir pas de raisons d'espoir aussi bonnes que vous deviez les avoir. Il est facile, mon père, d'être résigné au désappointement quand on est sûr du succès.

— Il est vrai que rien ne m'obligeait à désespérer, eprit M. Daly en tendant la main à sa femme, tandis qu'ils échangeaient un calme sourire, empreint de tendresse et de mélancolique souvenir. Je ne sais, mon

cher fils, quelles espérances tu as formées, ou sous quel aspect tu t'es figuré l'avenir. Mais je ne puis te souhaiter de meilleur sort que d'approcher autant que moi de la réalisation, et de voir le temps agir avec toi aussi favorablement qu'avec ton père.

— Et c'est là, dit le jeune homme, pendant la pause émue qui suivit ces mots, c'est là justement la question qui va se décider ce matin. Mon âge mûr ressemblera-t-il au tableau que j'ai sous les yeux ? ou bien serais-je destiné à m'avancer dans l'hiver de la vie, vieux garçon isolé, égoïste, triste, avare ? N'est-ce pas assez pour rendre un peu d'inquiétude excusable, ou pardonnable du moins ? »

Un autre membre de la famille avait saisi cette pause, lui aussi. Voyant que ses parents avaient un air qui n'était pas celui de tous les jours, et que personne ne faisait attention, un petit joufflu avait déserté le camp des mangeurs de pommes de terre et avait opéré une descente soudaine sur la corbeille en laque qui contenait le pain, à la belle table. Mais à une exclamation du père : « Ah ! le petit voleur ! » — il lâcha son butin, et recula un peu, en lançant, en dessous de ses cils, un regard demi-effrayé et demi-honteux.

« Charles n'est pas bien portant aujourd'hui », dit la mère d'un ton compatissant, en lui coupant un gros morceau de son meilleur pain de ménage, que le gamin commença à démolir avec une rapidité qui ne corroborait guère l'assertion.

Il faut le dire, la préoccupation affectueusement reprochée à Kyrle était au fond partagée par ses pa-

rents. Ils désiraient son succès autant que lui-même, mais avec le calme apporté par la maturité des années et par une soumission éprouvée à la conduite providentielle. Mistress Daly aimait Anne Chute pour sa tendresse et son dévouement envers sa mère, et M. Daly, chez qui la vertu sans dot n'aurait rencontré qu'un accueil un peu lent et un peu froid, n'était pas resté insensible à la possession de la résidence et du domaine de Castle-Chute. Aussi n'était-ce pas uniquement pour rompre le silence qu'il reprit :

« Eh bien ! comment saurons-nous le résultat de ta démarche ? car je ne pense pas que tu rentres ce soir ?

— Probablement non. Si j'ai de bonnes nouvelles, je vous les enverrai par Lowry Looby, qui vient avec moi..... Et si — quelque chose s'attacha à sa gorge, et il s'efforça de le chasser en riant, — et si je ne réussissais pas..... je m'en irais à la ferme de Gurtenaspig, où Hardress Cregan m'a promis de se trouver.

— Hardress Cregan ? répéta M. Daly, dont les yeux étaient fixés sur la fenêtre ouverte. Du caractère que je le connais, je ne sais pas trop si cė serait bien lui qui pourrait te remettre l'esprit en repos, au cas où tu devrais renoncer à sa cousine Anne. Mais ce que je sais bien, c'est que, quand on parle du loup, comme dit le proverbe.... Et voilà son bateau de plaisance, la *Nora Creina*, qui descend la rivière ; et voilà ton condisciple, en propre personne, la barre du gouvernail en main, comme de coutume. Patcy, apporte-moi le télescope ; il me semble voir un costume de femme à bord. »

Le télescope fut apporté et ajusté au point convenable, tandis qu'une douzaine de figures curieuses se rassemblaient devant la fenêtre, l'une au dessus de l'autre, à la manière de ces groupes que les peintres appellent *études de tête*.

« C'est bien lui, continua M. Daly, appuyant le télescope sur la barre de la fenêtre et le dirigeant sur l'objet de son attention : il n'y a pas à méconnaître cette belle figure sombre, toute cachée qu'elle est sous l'énorme chapeau en auvent. Et voilà son batelier, Danny Mann, ou Danny le Lord, comme on l'appelle depuis son malheur. Mais cette femme, — il y a là une femme, incontestablement, en manteau bleu, le capuchon ramené sur les yeux, — qui peut-elle être ?

— Peut-être la cousine de Danny Mann, Cotch Coonerty, dit mistress Daly ; ou quelque marchande de l'ouest, qui est montée à Limerick, acheter un renfort d'épingles, d'aiguilles, de whisky et d'alphabets pour sa boutique de village, et qui a obtenu du jeune *Master* Hardress un passage gratuit pour rentrer chez elle.

— Assez probable, assez probable. Ho ! ho ! le drôle va couler bas cette barque de pêche, je crois ! »

Un cri rauque de : « Au large ! » retentit sur l'eau, et fut répété avec addition de quelques augmentatifs que tous ceux qui connaissent l'énergie d'un dialecte de bateliers comprendront sans qu'il soit besoin de les transcrire. Le bateau de plaisance, peu soucieux de ces rudes remontrances, et peu disposé apparemment à céder la moindre partie de son chemin, tenait son

beaupré serré contre le vent, et continuait à voguer sans accorder la moindre attention au péril du bateau plébéien. Les pêcheurs manœuvrèrent aussi rapidement que possible, avec force imprécations, mais sans pouvoir éviter le choc de la *Nora Creina*, qui toucha leur poupe assez fortement pour les lancer en avant presque d'une longueur de rames, et pour jeter les rameurs sur le dos dans le fond du bateau. Heureusement le vent, ne s'étant pas élevé avec le retour de la marée, n'était pas assez fort pour rendre la secousse plus dangereuse.

« Absolument comme son orgueilleuse mère ! dit M. Daly. Voyez-vous avec quel air majestueux il se retourne et considère la confusion qu'il a causée ? C'est l'orgueil de sa mère mêlé à la rudesse écervelée et à la paresse d'esprit de son père.

— Le bateau de Hardress Cregan est le plus beau de la rivière, — déclara Patcy, celui qui avait apporté le télescope, enfant robuste, brûlé par le soleil. — Quelle jolie coque verte ! Que je voudrais être à son gouvernail! »

M. Daly fit un signe d'intelligence à sa femme, et lui glissa dans l'oreille qu'il avait vu des vice-amiraux venir de commencements moindres que ceux-là. Mistress Daly répondit, avec un petit frisson, qu'elle ne désirait pas voir Patcy vice-amiral, la marine étant un état trop dangereux. Son mari lui fit observer, pour la tranquilliser, que le danger n'était pas encore à la porte.

En effet, les bons parents avaient quelques soucis à prendre avant celui-là.

Lowry Looby, le domestique, entra sur les interminables jambes qui portaient son petit corps et sa tête, trop petite pour ce petit corps, se dirigea lentement vers Kyrle, laissa tomber le long de lui les petits bras courts qui, par leur contraste avec ses longues jambes, faisaient penser aux pattes de devant d'un kangouroo, et, s'inclinant d'un air d'importance solennelle, comme s'il allait faire une communication profonde, annonça à son jeune maître que le cheval attendait.

Kyrle se leva aussitôt et repoussa sa chaise. Son père lui souhaita une chance meilleure qu'il ne paraissait l'espérer. Sa tendre mère, qui avait senti la fièvre de la main serrée dans la sienne, l'accompagna jusqu'au perron.

Il était déjà en selle.

« Mon enfant, — lui dit-elle en souriant et en abritant de sa main ses yeux que le soleil empêchait de se lever jusqu'à lui, — mon enfant, si Anne Chute voulait faire le tyran avec toi, souviens-toi que le Munster ne manque pas de jeunes filles aussi jolies — et meilleures, pour peu qu'elle soit capable de jouer un rôle semblable. »

Kyrle semblait au moment de répondre, mais son jeune cheval s'impatienta, et comme en résumé le cavalier était assez indécis sur ce qu'il devait dire, il trouva dans cette impatience une excuse pour se taire, et s'éloigna rapidement, en adressant à sa mère un salut d'adieu.

« Et si elle fait le tyran avec toi, Kyrle, — continua l'excellente femme, par forme de monologue, en le re-

gardant disparaître dans le lointain—si elle fait le tyran avec toi, Anne Chute n'est pas de mon goût. »

Ainsi se disait-elle, et beaucoup auraient dit de même si elles avaient aussi bien connu Kyrle Daly.

IV

Quand les affections sont profondément impressionnées par l'image de la beauté, tout ce qui, dans la nature, est beau aux yeux, harmonieux aux oreilles, ou agréable à quelqu'un de nos sens, éveille dans le cœur un intérêt sympathique et fortifie l'impression dont il est atteint. Ainsi agissait sur Kyrle la splendeur du jour et de la campagne qu'il traversait.

Le ciel était parsemé de ces petits nuages légers que les marins regardent comme un présage de mauvais temps. De fortes masses de vapeur restaient accumulées au dessus de l'horizon, et les ouvertures bleues et profondes qui étaient visibles par intervalles se montraient bigarrées d'un brouillard qui demeurait immobile, tandis que les nuages de dessous étaient poussés avec rapidité par un vent qui ne se faisait pas encore sentir sur la terre.

Le promontoire boisé formant le site de Castle-Chute, s'avançait considérablement dans la large rivière, à plusieurs milles de la route suivie par notre voyageur. Il formait un point de vue sur lequel l'œil se reposait avec beaucoup de charme, après avoir traversé l'éten-

due d'eau. Plusieurs petites îles vertes et des rochers noirs de varech, et retentissant du cri incessant des oiseaux de mer, accidentaient la surface de l'eau, tandis que ses bords étaient revêtus de cette gracieuse variété d'ombre, de lumière et de nuance, qui est particulière à la saison.

Kyrle fixait obstinément son regard sur cette pointe de terre et sur le grand château qui s'élevait au dessus des arbres, et se réfléchissait, au dessous, dans l'eau unie et brillante. A ce moment, un élégant bateau aux blanches voiles glissa sous ses murs, et s'avança ensuite de nouveau dans le lit de la rivière. Une lueur soudaine partit de l'avant, et, après quelques secondes, un coup de feu retentit. En même temps, le pavillon vert qui flottait au mât s'abaissa en signe de courtoisie, et reprit bientôt sa première position. Kyrle, qui reconnut la *Nora Creina*, sentit en lui-même un trouble subit, à la vue de cette communication télégraphique avec la famille de celle qu'il aimait. Son esprit lui offrit le tableau des effets produits par cet incident, dans l'intérieur de Castle-Chute : Anne levant les yeux et quittant sa table à ouvrage ; la mère s'appuyant sur sa canne à pomme d'or et sortant avec peine de son fauteuil pour s'approcher de la fenêtre ; le vieil intendant maussade, Dan Dawley, jetant de côté vers la fenêtre un regard grognon, détourné un instant de son pupitre ; la femme de chambre, Silly Carney, s'arrêtant, la brosse en main, et restant, comme un esprit évoqué, au milieu d'un nuage de poussière, pour ouvrir de grands yeux d'admiration. Puis le châssis d'une fenêtre se soulevait, et

un mouchoir s'agitait, en réponse au salut du bateau.

Il piqua des éperons, et avança rapidement.

Le sang lui était monté au visage, et ses nerfs avaient été ébranlés par une sensation mêlée de crainte, de douleur et de colère. Mais un moment de réflexion suffit pour rendre le calme à son esprit, et pour dissiper un premier mouvement de jalousie, dont il ne pouvait que sourire en l'envisageant de sang-froid. Hardress Cregan n'avait que de l'indifférence pour Anne ; il parlait rarement d'elle et n'allait presque jamais à Castle-Chute. En outre, il connaissait parfaitement le secret de Kyrle; il lui avait exprimé à plusieurs reprises les vœux les plus ardents pour son succès : et Hardress n'était pas un hypocrite. Ils avaient été amis au collége, amis intimes, et quoique leurs relations eussent été bien interrompues depuis le retour dans leurs familles, par la différence des occupations, des habitudes et des goûts, leur amitié demeurait constante, et ils ne se revoyaient jamais qu'avec la chaude affection de deux frères. Il est vrai qu'à son arrivée au collége, Hardress parlait avec éloge de sa cousine : mais quelques railleries avaient grandement suffi pour le rendre muet à tout jamais sur ce sujet, et il n'avait pas fallu beaucoup de flâneries parmi les beautés de Capel-Street et de Phœnix-Park pour lui faire perdre le souvenir de son attachement enfantin. Kyrle avait assez de pénétration pour pressentir qu'il ne pouvait établir de calculs précis, sur un caractère à la fois si renfermé et s incertain que celui de son condisciple, caractère qui, dès la plus extrême jeunesse, avait été inabordable ,

même pour les plus intimes amis. Mais Hardress n'était pas un hypocrite : c'était une garantie suffisante qu'il ne pouvait être son rival ; et, s'il y avait eu besoin d'un argument plus positif, Kyrle l'eût trouvé dans le fait d'un nouvel attachement dont son jeune ami lui-même lui avait récemment laissé comprendre l'existence.

Ainsi, ce qui motivait les involontaires agitations de notre voyageur, ce n'était, en résumé, rien qui fût personnel à Hardress, ni même à aucun rival supposé. Mais il avait de meilleures raisons d'inquiétude qu'il n'avait voulu le témoigner à ses parents, et même à sa bonne et tendre mère. Depuis qu'il avait été présenté à Anne Chute, le printemps précédent, depuis que son cœur la lui avait fait aimer, depuis que sa raison avait confirmé le choix de son cœur, depuis que l'approbation de ses parents avait rivé la chaîne qui l'attachait, jamais rien dans les manières de la jeune fille ne lui avait donné lieu de penser qu'elle pourrait répondre à ses vœux. Ce n'était pas qu'il lui déplût, bien au contraire : il ne pouvait déplaire à personne. Outre la beauté physique, il avait cette allure franche et gaie, non sans mélange d'un certain degré de délicatesse et de tendresse, qui passe pour avoir le plus sûr accès dans le cœur féminin. La bonté s'exprimait dans ses yeux, dans sa voix, dans son sourire ; il répandait autour de lui une certaine atmosphère d'aisance et de liberté, gouvernée par cette discrétion heureuse et instinctive dont ceux qui affectent la distinction cherchent en vain à s'entourer et qu'ils dépassent toujours. Mais

il ne pouvait éviter de voir que c'était comme une pure et simple connaissance qu'il était considéré par miss Chute, connaissance familière, amicale et appréciée, il s'en flattait quelquefois, mais néanmoins simple connaissance. Elle avait même reçu quelquefois ses attentions avec une froideur marquée intentionnellement : mais comme une élégante froideur caractérisait en général sa manière d'être, il s'était refusé, avec l'aveuglement volontaire de ceux qui aiment, à prendre ces intimations dans le sens qu'il leur avait attribué d'abord.

Son amour était si particulier, si rationnel et réglé par un si bon jugement, que le plus sage des hommes pouvait condescendre à s'y intéresser. Naturellement doué des qualités les plus aimables et élevé par une mère qui lui avait appris à les diriger, Kyrle possédait bien certainement le caractère le plus digne d'affection et d'estime qu'il fût possible de découvrir dans tout le cercle qui l'entourait. Mais c'était surtout parmi ceux qui en avaient acquis la connaissance la plus intime, que ce caractère était compris et apprécié ; et nous n'aurons pas fait un médiocre éloge du jeune Daly, en remarquant que ses plus chauds admirateurs, comme ses meilleurs amis, se trouvaient dans sa propre famille. Quoique très-populaire parmi les inférieurs et les subordonnés, il n'avait cependant qu'une place secondaire dans leurs affections, pour peu qu'on le comparât, par exemple, avec son ami Hardress Cregan. Une générosité sans souci et sans raisonnement a toujours eu l'action la plus puissante sur le cœur des paysans irlandais,

qui eux-mêmes se distinguent davantage par une manière de sentir prompte et bienveillante que par une juste perception de l'excellence morale. Donc, comme le flux de la générosité n'était jamais arrêté ni gouverné, chez Hardress, par des motifs de prudence ni de justice, tandis que le bon sens et la raison le réglaient chez Kyrle, l'appréciation que l'on faisait d'eux était inégale à proportion. Les gens du peuple parlaient de Kyrle comme d'un « bon maître » ; mais Hardress était leur favori. Sa profusion illimitée leur faisait concevoir pour lui cette tendresse naturelle que nous sommes portés à sentir pour qui semble requérir la protection. « Son cœur est à la bonne place », disait-on ; puis on ajoutait : « Ce serait heureux pour lui s'il avait un peu du bon sens de *Master* Kyrle, le pauvre garçon ! »

Tel que nous connaissons maintenant le jeune Daly, il était impossible que, ayant conçu un amour sérieux, il l'entretînt avec tranquillité. A sa gaieté et à son enjouement habituel, à l'allure sage et mesurée de ses discours, peu de personnes auraient pu lui croire un cœur si susceptible de passion et si accessible au désappointement. Dans le cas présent, il est vrai, il était, jusqu'à un certain point, prémuni par ses doutes et par ses craintes contre la dernière éventualité ; mais il avait aussi nourri assez d'espérance pour s'assurer, en cas de rejet, un lourd fardeau de douleur. Il avait bien pesé le mérite d'Anne Chute, avant de fixer sur elle ses affections, et chaque faculté de son esprit, chaque sentiment de son cœur avait souscrit à la con-

viction qu'avec elle, et avec elle seule, il pouvait être heureux sur la terre.

Avant d'arriver au terme de son voyage, il devait voir que, fût-il repoussé, tous les chagrins de ce monde ne seraient pas encore pour lui seul.

Un villageois à cheval arriva tout à coup au galop sur Kyrle et son domestique. Il portait un costume complet, à poil frisé, fait de la peau non teinte de mouton noir. Son visage était pâle, mouillé de sueur, souillé de poussière. Sa perruque jaune, repoussée de ses tempes, laissait à découvert une masse de cheveux gris, rendus humides par un exercice violent. Il regarda attentivement les deux voyageurs, avec une expression mêlée d'égarement et de douleur ; puis, éperonnant de nouveau son cheval, il prit son élan et disparut à un détour de la route.

Lowry Looby ne put retenir une exclamation de la plus extrême surprise.

« Dieu me pardonne, il fouette Europe ! Il est arrivé quelque chose de grave, à coup sûr !

— Qui est-ce donc, Lowry ? je crois connaître cette figure.

— Mihil O'Connor, monsieur, Mihil le cordier. Il a l'air d'être dans la peine. Bon ! voici le petit Foxy Dunat, le perruquier, qui trotte après lui : il va nous dire cela. »

En effet, le petit homme aux cheveux rouges arrivait au même instant, paraissant garder son équilibre avec beaucoup de difficulté. La bête qu'il montait, quoique maigre, était de grande taille, et présentait

une circonférence beaucoup trop étendue pour être embrassée par les courtes jambes du perruquier. Pour plus de sûreté, ses pieds étaient fixés entre les étrivières, tandis que les étriers vides restaient à pendiller au dessous. Puis, afin de se procurer double sécurité, il se cramponnait solidement d'une main au pommeau élevé de la selle, et entortillait l'autre main dans la crinière longue et inculte.

« Lowry, Lowry, cria-t-il, arrêtez-la, je vous en prie, arrêtez-la, et que Dieu vous bénisse ! C'est à en mourir, en vérité ! Votre serviteur, M. Daly ! Je suis dans un état à faire horreur. Voyez ma perruque — et il en tira une de sa poche — : j'ai été obligé de la retirer et de la mettre dans ma poche, tant elle était ballottée par les secousses que j'attrape. Je n'étais jamais monté à cheval que pour l'enterrement de Molly Mac, et je n'y monterai plus jamais, jusqu'au mien.... Eh bien ! M. Daly, j'espère que le maître a été content de sa nouvelle perruque ? Je la lui ai gardée longtemps, c'est vrai.... Ah ! non, je ne me remettrai jamais de cette journée à cheval. Avez-vous vu Mihil-na-thiadrucha (1) passer par ici ? je suis tué, voilà ce que je suis !

— Je l'ai vu, dit Lowry ; qu'a-t-il donc ?

— Sa fille Eily s'est enfuie de chez lui.

— Vous ne dites pas cela sérieusement ?

(1) *Michel des Cordes*. Cette habitude de nommer les individus par leur profession (d'où l'on dit que la plupart des noms tirent leur origine) est tout à fait générale parmi les paysans irlandais

— Elle s'est enfuie, vous dis-je, et il court après elle comme un fou. Le voici lui-même qui revient. »

En effet, O'Connor reparaissait au détour de la route. Il poussa rudement son cheval sur le groupe, regarda Lowry d'un œil féroce, lui dirigea son bâton vers la figure, et rugit en tremblant de rage dans tout son corps :

« Dites-le moi, l'avez-vous vue ? Dites-le à l'instant même, ou je vous enfonce mon bâton dans la gorge. Si vous savez quelque chose, dites-le, je vous le conseille !

— Je ne sais rien », dit Lowry, avec une égale violence. Puis comme s'il avait honte de se choquer des paroles prononcées par le pauvre vieillard, sous l'empire d'une si terrible excitation, il changea de ton et répéta plus doucement :

« Je ne sais rien, Mihil, et je ne sais pas non plus quelle raison je vous ai jamais donnée pour me parler de cette façon. »

Le vieux cordier laissa tomber la bride ; ses mains crispées s'affaissèrent sur le pommeau de la selle, il baissa la tête et respira péniblement pour articuler ces mots :

« Lowry, le Ciel vous garde ! Dites-moi si vous savez ou si vous pouvez me mettre sur la voie d'apprendre quelque chose d'elle.

— Quelque chose de qui ?

— D'Eily, de ma fille ! Oh ! Lowry ! ma fille ! ma pauvre enfant !

— Que lui est-il arrivé, Mihil ?

— Ce qui lui est arrivé ? Partie ! perdue ! partie de chez son vieux père, et aucune nouvelle de ce qu'elle est devenue !

— Ce n'est pas possible.

— Si, vous dis-je ! — Il jeta autour de lui un regard lugubre. — On l'a volée ou elle est partie. Si on l'a volée, que le Tout-Puissant pardonne à ceux qui me l'ont prise ; et si elle est partie de sa propre volonté, que ma malédiction....

— Arrêtez ! arrêtez ! je vous le dis ! s'écria Lowry d'une voix forte. Ne maudissez pas votre fille sans savoir ce que vous faites. Est-ce que vous croyez que je ne la connais pas ? Est-ce que je ne sais pas qu'elle ne serait pas la fille que vous dites, quand on lui mettrait de l'or plein son tablier ?

— Vous êtes un bon garçon, Lowry ; vous êtes un bon garçon, dit le vieillard se tordant les mains : mais elle est partie. Je n'avais qu'elle, et ils me l'ont prise. Sa mère est morte il y a trois ans, et tous ses frères et sœurs sont morts jeunes, et je l'élevais comme une lady, et voilà la manière dont elle m'a quitté !

— Les Mac-Gregor étaient hier à la foire de Garryowen, dit Lowry réfléchissant. Je me demande s'ils n'y seraient pour rien. Il y a de mauvais gars parmi eux, je vous le dis.

— Si je croyais que ce fût l'un d'eux, — s'écria O'Connor étendant le bras dans toute sa longueur et secouant avec véhémence son poing fermé — et si je savais lequel me l'a volée, je le découvrirais, fût-il aussi rusé qu'un lapin, et je le déchirerais avec mes

mains, fût-il aussi fort qu'un cheval. Ils pensent se jouer de moi, parce que j'ai les cheveux gris. Mais je peux encore tenir tête aux coquins. Si quelque chose peut leur tenir tête, — soit acier, soit feu, soit pique, soit poudre, — je le ferai. Lâchez la bride de mon cheval et ne me retenez pas ici quand je devrais voler comme le vent derrière eux. »

Ici il regarda Kyrle Daly, lorsque celui-ci, qui avait assisté silencieusement à cette scène, lui demanda s'il n'avait pas déposé sa plainte devant un magistrat.

Au lieu de répondre, le vieillard, qui reconnaissait Kyrle pour la première fois, ôta son chapeau avec un sourire où le chagrin et la colère se mêlaient à la courtoisie native, et dit :

« Monsieur Daly, mon cher monsieur, je vous demande pardon de ne pas vous avoir reconnu. Je n'avais pas l'intention de vous offenser, ni vous ni le fils de votre père. Comment allez-vous, monsieur ? Comment vont le maître et la maîtresse ? Que le Seigneur les conduise et leur garde leurs enfants !... » Ses yeux devinrent humides et les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge. « Déposé ma plainte ? continua-t-il, reprenant la question de Kyrle. Non, non, monsieur. Ma position n'est pas si misérable dans le pays que j'aie besoin de faire une chose si basse.

— Et quel autre moyen prendrez-vous pour obtenir justice ?

— Je vais vous dire la justice qu'il me faut, — reprit O'Connor, serrant fortement le poing et fronçant les sourcils, tandis que sa barbe se hérissait de colère

sur son menton. — *Le* planter droit devant moi, au milieu de la foire de Garryowen, ou n'importe où il voudra, et lui donner un bâton et me faire justice sur ses os ! » A ces mots, il brandit le bâton d'épine noire au-dessus de sa tête, ce qui mit considérablement en danger celle du jeune gentlemen auquel il s'adressait.

Au même moment, un voisin d'O'Connor arriva au galop, et s'écria :

« Eh bien ! Mihil, aucune nouvelle encore ?

— Rien que le chagrin.

— Et vous vous arrêtez là à parler, et les bandits emmènent votre fille ? Vous êtes un drôle d'homme aujourd'hui. »

Hamlet lui-même, dans cet accès passionné, sur la tombe de la belle Ophélia, où il s'exaspère contre le tendre Laërte pour la hardiesse de sa douleur, et la traite comme une infraction à sa propre prérogative de douleur, — Hamlet le Danois ne put mettre plus de fierté et de reproche dans son regard que Mihil O'Connor, en regardant le téméraire ami qui avait ainsi osé mettre en question son amour paternel. Plus modéré toutefois que le prince danois, il ne laissa pas sa colère se déchaîner. Il se tourna vers Kyrle en touchant son chapeau, pria Lowry Looby de rester son ami, et s'éloigna rapidement, suivi du nouvel arrivé, et de l'infortuné perruquier, trottant de son mieux et se lamentant tout haut à chaque mouvement qui le jetait de ci sur le pommeau et de là sur l'arçon de derrière,

« Singulière histoire ! grommela Lowry ; singulière histoire ! » Mais, réellement affecté du malheur de

Mihil, il n'essaya pas davantage de rompre le silence qui se rétablissait. Son jeune maître eut toute facilité de se livrer à ses propres réflexions, jusqu'au moment où ils arrivèrent à l'entrée du beau domaine de Castle-Chute.

V

Une vieille portière, parlant irlandais et portant à la ceinture un énorme trousseau de clés; une grille rouillée, des colonnes élevées, et surmontées par une paire de vases en marbre cassés, et dont les fûts, loin de présenter cet aspect de solidité tant admiré dans les restes de l'architecture grecque, étaient ornés de touffes de longues herbes dans toutes leurs fissures ; une avenue avec des rangées d'ormes, formant une échappée sur la rivière ; un détour soudain, faisant apparaître une pelouse verte et dorée par le soleil ; des tas de foin, des faucheurs à l'ouvrage, une allée sinueuse, jonchée de gravier et perdue dans un bosquet ; la maison se montrant par-dessus les arbres, les fenêtres à carreaux étroits brillant entre les branches, le vieux château couvert de lierre contrastant singulièrement avec les parties plus modernes de la construction ; les choucas croassant autour des cheminées, les hérons se reposant sur les tourelles ou poursuivant leur vol majestueux à travers le « paisible royaume des vents »; le cri perçant d'un paon dans la profondeur du bois ; une col-

line verte, resplendissante de soleil, se détachant sur un horizon nuageux ; la lourde voûte normande, les bosquets solitaires et odorants, la bruyante basse-cour et les communs situés, comme c'était alors l'usage, tout près de l'habitation ; le rosier de tout mois embrassant le simple fronton au-dessus de la porte du vestibule ; le marteau pesant, le pignon élevé, les fragments de sculpture brisée et de frais feuillage, qui présentaient à l'esprit les images de la jeunesse et de la vieillesse, de la grandeur en ruine et de la beauté naissante, mêlées et entrelacées ensemble, sous la forme la plus charmante : tels étaient les principaux traits de la scène à travers laquelle Kyrle Daly entrait dans la demeure de celle qu'il aimait.

Il fut introduit par une voûte gothique richement ornementée, tandis que Lowry restait à promener son cheval à l'ombre des arbres. Reçu d'abord dans le vestibule par le domestique, Pat Falvey, il monta un escalier en colimaçon, composé d'étroites marches en pierre, en haut duquel il trouva Syl Carney. La vive et causante femme de chambre lui fit traverser une ancienne salle de banquet qui avait été, au temps d'Élisabeth, le siége d'une assemblée des *Chieftains* de Munster ; puis, descendant quelques marches de bois, ils se trouvèrent au milieu d'une galerie d'architecture beaucoup plus moderne. Avant d'arriver là, et d'entendre les voix et les rires dans le salon adjacent, il avait appris, à sa grande surprise, et en un sens à son désappointement, qu'il allait trouver au château beaucoup plus de monde qu'il ne comptait : plusieurs gentlemen y étaient venus

pour assister à des courses données dans les environs.

La société se leva, et le reçut avec ce pompeux déploiement d'affabilité et d'attention que nos pères prenaient pour la politesse, mais que leurs descendants ont bannie des salons, comme nuisible à la facilité et à la sincérité de la vie sociale. Mistress Chute était hors d'état de se lever ; mais son salut fut à la fois cordial et digne. Anne tendit la main au nouvel arrivant, de l'air d'une parente affectionnée. M. Hyland Creagh plaça ses deux talons ensemble, ajusta l'ample jabot de sa chemise, et s'inclina jusqu'à ce que la queue de sa perruque poudrée culminât au zénith ; tandis que Pincher, remuant la queue, regardait son maître comme pour s'informer de la nature de ses mouvements, et finalement se pelotonnait sur le tapis et s'endormait. M. Barnabé Cregan serra la main du jeune homme, jusqu'à faire craquer les os, et exprima, dans un langage très-concis, le souhait que son âme fût condamnée au malheur éternel, dans l'autre monde, s'il n'était pas véritablement enchanté de le voir. Le docteur Leake lui tendit un doigt que Kyrle saisit énergiquement, et, en revanche peut-être de la torture à lui infligée par Cregan, secoua avec une si vive expression de considération que le digne médecin fut tenté de regretter sa condescendance. Quant au jeune officier, — un anglais, — Kyrle lui fut présenté avec la formule ordinaire : « Capitaine Gibson, Monsieur Daly. — Monsieur Daly, le capitaine Gibson. » Sur quoi ils se saluèrent aussi froidement et aussi roidement que les figures d'un étalage d'horloger de Holborn, et chacun reprit sa place.

Après les informations ordinaires sur la santé des deux familles, Kyrle Daly se livra à un bref examen des personnes qui l'entouraient. Le lecteur va profiter des renseignements que pouvait fournir cet examen.

Mistress Chute, la vénérable maîtresse de maison, était assise dans un fauteuil richement sculpté, près d'une table à ouvrage en ébène sur laquelle étaient posés des lunettes en argent et le nouvel almanach des courses. Une canne à pomme d'or était appuyée contre son siége, et un petit épagneul se tenait à côté d'elle, dans l'attitude que les héraldistes appellent *couchant.* Quoique dans le déclin et presque la destruction de ses charmes, on découvrait en elle une grâce, une dignité, un éclat adouci, et même une beauté, qui éveillaient le respect du spectateur, et parfois l'élevaient au degré de l'admiration. Tout en ne lui ôtant rien de sa dignité, l'âge lui avait communiqué cet air d'abnégation féminine dont elle passait pour avoir trop manqué dans sa jeunesse, et avait remplacé en tendresse et en intérêt ce qu'il lui avait enlevé de beauté.

Sa fille, qui lui ressemblait beaucoup par la forme des traits aussi bien que par l'expression, était extrêmement belle, avec son amazone bleu foncé ; sa chevelure, d'un noir brillant, coupée court et gracieusement bouclée, sortait de son petit chapeau rond, et accompagnait un visage où brillait en ce moment une gaîté douce et fascinante. — Il est bon de dire : en ce moment, car beaucoup de gens auraient été loin de reconnaître Anne à ce trait. Ceux qui ne la voyaient qu'en visite, de loin en loin, remarquaient que son aspect habituel était froid et

réservé. A leur avis, il y avait dans l'éclat glacé de ses grands yeux noirs et dans le noble port de sa belle personne, une fierté qui refoulait l'enthousiasme et l'arrêtait court à la simple admiration. Mais ceux qui la voyaient plus longuement et plus intimement trouvaient un attrait de plus dans cette froideur même, tenant à distance les connaissances ordinaires, et qui était dépouillée pour eux si gaiement et si gracieusement. On peut comparer les impressions qui accompagnaient une intimité croissante avec cette jeune fille, à celles d'un homme dont les yeux cherchent, à l'aide d'une faible lueur, à découvrir les charmes d'un paysage qu'il sait être beau, mais qu'il ne peut apprécier avant que la lumière du matin ne se répande sur le tableau, et ne le présente dans toute son exquise réalité.

Le reste de la société n'est pas assez intéressant pour réclamer une égale attention. Le père de Hardress, M. Barnabé Cregan, de Roaring-Hall, vieux gentlemen dont le nez racontait plus d'une nuit d'orgie, était assis près de mistress Chute, et profondément engagé dans une discussion sur les coqs et les cochets, leurs divers genres de combats, leurs divers mérites, la *longue loi*, la *courte loi*, et toute autre loi ayant quelque rapport avec sa passion dominante. Le capitaine Gibson, rose dans son habit rouge, homme de talent et d'habileté dans sa profession, écoutait avec beaucoup d'intérêt le docteur Lucas Leake, qui possédait quelque petite science d'antiquaire, et lui montrait en ce moment la différence, entre la tactique du roi Lugh-Lamb-Fada, et celle du *War-Office* de sa très-gracieuse Majesté.

M. Hyland Creagh, qui, malgré la parfaite maturité de ses années, continuait encore à faire le galant, était debout près de miss Chute, et considérait d'un air demi-embarrassé, demi-souriant, un paysage qu'elle lui avait mis dans les mains. De temps en temps il le tournait vers le jour, et dirigeait de côté un regard répulsif sur Kyrle, qui rôdait négligemment autour du bel objet de ses attentions, en cherchant à donner à son approche l'apparence du hasard plutôt que d'un dessein arrêté. L'expérience de M. Creagh en société l'avait depuis longtemps averti que la jeunesse est une qualité qui contribue essentiellement au succès auprès des femmes, et la conséquence de cette découverte était une cordiale détestation (un terme plus modéré n'exprimerait pas son sentiment) de tout gentlemen qui se permettait d'être plus jeune que lui. « Les fats ! s'écriait-il Ils se donnent des airs d'hommes, quand ils devraient encore porter bavette, et ils montent un cheval pur-sang quand leur principal coursier devrait être la canne de leur grand-père. » Mais il avait la mortification de voir que ses sentiments sur ce chapitre n'étaient partagés par aucune femme non mariée, si ce n'est par celles dont la sagesse et l'expérience étaient égales aux siennes ; et sur leurs opinions, malheureusement, M. Creagh était aussi indifférent que les jeunes fats qu'il censurait.

« J'avoue mon ignorance, dit-il, après avoir contemplé le tableau pendant plusieurs minutes. Le dessin est adorable ; le coloris a une profondeur et une douceur de tons que j'ai vu rarement produire par l'aquarelle;

tout porte l'empreinte de la vérité ; mais j'avoue mon ignorance du lieu représenté.

— Vraiment ! dit Anne, affectant le désappointement et enchantée de mettre à la torture la galanterie du vieux gentlemen. Il faut que j'aie tristement échoué, car la scène doit vous être familière.

— Il n'y a personne de pire que moi pour découvrir une ressemblance, reprit M. Creagh, décidément embarrassé ; peut-être avez-vous eu l'intention de représenter Ballylin-Point ?

— Oh ! M. Creagh ! pouvez-vous trouver quelque ressemblance ! Quelle misérable barbouilleuse il faut que vous me supposiez ! Vous avez bien fait de dire l'*intention* : ce mot indique si exactement le degré de ressemblance, entre mes esquisses et les originaux !

— Sur mon honneur, miss Chute, sur mon honneur de gentlemen.....

— Monsieur Daly ! » Kyrle se précipita auprès d'elle. « Peut-être pouvez-vous me rendre ma propre estime. Figurez-vous que M. Creagh a pris ceci pour une esquisse de Ballylin-Point. Tâchez de rétablir mon crédit, car il baisse rapidement, même dans ma propre appréciation.

— Ballylin-Point ! s'écria Kyrle, prenant le paysage dans ses mains, je ne vois pas la moindre ressemblance. »

Les yeux de M. Creagh lancèrent du feu à cette déclaration peu cérémonieuse. Mais il réprima son ressentiment, et félicita miss Anne sur cette preuve que le tort était dans un manque de justesse du côté

de l'observateur, et non dans un manque de talent du côté de l'artiste.

« Et reconnaissez-vous l'endroit ? continua miss Chute, qui connaissait le faible du vieux galant et aimait à s'en faire un jouet. Apprenez-moi si j'ai véritablement été si malheureuse. »

Kyrle tardait à répondre, non qu'il partageât la difficulté de M. Creagh, mais parce qu'il était plongé dans l'admiration. C'était en réalité un charmant paysage, exécuté avec beaucoup plus de goût et de finesse de touche qu'on n'en rencontre d'ordinaire dans les essais des demoiselles bien élevées. Le premier plan du tableau présentait une pente gazonneuse, formant une sorte de péninsule dans une magnifique nappe d'eau, et tournant un peu sur la gauche pour se terminer en une pointe gracieusement boisée. Les restes d'un vieux château apparaissaient au milieu des arbres, et la sombre majesté de cette partie du paysage ressortait d'une manière frappante par un bel effet de soleil sur l'eau et sur le gazon. Deux petites îles, offrant un mouillage à quelques bateaux, rompaient l'étendue de l'eau, sur la droite ; tandis que la petite baie formée par la pointe de gauche était animée par des pêcheurs jetant leurs filets. Les eaux étaient bornées, dans le lointain, par une rangée de collines bleues, dont quelques-unes s'avançaient en promontoires rocheux ou boisés. L'ensemble était adouci par cette teinte bleue, riche et profonde, qui est particulière à l'humide atmosphère de ce climat, et qui, communiquant à la fois la netteté et la douceur au paysage, est beaucoup mieux adaptée

aux scènes de solitude rurale que la splendeur même d'un soleil toscan.

« Ballylin? répéta M. Cregan qui s'était approché pour regarder l'œuvre de sa nièce. Cela ressemble autant à Ballylin que Roaring-Hall au château de Dublin. C'est Castle-Chute, et bien touché encore, de par le diable ! » A cette réflexion, il ajouta dans un langage que nous nous dispensons de transcrire mot pour mot, qu'il souhaitait que l'ennemi spirituel du genre humain s'emparât de lui si ce n'était pas là une admirable ressemblance.

M. Hyland Creagh avait ses raisons pour ne s'offenser d'aucun avis émis par son bon ami et fréquent amphitryon, M. Cregan ; mais il n'oublia pas la différence d'opinion hasardée par sa jeune connaissance. A la raillerie de la belle artiste, il répondit avec un salut et un air de politesse à la vieille mode, que, « si fréquemment qu'il eût l'honneur de visiter Castle-Chute, il n'était pas encore familiarisé avec le site, car ses pensées, en approchant, étaient exclusivement occupées d'un objet. »

« Et quand bien même elles seraient libres, ajouta Kyrle, il est plus que probable que M. Creagh n'a jamais envisagé Castle-Chute de ce point de vue, de sorte qu'on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'il se le rappelât. » Puis, s'approchant d'Anne et baissant la voix : « C'est précisément le site dont je vous ai dit que Hardress Cregan était un admirateur si enthousiaste. Vous l'avez dessiné depuis ? »

Elle répondit affirmativement, et, se détournant vite,

replaça l'esquisse dans son portefeuille. Puis, abandonnant ce commencement de conversation pour s'adresser à Creagh, elle lui dit qu'il allait tout à l'heure être à même de donner son opinion *de visu*, puisqu'on devait passer dans l'endroit en question pour se rendre à la course.

VI

Le soleil était au couchant quand la société atteignit le sentier accessible seulement aux piétons et aux cavaliers et conduisant au champ de course. A la grande satisfaction de Kyrle Daly, M. Cregan avait pris son cheval, lui résignant l'agréable office de conduire Anne dans le cabriolet, tandis que lui allait en avant avec les messieurs. Rarement, je crois, les roues de ce véhicule étaient entrées dans autant d'ornières et s'étaient trouvées en contact avec autant d'obstacles que pendant ce court trajet, — effet qu'il faut attribuer plutôt à la perplexité du conducteur qu'à son défaut d'adresse ou d'habitude.

Personne de la société ne sut — et personne même ne se mit en peine d'apprendre — quelle était, le long de la route, la nature de la conversation entre les deux jeunes gens. On remarqua cependant, quand le cabriolet s'arrêta, que Kyrle était pâle et agité, et qu'il avait l'air distrait, tandis que le visage d'Anne avait revêtu

une gravité inaccoutumée, non sans mélange de confusion.

« Tiens ! s'écria Cregan, quelles drôles de mines vous avez ! Tâchez de vous remettre avant d'arriver, car elles ne seraient point de mise là-bas, je vous assure. Vous avez encore un quart de mille à faire à travers champs.

— Hé quoi ! mon oncle, la route ne se poursuit-elle pas de ce côté ?

— Pas plus près que je ne vous dis, et le cabriolet ne peut avancer davantage. Allons, Creagh, donnez à ma nièce son petit cheval de chasse, et venez avec moi par les champs. Monsieur Daly, je vous restitue votre monture. Une jolie monture, en vérité ! Je voudrais la voir essayer à un steeple-chase, avec dix ou douze livres de pierres.

— Je vous en prie, disait en même temps Kyrle d'une voix basse et grave, en s'adressant à miss Chute, je vous en supplie, ne me privez pas de cette dernière occasion. Je donnerais le monde entier pour une minute de conversation.

— Je crois que j'aime mieux marcher, mon oncle, dit Anne avec quelque hésitation, et M. Daly est assez bon pour me dire qu'il m'accompagnera à pied.

— De tout mon cœur, s'écria Cregan. Je me rappelle encore, Daly, le temps où je n'aurais pas donné une promenade à travers champs avec une belle jeune fille, par une belle soirée, pour toutes les courses de Munster.» Et ce disant, lui et Creagh pressèrent le pas de leurs montures pour rattraper le docteur et le capitaine.

« Je crains, reprit Kyrle avec une expression mêlée

de dignité et de désappointement, je crains, miss Chute, que vous ne trouviez mon insistance importune, après ce que vous m'avez déjà dit. Mais ce rejet a été si soudain — je ne veux pas vous dire si inattendu — que je ne puis m'empêcher d'approfondir davantage le sujet. D'ailleurs, il peut, il *doit* se passer longtemps avant que nous ne nous retrouvions.

— Je suis fâchée que vous croyiez cela nécessaire, monsieur Daly. Je vous ai toujours aimé comme ami, et je ne sache personne dont j'apprécie davantage la société à ce point de vue ; mais si vous jugez nécessaire à votre propre repos de rester éloigné de nous, il serait très-déraisonnable à moi de murmurer. Cependant je crois et j'espère — ajouta-t-elle en affectant un air souriant et en regardant dans le vague au-dessus de lui — qu'il ne s'écoulera pas longtemps avant que nous puissions nous revoir avec d'autres sentiments et un esprit aussi libre que jamais.

— Vous me faites tort, Anne ! s'écria Kyrle avec une subite exaltation. Je ne suis pas assez ignorant de mon caractère pour supposer que ce soit possible. Non, miss Chute. Ce n'est pas chez moi un caprice d'enfant, une prédilection soudainement formée et dont on peut aussi soudainement se défaire. Si vous m'aviez dit cela l'été dernier, quelques semaines après que je vous avais vue pour la première fois, vos paroles auraient peut-être pu avoir leur justesse. Je connaissais de vous peu de chose, si ce n'est votre beauté et vos talents, et je me rendrai cette justice : jamais ces qualités dans une femme ne pourront me fixer sérieusement ni produire

dans mon esprit un trouble durable. Mais notre connaissance s'est trop prolongée depuis, je vous ai vue trop souvent, je vous ai aimée trop profondément et trop sincèrement, pour ressentir cette déception autrement que comme un coup terrible. Laissez-moi vous supplier, — continua-t-il avec une animation croissante, et sans prendre garde aux efforts que miss Chute faisait pour l'interrompre, — laissez-moi vous conjurer de révoquer ce refus précipité. Vous avez dit que vous n'étiez pas préparée... que vous ne vous attendiez pas à une telle demande de ma part. Je ne vous presse pas de répondre en ce moment; la torture de l'incertitude elle-même est préférable au désespoir absolu. Dites que vous y penserez; dites ce que vous voudrez, plutôt que de décider tout d'un coup de... de ma désolation, je ne puis l'appeler autrement.

— Je ne dois pas, je ne veux pas agir avec tant d'injustice, dit Anne très-affligée de la profonde impression qui était évidente dans la voix et les manières de son prétendant. Ce serait vous traiter très-déloyalement, monsieur Daly. Il est vrai que je ne m'attendais pas à une déclaration comme celle que vous m'avez faite, — pas le moins du monde, — mais ma décision est prise néanmoins. Il m'est impossible de vous donner jamais une réponse autre que celle de tout à l'heure. Je vous en conjure à mon tour, ne laissez place à aucune espérance sans fondement, à aucune idée de modification dans mes sentiments. Il nous est aussi impossible d'être jamais unis que si nous vivions dans deux planètes séparées. »

Le malheureux Kyrle offrait en ce moment l'image du pâle et lugubre désespoir. Son œil s'égarait, sa joue blémissait, chaque muscle de son visage frémissait d'émotion. Pendant quelques instants, ses paroles furent décousues au point d'approcher de l'incohérence, et ses genoux tremblèrent d'une faiblesse maladive. Il continua cependant à insister. Ne pourrait-il pas être honoré des raisons de miss Chute? Y aurait-il quelque chose dont elle eût été choquée dans sa conduite? quelque chose qu'il pût changer? L'abattement qui se manifestait dans sa voix et dans sa contenance la toucha, l'effraya presque, et elle tenta quelques efforts pour alléger son désespoir, sans cependant donner le plus léger fondement à une espérance qu'elle savait ne pouvoir réaliser. Les consolations dont elle se servit étaient tirées plutôt de la possibilité d'un changement dans les sentiments de Kyrle que dans les siens.

« Vous n'êtes pas, lui disait-elle, dans des conditions qui vous permettent de juger l'état de votre propre esprit. Croyez-le, cet abattement ne durera pas comme vous paraissez le craindre. Dieu est trop juste pour mêler dans la trame de notre nature une passion que notre raison n'ait pas le pouvoir de subjuguer.

— Assurément, Anne, je ne suis pas aussi ignorant que vous le supposez des effets d'une déception comme celle-ci. Je sais qu'ils ne seront pas toujours aussi violents et aussi accablants qu'à cette heure ; mais je sais aussi qu'ils seront aussi durables que la vie. J'ai souvent éprouvé un sentiment de regret qui s'é-

levait au degré d'une peine réelle, en jetant un regard en arrière sur des années qui ne s'étaient guère distinguées que par les plaisirs ordinaires de l'enfance. Imaginez donc, si vous le pouvez, si j'ai raison d'appréhender l'arrivée de ces heures où je serai seul, le soir, et où je penserai au temps qui fut passé en votre société. »

Miss Chute écoutait avec une émotion profonde et même sympathique. Lorsque Kyrle se hasarda à lever les yeux sur elle et observa l'expression particulière de son chagrin, l'idée d'un rival, qui jusqu'à ce moment ne s'était pas une seule fois présentée à lui, brilla dans son esprit comme un éclair et changea le courant de ses impressions. La sensation de la jalousie était presque un stimulant utile dans l'excessif abattement qui l'anéantissait.

« Voulez-vous me pardonner, dit-il, et recevoir ma situation actuelle pour excuse, s'il y a quelque chose d'offensant dans la question que je vais vous adresser ? Un seul motif de refus ménagerait mon orgueil, en m'évitant la mortification de me croire tout à fait indigne. J'éprouverais quelque consolation à penser que ma propre infortune a servi d'instrument à votre bonheur. En vérité, je ne songerais pas à exhaler un seul mot de plus sur ce sujet si je croyais que vos affections eussent déjà été engagées. »

L'agitation parut alors avoir passé du côté d'Anne ; son front devint d'un rouge foncé, puis revint à une blancheur plus marquée encore que celle dont il était naturellement revêtu.

« Je n'ai point d'autre engagement, dit-elle après une pause ; si j'en avais, il me serait difficile de juger légitime une telle enquête : mais, je vous l'assure, je n'en ai aucun. Puisque vous avez parlé de mes projets d'avenir, je serai plus explicite, et je vous avouerai qu'il ne me semble pas probable d'en former jamais. J'aime ma mère : sa société est tout ce que je désire, tout ce dont j'espère jouir actuellement. Laissez-moi maintenant vous prier comme un ami, par considération pour moi aussi bien que pour vous-même, de ne jamais renouveler aucune conversation sur ce sujet. »

Ceci fut dit d'un ton de décision tel que Kyrle vit l'impossibilité d'ajouter un seul mot, sans risquer de perdre l'amitié de miss Chute. Tous deux continuèrent donc leur promenade en silence, sans échanger même une observation indifférente, jusqu'à ce qu'ils atteignissent le sommet du talus d'où l'on voyait le champ de course.

Leurs pensées cependant n'étaient pas soumises à une même contrainte, et, ni chez l'un ni chez l'autre, le cours des réflexions n'était capable d'exciter l'envie de ceux qui auraient pu le scruter.

« Elle a reçu ma question avec embarras, pensait Kyrle, et elle a évité de répondre. J'ai un rival, c'est évident, et un rival favorisé, sinon déclaré. Eh bien ! si elle doit être heureuse, je suis content, mais incontestablement le plus malheureux des hommes contents qu'il y ait sur la terre. »

Les méditations d'Anne tournaient aussi sur la même

phrase de la conversation. « Tout ce que je désire? répétait-elle mentalement, se citant à elle-même ses propres paroles. Ai-je donc si bien dominé mes sentiments que je puisse émettre, avec une parfaite sincérité, une assertion comme celle-là ? ou si elle est sincère, suis-je sûre que je ne cours aucun risque de perdre cette liberté d'esprit, en acceptant l'invitation de mon oncle ? Mais il n'est pas possible, vraiment, que ma tranquillité soit compromise dans la société de quelqu'un qui me traite d'une façon plus froide que l'indifférence elle-même ; et quand cela serait, ma décision est déjà prise, et il serait trop tard pour me rétracter. Pauvre Kyrle ! il dépense son éloquence à exciter ma commisération sur une situation d'esprit qui m'a été si longtemps et si douloureusement familière. S'il savait quelle puissante sympathie est éveillée par ma propre expérience, il n'aurait pas besoin de chercher à l'accroître. »

De bruyantes acclamations de bienvenue, poussées en l'honneur de l'héritière de Castle-Chute, patronesse des courses, interrompirent leurs sombres réflexions.

Kyrle, remarquant que miss Chute faisait des efforts pour paraître affranchie de toute préoccupation, et sentant, dans la sincérité de son affection, un véritable chagrin du malaise qu'il lui avait causé, se contraignit à prendre son air de bonne humeur habituel, et entra avec quelque animation dans l'esprit de la scène, qui ne laissait pas d'être grotesque ; mais cette contrainte était trop violente pour durer longtemps. Aussi prit-il congé de miss Chute, lorsqu'il la vit bien installée et

engagée dans une conversation amusante avec le capitaine Gibson, qui, tout rempli des souvenirs d'Ascot et de Duncaster, ne pouvait retenir ses éclats de rire à la vue de cette course, genre Téniers.

VII

La nuit tombait lorsque Kyrle arriva à la ferme de son père, ou plus exactement à la laiterie, où une chambre était toujours gardée en état pour qu'il pût y descendre dans ses excursions. Il en profitait surtout quand il venait faire, avec Hardress Cregan, quelque partie de chasse à l'embouchure de la rivière.

Mistress Frawley, la fermière, avait été assez prévoyante pour allumer du feu dans la petite chambre jaune, et placer à côté le fauteuil et la petite table de bois peint, avec le volume de Blackstone que son jeune maître avait coutume de consulter le soir. « La soirée était assez fraîche, dit-elle, pour qu'un air de feu ne fût point chose désagréable ; et quand même il ne ferait pas froid, le feu tient compagnie lorsqu'on est seul. » Avec une égale prévoyance, elle avait préparé les matériaux d'un dîner assez bon pour qu'un homme affamé ne pût le dédaigner sans y goûter. Soit simple effet de l'habitude, soit signe d'un appétit véritable et peu romanesque, l'œil du prétendant désespéré

ne fut point mécontent, en entrant dans le petit parloir, de voir la table couverte d'une nappe damassée, aussi blanche que la neige, le beurrier rempli du beurre le plus fin, le petit jambon, et un espace vide qu'il savait destiné à un canard ou à un poulet rôti. Le cœur n'est jamais mieux disposé à apprécier le bien-être de l'intérieur et d'un coin de feu tranquille, que lorsqu'il a éprouvé quelque cruel désappointement dans la société ; et ce fut avec le sentiment de quelqu'un qui, après beaucoup de fatigues et d'ennuis, rencontre un refuge soudain, que notre voyageur désolé se laissa tomber dans le fauteuil et répéta les mots d'Oriana :

Ne fût-ce qu'une ombre, ne fût-ce qu'un furtif passage,
Que je connaisse quelque petite joie !
Nous qui souffrons de longs tourments,
Nous nous contentons d'une pensée
Produite par un vain caprice.
Oh ! que mes joies aient leur stabilité !

Tandis que mistress Frawley, dans la cuisine voisine du parloir, présidait au dressage de la volaille, tout en s'étonnant de l'air distrait et préoccupé avec lequel ses attentions officieuses avaient été reçues par son jeune maître, celui-ci cherchait à concentrer son attention sur les pages du savant livre ouvert devant lui. Ses yeux erraient sur le détail légal des droits réciproques du « *baron* » et de la « *feme* (1) » ; mais à quoi cela pouvait-il servir, sinon à lui rappeler qu'il ne pourrait

(1) Terme de jurisprudence anglaise : *feme-covert*, femme mariée, femme en puissance de mari ; *feme-sole*, fille, femme non mariée.

jamais réclamer la charmante Anne Chute comme sa «*feme*», et que la charmante Anne Chute ne consentirait jamais à le reconnaître pour son « *baron* » ? Il ferma le volume, et, le posant sur la petite cheminée, se plongea de nouveau dans ses réflexions.

Le silence du lieu était favorable à cette espèce de songerie indolente, dans laquelle l'esprit aime à reposer ses forces, après quelque excitation forte et passionnée. Point d'effort pour entamer ou poursuivre un enchaînement particulier de réflexions; mais les pensées les plus près du cœur — les souvenirs, les espérances, les craintes, les désirs qui leur étaient le plus intimement associés — passaient devant son esprit, comme une procession longue et sans bruit. C'était une marche triste et funèbre, et cependant il se livrait à sa contemplation avec un mol abandon. Il resta ainsi, regardant le feu, sa main soutenant son front, jusqu'à ce que chaque morceau de tourbe ou chaque brin de fagot pétillant dans l'âtre se confondît dans sa pensée avec les figures que sa mémoire évoquait du passé, ou que son imagination créait pour l'avenir.

Le premier bruit qui frappa son oreille fut un grand coup à la porte extérieure. Aussitôt on poussa le verrou, et quelqu'un se précipita dans la cuisine. En même temps, une rafale de vent et de pluie jeta violemment la porte contre le mur, et fit pénétrer un nuage de fumée et de cendre jusque dans la chambre où était Kyrle Daly.

« Fermez la porte ! fermez la porte ! s'écria mistress Frawley ; le canard va être perdu par les cendres ! Ah !

Lowry, qu'est-ce qui vous a retenu jusqu'à présent ?

— Oh ! laissez-moi, Madame, dit Lowry d'une voix haute et agitée. Où est Master Kyrle ?

— Ici, dans le parloir. Qu'est-ce qu'il y a donc, à présent ? »

Sans donner aucune réponse, le brave serviteur se présenta à l'entrée du parloir, et, gesticulant avec force, s'écria :

« Venez ! venez, Master Kyrle ! Voilà la *Nora Creina* en train de couler, et tous ceux qui sont à son bord. Elle n'atteindra jamais le rivage. C'est effroyable de voir les vagues se gonfler autour d'elle ! Que le Seigneur, dans sa miséricorde, étende sa main sur les eaux pendant cette horrible nuit ! »

Kyrle, alarmé, se leva en sursaut, saisit son chapeau et s'élança dehors, sans prêter la moindre attention aux recommandations de la fermière, de mettre sur ses épaules sa grosse redingote à poils avant de sortir sous la pluie. Lowry Looby, avec mainte exclamation de terreur et de compassion, suivit son maître sur le rivage, qui était à une portée de fusil de la maison.

Tous deux s'arrêtèrent sur une pointe rocheuse qui, s'avançant beaucoup dans la rivière, offrait à la vue un grand espace, de l'un et l'autre côté. Mais, couverte qu'elle était d'humides herbes marines et de coquillages, elle ne fournissait au pied qu'un point d'appui glissant.

Un petit bateau de pêche était à l'ancre, sur le côté de la pointe qui se trouvait sous le vent ; et l'équipage, composé d'un vieillard basané et d'un jeune homme,

se tenait debout sur la rive et surveillait le bateau de plaisance avec un grand intérêt.

La situation de la *Nora Creina* était réellement terrible. Un furieux vent d'ouest, rencontrant la marée qui se retirait, occasionnait un gonflement prodigieux dans le centre du canal ; et même près du rivage, les vagues fouettaient avec tant de furie contre les roches, que Kyrle et son domestique étaient couverts d'écume. Le crépuscule finissant leur permettait encore de distinguer les objets sur la rivière, et la pleine lune d'automne, qui passait à tout moment d'une noire masse de nuages à l'autre, comme un fantôme qui s'enfuit, les leur révélait par intervalle avec une netteté à peine inférieure à celle du jour. Le but du petit bâtiment paraissait être d'atteindre le mouillage dont nous venons de parler, et, dans ce dessein, le timonier tenait son avant serré au vent, autant que le lui permettait une grande voile carguée. Tandis que le bateau venait, écumant et mugissant, vers les spectateurs, la blanche toile se montrait à demi trempée dans l'eau, tant était fort le brisement de la mer.

La scène était bien faite pour exciter les fréquentes exclamations de Lowry et des pêcheurs, et pour oppresser de crainte et d'anxiété le cœur de Kyrle. Un instant, on vit le bateau sur le sommet d'une vague brisée, montrant sa quille, et penchant ses voiles blanches et brillantes dans le sombre gouffre, sur le côté opposé au vent. Une autre fois, la montagne liquide se roula sur elle-même et l'ensevelit, ne laissant plus apercevoir que sa flouette à ceux de terre ; les

lames, bondissant et blanchissant à la clarté de la lune, semblaient se hâter pour écraser leur victime et la précipiter dans l'abîme. Cependant la *Nora Creina* reparut soudain à la lumière ; d'un air de décision, elle monta sur le dos des vagues et laissa rugir les monstres furieux.

« Ils n'en viendront jamais à bout, j'en ai grand' peur », dit Lowry, en tournant un regard interrogateur vers le batelier. Celui-ci considérait attentivement, et avec un sourire refrogné, le vaillant combat soutenu par le petit esquif contre les éléments.

« C'est un brave garçon qui tient le gouvernail, dit-il, et quant à leur vie, c'est le même Dieu qui est sur l'eau comme sur la terre. Si leur heure est venue, sur mer ou sur le rivage, c'est la même chose pour eux. Je ne m'étonnerais pas qu'il en vînt encore à bout. Ah ! cette vague le repousse..... Il faut qu'il fasse une autre bordée ! C'est un brave garçon qui tient le gouvernail. Allons, la voilà qui tourne... Elle tourne comme une toupie ; Dieu la bénisse ! » Puis, mettant ses grosses mains calleuses des deux côtés de sa bouche, de façon à former une espèce de porte-voix, il jeta quelques brèves instructions au timonier, d'une voix aussi forte et aussi rauque que celle des flots qui roulaient entre eux.

« Merci, merci, c'est déjà fait, répondit Hardress. Kyrle, mon ami, comment allez-vous ? Kyrle, faites-nous faire un bon feu, pour notre arrivée. Ce n'est pas chaud, cette besogne-ci. »

Malgré la vigueur et la confiance qu'exprimaient les

accents du hardi timonier, Kyrle Daly, quand il vit encore une fois le bâtiment lancé dans l'abîme, crut avoir entendu le dernier adieu de son ami. Il ne put lui rendre son salut courtois, et resta là, tremblant, la tête penchée en avant, le bras étendu, les yeux fixés sur un point unique. Lowry se tenait tout près, derrière lui, les épaules élevées contre le vent, et la main à l'oreille contre laquelle il soufflait, claquant sa langue sur son palais, en signe de pitié, et se livrant à maints sentiments de commisération pour « Master Hardress » et sa famille, sans oublier « Danny le Lord ».

Suivons un instant le bateau dans sa course brève mais audacieuse. Le jeune timonier a déjà été présenté au lecteur, mais à la légère, et d'ailleurs le changement que les circonstances ont opéré depuis dans son aspect mérite bien une description plus exacte. Sa haute stature se distinguait par cette fermeté musculaire qui caractérise les habitants du sud-ouest de l'Europe. Tel qu'il était en ce moment, une main sur le gouvernail et l'œil fixé sur la voile de misaine, son attitude se déployait à son plus grand avantage ; elle était hardie, calme et virile. Chacun de ses mouvements paraissait dicté par un jugement parfaitement libre, et une volonté qui, loin d'être abattue, avait tiré un nouveau degré d'ardeur et d'excitation des dangers imminents contre lesquels elle avait à lutter. On ne pouvait bien discerner la rougeur vive et chaude de sa joue à cette lumière pâle et inégale, mais l'éclat permanent et régulier de son grand œil noir, au-dessus duquel le sourcil arqué ne subissait pas la contraction même la plus

légère ; le calme complet de ses manières, et l'expression demi-souriante de sa bouche, — celui de tous les traits qui trahit davantage une peur dissimulée, — annonçaient un esprit et un cœur contents de rencontrer le danger et capables de le surmonter. C'était une de ces figures qui éveillent dans l'esprit de l'observateur des idées de camp et d'action, d'États confondus dans leurs conseils et de nations envahies par une conquête soudaine. Ses traits étaient éclairés par un fier et confiant enthousiasme, tel que l'imagination peut l'attribuer au royal aventurier de Suède, lorsqu'il tira son épée contre les assiégeants, à Belgrade. Son front était vaste et intelligent ; sa chevelure, bouclée et d'un noir de jais ; son teint, de cette riche nuance égyptienne, jaune foncé, qui, laissant voir au-dessous la fraîcheur de la santé, avait un caractère beaucoup plus noble que le blanc et rose féminin. Le bas de son visage était finement et délicatement façonné, et une rangée de dents aussi blanches que celles d'un jeune chien de chasse donnait une extrême vivacité à l'expression de ses lèvres.

Sur un siége, dans le sens du vent, était assise une jeune femme, dont la taille frêle était enveloppée dans un manteau bleu, et dont les yeux étaient levés sur le visage joyeux du timonier, comme si elle tirait de lui tout son espoir et toute sa sécurité. Le vent avait repoussé le capuchon de ses épaules, dévoilant ainsi la beauté et la grâce de son visage et de son maintien. La masse de cheveux frisés rejetée par le vent sur sa tempe gauche semblait d'un or pâle, qui s'harmoni-

sait bien avec l'exquise pureté de son teint. Son expression était douce, affectueuse et confiante.

A l'avant se tenait un être qui ne partageait pas la beauté de ses compagnons. Il portait sur les épaules une bosse prodigieuse, qui cependant ne l'empêchait pas d'user de ses membres avec agilité, et même avec force, comme on en pouvait juger en le voyant tendre la voile de misaine et se mouvoir d'un bord à l'autre avec l'air de sang-froid et d'indifférence le plus prononcé. Ses traits n'étaient pas désagréables ; mais ils portaient l'empreinte de cette finesse impertinente qui dénote l'habitant de bas étage des cités, et se traduit par un jargon vulgaire, et par le mépris de l'honnête ignorance et de la rustique simplicité.

« Attention ! monsieur Hardress ! dit le batelier d'un ton insouciant ; nous sommes dans le courant. »

Il fallait la main d'un pilote expérimenté pour faire traverser au petit bâtiment le danger ainsi annoncé. Une énorme vague couronnée d'écume descendait sur son côté, comme une avalanche. En dépit des précautions de Hardress et de l'habileté consommée avec laquelle il observait le mouvement de la vague, comme on prendrait une balle au bond, le beaupré plongea et craqua ainsi qu'un arbrisseau desséché ; l'eau se précipita par-dessus la poupe, et trempa les trois passagers aussi complétement que si on les eût plongés dans la rivière. Le bateau parut chanceler et perdre sa voie, comme un cerf frappé à mort, et resta un moment à se tordre dans le vide obscur où le flot l'avait laissé. Un cri sourd et étouffé échappait à la jeune femme, quand

son œil rencontra de nouveau celui de Hardress, et sa lèvre, quoique pâle et tremblante, resta silencieuse.

« Voilà qui est bien, Monsieur, — dit Danny Mann, quand le bateau fendit les brisants et recommença à tracer son sillage vers la terre. — Si vous aviez manœuvré une minute plus tôt ou plus tard, notre affaire était faite.

— Une seconde aurait suffi, dit Hardress ; mais tout est bien à présent. »

Quelques instants après, et sans aucune avarie considérable, le bâtiment courait le long des rochers où Kyrle Daly attendait.

« Restez dans le bateau, reprit Hardress, en ramenant le capuchon sur la tête de la voyageuse. Je vois ce bavard de Looby, là-haut, sur les roches. Je vais m'occuper de vous procurer une chambre dans le cottage, en vous faisant passer pour parente de Danny Mann. Tâchez de cacher votre figure, et parlez aussi peu que possible. Nous sommes perdus si l'on me voit faire la moindre attention à vous.

— Et ne vous reverrai-je pas ce soir ? demanda-t-elle avec un accent abattu et affectueux.

— Je ne voudrais pas pour tout au monde aller reposer sans vous avoir dit bonsoir. Soyez tranquille, — ajouta-t il en lui serrant tendrement la main, et donnant une petite tape sur sa joue bouleversée, — vous êtes une noble et courageuse femme. Allons, priez, priez et rendez des actions de grâces pour la vie de votre mari, comme il le fera pour la vôtre. J'ai cru

que nous souperions dans l'autre monde. Danny ! continua-t-il tout haut, en appelant le batelier — prenez soin de votre sœur.

— Sa sœur ! répéta Lowry-Looby, comme un écho sur le rocher. Poll la batailleuse serait elle à bord, par hasard ? En ce cas, il n'a pas besoin d'ordonner à Danny de prendre soin d'elle : elle est bien capable de s'en acquitter elle-même. »

Il faut savoir que la Poll en question était une intrépide virago de six pieds, une buveuse de whiskey, célèbre dans les foires de l'Ouest. Si l'on tenait à imaginer un degré de parenté entre Danny Mann et la jeune et charmante passagère, il ne fallait pas être fort heureusement inspiré pour choisir le titre de sœur.

Hardress Cregan sauta à terre et fut reçu par Kyrle Daly avec une chaleur et une satisfaction proportionnées à l'anxiété précédente.

« Mon cher camarade, je croyais que je ne vous reverrais jamais sur vos pieds. Soyez mille et mille fois le bienvenu ! Lowry, courez à la maison et faites hâter le dîner. Attendez, Hardress, avez-vous quelque chose à bord ?

— Seulement une petite malle et mon fusil. Vous m'obligerez beaucoup, Kyrle, de procurer un logement convenable, si vous n'avez pas de chambre dont vous puissiez disposer, à ce pauvre garçon et à sa sœur. Il est maladif, et vous savez que c'est mon frère de lait.

— On prendra soin de lui ; j'ai une chambre. Venez, vous êtes ruisselant. Lowry, emportez au cottage la malle et le fusil de M. Cregan. Mais venez donc, Har-

dress, vous allez prendre du mal. Bon ! Avez-vous peur que Poll ne brise ses membres délicats, que vous vous détournez pour la surveiller si assidûment ?

— Non, non, mon cher Daly ; mais je crains que ce garçon — Booby -- Looby -- quel est son imbécile de nom ? ne brise ma malle : il s'occupe à examiner cette femme, au lieu de prendre garde à ce qu'il fait. Mais marchons ! Eh bien ! Kyrle, comment allez-vous ? Je vous ai tous vus à la fenêtre, tantôt en passant.

— Oui, vous avez édifié ma mère, par ce petit exploit que vous avez accompli aux dépens des pêcheurs.

— Ah ! bon ! elle regardait donc cela ! Je ne pourrai pas lui montrer ma figure d'ici un mois ! Hé ! là-bas ! monsieur Booby, Looby, venez donc ! Restez-vous longtemps dans l'Ouest, Kyrle ?

— Tant que vous voudrez m'y tenir compagnie. Mais nous parlerons de cela quand vous aurez changé de vêtement et dîné. Vous êtes arrivé juste au bon moment, *rem acu tetigisti*, comme disait notre vieux professeur Doyle. Mistress Fawley était en train de me faire rôtir un canard. Je bénis le vent — tout furieux qu'il ait été — qui vous a poussé sur ce rivage : car je croyais passer une soirée solitaire, avec les souvenirs du bon vieux temps, comme autant de démons familiers, pour souper et causer avec moi. Mais maintenant que nous sommes réunis, adieu le passé ! Le présent et l'avenir fourniront à notre entretien. »

VIII

La femme au manteau bleu résista à toutes les recommandations et à toutes les supplications de la bonne fermière qui voulait la faire entrer dans la cuisine, pour prendre « un petit air de feu ». Elle allégua son extrême fatigue, et demanda la permission d'occuper tout de suite la chambre où elle devait passer la nuit. La trouvant si résolue, mistress Frawley voulut alors allumer un bon feu dans la petite chambre voisine de la sienne. Ce fut une contrariété pour l'étrangère, qui, une fois en tête-à-tête avec son hôtesse dans cette pièce mise à sa disposition, ne put rester si étroitement enveloppée. Sa chevelure était mouillée à tordre, mais le manteau avait préservé en grande partie sa toilette, un peu trop élégante pour une simple paysanne et trop modeste pour une personne qui prétendrait au rang de dame. Après l'avoir pourvue de toutes les choses nécessaires pour son usage, mistress Frawley la laissa s'arranger comme elle l'entendrait, et retourna s'occuper du repas des jeunes gens, aussi bien que de celui qu'il faudrait servir à la fausse Poll.

A peine était-elle partie, qu'un coup frappé doucement à la porte de la chambre annonça l'arrivée d'un autre visiteur. La charmante inconnue, qui était occupée à arranger et à sécher ses cheveux, sentit son cœur battre plus vite et plus fort. Elle repoussa de ses

tempes les ondoyantes masses d'or qui ombrageaient son visage, et courut à la porte, les lèvres ouvertes, et les joues rougies. C'est lui ! s'écria-t-elle au fond du cœur, en tirant le verrou.

Ce n'était pas lui. Une figure dévastée par les intempéries et couverte de taches rousses fut le premier objet qui frappa ses regards. Le batelier bossu tenait dans ses mains une petite malle, dont le couvercle était garni de clous en cuivre, formant les lettres E. O'C.

« Merci, Danny, où est votre maître ?

— Dans le parloir avec M. Daly, en train de souper devant un feu d'enfer.

— Lowry vous a-t-il parlé ?

— Quelqu'un l'a-t-il jamais vu autrement que parlant ? Je garantis qu'il a parlé.

— Mais sait-il...?

— Je ne l'ai pas entendu en dire un mot, et je pense que, s'il le savait, il le dirait.

— Eh bien ! Danny, voudriez-vous trouver une occasion d'adresser un mot à votre maître, sans être observé, et lui dire que je désire le voir... que je le désire beaucoup, en vérité ? Je suis très-tourmentée ; et il ne m'a dit ni combien de temps nous devons rester ici, ni où nous irons ensuite, ni rien. Je me sens bien isolée, Danny, car c'est la première soirée de ma vie que je passe seule. » Ici la lèvre de la pauvre jeune femme trembla un peu, et l'eau monta à ses yeux.

« N'ayez pas peur, répondit Danny d'un ton tranquillisant. Je lui glisserai un mot dans l'oreille, et il viendra vous trouver. Que je meure si je ne suis

pas tout prêt à aller d'ici à Dublin pour vous servir. »

Il tint parole, et, tandis que Hardress lui donnait quelques ordres au sujet du bateau, il introduisit dans ses réponses la requête de leur douce compagne de la tempête. Le jeune homme se fit expliquer la position de sa chambre, et envoya son serviteur rendre la réponse : qu'il ne manquerait pas de la visiter, ne fût-ce que quelques minutes, avant d'aller se reposer ; mais qu'il était nécessaire d'observer les plus grandes précautions, pour éviter tout soupçon.

Pendant ce temps, Kyrle Daly était occupé à fabriquer, devant le feu, un grand bol de punch au whiskey. Deux verres, de plus d'un pied de haut, étaient préparés sur la table, et semblaient destinés à joindre les lèvres sans qu'il fût besoin d'aucun secours de la main.

Par une de ces inconséquences de notre nature, sur lesquelles nous n'avons pas à méditer pour le moment, Kyrle trouvait de la difficulté à entamer la conversation avec son ami, même sur le sujet pour lequel, si peu auparavant, il avait tant désiré son avis et son secours. Hardress paraissait être d'une humeur éveillée, bruyante et même joyeuse, dont le son frappait désagréablement l'oreille d'un affligé. Les éclats de son cœur heureux offensaient l'esprit abattu de son jeune compagnon, comme le tumulte d'une cité, en plein midi, semble à un malade étrange et inaccoutumé.

Lorsque Kyrle se hasarda à mentionner qu'il avait été à Castle-Chute et qu'il avait conduit Anne à la course, l'air de Hardress fut plutôt réservé qu'encourageant.

« Plus je vis dans cette triste situation, — dit enfin Kyrle avec quelque hésitation dans sa parole, — plus je pense souvent à cette jeune fille si parfaite, et plus devient profonde et stable l'influence qu'elle a prise sur mon esprit. Je m'étonne, Hardress, que vous puissiez être si indifférent à sa connaissance. Même en mettant hors de cause ma malheureuse affection, j'imaginerais difficilement une jouissance plus désirable que de cultiver la société d'une si aimable créature.

— Je ne suis pas de votre avis, Kyrle. Anne Chute est sans contredit une très-belle femme, mais elle est trop bien élevée pour moi.

— Trop bien élevée !

— Ne me servez pas d'écho. Les mots sont à moi. Oui, Kyrle, je maintiens que ce système de polir les jeunes filles *ad unguem* est la destruction de tout ce qu'il y a dans leur sexe de sincère, de naturel et d'inaffecté. On donne ainsi à l'esprit une prépondérance volontaire sur le cœur, et l'on cause ce que les astronomes appelleraient une *occultation* du sentiment, par l'intervention de la raison.

— Je ne saurais me figurer un cas dans lequel l'exercice de la raison puisse jamais devenir nuisible ; et il y a sous le soleil des moqueurs qui vous diront, Hardress, que ce danger est de tous le moins à craindre pour les aimables êtres dont nous parlons

— Je pense autrement. De même que je préfère les œuvres de la nature aux œuvres de l'homme ; la fraîche brise de la rivière au zéphyr poussiéreux et fumeux de Capel-Street ; le coloris d'une rose à celui des porce-

laines du Japon qui brillent dans les salons du duc de Buckingham ; un simple beefsteak à un *attorney* grillé (1), et cet excellent punch au vin de groseilles de ma mère ; enfin tout ce qui est pur et naturel à tout ce qui est frelaté ou artificiel : — ainsi je préfère la sauvage fleur des haies, la simplicité, à la *fashion* exotique, froide et sans séve ; ainsi je préfère la voix de l'affection et de la nature à celle de la finesse et de l'affectation.

— Vos expressions sont un peu trop dures, je crois, dit Kyrle. L'élégance des manières n'est nullement la finesse entendue dans un sens blâmable, ni l'opposé de la simplicité : c'est la simplicité, rendue parfaite. Je vous accorde que peu, très-peu, réussissent à l'acquérir, et je déteste aussi cordialement que vous la singerie, l'affectation. Mais nous rencontrons dans toutes les classes quelque chose de conventionnel, et, après tout, j'aime mieux l'affectation que la vulgarité.

— La vulgarité de manières est plus supportable que la vulgarité d'esprit.

— L'une n'est choquante que comme indice de l'autre, et je ne la crois pas plus supportable, parce que je préfère la laideur masquée à la laideur étalée aux regards.

— Eh bien ! maintenant, Daly, nous allons nous rencontrer sur un terrain tangible. Voilà notre amie Anne Chute reconnue aujourd'hui comme la personne la plus accomplie de son cercle, et que je me rappelle, dans son enfance, comme une bonne et charmante petite fille. Voyez ce que la haute éducation a fait d'elle. Elle est

(1) Morceaux d'oie ou de dinde grillés et fortement épicés.

froide et réservée jusqu'à être glaciale, purement et simplement parce qu'on lui a enseigné que l'insensibilité est alliée à l'élégance. Ce qui était habitude est devenu nature; la glace qu'elle a si longtemps laissé s'étendre à la surface, a enfin pénétré jusqu'à ses affections et a tué tout germe de joie, de tendresse, de bonté,qui aurait pu faire d'elle un trésor pour ses amis et un ornement pour la société.

— Croyez-moi, Hardress, croyez-moi, mon cher Hardress, vous lui faites tort ! s'écria Kyrle, avec une ardeur extrême. Ce n'est pas parce que j'aime Anne Chute que je parle ainsi, mais parce que je la connais et que je l'observe. Si vous la voyiez seulement huit jours au lieu d'une heure, jamais plus vous ne prononceriez une si dure sentence. Tout ce qui est vertueux, tout ce qui est tendre et affectueux, tout ce qui est aimable et élevé, on le rencontre dans cette admirable femme. Prenez la peine de la connaître, de la visiter, de parler d'elle à ses amis, à ses serviteurs, à sa vieille mère, à toute personne qui l'ait observée, et vous serez détrompé. Pourquoi ne voulez-vous faire aucun effort pour la connaître mieux ?

— Rappelez-vous d'abord qu'il n'y a que peu de mois que je suis revenu de Dublin, et, pour dire la vérité, la seule visite que j'aie faite à Castle-Chute n'a pas été de nature à me donner beaucoup d'empressement pour la seconde. Considérant que j'étais un ancien camarade de jeu et un cousin, je ne pensais pas qu'Anne dût me recevoir comme un collecteur de taxes ou un maître de danse en voyage.

— Eh bien ! que vouliez-vous qu'elle fît ? Qu'elle se jetât à votre cou et vous embrassât, je suppose ?

— Pas précisément. Vous connaissez la classe de gens dont Flaccus dit : *Cum vitia vitant in contraria currunt* ; et, après tout, je crois qu'Anne n'est pas de ceux-là. Son éducation est peu de chose si elle ne la rend pas capable de trouver un milieu entre deux conduites si diverses.

— Mais voulez-vous permettre à un ami de vous rappeler, Hardress, que vous êtes un peu sujet à vous offenser en matières de cette sorte ? Malgré tout ce que vous dites contre le monde policé, j'oserai prophétiser que, quand les circonstances vous jetteront plus fréquemment sur la scène et que l'habitude vous rendra aveugle aux fautes légères et de simple forme dont vous vous blessez à présent, vos idées sur la *fashion*, et l'élégance, et l'éducation, subiront un changement. Je vous connais, Hardress ; vous n'êtes pas encore majeur. L'ombre d'un rebut est maintenant pour vous une sentence de bannissement. Mais quand vous serez recherché, quand les mères mettront leurs filles en toilette à votre intention et que les filles répandront des sourires sur votre chemin, quand les pères chanteront les louanges de vos vins, et les fils celles de vos chevaux, — alors, Hardress, faites-y attention, — vous parlerez autrement et aussi haut devant le monde entier, que maintenant en présence de votre humble ami. Vous sourirez, et vous sourirez cent fois, de votre jeune philosophie.

— Oh ! que le soleil n'éclaire jamais ce jour ! s'écria

Hardress, se rejetant dans sa chaise et levant les mains, d'un air d'invocation. Je vois bien sur quoi vous mettez le doigt, Kyrle, continua-t-il en rougissant un peu. Vous faites allusion à ma..... ma timidité..... mon embarras..... ce que vous voudrez..... ma poltronnerie sociale. Mais je désavoue un défaut vil et petit. Le sentiment qui me paralyse dans la société, diffère autant de cette basse conscience de l'infériorité et de cette servile vénération de la fortune, du rang ou du pouvoir, que la colère d'Achille du dépit de Thersite. Vous pouvez rire et m'appeler présomptueux ; mais, sur mon honneur, je parle en toute sincérité. Mon sentiment est ce que je vais vous expliquer, mon cher Kyrle. En quittant le collége, où vous savez que je travaillais assez ferme, le monde était tout nouveau pour moi. Les coutumes de la société apparurent à mes yeux comme des étrangères, devant lesquelles je pouvais me poser en juge. Leur hypocrisie me dégoûta, et leur insipidité m'irrita ; je ne pouvais me joindre à mon aise à cette solennelle folie de saluts, et de signes, et de sourires contournés qui peuvent être mis ou ôtés à volonté. Le motif des plus simples formalités sociales me sautait aux yeux, quand je les voyais accomplir ; et si j'essayais de jouer moi-même un rôle parmi les hypocrites, je supposais que tout œil autour de moi était aussi clairvoyant, et méprisait ma feinte comme j'avais méprisé celle des autres. La conscience de la culpabilité était évidente dans mes manières, et je recevais la mortification qui s'ensuivait, comme la juste punition de ma bassesse et de mon hypocrisie.

— Vous vous exprimez en termes assez énergiques, quand vous êtes sur ce sujet, dit Daly en souriant. Quelle grande hypocrisie et quelle grande bassesse peut-il y avoir à déclarer qu'il fait beau temps, et à s'informer de la famille d'une connaissance, quand même celle-ci saurait que la première formule était uniquement destinée à engager la conversation, et la seconde à donner une marque d'intérêt ?

— Que je ne sentais pas.

— D'accord. Mais quelque clairement que l'interlocuteur s'en aperçoive, il y a encore, à faire la question d'une manière quelconque, une attention dont il ne peut être désobligé. Il est flatteur de reconnaître la nécessité d'une semblable déférence. De plus, cher ami, si vous ne vouliez jamais admettre que le cérémonial fût le délégué d'un sentiment naturel et réel, qu'adviendrait-il de tout le système social ? Comme le puissant vaisseau deviendrait vite un débris ! Que silencieux serait le festin du riche ! que solitaires les salons du grand ! Combien peu s'inclineraient devant le trône ! Comme le temple de la religion serait désolé !

— Vous êtes le plus amer satiriste de nous deux, dit Hardress.

— Non, non, s'écria Kyrle. Je vous rappelle simplement un fait reconnu : quand vous vous enrôlez sur la liste sociale, vous vous engagez à supporter aussi bien qu'à jouir. Tant que vous vivrez, Hardress, acceptez-en ma parole, vous ne verrez jamais un monde parfait. C'est une philosophie comme la vôtre, qui tend à faire des misanthropes. La prochaine fois que vous irez dans la

société, résolvez-vous à acceptez toutes les mortifications que vous endurerez en punition de vos péchés, puis n'y pensez plus. Cette indifférence deviendra habitude, et, en même temps, ces prétendues hypocrisies dont vous parlez deviendront inoffensives et familières.

— Je ne vois nulle raison de tenter l'épreuve. La simple nature humaine est assez pour moi ; si j'avais à choisir une compagne pour la vie, j'espérerais plutôt cueillir le doux fruit du bonheur conjugal dans le verger sauvage de la nature que dans les serres-chaudes de la société.

— Je vous conseille cependant, dit Kyrle, de ne pas faire le choix jusqu'à ce que vous ayez eu de meilleures occasions pour observer les deux côtés de la question. Ne vous fiez pas à la permanence de vos sentiments présents, ni à l'exactitude pratique de vos curieuses théories. Il serait trop tard, après vous être enchaîné à..... — à la simplicité, dirai-je — de découvrir que l'élégance était une bonne chose, après tout. »

Hardress ne parut pas goûter ce speech, et la conversation, en conséquence, fut interrompue quelques instants. Le jeune Cregan était réellement aussi incapable de méditer sur son futur caractère que l'affirmait son ami. Il était dans cette période de la vie — la plus critique de toutes, peut-être — où les forces de l'esprit, aussi bien que celles du corps, commencent à se développer, et manifestent, par des saillies irrégulières, la vigueur et la fougue de la virilité qui approche. A cette époque, une

armée d'idées nouvelles se jette sur la raison — idées qui se distinguent plutôt par leur originalité et leur ingéniosité que par cette exactitude et ce bon ordre qui naissent de la seule expérience. Suivant les circonstances où le jeune penseur est placé, il peut encore devenir un sage ou un fou. C'était peut-être la connaissance de cet orgueil inventif de la jeunesse qui faisait affirmer au philosophe de Stagyre que les hommes ne devaient pas examiner attentivement les ouvrages de philosophie avant l'âge de vingt-cinq ans.

Hardress, cependant, quoique très-susceptible, n'était pas de ceux qui peuvent nourrir longtemps une mauvaise impression.

« Eh bien ! Daly, s'écria-t-il, sortant de sa rêverie — nous suivrons chacun nos inclinations à ce sujet. Laissez-moi me livrer à mes théories, et je vous souhaite bonne chance avec votre Anne Chute.

— Mon Anne Chute ! répéta Daly d'un air attristé. Je n'ai nul droit sur cette dame, comme disent les avocats. Elle peut poursuivre en justice comme « *feme sole* » à mon égard devant toutes les cours de la chrétienté. »

Hardress tourna sur son ami un regard d'extrême surprise, auquel Kyrle répondit en lui faisant l'exposé de sa demande infructueuse, ainsi que la confidence de ses soupçons relatifs à un autre attachement. La profonde déception dont il était tourmenté se manifestait, à mesure qu'avançait son récit, par l'animation de ses manières, la fréquente contraction de ses lèvres, la crispation de ses mains tremblantes, la sueur de son front et l'éclat de

ses prunelles humides. La vue de son ami qui souffrait dirigea dans un autre sens les idées du jeune Cregan, et il employa toute son éloquence et tout son génie à combattre le dangereux abattement qui gagnait d'heure en heure. Il se déclara complétement incrédule à l'idée d'un autre attachement, et recommanda à Kyrle la persévérance, par tous les arguments en son pouvoir.

« Mais l'état de son esprit, continua-t-il, ne restera pas longtemps un secret pour vous. Anne et sa mère ont été invitées à passer une partie de l'hiver avec nous, à Dinis-Cottage. Ma mère a un grand talent pour la chasse aux secrets, et je n'ai besoin que de lui dire où est le gibier, pour être certain qu'il sera pris. Fiez-vous à moi ; à cause de vous, je prendrai quelque peine pour faire davantage connaissance avec cette fille extraordinaire ; et, vous pouvez m'en croire, si elle veut me permettre de monter au-dessus de zéro, vous n'aurez pas à vous en plaindre. »

Quand la conversation fut arrivée à ce point, le silence qui régnait dans le cottage montrait que la nuit était déjà bien avancée. Le punch était descendu assez bas pour laisser voir plus d'à moitié le creux de la cuiller. Les chandelles avaient l'air de méditer un suicide ; la mèche négligée se roussissant au-dessus de la flamme, jetait sur le plafond une ombre triste et incertaine. Le feu de-tourbe n'était plus guère qu'un monceau de cendre pâle, devant lequel le chat de la maison, dans son attitude de sphynx, clignait des yeux et murmurait son monotone ronron de plaisir. L'orage apaisé — comme un vrai orage irlandais — semblait déplorer,

avec des hurlements de repentir, les désolants effets de sa récente fureur. Le chien était couché, rêvant, sur l'âtre. La basse-cour voisine était silencieuse, excepté le poulailler, où, avec une obstination féminine, quelque dame poule babillarde continuait encore sur son juchoir une sorte de gloussement alourdi par le sommeil. L'heure naturelle du repos semblait avoir produit ses effets sur les éléments eux-mêmes ; la tempête avait replié ses ailes noires sur l'Océan, et les eaux se brisaient sur le rivage, avec un murmure de colère expirante. Soit au dedans, soit au dehors, il n'était rien de ce qu'on voyait ni de ce qu'on entendait qui n'apportât aux veilleurs l'avis d'aller reposer.

Pour rendre la suggestion encore plus forte, mistress Frawley montra à la porte le disque de sa figure épanouie, aussi ronde que la lune d'automne, et, comme ce satellite, éclairée par une lumière empruntée, c'est-à dire le dernier bout d'une chandelle.

« Master Kyrle, s'écria-t-elle d'un ton de reproche affectueux, ne voulez-vous pas vous coucher aujourd'hui, mon enfant ? Nous allons vers le matin.

— Lowry Looby est-il couché ?

— Non, Monsieur, il attend vos ordres pour Cork, si vous en avez ; il va ce matin conduire la charrette avec les quartauts. »

Ici Lowry interposa sa personne devant celle de la fermière, ce par quoi il ne causa qu'une éclipse très-partielle.

« Ou bien M. Cregan aurait-il des commissions ? demanda-t-il. Je les laisserais à la forge de la

Croix, avec recommandation de les envoyer chez lui.

— Je n'en ai point, répondit Hardress, excepté de dire que je serai à la maison vendredi prochain.

— Ni moi non plus, dit Kyrle, se levant et prenant une des chandelles. Hardress, vous n'allez pas me jouer le mauvais tour de me planter là ? »

Cette recommandation amena une lutte amicale, dans laquelle Hardress maintint son dessein bien arrêté de partir dès l'aube. Les amis se serrèrent la main, et se séparèrent pour le reste de la nuit.

IX

Décidément, tout le monde était endormi, et le silence qui régnait d'un bout à l'autre de la maison indiqua au jeune Cregan que nulle oreille n'était en état de saisir ses mouvements. Il ouvrit doucement la porte de sa chambre, ôta ses souliers, et, laissant la lumière allumée sur sa table, s'en rapporta au fameux sixième sens des physiologistes allemands, pour découvrir son chemin. Il atteignit son but, sans avoir bronché une seule fois, et le rayon qui passait par le trou de la serrure et sous la porte, lui montra qu'il était encore attendu.

Hardress s'informa, avec l'attention tendre et assidue d'un nouvel époux, si sa jeune femme ressentait quel-

que suite fâcheuse de la tempête, — si elle avait changé de vêtements et pris de la nourriture, — si enfin sa situation lui était incommode en quelque manière.

« Aucunement, quant aux choses que vous mentionnez, Hardress, répondit-elle à voix basse, car elle craignait de réveiller mistress Frawley. Mais quant à l'esprit ! Puisse le Ciel ne vous envoyer jamais l'affliction de passer deux heures comme celles que j'ai passées depuis que je suis entrée dans cette chambre !

— Ma bien-aimée Eily, comment pouvez-vous parler ainsi ? Quel autre moyen nous restait ? Vous connaissez le caractère de votre père : il mourrait plutôt que de sanctionner un mariage secret, tel que le nôtre doit rester momentanément. Ce serait ma ruine absolue, si ma mère savait que j'ai contracté un semblable engagement sans consulter ses désirs ; et mon père, je vous l'ai dit, agira exactement comme elle voudra. Et pourquoi donc, mon amour, vous abandonnez-vous à cette disposition chagrine ? N'êtes-vous pas ma femme, la choisie de mon cœur, la future participante à tous mes biens ? Croyez-vous réellement que j'oublie les sentiments de mon petit ange, au point d'omettre une chose en mon pouvoir, qui soit capable de donner le repos à son esprit ? Si vous le croyez, je devrai vous dire que je vous aime plus que vous ne l'imaginez.

— Oh ! Hardress ! oh ! ne dites pas cela, reprit la jeune femme d'un ton franc et empressé ; seulement j'étais en train de penser, tandis que j'étais assise devant le feu, quel chagrin ce serait pour mon père si

quelqu'un lui mettait dans l'esprit que le cas est pire qu'il n'est vraiment..... — Ici elle baissa la tête. — Et je pensais aussi qu'il n'y aurait besoin que d'un petit mot sur un petit morceau de papier pour lui faire savoir qu'il n'a pas à se tourmenter, et qu'il apprendra tout en son temps. »

Cette idée parut mécontenter le jeune homme.

« Si vous le désirez, dit-il avec une certaine véhémence, dès demain je retournerai avec vous à Garryowen, et je ferai publier notre mariage à l'autel de John's Gate Chapel. Je n'ai pas de but plus important, en cherchant à éviter ma propre ruine, que de vous empêcher de la partager. Mais si vous insistez pour courir le risque ?.... le risque !... je veux dire si vous êtes déterminée à détruire certainement nos perspectives de bonheur, votre volonté me sera plus chère que la fortune et les amis. Seulement, si vous avez un père dont le souvenir vous émeut, n'oubliez pas, ma chère amie, que j'ai une mère aussi tendrement aimée et dont les sentiments méritent quelque considération de ma part. »

La douce enfant parut affligée, mais non choquée de ces paroles.

« Ne vous fâchez pas contre moi, dit-elle, en mettant affectueusement la main sur l'épaule de son mari. Je sais bien que je n'ai pas d'esprit, et que je ne me rends pas bien compte de plusieurs choses à la fois. Mais un mot de vous suffit pour m'ouvrir les yeux, et il n'y a pas besoin que vous vous fâchiez pour cela. Si *j'insiste,* dites-vous, Hardress ? En vérité, jamais je n'ai insisté

sur rien. Mais quand une pensée, si sotte qu'elle soit, s'est une fois mise dans ma tête, j'ai besoin d'en parler, de savoir ce que vous direz, de savoir si j'ai tort ou raison. Vous ne désirez pas que je vous cache ce que je pense ?

— Jamais, oh ! jamais !

— Je ne le ferais pas longtemps, en tout cas ; car des pensées comme celles-là, si je devais les cacher, me tueraient avant un mois. Mais restez toujours près de moi, mon cher Hardress, car, quoique vous me montriez qu'il n'y a rien de très-criminel dans ce que j'ai fait, cependant, quand vous me laissez seule, vos bonnes raisons sortent de ma tête, et je pense uniquement à ce que les voisins disent de moi aujourd'hui, et à ce que mon père doit éprouver en les entendant. Ne croyez pas que je doute de ce que vous me dites, — car je me fie à vous, après Dieu. Mais si je ne suis pas tant à blâmer, pourquoi est-ce que mon esprit n'est point à l'aise ? La tempête, oh ! cette tempête ! Quand les vagues s'élevaient, que le bateau s'agitait, et que le vent hurlait autour de moi, comme mes sentiments ont changé tout à coup ! Je luttais pour avoir l'air tranquille devant vous ; mais mon cœur bondissait de peur au dedans de moi. Quand nous nous enfoncions dans les ténèbres, et nous relevions dans la lumière, quand les vagues se précipitaient sur nous, et que les voiles plongeaient dans l'eau, je me reportais au coin du feu de mon père, et j'étais sûre que c'était la colère du Tout-Puissant qui poursuivait sur les eaux sombres l'enfant désobéissante. Je pensais que je ne foulerais plus jamais

la terre.... Et que sera-ce, me disais-je, si le bateau se brise sur nous, et si l'on dit à mon père que sa fille a été jetée morte sur le rivage — morte avec une tache sur son nom — et plus un être vivant qui puisse laver cette tache ! Mais je rends grâces à Dieu, — continua la pauvre femme, joignant ses mains et levant ses yeux pleins de larmes, — cette condamnation m'a été épargnée, non par mon propre mérite, j'en suis bien sûre, mais par sa seule miséricorde.

— Et n'est-ce pas un souvenir qui doit vous tranquilliser, Eily ?

— Oh ! ce n'est pas tout, ce n'est pas le pire. Chaque mouvement que je fais semble attirer la colère du Ciel, depuis que j'ai songé pour la première fois à tromper mon père. Vous rappelez-vous le matin de notre mariage ? ajouta-t-elle en frissonnant. Je ne puis sortir de mon esprit cette effroyable matinée. Tout cela est toujours devant mes yeux... La petite chambre dans la sacristie, et les cierges sur la petite table, et l'aube du jour commençant à poindre par la fenêtre... Nous ne nous mariions pas comme font les autres, devant leurs familles et à la clarté du jour. Nous nous mariions en secret, comme des criminels en prison, sans préparation, sans confession, ni communion, ni repentir. Nous avions choisi un prêtre qui était disgracié par son évêque, et qui nous donnait ce grand sacrement pour de l'argent. Puisse le Ciel lui pardonner ! Que vite et que soudainement il a été appelé au jugement pour cet acte ! »

Hardress, qui avait lui-même été frappé de la cir-

constance à laquelle Eily faisait allusion, resta un instant silencieux, les yeux fixés à terre.

« Mais aussi, pourquoi êtes-vous retournée à la chapelle, — dit-il enfin, pour dire quelque chose, — après que je vous avais quittée à la porte ?

— Parce que tout prenait une tournure mauvaise et décourageante ! J'allais lever le loquet de la porte de mon père, quand je m'aperçus que j'avais oublié le certificat du prêtre, — mon certificat de mariage, auquel je tenais mille fois plus qu'à ma vie. Je retournai à la chapelle aussi vite que je pus. Je traversai la sacristie et j'entrai dans la petite chambre. Le certificat était sur la table, les cierges brûlaient, et le prêtre était assis droit sur sa chaise — mort. Oh ! je ne peux pas plus vous exprimer ce que j'éprouvai en ce moment que si j'étais muette. Je pensais que le monde allait finir, et je ne me sentais pas plus en possession de la vie que du vent qui passait. Je me précipitai dans la chapelle et m'efforçai de prier. A peine à genoux, j'entendis courir de côté et d'autre dans la sacristie, et je m'enfuis, de crainte d'être questionnée.

— Et êtes-vous retournée chez vous tout de suite ?

— Non, je me suis d'abord promenée, pour me calmer un peu, et quand je suis rentrée, j'ai trouvé mon père levé, et mettant devant moi le déjeuner préparé. Ah ! il méritait une meilleure fille qu'Eily !

— Allons, allons, vous serez encore pour lui une bonne fille.

— Je l'espère, — répondit-elle tristement à ces paroles prononcées avec bonté. — Il y a une chose cer-

taine, en tout cas : il m'aime beaucoup, et quand je reviendrai, je suis sûre d'être facilement pardonnée.

— Et ne trouvez-vous en cela aucun encouragement? répliqua Hardress, lui prenant la main et la pressant d'une manière caressante. — Vous dites que vous avez confiance en moi, et les quelques heureuses semaines que nous comptons depuis notre mariage ne m'ont donné à ce sujet nulle occasion de me plaindre. Continuez encore un peu à vous fier à votre Hardress, et le temps viendra bientôt où vous verrez que cette confiance n'était pas accordée en vain. Allons, séchons ces doux yeux, tandis que je vous raconterai brièvement mes plans. Vous m'avez entendu parler de la sœur de Danny, Poll Naughten, qui demeure sur le penchant de Purple-Mountain, dans le gap de Dunlough (vous ne connaissez pas ces endroits, mais vous en serez bientôt enchantée). C'est une bonne créature, quoique tant soit peu violente — et de plus entièrement à mes ordres. J'ai fait arranger pour vous deux chambres dans son cottage ; vous aurez des livres à lire, un petit jardin pour vous amuser, et un poney de Kerry pour vous promener dans les montagnes, et voir tout ce qu'il y a de beau et de curieux du côté des lacs. Comme ma mère passe l'automne dans le voisinage, j'irai facilement de vous à elle. Je le sais, elle m'aime autant que je l'aime ; et c'est beaucoup. Je la mettrai peu à peu dans mon secret, et j'obtiendrai son pardon — je suis sûr qu'elle ne me le refusera pas, — et celui de mon père suivra nécessairement, car il a le plus grand respect pour ses opinions. (Si Hardress n'avait pas été le

fils de Barney Cregan, il aurait donné un autre nom à ce respect.) Alors je vous présenterai à ma mère ; elle vantera votre modestie et votre douceur à mon père, qui se récriera sur votre beauté. Nous enverrons chercher votre père et le Père O'Connor, — et où est la langue qui s'aventurera à médire contre la réputation d'Eily Cregan ? S'il y en a une, elle ne piquera pas deux fois, car je lui enlèverai son venin avec mon épée.

— Chut ! chut ! ne parlez pas si haut ! fit la jeune femme, alarmée : il y a quelqu'un qui couche dans la chambre à côté.

— Qui est-ce ? mistress Frawley ?

— La bonne grosse femme qui m'a préparé à souper.

— Ne craignez rien d'elle, c'est une femme diligente, une rude travailleuse, qui s'occupe toujours de son affaire du moment. Ce n'est pas pour rester éveillée et se servir de ses oreilles qu'elle est entrée dans ses couvertures. Ecoutez ! voilà une preuve plus évidente encore qu'elle est endormie : elle doit rêver de chasse, pour imiter si bien le cor. Ainsi, Eily, soyez prête à partir dès le matin pour Ballybunion. Il faudra tâcher de vous glisser sur le rivage, sans être trop examinée par Lowry, ni par aucun autre, si c'est possible. »

Le craquement du lit qui supportait la pesante personne de mistress Frawley, fit tressaillir les deux causeurs et les engagea à se séparer promptement.

Une légère impression de chagrin se mêla aux émotions plus douces du jeune homme, pendant ces instants de repos qui précèdent le sommeil. Doué comme il l'était d'une prompte perception et d'un vif sentiment

du beau et du bon, il avait conçu pour la douce Eily une passion aussi soudaine que violente. L'humble origine de la jeune fille, à une époque surtout où l'orgueil de la naissance était plus considéré qu'aujourd'hui, dans les alliances matrimoniales, aurait pu, il est vrai, l'empêcher de contrevenir aux désirs de sa famille, si l'impression faite sur son imagination avait été moins puissante. Mais son extrême jeunesse à lui-même, et l'éminente beauté d'Eily, étaient deux circonstances capables de lui faire dédaigner tous les conseils. Il trouvait, néanmoins, qu'il agissait envers la fille du vieux Mihil avec une générosité qui approchait de la magnanimité, en lui donnant la préférence sur le monde et sur ses opinions. Peut-être aussi nourrissait-il un peu de vanité philosophique, dans la pensée qu'il avait ainsi fait preuve d'une confiance indépendante dans ses propres ressources intellectuelles, et montré un esprit supérieur aux préjugés ordinaires de la société. Il se sentait, en conséquence, un peu peiné de l'apparente lenteur d'Eily à apprécier un si noble effort.

Mais le lecteur ne connaît encore que partiellement le caractère de Hardress, et les premières circonstances qui l'ont amené à son état actuel. Tandis que ce cœur fougueux se calme, sous la main du sommeil, nous pouvons donner un coup d'œil aux qualités naturelles et acquises de notre héros.

Dès ses premières années, le jeune Cregan avait montré plus de symptômes de capacité précoce, qu'il n'en aurait fallu pour répandre du lustre sur l'enfance de maint célèbre génie. A l'école, il avait déjà reçu le sur-

nom d'*avocat*, à cause de son goût pour la discussion et de l'éloquence enfantine avec laquelle il soutenait son avis. Son père aimait en lui une certaine témérité de courage, qu'il était sujet à manifester en face de provocations fort insignifiantes. Sa mère l'admirait, pour la meilleure des raisons d'une mère, parce que c'était son enfant. Elle était indulgente, même à un degré pernicieux ; elle était fière, quand de sagaces amis, après lui avoir entendu raconter quelque merveilleux trait d'esprit du petit Hardress, serraient les lèvres, secouaient la tête avec beaucoup d'emphase, et prophétisaient que « cet enfant brillerait un jour ou l'autre ». La générosité dont Hardress donnait des preuves excitait aussi l'admiration de sa mère, — qui possédait elle-même cette qualité à un degré supérieur — et prouvait réellement que ce n'était point un enfant ordinaire.

Et cependant, il n'était pas exempt de cet égoïsme particulier qui consiste, non dans l'amour d'acquérir ou de garder, dans la cupidité ou l'avarice, mais dans un mol abandon à ses inclinations naturelles. Sa générosité même était une recherche de soi ; elle était de cette espèce vulgaire qui ne cherche rien de plus que la satisfaction d'un mouvement de compassion soudain, ou qui, peut-être, a pour stimulant un objet plus bas encore ; la gratitude de ceux que l'on assiste, et une réputation de libéralité. Si ce défaut avait été chez Hardress le résultat d'un manque de réflexion et d'une dissipation habituelle, il pourrait réclamer une condamnation moins sévère et éveiller la pitié plutôt que

l'aversion. Mais le jeune Cregan n'était nullement incapable d'apprécier le mérite élevé d'un juste gouvernement de soi, même dans l'exercice de dispositions régulières. Il admirait en Kyrle Daly cette fermeté de principes, noble et sans affectation, qui le conduisait en mainte occasion à imposer une dure contrainte à ses propres sentiments, quand leur expression ne se trouvait pas d'accord avec ses notions de justice. Avec une imagination qui participait bien plus largement de la surabondance nationale, et avec un esprit qui jetait par intervalle des éclats dépassant de beaucoup la portée de son solide ami, Hardress était le moins estimable des deux. Du reste, les conditions étaient bonnes pour que l'amitié formée entre eux fût durable ; Kyrle goûtait et appréciait cet esprit qui surpassait le sien, et Hardress aimait l'humeur égale et la calme fermeté de son condisciple.

Il était rare, nous devons l'avouer, que l'estime entrât, pour sa part, dans le motif déterminant des attachements de Hardress. Il aimait pour le plaisir d'aimer, et tant que durait son caprice. Il ne fallait qu'une étincelle pour le mettre en combustion : mais la flamme était souvent aussi prompte à brûler et à s'éteindre, qu'elle l'avait été à s'allumer. C'était ainsi que, à peine adolescent, il s'était pris d'une belle passion pour Anne Chute, qui n'était alors qu'une petite fille, en visite à Dinis-Cottage. Mistress Cregan, qui avait toujours arrangé ce mariage dans son esprit, avait été ravie d'observer le précoce penchant des deux enfants, et l'avait encouragé par tous les moyens en son pouvoir. Anne et

Hardress étudiaient, jouaient, se promenaient ensemble ; si bien que, pour le jeune homme, les souvenirs du magnifique spectacle des lacs, des montagnes, étaient mêlés avec la figure, la voix, le regard, les manières de son enfantine amie. Cependant, la longue séparation qui suivit, quand il fut envoyé dans les écoles, produisit un changement complet dans ses sentiments ; et la mortification que son orgueil éprouva quand il se vit complétement oublié par Anne, bannit même le désir de renouveler leur ancienne intimité. Toutefois son impression tenait plutôt du ressentiment que de l'indifférence, et ce n'était pas sans une secrète émotion qu'il avait suivi ce qu'on pouvait prendre pour des succès obtenus par l'affection de Kyrle Daly.

C'était dans ces circonstances qu'il avait contracté son union précipitée avec Eily O'Connor. Son amour pour elle était sincère et tendre. La confiance illimitée de la jeune fille, son extrême beauté, sa simplicité et sa tendre déférence lui offraient une compensation à la froideur de la beauté altière dont l'inconstance avait excité son indignation.

« Oui, se disait Hardress en ramenant les couvertures sur ses épaules et se préparant à dormir... sa beauté et son caractère sont parfaits... Plût au Ciel que l'éducation eût été pour elle aussi prodigue que la nature ! Elle ne manque ni de grâces ni d'aptitudes..., mais ce patois ! Eh bien ! eh bien ! les éléments de la distinction sont au dedans d'elle et autour d'elle, et ce sera ma tâche et mon plaisir de faire étinceler le diamant qui est encore sombre dans le fond de la mine. Je crains

que Daly n'ait raison, après tout, en disant que je ne suis pas si indifférent à ces attraits extérieurs. — Ici ses paupières s'abaissèrent. — Les beautés de notre résidence de la montagne produiront un profond changement dans son esprit, et ma société devra........... devra graduellement.......... belle........... Anne Chute........ Poll Naughten................ indépendant................ »

Les idées s'effacèrent de son imagination, un nuage s'étendit sur son cerveau, une délicieuse langueur se glissa dans tous ses membres. — Il tomba dans un profond repos.

X

Mistress Frawley, aussi matinale, sinon aussi vive et aussi alerte que l'alouette, était déjà occupée à mettre son lait dans les baquets à rafraîchir. Nelly, sa servante, rendait à la liberté tout un régiment de canards, de poules, de francolins, de poulets, de coqs, d'oies et de dindons, qui sortaient par la porte ouverte du poulailler, — criant, gloussant, sifflant, ramageant, jabotant, babillant, — et, qui, une fois dans la cour, se perchaient sur leurs ergots en secouant leurs ailes, ou bien étendaient leurs longs cous sur la petite mare, dont la surface verte était parsemée de plumes. Ils semblaient se féliciter mutuellement sur leur soudaine délivrance,

et se montraient évidemment disposés à soutenir à eux seuls toute la conversation.

Lowry Looby, constatant que la matinée menaçait d'être humide et brumeuse, avait jugé prudent de se faire administrer, comme préservatif, un verre de whiskey. En déployant auprès de Nelly toutes les grâces auxquelles pouvait se prêter sa baroque personne, il était arrivé à ses fins, et il essuyait de ses yeux les larmes tirées par la force de la liqueur, lorsqu'il entendit des pas derrière lui : Danny le Lord faisait son entrée dans la cuisine, accompagné de sa prétendue sœur qu'enveloppaient plus hermétiquement que jamais le manteau bleu et le capuchon. Soit une curiosité qui avait bien un peu sa raison d'être, soit simple désir de se mettre bien avec Poll Naughten, dont l'habitation assez voisine de la route de Cork pouvait lui être une ressource à l'occasion, toujours est-il que Lowry se leva avec empressement, et, cachant le verre et la bouteille sous le pan de son habit, se dirigea droit vers la formidable héroïne des montagnes. Heureusement, le petit Lord arrêta son zèle : moitié avec cette ruse dont il était abondamment pourvu, moitié avec cet air d'autorité qu'il savait prendre quelquefois vis-à-vis de ses égaux, et que ceux-ci acceptaient, vu sa position de favori auprès de *Master* Hardress, — il lui fit comprendre la nécessité de laisser sa sœur s'en aller au rivage, sans la retarder d'un instant.

Pendant ce temps, Kyrle Daly et son jeune ami échangeaient un adieu, sur la petite place sablée, devant la maison.

« Allons, rentrez, disait Hardress : vous ne pouvez venir au rivage dans ce costume léger. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, et prenez courage. Avant qu'un mois soit écoulé, je m'engage à être maître, pour l'amour de vous, du secret d'Anne Chute.

— Et à le respecter ? demanda Kyrle en souriant et lui serrant la main.

— Suivant sa valeur, répondit Hardress en secouant la tête. Adieu, je vois là-bas Danny Mann et sa sœur, et il ne faut pas que nous perdions la marée du matin. »

C'était une de ces matinées calmes et lourdes, qui sont particulières à la fin de l'été, dans ce climat. La surface des eaux était parfaitement tranquille, et une légère couronne de brouillard s'élevait du centre du canal, de façon à voiler aux regards les côtes opposées de Clare. Avant qu'il fût longtemps, ce brouillard devint dense et aveuglant ; il dura ainsi jusqu'à midi, et, joint au calme plat qui régnait sur la terre et sur l'eau, il ôta aux passagers toute possibilité d'arriver à Ballybunion avant le coucher du soleil.

Dans une de ces cavernes creusées dans les rochers, sur ce rivage, le voyageur peut discerner les restes d'une chambre faite de main d'homme. A l'époque dont nous parlons, elle servait de magasin aux marchandises de contrebande, sorte de trafic exercé sans la moindre honte par presque toute la petite bourgeoisie et les petits fermiers, le long de la côte. Un passage souterrain, revêtu d'une maçonnerie en pierre sèche, avait issue dans l'intérieur du pays, et la chambre elle-

même, par un constant usage, était devenue tout à fait sèche et habitable. Hardress proposa à Eily de s'arrêter en cet endroit et d'y prendre quelque nourriture, tandis que Danny chercherait un meilleur gîte pour la nuit, dans quelque ferme retirée.

Un petit canot, qui sortit de la cavité, sur un coup de sifflet du Lord, servit à les transporter du bateau de plaisance sous le porche obscur de ce souterrain naturel. Avant que le fragile esquif eût glissé dans les ténèbres, Eily détourna la tête pour donner un regard d'adieu au soleil qui s'abaissait à l'horizon. La scène qui s'offrait à elle aurait été frappante, même pour des yeux accoutumés à ces beautés ; et pour la pauvre enfant, qui ne connaissait que la splendeur enfumée d'un coucher de soleil citadin, elle était grande et imposante à un point extrême. Devant nos voyageurs, le Shannon coulait avec un calme majestueux, pour se mêler à l'Océan vaste et sans vagues qui s'étendait au delà et autour d'eux. A leur droite, s'élevaient les falaises de Clare, sur lesquelles le globe du jour, quoique quelques instants caché à leur vue, semblait encore, par réfraction, tenir son cercle d'or suspendu au milieu d'une masse de nuages déchirée et brillante. Eily tint ses yeux fixés avec admiration sur l'orbe dilaté, jusqu'au moment où un détour lui cacha l'ouverture de la cavité, et où elle ne vit plus qu'un rayon frappant sur les murs dentelés et fendus, ou dansant à la surface des eaux agitées.

Ce lieu lui parut terrible. Le son creux de la voix du batelier, le clapotement des roues et le bouillonne-

6

ment de l'eau sur la proue, se répercutant contre les voûtes, l'obscurité impénétrable dans laquelle on semblait plonger la tête la première et sans se mettre en peine des dangers ni des obstacles, — tout cela réuni constituait une scène si nouvelle pour la simple Eily, qu'elle se cramponna au bras de son mari, et retint quelques instants sa respiration, comme dans l'attente de quelque soudaine et formidable rencontre. Au bout de peu de temps, le batelier se reposa sur ses rames, et, de l'intérieur de la caverne, une voix cria en irlandais :

« Est-ce lui ?

— Oui, répondit le batelier dans la même langue ; allumez tout de suite le feu, et mettez dessus quelques-uns de vos harengs frais. La dame a faim.

— Eily, vous allez prendre part pour la première fois à un souper de pêcheurs, dit Hardress. Eh bien ! Larry, avez-vous eu beaucoup de chance la nuit dernière ?

— Assez pauvre chance, *Master*, dit la même voix, celle du vieux pêcheur qui, la veille, considérait avec tant d'intérêt la *Nora Creina*, pendant la tempête. — Nous avons quitté la pointe de M. Daly aussitôt que le vent est tombé, et nous sommes descendus jusqu'à Kilcordan, pensant que nous pourrions traverser la bande de harengs ; mais quoique nous ayons été dehors toute la nuit, nous n'en avons guère pris que cinq cents, plus ou moins. — Pourquoi donc n'allumez-vous pas le feu, Phandrigh ? — Et ce n'est point que le hareng n'ait point donné dans la rivière, car lorsque la

lune brillait, on voyait à l'ouest la bande épaisse et serrée comme une pelletée de gravier, faisant une ondulation sur les eaux. »

Le feu se mit tout à coup à flamber, révélant aux regards l'intérieur de la chambre dont nous avons parlé, et les figures du rude pêcheur et de son fils. Ce dernier se penchait en avant, en s'appuyant sur ses mains, et attisait le feu avec son souffle, tandis que le vieux Larry Kett rinçait un petit pot de métal. L'effet de la lumière fumeuse et souterraine sur ces figures étranges et grossières, et sur l'excavation elle-même, causa de nouveau à la timide Eily une sensation trop voisine de la peur pour laisser son esprit en repos.

Quelques minutes plus tard, elle était assise sur une petite caque auprès du feu, tandis que Hardress pressait les hommes qui préparaient le repas. A ce repas, elle ne prit qu'une part médiocre ; aussi eut-elle le loisir de regarder faire les pêcheurs, dont la voracité l'étonna singulièrement, lorsque surtout elle vit le plus jeune placer un oignon cru sur une pomme de terre non pelée, et avaler le tout d'une bouchée, presque sans recourir à la moindre action masticatoire.

Pendant ce temps, Danny Mann s'occupait à procurer à ses maîtres un logement pour la nuit. Le festin primitif se terminait, quand il vint annoncer qu'il avait découvert deux chambres dans la maison d'une « petite femme qui tenait un cabaret privé, entre ce lieu-ci et Beale ».

« Un cabaret privé ! s'écria Hardress, qu'est-ce qu'un cabaret privé ?

— Je veux dire, répondit le petit Lord, qu'elle vend aussi bien une goutte que si elle payait patente pour cela, — chose qu'elle n'a jamais eu la folie de faire.

— Et où demeure-t-elle ?

— Tout près de la route, là-haut. Elle m'a dit : — (ici il tira Hardress à part) — elle m'a dit, sur les questions que je lui ai adressées, que Mihil O'Connor et Myles des Poneys et une quantité d'autres, avaient pris hier la route de l'ouest, et que Phil Naughten (le Phil de Poll) vous attendait à Beale depuis deux jours avec le cheval et la charrette.

— Je suis bien aise de l'apprendre. Allez le trouver ce soir, et dites-lui d'être à la porte demain matin avant le lever du soleil. Dites-lui aussi que je doublerai le prix de sa course, s'il use de diligence.

— Quant à ceci, en vérité, je me garderai bien de lui rien dire de ce genre, ce serait encore à recommencer après, car c'est un homme qui, si vous lui donniez pour propriété l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse, demanderait l'île de Man pour potager.

— Bien, bien, faites comme vous voudrez, Danny, mais arrangez-vous à l'avoir. — Ce garçon, — continua-t-il en s'adressant à Eily, tout en la conduisant hors de la caverne, — ce garçon est si impudent quelquefois, qu'il n'y a que le souvenir de sa fidélité et l'honnêteté de ses motifs qui puissent m'arrêter la main. Il est mon frère de lait, et, comme vous pouvez vous en apercevoir, à l'exception de sa difformité, c'est un homme de bonne mine.

— Je n'ai jamais remarqué que la bosse, dit Eily.

— Dont il est redevable à son maître, ajouta Hardress, avec une légère altération dans le visage.

— A vous, Hardress?...

— Précisément, Eily. Quand nous étions enfants, ce jeune garçon était mon compagnon inséparable. La familiarité produisit un sentiment d'égalité, sur lequel il se fia au point de faire une impolitesse à une petite parente à moi, une certaine miss Chute, qui était en visite chez ma mère. L'offensée se plaignit à moi, et ma vengeance fut sommaire. Je rencontrai Danny au haut de l'escalier de la cuisine, et, sans même la formalité d'une seule question ou d'un seul *speech* préparatoire, je le saisis par le collet et le précipitai avec une force désespérée au bas de l'escalier. Il ne se releva pas comme je m'y attendais, et, d'après l'examen des médecins, il fut constaté que l'épine dorsale avait subi une lésion, — d'où résulta, malgré tous les soins, la difformité actuelle.

— C'était désolant, dit Eily, avec une grande simplicité de sentiment. Je ne m'étonne pas que vous soyez bon pour lui.

— Quand je serais un vrai bloc de pierre, je ne pourrais manquer d'être touché de la bonté et de la douceur que le pauvre garçon montra dans cette circonstance, et qui ne se sont jamais démenties jusqu'à présent. Le seul but, la seule étude de sa vie a semblé être de me convaincre qu'il ne conservait pas même un regret de ce qui lui était arrivé. Je le sais bien, il ne peut faire autrement que de sentir que son avenir a été rendu sombre et solitaire par cet accident : et cependant, toutes les

fois que l'occasion s'en présente, il se félicite d'être pourvu d'une place stable, comme si c'était une compensation pour lui, pauvre Danny ! J'ai été quelquefois alarmé de l'importance exagérée qu'il attache aux désirs de son maître ; il paraît se soucier médiocrement des lois qu'il peut transgresser, quand i s'agit de satisfaire mes goûts. Je dis que je suis alarmé à ce sujet, parce que j'ai eu de fréquentes occasions d'observer que cette lésion de son épine dorsale a affecté son cerveau, en quelque mesure, et l'a rendu moins capable de discerner l'incongruité d'une telle ligne de conduite que des gens d'un esprit plus sain. »

XI

Malgré le message confié à Lowry Looby, plus d'une semaine s'écoula avant que Hardress allât voir ses parents, à leur résidence de Killarney. Plusieurs jours furent employés à installer agréablement Eily dans le sauvage cottage du Gap, et plusieurs autres à savourer avec elle les charmes d'un séjour d'automne dans ces sites pittoresques et mystérieux. Enfin, après avoir pris un congé affectueux de sa belle jeune femme, et lui avoir assuré que son absence ne s'étendrait pas au delà du lendemain, Hardress prit un des poneys de Phil Naughten, et, sur cette monture au poil rude, il parti

pour Dinis-Cottage. Cette résidence n'était pas située, comme son nom pourrait le donner à penser, dans la jolie petite île ainsi appelée, mais près de l'église en ruine d'Aghadoe, dominant le Lac inférieur.

Le soleil s'abaissait déjà, lorsque le voyageur sortit de la vallée rocheuse et sauvage où se trouvait la demeure des Naughten. Depuis son retour du collége, c'était la première fois qu'il revoyait le Lac, et non-seulement ce spectacle produisait sur son goût plus mûr et mieux réglé l'effet de la nouveauté, mais il était en même temps revêtu de la pure séduction des souvenirs de l'enfance. Le calme empreint d'une majesté si caractéristique qui régnait dans le labyrinthe de montagnes, de rochers et de vallées, à travers lequel il suivait son chemin ; la clarté mourante du soleil qui illuminait les nuages mouvants, sur le sommet des pics élevés dont il était entouré ; l'aspect solitaire des lacs nombreux et sans nom, endormis au fond dans un sombre repos ; l'écho des sabots de son cheval sur le chemin pierreux ; la voix d'un chevrier ramenant d'une cime couverte de bruyères son troupeau contrariant et aventureux ; le cri de la *kirkeen dhra,* ou petite poule d'eau, volant de roc en roc sur le bord du ruisseau — tous ces aspects et tous ces sons, et bien d'autres aspects et d'autres sons longtemps oubliés, réveillèrent au même instant la conscience du présent et la mémoire des joies passées. Ses pensées s'élevaient par degrés à cet état de calme enthousiasme et de plénitude, qui constitue l'un des plus grands plaisirs d'un esprit méditatif. Il ne manqua pas d'évoquer le sou-

venir de son attachement enfantin, et ne put se dispenser d'accorder un regret au changement que l'éducation avait produit dans le caractère de son premier, sinon de son plus cher amour.

Ce sentiment devint encore plus profond et plus expressif, lorsque Hardress approcha de la maison paternelle. Chaque objet qu'il revoyait — la pelouse, le bosquet, le ruisseau, la haie, l'échalier — tout apportait à son esprit quelque doux souvenir du temps ancien. La forme enfantine d'Anne Chute semblait encore se présenter à lui, à chaque détour du sentier, ou voler devant lui sur la prairie fauchée, comme autrefois ; les éclats naïfs et joyeux du rire de l'enfant semblaient encore résonner à ses oreilles. « Chère petite créature ! — se disait-il en entrant dans l'avenue du cottage — j'aurais cru que les sources brûlantes de Gluver se seraient glacées plutôt que le courant de ce cœur autrefois chaud et affectueux ; mais comme ces sources elles-mêmes, c'est seulement dans la saison rigoureuse qu'il peut reprendre sa chaleur native : l'ardeur de l'adulation universelle le rend froid et sans battement. »

La fenêtre de la salle à manger était seule éclairée, et les domestiques apprirent à leur jeune maître que les dames — mistress Cregan et miss Chute — étaient à un grand bal, dans les environs. M. Cregan et deux autres gentlemen buvaient dans la salle à manger ; et, comme on en pouvait juger par le tumultueux tapage qui leur tenait lieu de conversation, ils étaient déjà assez avancés dans leurs réjouissances bachiques.

Hardress reconnut, outre la voix de son père, celle de M. Hepton Connelly et celle de M. Creagh, le duelliste de profession. Ne se sentant nullement tenté de les joindre, surtout dans l'état où ils se trouvaient, et n'ayant aucun espoir de voir ces dames avant le lendemain, il ne trouva pas de parti meilleur que de se retirer dans sa chambre et de se livrer au repos.

Les songes rendirent à Hardress la société de sa chère Eily. Il était de nouveau auprès d'elle, calmant ses appréhensions et cherchant à lui faire goûter la jouissance anticipée du pardon et des bonnes grâces de mistress Cregan. De son côté à lui-même, il faut l'avouer, cette espérance était beaucoup plus robuste quand il dormait que quand il était éveillé. Son extrême jeunesse, toute gâtée qu'elle fût par un excès d'indulgence, lui faisait considérer sa mère avec un degré de respect qui approchait de la crainte ; et comme il aimait peu à se soumettre, une fois la contestation engagée, il avait ordinairement soin d'éviter, autant que possible, toute occasion à l'exercice de sa persévérance héréditaire. Toutefois l'influence de mistress Cregan ne consistait pas seulement dans son autorité maternelle, mais surtout dans la possession de l'affection filiale, qui participait chez Hardress à l'intensité de tous ses sentiments. Mistress Cregan gouvernait son mari et son fils, mais les moyens qu'elle employait pour façonner chacun d'eux à ses propres désirs, étaient tout à fait différents. Dans son argumentation avec son mari, elle avait pour habitude de commencer par une prière et de finir par un ordre. Au contraire, quand elle

cherchait à agir sur son fils, elle débutait par un ordre, et terminait par une prière. C'était en vérité — Hardress l'avait souvent expérimenté — une tâche difficile que de résister à ses instances, lorsqu'elle recourait au dernier expédient. Elle possédait toute la chaleur de tempérament, toute la vivacité de sentiment qui caractérisent sa nation. Comme tous les gens naturellement généreux, chez qui la vertu est plutôt le produit d'un bon cœur que d'un jugement bien réglé, elle était tout aussi illimitée dans son exigence de la gratitude que dans sa bonté. Non-seulement elle attendait la reconnaissance de ceux qu'elle avait obligés, mais elle allait jusqu'à s'imaginer que tous ceux qu'elle désirait réellement servir, devaient lui témoigner une obligation aussi vive que si ses souhaits en leur faveur avaient été des actes. Hélas ! dans ce monde égoïste, on dit que des bienfaits réels sont souvent oubliés par celui qui les reçoit, et quelquefois payés par une froide dureté ou une hostilité monstrueuse : rien d'étonnant, donc, si mistress Cregan rencontrait quelquefois des gens bien lents à apprécier la valeur de ses vains désirs.

Le dormeur murmurait encore des encouragements à l'oreille d'Eily, lorsqu'il fut réveillé par la pression d'un doigt sur son épaule. Il rouvrit les yeux, et vit une dame en toilette de bal, se tenant près de son lit, et lui souriant d'un air d'affection et de réprimande. Quoique son visage eût déjà légèrement acquis cette dureté de contour qui marque l'approche des années de la matrone, il était frappant et même beau. Le front

était élevé et imposant ; l'œil noisette foncé, bien ouvert, était tendre et rapide dans son expression. La figure entière avait cette longueur de lignes que les peintres emploient pour représenter la muse tragique ; le caractère de la personne avait donné à cette conformation naturelle une accentuation capable de produire une impression forte et même sombre sur l'imagination de l'observateur. L'ensemble de la taille et des formes participait à cet effet imposant, et se déployait avec avantage sous un costume dont la richesse était parfaitement adaptée à cet aspect fier et royal.

« Vous êtes un joli vaurien, dit mistress Cregan, de vous absenter quinze jours de suite, et au moment, encore, où j'ai amené une charmante amie pour faire votre connaissance. Vous êtes un joli vaurien ! Et aussitôt votre retour, au lieu de montrer le moindre empressement affectueux pour compenser votre inattention, vous vous précipitez dans votre chambre, et vous obligez votre folle mère à venir vous chercher.

— Je pensais que vous rentreriez beaucoup plus tard, mère ; et d'ailleurs mon accoutrement n'aurait guère pu convenir à votre salon.

— Ou paraître avec avantage aux yeux de mon aimable visiteuse ?

— Sur ma parole, mère, je n'avais pas songé à elle ; je suis aussi peu disposé à paraître vous manquer de respect qu'à n'importe quelle visiteuse à laquelle vous puissiez me présenter.

— De respect, — répéta-t-elle, en posant la lumière sur la table de nuit, de façon à éclairer en plein les

traits de son fils, et en prenant une chaise auprès de son lit. — Le respect aime à se montrer bien habillé, je vous l'accorde, mais il y a un autre sentiment, Hardress, qui est beaucoup plus délicat et plus exquis sur des points de cette nature ; un sentiment plus vif et plus anxieux que tout ce que peut espérer une pauvre tendre mère. Ne m'interrompez pas, je ne suis pas assez déraisonnable pour désirer que le cours de la nature humaine soit interverti en ma faveur. Mais j'ai une question à vous faire : Avez-vous quelque engagement qui vous empêche de passer le mois prochain avec nous ? Si vous en avez un, et qu'il ne soit pas très-important, rompez-le aussi poliment que possible. Vous devez quelques petites attentions à votre cousine, et je pense qu'il faut que vous les lui rendiez. »

Hardress eut l'air mécontent et grommela quelque chose sur son incapacité à découvrir en quelle manière cette obligation lui avait été imposée.

« Si vous ne vous sentez nulle disposition à montrer de la bienveillance envers votre ancienne compagne de jeu, — dit la mère, cherchant à réprimer sa mauvaise humeur, — vous êtes libre d'agir comme vous voudrez. Vous, Hardress, personnellement, vous ne devez rien auxChute, à moins que vous ne considériez comme quelque chose leur droit comme proches parents à moi.

— Ils ne pourraient, ma mère, en posséder un plus fort. Mais ceci est un changement soudain. Tandis que j'étais à Dublin, je croyais que vous et mon père aviez rompu les rapports entre les deux familles et viviez tout à fait à part ?

— C'était une sotte brouille qui s'était produite entre votre tante et moi, à cause de quelques expressions sans gêne — oh ! tout à fait sans gêne — dont elle s'était servie par rapport à votre père. Mais quand votre tante tomba malade, et que ma pauvre chère Anne lutta sans secours sous un fardeau d'occupations jeté si soudainement sur ses épaules, mon respect de moi-même céda à mon affection pour elles deux. Je me rendis à Castle-Chute, et je partageai tous les soins avec Anne, jusqu'à ce que la santé de ma chère Hetty se fût un peu rétablie. Il y a une quinzaine de jours, à force d'écrire lettre sur lettre, et en faisant agir l'influence maternelle pour obtenir d'Anne qu'elle vînt passer un mois à Killarney, j'ai obtenu un consentement, mais donné à contre-cœur. Maintenant, mon cher Hardress, il faut que vous me fassiez un plaisir. Je n'ai aucune amie de l'âge de votre cousine, dont la société puisse lui offrir une source constante d'agrément, et, malgré tous mes efforts pour lui procurer de l'amusement, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'elle a été plus souvent triste que gaie depuis son arrivée. Vous pouvez remédier à cela, si vous le voulez. Il faut rester pendant qu'Anne est chez nous, converser avec elle quand je suis occupée, vous promener avec elle, être son cavalier. Fût-elle une étrangère, la seule hospitalité réclamerait ces attentions, et votre bon cœur vous insinuera, je crois, que notre parente ne peut être négligée.

— Ma chère mère, vous n'avez pas un mot de plus à dire sur ce sujet. Je serai dans la nécessité de m'ab-

senter de temps en temps, mais je puis m'engager à passer la plus grande partie de ce mois comme vous le désirez. Envoyez demain matin chercher un maître de danse. Je ne suis qu'un garçon gauche à faire peur, mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir.

— Alors vous déjeunerez avec nous demain matin, et vous viendrez à ma *partie de lac ?* C'est dans le but de vous le faire promettre que j'ai troublé votre repos à cette heure ; car je savais qu'il n'y aurait plus à deviner dans quelle partie du Munster on pourrait vous découvrir, une fois le soleil levé.

— Jusqu'où irez-vous ?

— Seulement jusqu'à Innisfallen.

— Ah ! cher, cher Innisfallen ! J'irai avec vous, certainement, ma mère. Ah ! cher Innisfallen ! Mère, pensez-vous qu'Anne se rappelle le temps où lady K... nous invita à goûter, dans l'oratoire de Saint-Finnian ? C'est une des plus ravissantes journées qui brillent dans mon souvenir. Il me semble voir encore cette excellente femme mettant la main sur l'épaule d'Anne Chute, et lui disant qu'elle serait la petite princesse de cette île enchantée. Cher Innisfallen ! Si je vous disais, mère, combien d'heures tristes cette heure fortunée m'a coûtées !

— Ne me dites rien de ce genre, mon enfant. Regardez en avant et non en arrière. Réservez la jouissance des souvenirs pour le temps où vous ne serez plus capable d'un bonheur présent et réel. Du reste, ne croyez pas, Hardress, que vous fassiez un sacrifice si extraordinaire en acceptant : plus d'un gentleman de

Killarney céderait avec joie toute une saison de *sport*, pour le privilége de jouer un seul jour un semblable rôle. Je ne puis vous décrire la sensation que votre cousine a produite depuis son arrivée ; sa beauté, son esprit, son élégance, ses talents sont le sujet de toutes les conversations. Vous acquerrez, pendant ce mois, un plus grand éclat comme satellite d'une telle planète, que si vous deviez vous mouvoir des siècles dans votre orbite solitaire. Mais si je vous disais tout ce que je désire, vous ne dormiriez pas aujourd'hui : aussi le réserverai-je pour un moment de plus grand loisir. Bonne nuit, Hardress, et dormez bien, car le patron de la chaloupe sera à la porte avant neuf heures. »

Mistress Cregan connaissait bien le caractère de son fils : servir de cavalier à une beauté aussi célèbre que sa cousine, c'était une distinction à laquelle sa vanité ne pouvait rester indifférente ; et rien ne devait être plus agréable à son orgueil que de se la voir ainsi imposer, sans aucun effort pour la rechercher. Se trouver par pure complaisance et contre ses désirs déclarés, placé dans une situation qui était si généralement enviée ! Rencontrer aussi (et c'était le seul motif que Hardress s'avouât à lui-même), rencontrer une occasion d'adoucir les préventions de sa mère, juste au moment de lui faire son aveu, et de favoriser d'un autre côté les intérêts de son ami Kyrle : tous ces avantages étaient suffisants pour compenser la chance de quelque mortifiante maladresse, que pourrait amener sa longue négligence et son mépris des formes habituelles de la société.

— Et de tous les lieux du monde, pensait-il, Killarney est le théâtre préférable pour un début comme celui-ci. Il y a un fonds de conversation inépuisable. S'il pleut, on peut causer des ondées de Killarney, et dire l'histoire de M. Fox ; si le soleil luit, il éclaire plus de merveilles que n'en pourraient narrer cent langues aussi agiles que celles de la Renommée en personne. Les importunités des guides, les mensonges des bateliers, les légendes des lacs, les arrivées d'Anglais, les échos, les illusions d'optique, les brouillards, les montagnes... Quand je serais aussi bête qu'Otter (1), je pourrais être aussi loquace que le barbier des nuits arabes, sur un semblable sujet.

Malgré ces réflexions encourageantes, Hardress eut à soutenir bien des luttes avec sa fausse honte avant de quitter sa chambre. Ce qu'avait de particulier sa timidité vis-à-vis du monde, c'est que l'on pouvait à peine s'en apercevoir en société. Son excessif orgueil l'empêchait de courir souvent le danger d'une répression mortifiante, et il était difficile de déduire, de ses manières réservées et en même temps dignes, si son silence était l'effet de la mauvaise humeur, de la nullité ou de la timidité. On ne songeait guère, par exemple, à l'attribuer à ce grand principe philosophique que le jeune homme affichait.

Après avoir été appelé une demi-douzaine de fois au *parloir*, salle où avait lieu le déjeuner, et avoir différé autant de fois, soit pour ajuster sa chevelure

(1) Personnage de l'*Epicœne* de Ben-Johnson.

soit pour changer la disposition de son jabot ou perfectionner le nœud de sa cravate, il descendit enfin, et, à sa grande surprise, il trouva sa cousine seule dans le parloir. Elle était mise simplement, et ses cheveux, aux boucles noires et brillantes, retombaient sur son cou, suivant la mode des jeunes filles à cette époque ; son collier du fameux chêne noir des Lacs, et une croix de Malte taillée dans la corne de daim rouge, formaient son principal ornement. Telle que se présentait la première rencontre, elle était remplie de difficultés. Une réserve et une délicatesse toutes féminines interdisaient à Anne de montrer une intimité qui ne serait peut-être pas prise comme elle le désirait ; et l'orgueil qui n'abandonnait jamais Hardress, l'empêchait de paraître souhaiter une faveur, dès qu'il avait des raisons de croire qu'on pouvait la lui refuser. En conséquence, la belle provision de conversation qu'il avait préparée la nuit précédente, lui fit tout à coup défaut, à son grand étonnement ; et il découvrit que *le sujet* le plus heureusement trouvé, est de peu de ressource s'il n'est aidé par la confiance mutuelle et la bienveillance entre les interlocuteurs. Rien ne servit, rien ne fut dit ; et quand mistress Cregan entra, elle leva les mains de surprise, en voyant sa belle visiteuse assise auprès du feu et lisant quelque insignifiante nouvelle qui s'était trouvée par hasard sous sa main, tandis que Hardress, près de la fenêtre, affectait de jouer avec Pincher, le chien de M. Cregan, et répétait en lui-même : « Ah ! Eily ! vous valez cent fois plus que cette belle dame ! »

« Anne ! Hardress ! mademoiselle et monsieur ! Sur

ma parole, Hardress, vous devez être fier de votre galanterie. Le premier matin de votre retour, je vous trouve assis à la distance de la moitié du parloir, de votre ancienne compagne de jeu, et lui laissant chercher sa distraction dans un livre stupide. Mais peut-être ne vous connaissez-vous pas ? oh ! alors, c'est à moi à m'excuser de m'être absentée. Miss Chute, c'est M. Hardress Cregan. M. Hardress Cregan, c'est miss Chute. » Et elle se mit à exécuter la présentation à la façon cérémonieuse du temps.

La *lady* et le *gentleman* marmottèrent chacun quelque chose en réponse.

« Nous nous sommes parlé, ma mère, dit Hardress.

— Nous nous sommes parlé ! répéta mistress Cregan. Monsieur, votre très-humble servante ! Vous avez fait un prodigieux effort et montré une grande condescendance. Vous avez parlé ! Vous avez fait tout ce qu'un personnage de tant de dignité et d'importance était appelé à faire, et vous ne sauriez avancer d'un seul pas de plus. Mais peut-être, ajouta-t-elle en regardant Anne, peut-être suis-je injuste ici. Peut-être est-ce la volonté d'écouter qui a manqué, et non celle de parler ? Si la faute est à l'auditoire, dites-le, Hardress : c'est la seule défense que j'admettrai.

— A moins que l'auditoire ne valût pas la peine d'essayer — dit Anne, du même ton de plaisanterie, mais non sans mélange de dépit, — je ne sais comment l'honorable gentleman pourra entreprendre un tel plaidoyer.

— Oh ! Hardress ! oh fi ! Hardress ! quelle accusation de la part d'une *lady* !

— Je puis vous assurer, — dit le jeune homme un peu confus, quoique nullement mécontent de la façon dont sa cousine prenait l'affaire, — je puis vous assurer que je n'ai point conscience d'avoir mérité une accusation semblable. Si vous m'invitez à me défendre, je n'en puis trouver le moyen que dans une récrimination: Anne s'est tenue tellement à distance de moi, depuis mon retour de Dublin, que je craignais de l'avoir offensée.

— Très-bien, monsieur, voilà un plaidoyer fort raisonnable, en vérité. Eh bien, Miss Chute, — continua mistress Cregan, en se tournant vers sa nièce avec une feinte gravité, — pourquoi vous êtes-vous tenue à distance de mon fils, depuis son retour, au point de lui laisser supposer qu'il vous avait offensée? » Et elle resta les mains étendues devant elle, dans l'attitude de quelqu'un qui attend une explication.

« Offensée ! répondit Anne Chute. Il aurait fallu que je fusse excessivement déraisonnable, si je m'étais mécontentée de quelque chose qui m'eût été dit ou fait par Hardress, car je suis certaine qu'il ne m'en a pas une seule fois donné l'occasion.

— Ho ! ho ! s'écria mistress Cregan, frappant dans ses mains et éclatant de rire. Vous devenez bien sévère. Si j'étais un jeune gentleman, je mourrais de honte d'une imputation comme celle-là. »

Hardress se trouva soudainement pris dans les filets d'une scène de coquetterie.

« Ne vaudrait-il pas mieux, ma mère, — dit-il, traversant la chambre en courant, et prenant un siége à

côté de sa cousine — ne vaudrait-il pas mieux chercher à se corriger ?

— Mais il est trop tard, monsieur — dit Anne, affectant de s'éloigner ; — ma tante Cregan a raison, et je suis offensée. La vérité est que je me suis habituée à ne point me soucier de vous du tout, et je ne changerai jamais, vous pouvez en être certain.

— C'est trop dur, Anne. Nous sommes de vieux amis, vous devriez vous le rappeler. Que puis-je avoir fait pour vous rendre si obstinée ?

— Bon, Hardress, dit mistress Cregan, qui avait pris place à table. Ne vous laissez pas décourager. Ne lui accordez pas de trêve, jusqu'à ce que vous soyez amis. Mais en attendant, venez déjeûner ; le patron de la chaloupe attend depuis une demi-heure. »

Les mêmes manœuvres continuèrent toute la matinée. Hardress, qui n'était pas moins charmé que surpris du changement de manières de sa belle cousine, prit le rôle d'un chevalier courtois, et s'efforça, par les attentions les plus assidues, de se concilier la faveur de sa « dame » offensée ; et Anne garda, avec une dignité badine, l'inexorable froideur et la réserve qui étaient le privilége de son sexe, dans ces jours de chevalerie. « Nous haïssons, dit un moraliste français, ceux qui nous traitent avec orgueil, mais un sourire suffit pour nous réconcilier. » Le plaisir que l'ardent jeune homme éprouva de ce changement inattendu, fut proportionné au chagrin que lui avait causé la froideur supposée de sa cousine. Ce fut alors, d'ailleurs, qu'il se trouva à même de rendre justice à son caractère réel. N'étant

plus embarrassée par le sentiment d'appréhension qui l'avait d'abord retenue, Anne prenait maintenant avec lui l'aisance et la vivacité qui avaient coutume de fasciner ses amis les plus intimes. Il fut étonné presque jusqu'à la consternation, de l'étendue de ses facultés et de son savoir ; sur les sujets généraux, il trouva, avec une surprise extrême et presque humiliante, que l'instruction de la jeune fille approchait beaucoup de la sienne, et dans l'application gracieuse et sans prétention de cette science à des sujets familiers, elle possédait la supériorité habituelle aux femmes.

Nous n'empiéterons pas sur le département spécial des *Guides*, pour fournir les détails du site enchanteur que parcourut, dans l'après-midi, l'élégante société partie de Dinis-Cottage. Outre le plaisir que Hardress goûtait auprès de Miss Chute, diverses circonstances se présentèrent pour le rendre satisfait de ses nouveaux rapports avec le monde. Il se sentit flatté du degré d'attention que lui montrèrent, non-seulement ceux avec qui il se promenait, mais les connaissances fashionables de sa mère, auxquelles il fut présenté en passant. La vivacité, l'esprit, la politesse et la bienveillance réglèrent toute la journée le ton de la conversation ; et Hardress fit sa partie, en qualité d'hôte, avec un succès qui le rendit à lui-même un objet d'étonnement. On entendit seulement dire à une ou deux des plus jeunes femmes, que M. Cregan était un peu inattentif, et qu'il ne semblait pas s'imaginer qu'il y eût, dans la société, d'autre dame que Miss Chute : mais on soupçonne que ces mécontentes n'étaient pas les moins touchées du

mérite de celui qu'elles censuraient. Quand le soir approcha, et que l'on quitta l'île pour rentrer au Cottage, Hardress fut encore une fois surpris, en découvrant que, quoiqu'il eût parlé presque la moitié du jour, il n'avait pas un instant éprouvé le besoin de faire allusion aux ondées de Killarney, aux illusions d'optique, ou à l'histoire de Charles-James Fox.

Lorsqu'il se sépara du cercle joyeux pour remplir sa promesse envers Eily, un sentiment confus de regrets surgit dans son cœur — comme celui qu'un enfant ressent au moment où le rideau tombe, à la fin de la première représentation théâtrale à laquelle il ait assisté. Sa mère, qui le connaissait trop bien pour entamer une enquête sur la nature de son obligation, n'eut pas grand'peine à lui faire promettre de revenir, le lendemain, assister à un bal qu'elle comptait donner au Cottage. Le regret qu'Anne manifesta de son départ inattendu pour elle, et la joie cordiale avec laquelle elle apprit son intention de revenir le lendemain matin, lui causèrent un sentiment de plaisir qu'il n'avait pas éprouvé depuis son enfance.

La première fois qu'il pensa, au même moment, à Anne et à Eily, le rapprochement ne fut pas aussi défavorable à la première qu'il l'avait été le matin. « On ne saurait assez apprécier, se dit-il en lui-même, l'avantage que la société d'une femme si accomplie aura pour l'esprit de ma chère petite Eily. Je voudrais qu'elles fussent déjà amies. Pauvre petit ange ! Combien elle a encore à apprendre, avant de pouvoir occuper avec aisance la place à laquelle je l'ai destinée !

Mais les femmes sont des créatures susceptibles de recevoir toutes les impressions ; elles peuvent bien plus facilement se conformer au ton de toute société, que nous qui nous glorifions d'une nature plus ferme et moins malléable. Et Eily trouvera une facilité de plus dans la bonté et l'active amitié d'Anne Chute. Je voudrais qu'elles fussent déjà amies. »

En achevant ces réflexions, il engagea son poney dans les rochers escarpés et raboteux qui conduisaient à la demeure de Phil Naughten.

XII

Le transport de ravissement et d'affection avec lequel Hardress fut reçu par Eily, bannit pour le moment toute autre pensée de l'esprit du jeune époux. Quand elle le vit entrer, ses yeux brillèrent et son visage s'éclaira avec l'innocent plaisir d'un enfant. Il ne put éviter de sentir combien Eily était au-dessus de sa belle cousine, pour la douceur de la tendresse, la facile confiance et la charmante simplicité — tout autant qu'elle était au-dessous pour la dignité de l'esprit et de la conduite, le savoir élégant et la correction du goût.

Ils restaient à la porte ouverte, Eily regardant son mari dont le bras l'entourait encore. L'expression de ravissement qui les avait illuminés tous deux, s'affai-

blissait graduellement et se convertissait en un air de joie calme et stable. Tout à coup leurs oreilles furent ébranlées par une voix rauque, et cependant perçante, qui semblait sortir d'un rocher qui abritait du côté gauche le cottage de Phil. Hardress leva les yeux, et vit une femme que ses gestes et son aspect désignaient assez comme un spécimen de cette race de viragos, moins nombreuse maintenant dans les campagnes de l'Irlande qu'il y a quelque vingt ans. Sa figure et ses cheveux annonçaient une origine espagnole; ses yeux étaient injectés de sang, par l'effet des veilles et de l'ivrognerie; cette dernière cause, jointe à une violence naturelle de caractère, avait donné à sa personne maigre et rouge une expression formidable, que ne contredisait point le lourd bâton de chêne destiné, paraissait-il, à renforcer chacun de ses gestes.

« Ha! ha! mes enfants! mes deux beaux enfants! oh! quel malheur pour moi que ce ne soit pas un garçon comme vous que j'aie épousé, un garçon bien élevé, avec son sang rouge courant sous sa peau jaune, comme le soleil là-bas derrière le nuage. J'aurais pu être une *lady*, si j'avais voulu. Oh! malheur! malheur! Cinq grands jeunes hommes, tous morts, tous dans leurs tombes! et pas un n'est resté, que ce tableau de misère qui s'appelle mon mari. Si ce n'était le whiskey, — ajouta-t-elle en descendant le rocher et se dressant devant le jeune couple, — si ce n'etait le whiskey, mon cœur se briserait d'y penser. Cinq beaux jeunes hommes, tous mourir, et lui vivre! Donnez-moi de l'argent pour le whiskey.

— En vérité non, Poll ; vous en avez déjà eu assez.

— Non, pas la moitié assez! cria l'amazone d'une voix perçante. Amadoue-le, ma mignonne, qu'il me donne de l'argent pour le whiskey. »

Eily, à qui cette virago inspirait une grande terreur, tourna sur son mari un regard suppliant.

« Votre jeune maîtresse, dit Hardress, ne voudrait pas devenir complice du péché de votre ivrognerie.

— Ma maîtresse! la fille du cordier! ma maîtresse! Eily-na-Thiadarucha! La pauvre niaise créature! Est-ce parce que je vous appelle, vous, avec tout le sang de vos pères dans vos veines, un gentleman et mon maître, que je l'appellerai, elle, une lady et ma maîtresse? Donnez-moi de l'argent pour le whiskey.

— Je ne vous en donnerai pas, Poll; allez-vous en.

— Donnez-moi de l'argent pour le whiskey, ou j'arracherai vos yeux louches de votre face jaune. Donnez-m'en, vous dis-je, ou je donnerai à ma maîtresse plus de coups de pied que de *halfpence*, la première fois que je l'attraperai seule dans la maison, et vous parti, faisant la cour et vous amusant à Killarney.

— Calmez-vous, Poll, ou je vous ferai calmer.

— Vous, un gentleman! Il n'y a pas un gobelet de sang noble dans les veines de toute votre race! Vous, avoir un cœur! avare à polir les os, figure de tan, homme à sentiments vils, qui n'avez pas eu l'esprit de choisir entre la pauvreté et la dignité! Vous, un gentleman! ce qu'il y a de plus haut et de plus beau dans le pays vous était offert, et vous n'avez pas eu le courage de vous dresser jusqu'à votre fortune. Vous, un

cœur! Regardez quelle maîtresse vous nous avez apportée pour nous commander! Je m'étonne seulement que vous ayez eu le courage de lui parler. Tandis que d'autres regardaient en haut, vous regardiez en bas. J'ai souvent vu un ver se changer en papillon, mais de ma vie je n'avais encore entendu parler d'un papillon se changeant en ver. Vous, un cœur! je parie que si les médecins vous ouvraient, quand vous mourrez, ils ne trouveraient rien qui ressemble à un cœur, dans toute votre carcasse jaune — rien qu'un gésier, comme aux dindons. »

Hardress pâlissait de colère, à cette satire grossière, mais d'une amère vérité.

« Faites-la taire, mon cher Hardress, murmurait Eily, que son manque total d'orgueil rendait presque incapable de ressentiment, faites-la taire. Cette femme me fait trembler pour ma vie.

— Ne concevez jamais la moindre appréhension à ce sujet, Eily. Il y a une clé aux bonnes grâces de Poll: c'est le whiskey. Entretenez-la de whiskey, et vous l'entretiendrez dans la fidélité. Vous n'avez pas non plus à craindre d'être vendue ; car Poll a juste assez de bons principes pour préférer un peu de whiskey, avec l'honnêteté, à une grande quantité obtenue comme salaire de la trahison. Allons, Poll, continua-t-il, en se tournant vers cette virago, voilà une demi-couronne pour boire à ma santé, et soyez bonne fille.

— Une demi-couronne! s'écria Poll, attrapant la pièce reluisante que Hardess lançait en l'air en la faisant tournoyer. Je savais bien que vous étiez le fils de

votre père, après tout ! Je savais bien que la race était en vous, après tout ! Ha ! voilà Phil qui arrive enfin avec Danny.

— Dépêchez-vous d'entrer, Poll, et préparez le souper, dans la chambre de votre maîtresse.

— Phil peut bien le préparer : il faut que j'aille au village acheter une livre de chandelles.

— Une livre de chandelles ! répéta son mari, avec une emphase ironique.

— Hé bien ! oui, quoi ? s'écria Poll, saisissant son bâton, et se retournant pour regarder Phil avec un geste menaçant.

— Tu sais quoi sans qu'on te le dise, répliqua le mari : nous connaissons tous quelle espèce de chandelle tu vas chercher. Je réponds sur ma vie que tu viens d'attraper de l'argent au maître. Mais va-t'en, ne crois pas que je veuille t'arrêter. Ton absence est meilleure compagnie que ta présence. »

Ce disant, il précéda notre héros et notre héroïne dans le petit cottage, en marmotant le distique populaire :

La joie soit avec vous, si vous ne revenez jamais
Ni morte, ni vive, ni à cheval.

Dans le cours de cette soirée, Eily remarqua que son mari, bien qu'affectueux comme elle le pouvait désirer, était plus silencieux et plus distrait qu'elle ne l'avait jamais vu ; et qu'il parlait plus souvent pour corriger quelque petite infraction à l'étiquette ou quelque défaut d'élégance dans les manières, que pour lui donner ces

éloges et ces témoignages de tendresse qu'il avait coutume de lui prodiguer. Cependant, un avantage du manque de pénétration d'Eily, c'est que le démon du soupçon ne troublait jamais la tranquillité de son âme ; et il fallait la plus grande et la plus convaincante évidence de trahison, pour ébranler la confiance généreuse et illimitée qu'elle accordait à quiconque s'était une fois établi dans son affection. Ainsi, tout en sentant quelque peine au sujet de son mari, elle n'éprouvait pas le plus léger trouble pour son propre compte. Elle s'efforçait gaiement de se conformer à ses désirs, quoiqu'elle ne pût immédiatement réussir en ces choses si petites, mais si difficiles quand on n'y a pas été accoutumé. Hardress aurait montré un caractère inflexible, si la candide soumission d'Eily n'avait pu l'adoucir.

Il était adouci, en effet, mais non satisfait, par tant d'aimables efforts. Les désagréables manquements qu'il avait remarqués ce soir-là en nombre beaucoup plus considérable que jamais, le poursuivirent jusque dans son sommeil, et, comme il arrive d'ordinaire, l'imagination augmenta leur effet sur son esprit. Il rêva que l'heure était venue de présenter sa femme à ses connaissances riches et fashionables, et que, pour cette circonstance, une grande société était réunie au Cottage de sa mère. Rien ne pouvait égaler l'embarras, la gaucherie et la rusticité de langage et d'accent avec lesquels la fille du cordier recevait les compliments : et pour mettre le comble à son chagrin, pendant le dîner, il la voyait occupée à peler une pomme de terre avec ses doigts. Ce fantôme l'obséda la moitié

de la nuit. Il rêva de plus que, quand il cherchait à la raisonner sur ses manières, elle lui répondait avec un degré de vulgarité impertinente et d'impatience, en harmonie discordante avec sa timidité devant les étrangers.

Les rêves nés de la passion sont toujours vivaces, distincts et propres à causer de profondes impressions. La colère et le dépit persistèrent même après que Hardress se fût éveillé ; et quoiqu'il ne manquât pas de rectifier et de dissiper sa sensation toutes les fois qu'elle s'élevait, néanmoins, pendant tout le cours de la matinée suivante, une désagréable association d'idées se formait aussi souvent qu'il regardait Eily.

Avant de la quitter, il lui expliqua sa situation présente vis-à-vis de sa mère, et l'informa de la nécessité où il se trouvait de passer au Cottage une grande partie du mois. Eily écouta son explication avec chagrin, mais sans reproche. Elle pleura comme une enfant, en se séparant de lui ; et après qu'il se fut éloigné, elle resta appuyée contre le jambage de la porte, son mouchoir humide sur sa joue, dans une attitude de douleur pensive. Il avait promis de revenir le surlendemain, mais comment pourrait-elle passer cet intervalle si long, si long ? Une impression d'isolement, en mélancolique harmonie avec les grandes solitudes qu'elle habitait, s'appesantissait sur son esprit.

Ce soir-là, au bal de sa mère, Hardress fut un des plus gais. Anne Chute, qui était, en dehors de toute concurrence, l'étoile de la fête, le gratifia d'une distinction marquée et cordiale ; la flatteuse déférence

avec laquelle il fut reçu par tous ceux avec lesquels il entra en conversation, le mit à l'aise et le rendit entièrement loquace ; et le succès de sa propre éloquence le fit s'éprendre de son auditoire.

Si l'on considère que ce bal était le premier auquel il assistât depuis son enfance, et que sa vie, dans cet intervalle, avait été celle du collége, l'impression exercée sur son esprit cessera d'être un sujet de surprise La richesse des toilettes, l'animation de la musique, la beauté des danseuses, la gaieté de leurs jeunes cavaliers, l'atmosphère de joie élégante qui remplissait le salon : — tout cela produisait sur ce caractère impressionnable une nouvelle et délicieuse sensation de plaisir. Nos sensations sont tellement soumise à nos habitudes, qu'une famille anglaise de notre temps, du même rang, ne trouverait pas même confortable ce qui, aux yeux inaccoutumés de Hardress, portait le cachet le plus accentué du luxe.

Notre héros vivait à une époque où les gentlemen irlandais entretenaient un orgueil plus substantiel qu'à présent. Alors les apparences n'étaient comparativement que peu consultées, et un maître de maison oubliait combien grossier était l'intérieur ou combien en ruines l'extérieur de sa demeure, pourvu qu'il pût toujours entretenir un garde-manger chargé et une table bruyante.

La scène qui entourait Hardress n'était pas moins émouvante pour lui, parce que les siéges étaient de chêne uni, et que la lumière du grand lustre de verre tombait sur les murs bruts, non tapissés,

et dont le seul ornement consistait dans les lignes entrecroisées, tracées avec la truelle dans le grossier mortier gris. Les moindres particularités — l'air parfumé de la pièce, l'élévation du plafond, les festons des draperies au-dessus des fenêtres, les pauses et les changements de la musique — tout contribuait à le faire monter à un état d'enthousiasme qui l'exposait à de dangereuses et profondes impressions. La sagesse de la religion, qui prescrit un strict et constant gouvernement des sens, ne saurait être plus évidente que dans un pareil moment où leur influence sur la raison devient presque aussi absorbante que celle d'une passion intérieure.

Au milieu de cette gaieté de cœur et de cette excitation d'esprit, une circonstance vint le jeter dans un état plus troublé et plus sérieux, mais à peine moins charmant. Les intervalles de la danse étaient remplis par des chants, et miss Chute fut appelée à y contribuer à son tour. Hardress, appuyé sur sa chaise, regardait le cahier de musique, qu'elle tournait feuille à feuille, comme pour chercher quelque morceau qui pût convenir.

« Ah! ceci ira, je crois », dit elle enfin, s'arrêtant à des stances manuscrites, adaptées à un vieil air. Les lettres H C étaient tracées au haut de la page, et Hardess, en les voyant, sentit comme un feu passer sur son front. Il s'écarta un peu de la lumière et écouta, avec une émotion presque pénible, le chant exécuté avec une aisance et un sentiment qui donnaient aux paroles un effet au-dessus de celui auquel elles pou-

vaient prétendre par elles-mêmes. Et les paroles étaient celles-ci :

Une place dans ta mémoire, ma très-chère, est tout ce que je réclame ; que tu t'arrêtes et que tu regardes dans le passé, quand tu entends le son de mon nom. Un autre peut te rechercher, un autre peut t'obtenir, je consens qu'il te soit plus cher, si tu te souviens de moi.

Souviens-toi de moi, non comme d'un prétendant dont l'espérance fut trompée, dont le cœur ne pourra jamais recouvrer la lumière qu'il a perdue. Comme la jeune épouse se souvient de la mère qu'elle aime quoiqu'elle ne puisse plus la voir, comme la sœur se souvient d'un frère, ô très-chère, souviens toi de moi.

Si je pouvais être ton fiancé, si tu pouvais me sourire, je serais le plus tendre qui t'ait jamais aimée. Mais sur mon chemin s'obscurcit un nuage qui ne doit jamais fondre sur le tien, et le ciel qui te fit toute florissante, ne te fit pas pour te flétrir près de moi.

Souviens toi de moi ! oh ! souviens toi, mon calme, serein amour ! quoique ma vie puisse t'apparaître sombre et froide comme le souffle de novembre. Cette vie, bien que solitaire, sera douce, si sa plus vive joie peut être un sourire et une bonne parole quand nous nous rencontrerons, et une place dans ta mémoire.

XIII

« Mère, pouvez-vous me dire pourquoi Anne Chute a l'air si distrait et si réservé, depuis quelques jours ? Est-elle malade ? est-elle de mauvaise humeur ? est-elle tourmentée de quelque chose ? »

Hardress Cregan, qui prononçait ces paroles, avait le

bras appuyé sur le châssis de l'une des fenêtres du Cottage. Mistress Cregan était près d'une table, au milieu de la pièce, arrangeant en plusieurs paquets la vaisselle, la verrerie et la porcelaine, qui avaient été empruntées à divers voisins, pour le bal. La vieille Nancy se tenait debout à une petite distance, avec son manteau et son capuchon, attendant les ordres de sa maîtresse, qui, tout en procédant à ses occupations, tournait de temps en temps un œil pénétrant et scrutateur sur son fils.

« Tenez, Nancy, portez cette porcelaine à mistress Geoghagan, avec mes compliments ; dites-lui que je lui suis très-obligée, et, sur votre tête, prenez garde de ne rien casser. En descendant, dites à Mike de venir ici ; j'ai besoin de l'envoyer, avec ces cuillères, chez miss Macarthy.

— Mike n'est pas encore rentré, madame, depuis qu'il a été, avec le chandelier à trois branches, chez mistress Crasbie.

— Pourriez-vous me dire, ma mère, — reprit Hardress, après avoir vainement attendu une réponse à ses premières questions, — pourriez-vous me dire si Anne Chute a reçu récemment de chez elle quelque nouvelle fâcheuse ?

— Eh bien ! Nancy, continuait mistress Cregan, ne paraissant pas avoir entendu son fils — courez avec votre paquet, acquittez-vous du message comme je vous l'ai expliqué, et hâtez-vous de revenir, car j'ai encore à vous envoyer dans trois endroits avant le dîner.

— Oh ! là là ! mes vieux os s'useront sous moi, à

force de voyager, grommela Nancy en quittant la pièce.

— Je vous demande pardon, Hardress, mon ami : ne m'aviez-vous pas parlé? Mon attention est tellement occupée par ces affaires, que je n'ai la tête à rien autre. C'est un des ennuis produits par l'imprévoyance de votre père. Il ne veut pas acheter ces choses, et je suis obligée de les emprunter et d'inviter par-dessus le marché leurs possesseurs, qui sont, généralement parlant, fort inférieurs aux objets qu'ils me prêtent. Dans ma pensée, les derniers occupent une place tellement plus importante que les premiers, qu'en envoyant l'autre jour un billet d'invitation à mistress Crosbie (ou Crasbie, comme l'appelle Nancy), j'étais sur le point d'écrire : « Mistress Cregan présente ses compliments « au chandelier à trois branches. » Mais ne me parliez-vous pas ?

— Je vous demandais simplement, ma mère, si vous connaissiez la cause du changement qui s'est manifesté dernièrement dans les manières d'Anne, et que j'ai observé plus spécialement depuis la nuit du bal.

— Je la connais », dit mistress Cregan.

Hardress retourna la tête, et eut l'air d'en attendre davantage.

« Mais avant que je vous en informe, continua mistress Cregan, il faut que vous répondiez à une question. Que pensez-vous d'Anne Chute ?

— Ce que je pense d'elle, ma mère ?

— Ce que je pense d'elle, ma mère? Vous me servez d'écho, et ce n'est pas là précisément une façon de répondre.

— En vérité, ma mère, j'ai honte de confier à mes lèvres mon opinion sur Anne Chute. Si je vous exprimais, dans le plus simple langage, tout ce que je pense et tout ce que je sens en sa faveur, vous diriez que vous possédez, en Hardress, un fils insensé. C'est une femme incomparable.

— Une femme, — reprit la mère, qui écoutait ces paroles avec une satisfaction évidente — une femme beaucoup trop digne d'affection pour devenir la victime de sentiments déçus.

— De sentiments déçus !

— Encore un écho ! Vous avez l'air d'avoir attrapé l'esprit moqueur des lacs. Je vous dis qu'elle court le danger d'un tel événement.

— Comment cela, ma mère ?

— Fermez la porte, et je vous le dirai. Je vois que vous avez remarqué l'altération croissante de son visage. Si je vous confiais le secret d'une jeune fille, croyez-vous que vous sauriez le respecter ?

— Pourquoi cette question, ma mère ?

— Oh ! voilà une réponse rassurante. Eh bien ! je crois pouvoir vous le confier, sans exiger de serment : Anne Chute aime profondément. »

Hardress sentit un sang bouillant lui monter à la poitrine et l'étouffer.

« Vous plaisantez, ma mère, dit-il enfin, avec un sourire forcé.

— C'est une triste plaisanterie pour la pauvre Anne, cependant », répliqua mistress Cregan avec beaucoup de gravité.

Son fils vit que ce détour ne pouvait lui servir. « Il est heureux, celui-là, dit-il après une pause et d'une voix sourde. C'est un homme très-sot ou très-heureux qu'Anne distingue ainsi ; et heureux doit-il être, car un sot ne pèserait pas d'un tel poids sur l'esprit d'une telle femme. C'est un homme très-heureux.

— Et cependant, à le voir, vous supposeriez qu'il n'est ni l'un ni l'autre, dit la mère.

— Quel est son nom ?

— Ne pouvez-vous deviner ? »

Le nom de Kyrle Daly monta aux lèvres de Hardress ; mais par quelque cause indéfinissable, il fut incapable de le prononcer.

« Deviner ? répéta-t-il. Mais non. Le capitaine Gibson ?

— Oh ! quelle opinion vous vous êtes formée d'Anne, si vous la croyez une de ces *Misses* impressionnables pour qui le voisinage d'un habit rouge, en quartier de campagne, est une affaire de conséquence fatale !

— Kyrle Daly, alors ? dit-il cette fois.

— Pauvre Kyrle ! Non. Mais si je ne pensais qu'elle a mieux choisi, je voudrais que ce fût lui, pauvre garçon ! Vous ne semblez pas disposé à flatter votre cousine, ce matin ; ne croyez-vous pas que vous cherchez un peu au-dessous de son mérite ?

— Pas pour Kyrle Daly. Il serait digne d'une reine. C'est mon meilleur ami.

— *Ceci*, dit-elle en appuyant sur le mot, ceci pourrait être une recommandation. »

Hardress la regarda, de l'air d'un homme dont l'esprit est complétement en défaut.

« Eh bien! êtes-vous déjà si embarrassé? Alors je ne crois pas devoir insister pour que vous montriez plus longtemps votre propre incapacité. Venez ici, Hardress, et asseyez-vous près de moi. »

Le jeune homme prit une chaise à côté de sa mère, et attendit ce qu'elle allait dire, avec un intérêt croissant.

« Hardress, dit-elle, j'ai un droit, indépendant de mon droit naturel, à votre obéissance, et je dois insister, en cette circonstance au moins, pour qu'il ne soit pas contesté. Écoutez-moi. J'ai en vue une chose dont j'attends l'accomplissement avec un intérêt passionné, et cette chose n'a d'autre but que de combler la mesure de votre bonheur. C'est là, mon cher enfant, l'affaire que j'ai toujours eue le plus à cœur depuis votre naissance. Je n'ai pas d'autre enfant que vous. Mes autres petits *babies* sont avec leur créateur. Vous seul m'avez été laissé, et je sens mon cœur s'occuper de vous avec tout l'amour qui aurait été divisé entre ces anges, s'ils ne s'étaient pas envolés. »

Elle s'arrêta, émue, et Hardress baissa la tête, avec un attendrissement profond et reconnaissant.

« Il n'est donc que raisonnable, je crois, reprit mistress Cregan, de désirer votre concours à un projet qui a uniquement pour but votre propre bonheur. Avez-vous réellement la perception assez difficile, pour ne pas vous être douté de l'impression que vous avez faite à Anne ?

— Que je.... que moi, j'ai faite ?— s'écria Hardress, avec une confusion, et même un égarement qui sem-

blait un composé de joie et de terreur. — Que j'ai — avez-vous dit, ma mère ?

— Que *vous* avez faite, répéta mistress Cregan. C'est la vérité, Hardress. Elle vous aime depuis longtemps et profondément, cette « femme incomparable », dont vous n'osez confier l'éloge à vos lèvres. Cette créature si belle et si richement douée, qui est l'admiration de tous ceux qui la voient et l'affection de tous ceux qui la connaissent, ne désire rien tant que votre amour. Jouissez de votre bonheur. Je vous le répète, Anne est toute à vous depuis longtemps, avec dévouement et profondément. »

Hardress buvait chacune de ces paroles, avec le fatal attrait qu'éprouve l'Oriental pour le breuvage qui l'empoisonne en le charmant. Tandis qu'il se laissait aller sur le dossier de sa chaise, jouissant à l'aise du ravissement enorgueillissant de son triomphe, un horrible souvenir lui traversa soudainement le cerveau comme un trait, et le fit bondir de son siége comme s'il avait reçu un coup.

« Ma mère, dit il, vous vous trompez. Cela n'est pas, cela ne peut pas être. Je comprends de quel but vous parlez, et je suis sûr que votre vif désir de l'atteindre vous a fait voir les choses autrement qu'elles ne sont. Mes propres conjectures ne sont point d'accord avec les vôtres.

— Mon cher enfant, ce que je vous dis repose sur une autorité bien autre que des conjectures. Croyez vous, mon fils bien-aimé, que je courrais le risque de troubler votre paix, sans une certitude absolue de la

vérité ? J'ai pour moi une autorité qui doit satisfaire l'esprit le plus défiant, et je me rendrai coupable d'une trahison de confiance, pour mettre le vôtre en repos, car je compte sur votre honneur : c'est l'aveu fait à contre-cœur et péniblement obtenu de ma chère Anne elle-même.

Une sensation d'effroyables délices parcourut de nouveau toutes les veines de Hardress, et il lui fit reprendre son siége en silence.

« Dès votre arrivée ici, poursuivit mistress Cregan, je pus m'apercevoir qu'il y avait un secret, quoique je fusse loin d'en soupçonner la nature. La première lueur qui éclaira le mystère, apparut accidentellement. Vous vous souvenez du pauvre Dalton, notre vieux piqueur, qui a été si longtemps malade ? Je parlai par hasard à Anne de son attachement pour vous, et je pus observer que l'intérêt de ma nièce pour cet homme s'était tout d'un coup et ardemment éveillé.

— Je me souviens.... je me souviens comme d'un songe..... — dit Hardress levant le doigt à la manière de quelqu'un qui cherche à affermir un souvenir indistinct. — Le pauvre Dalton m'a dit à son lit de mort, qu'Anne avait été bonne pour lui. Anne ! Non, non, — ajouta-t-il avec beaucoup de confusion. — Il n'a prononcé aucun nom. Il m'a dit qu'une personne de cette maison avait été bonne pour lui, et je ne lui en ai pas demandé davantage.

— Eh bien ! cette personne était Anne Chute. A partir de cette conversation, mes yeux furent ouverts, et je me trouvai comme quelqu'un qui a soudainement

découvert le principe d'un système obscur et compliqué, et qui alors voit se dérouler tout le système. Je le vis dans son silence pendant que votre arrivée était différée ; je le vis ce matin où eut lieu votre première rencontre; je le vis d'un bout à l'autre de cette journée; je le vis dans son chagrin dissimulé, dans sa joie dissimulée avec le même soin. Pauvre chère Anne ! je le vis dans le bonheur presque enfantin qui éclairait ses yeux lorsque vous veniez près de nous, et dans la tristesse subite qui suivait votre départ. Allons donc, mon enfant, pourquoi avez-vous la perception si difficile ? Avez-vous des yeux ? Avez-vous des oreilles ? Avez-vous un cerveau pour comprendre ou un cœur pour apprécier votre bonheur ? C'était votre rôle, non le mien, d'arracher ce cher aveu des lèvres d'Anne, hier au soir. »

A cette observation, Hardress ne répondit que par un gémissement sourd qui avait une expression de profonde douleur. « Comment donc, ma mère, demanda-t-il enfin d'une voix rauque, comment donc avez-vous pu lui tirer ce secret ?

— Par un procédé bien simple : en méritant sa confiance par le don de la mienne ; en lui disant ce dont je me suis aperçue depuis longtemps, quoique vous ayez pu vous même vous y tromper, que son attachement n'est pas payé d'ingratitude, que vous l'aimez autant qu'elle vous aime.

— Moi, moi l'aimer ! vous n'auriez pas pu, vous n'auriez pas voulu sûrement, ma mère, parler avec tant d'imprudence! s'écria Hardress visiblement alarmé.

— Eh ! quoi donc ? vous ne l'aimez pas, alors ?

— Je ne l'aime pas, ma mère?

— Je vois que vous n'en avez pas encore fini avec votre écho.

— Je l'aime comme un cousin doit aimer une cousine : rien de plus.

— C'est bien : mais elle n'est pas votre cousine, si ce n'est par alliance. Allons ! ce doit être plus ou moins. Lequel des deux ?

— Ni l'un ni l'autre. C'est sous ce jour que j'ai toujours regardé Anne. Je ne pourrais pas l'aimer moins. Je ne voudrais pas, je n'oserais pas l'aimer plus.

— Je n'oserais pas ! Vous avez adopté, en vérité, un singulier vocabulaire. Qu'entendez-vous par « ne pas oser » ? Quelle grande hardiesse faut-il à un jeune homme, pour aimer une jeune fille de l'affection de laquelle il est déjà certain ? Répondez-moi sérieusement, à la fin : Pourquoi n'osez-vous pas aimer Anne Chute ?

— Parce qu'en l'aimant je violerais ma foi envers une autre. »

Mistress Cregan resta les yeux fixés sur lui, comme abasourdie par le coup.

« Que dites-vous, Hardress, murmura-t-elle, presque à voix basse.

— Je dis, ma mère, que mon cœur et ma foi sont déjà engagés, et que je ne puis rompre mon engagement.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Je ne saurais plaisanter sur ce sujet, quand même je serais en disposition de gaieté.

8.

— Et vous osez me dire cela? s'écria mistress Cregan bondissant de son siége avec une soudaine violence. Vous n'avez pas de hardiesse, dites-vous ! Vous n'osez pas aimer celle que je vous ai choisie, et vous me jetez à la face une déclaration de cette audace ! Mais ne me bravez pas par trop, je vous en avertis, Hardress. Vous ne vous en trouveriez pas bien.

— J'ose dire la vérité quand il le faut — répliqua Hardress, qui ne respectait jamais moins sa mère que dans ses moments d'emportement et d'autorité : — j'ose la dire en tous lieux, et à tous risques, y compris même celui d'encourir le déplaisir de ma mère.

— Écoutez-moi, Hardress,—dit la mère, se rasseyant et cherchant à étouffer sa colère ; — il vaut mieux que nous nous comprenions complétement.

— C'est vrai, ma mère, et je ne puis choisir un meilleur moment pour être explicite. J'ai eu tort, très-grand tort de ne pas prendre plus tôt une occasion de vous expliquer la situation où je me trouve. Mais il vaut mieux maintenant que plus tard. Mère, — continua-t-il, s'approchant d'elle, et lui prenant les mains dans les siennes avec un air de tendresse suppliante—mère, pardonnez à votre Hardress ! J'ai déjà fixé mon affection, je me suis engagé avec une autre. »

Mistress Cregan serrait son mouchoir contre sa figure, et s'appuyait en avant sur la table, position qu'elle garda pendant le dialogue qui suivit.

« Et quelle est cette autre ? demanda-t-elle avec un calme qui surprit son fils. Est-elle supérieure à Anne Anne Chute pour le rang et la fortune ?

— Tout au contraire, ma mère.

— Pour les talents, alors, et les manières ?

— Bien au-dessous de ma cousine.

— En quoi, alors, consiste le motif de la préférence ? car je m'y perds, en vérité.

— En tout ce qui se rapporte aux qualités acquises, elle ne saurait même être comparée à Anne Chute. Pour la vertu seule et le charme du caractère, elle peut prétendre à l'égalité. Autrefois je la croyais plus aimable, mais je me trompais. »

Mistress Cregan leva la tête, et le changement de son aspect montra quelle lutte violente elle avait cherché à dominer. Les veines se gonflaient sur son front, un feu sombre brillait dans ses yeux, et une boucle noire, défrisée par l'agitation et par l'humidité d'une sueur froide, s'échappait en désordre sur sa tempe.

« Pauvre, de basse naissance, sotte et vulgaire ! » murmura-t-elle d'un air de perplexité et de colère contenue. Puis, prenant un air de dignité affable et se forçant à sourire : « Oh ! il faut que vous plaisantiez, mon cher Hardress, car je suis sûre que vous n'auriez pas pu faire un choix tel que vous me le décrivez là.

— Si c'est un malheur, répondit Hardress, je n'ai qu'à appeler ma philosophie à mon aide, car il n'y a pas à y échapper. »

Mistress Cregan serra de nouveau son mouchoir contre son front pendant quelques instants, puis elle dit :

« Voyons, Hardress, conduisons cette discussion avec calme. J'ai gagné un violent mal de tête, et je ne puis

parler autant que je voudrais Mais écoutez-moi comme je vous ai écouté. Mon honneur est engagé avec votre cousine. Je lui ai donné la certitude que ses vœux seraient accomplis, et je ne veux pas voir briser le cœur de ma chère enfant. Si vous parlez sérieusement, Hardress, vous avez joué un rôle qui est loin d'être honorable. Votre conduite envers Anne aurait trompé — elle a trompé les plus impartiales de vos connaissances. Vous lui avez témoigné des attentions qu'aucun homme d'honneur ne peut se permettre, quand il ne nourrit qu'un sentiment d'indifférence envers leur objet.

— Ma mère ! ma mère ! comment pouvez-vous faire de cela une accusation contre moi ? N'est-ce pas à regret et par soumission à vos propres injonctions que j'ai ainsi agi ?

— Oui, répliqua mistress Cregan, un peu frappée de cette réflexion ; mais je n'étais pas au courant de votre position. Pourquoi ne m'avez-vous pas alors informée de tout ceci ? Que les conséquences de votre duplicité retombent sur votre propre tête, monsieur, non sur celle de ma pauvre enfant ni sur la mienne. Je ne vous aurais pas cru capable d'une telle vilenie. Si vous m'aviez tout découvert alors, il aurait été temps pour le bonheur de votre cousine et pour mon honneur, — car lui aussi est engagé dans cette affaire. Quoi, monsieur ! votre vanité est-elle si exécrable que, pour sa pure et simple satisfaction, vous vous interposiez dans les perspectives d'avenir d'une jeune fille, en prenant auprès d'elle la place que d'autres, égaux en mérite et plus

sincères dans leurs intentions, auraient pu aspirer à occuper? En mettant même de côté la déception à laquelle vous l'avez exposée, cette seule considération n'est-elle pas suffisante pour faire paraître votre conduite hideuse ? »

La vérité et la justesse de ces paroles ne permettaient pas à Hardress de trouver un mot.

« Vous êtes déjà fiancés à tous les foyers de Kerry et de Lumerik, continua sa mère ; et je suis déterminée à ce qu'il n'y ait pas de chuchotements au sujet de ma douce Anne. Vous devez accomplir la promesse que votre conduite a donnée.

— Et mon engagement ?

— Rompez-le ! s'écria mistress Cregan, avec un éclat de colère à peine modifié par son sentiment du décorum. Si vous avez été assez méprisable pour faire une double promesse, et s'il doit y avoir une victime, ce ne sera pas Anne, j'y suis résolue. Je n'entends pas avoir à me reprocher de l'avoir liée pour le sacrifice. A présent, faites votre choix. Je vous le déclare, j'aimerais mieux mourir — non, j'aimerais mieux vous voir dans votre cercueil, que marié au dessous de votre rang. Vous êtes encore incapable de pourvoir à votre propre bonheur, et vous amasseriez à coup sûr un fonds de misère pour toutes vos années à venir. Faites votre choix. Si vous vous mariez comme je le désire, vous aurez toute la félicité que le rang et la fortune, et l'honneur, et les affections domestiques peuvent vous assurer. Si c'est contre mon vœu, si vous me résistez, jouissez de votre goût vulgaire, et ajoutez-y toute l'in-

fortune que l'extrême pauvreté peut fournir ; car, soit que je vive ou que je meure, — comme en vérité cela me sera désormais indifférent, — vous ne posséderez jamais une guinée de votre héritage. Ainsi faites votre choix.

— Il est déjà fait, dit Hardress, se levant avec une dignité lugubre et se dirigeant vers la porte. Mon sort est déjà décidé, de quelque côté que mes inclinations me portent. Adieu donc, ma mère. Je vous suis reconnaissant de toutes vos bontés passées, mais je ne puis vous satisfaire en ceci. Quant à la pauvreté par laquelle vous avez intention de me punir, je puis envisager cette conséquence sans beaucoup d'anxiété, après que je me suis hasardé à encourir votre colère. »

Il était déjà à la porte, lorsque sa mère le rappela d'une voix adoucie :

« Hardress, — dit-elle, les larmes aux yeux, — je me méprenais sur mon cœur : il ne peut se résoudre à perdre un fils si facilement. Venez ici, et asseyez-vous près de moi, mon fils bien aimé. Vous ne savez pas, Hardress, combien je vous ai aimé et combien je vous aime. Pourquoi voulez vous me fâcher, mon enfant ? Je ne vous ai jamais fâché, moi, même quand vous étiez un petit baby sur mon sein. Je ne vous ai jamais rien refusé de toute ma vie. Vous n'avez jamais eu de moi un mot ni un regard dur, depuis que vous étiez un petit enfant dans mes bras. Que vous ai-je fait, Hardress ? Même en supposant que j'aie agi avec quelque imprudence, pourquoi tenez-vous à m'en faire souffrir ?

— Ma chère mère...

— Si vous saviez combien je vous ai aimé, Hardress ! Mais vous ne le saurez jamais, car cet amour s'est montré plus fréquemment et plus tendrement quand vous étiez incapable de le reconnaître et de l'apprécier. Si vous saviez avec quel désintéressement j'ai veillé et travaillé à votre bonheur, dès votre petite enfance, vous ne vous résigneriez pas si tranquillement à l'idée d'une telle séparation. Allons, Hardress, soyons encore amis. Je ne vous presse pas de me donner une réponse, mais dites-moi que vous y penserez, et que vous y penserez plus favorablement. Dites-moi seulement de sourire à Anne la première fois que je vais la rencontrer. N'ayez donc pas l'air troublé : je ne lui parlerai pas jusqu'à ce que j'aie votre réponse ; je ne ferai que lui sourire.

— Mais, ma mère....

— Pas un mot de plus. Enfin, Hardress, mes vœux méritent bien quelque considération. Regardez ! — s'écria-t-elle tout à coup, posant la main sur le bras de son fils, et lui indiquant un point par la fenêtre ouverte, — regardez : *ceci* ne mérite-t-il pas quelque considération ? »

Hardress regarda dans la direction indiquée, et il vit ce qui eût pu être dangereux même pour un esprit mieux réglé. Anne se tenait debout, à l'ombre d'un arbousier élevé, — arbre qui, de tous ces pays du nord, ne reconnaît que le Killarney pour sa région natale. Quelques rayons de la lumière d'or du soleil glissaient sur elle à travers les branches, et tremblaient sur son vêtement. Elle était sans chapeau,

et ses boucles noires et courtes, que l'air agitait librement autour de son visage un peu pâle et soucieux, lui donnaient quelque chose du type d'une Ariane ou d'une Penthésilée. Elle se dirigeait vers la maison. Il aurait fallu à Hardress un effort plus généreux qu'il ne le voulait faire, pour détacher ses yeux de cette belle vision, jusqu'au moment où un détour dans l'allée déroba la jeune fille à sa vue, et où elle disparut dans le feuillage, comme une brillante étoile se perd dans un nuage d'automne.

« Ma mère, dit Hardress, je penserai à ce que vous m'avez dit. Puisse le Ciel me défendre et me guider ! Je suis déjà un misérable ! mais j'y penserai. Oh ! ma mère, ma mère ! si je m'étais confié à vous, ou si vous vous étiez confiée à moi ! Pourquoi avons-nous été ainsi mystérieux l'un avec l'autre ? Mais pardonnez-moi ! C'est moi seul qui mérite ce reproche, car vous, vous n'aviez en vue que mon bonheur. Bonheur ! quel vain motest-ce donc? Je ne serai plus jamais heureux... Jamais, en vérité..... J'ai détruit mes chances de bonheur.

— Chut, mon enfant ! J'entends les pas d'Anne dans le vestibule. Je lui ai dit que vous vous promèneriez avec elle aujourd'hui.

— Moi, me promener avec elle ? dit Hardress avec un frisson. Non, je ne puis, ma mère ; ce serait un tort..... je n'ose pas, en vérité.

— Encore, *je n'ose pas !* dit mistress Cregan en souriant. Allons, allons, oubliez cette conversation pour le moment, et méditez-la ensuite à votre loisir.

— J'y penserai, répéta le jeune homme avec égarement. Puisse le Ciel me défendre et me guider ! Je suis un misérable !

— Chut ! chut ! — fit de nouveau la mère, qui n'attachait pas grande importance à toutes ces exclamations, connaissant la facilité et la mobilité d'impression de son fils. — N'ayez pas l'air si terrifié. Bien, Hardress, je suis contente de vous.

— Oui, ma mère, mais ne soyez pas trompé, par....

— Oh ! ne soyez pas en peine de cela. Je vous comprends parfaitement. Restez ici, et je vais vous envoyer votre cousine dans quelques minutes. »

Toute discussion sur ce sujet, aurait été terminée, dès lors, si Hardress avait informé sa mère qu'il était marié. Il savait bien qu'il n'avait pas autre chose à faire, et cependant il ne put s'y décider. Ce n'était pas qu'il craignît sa colère, après ce qu'il avait déjà osé. Il savait que l'honneur, la justice, la conscience, l'obligeaient à faire connaître à sa mère sa position dans toute son étendue ; et cependant il évitait l'aveu, comme si c'eût été une sentence de désespoir.

XIV

Pendant les quelques semaines qui suivirent la conversation que nous venons de rapporter, Eily aperçut un changement rapide et terrible dans l'humeur et l'aspect de son mari. Ses visites étaient plus rares et plus courtes, et quand il venait, ses manières étaient étrangement contraintes et circonspectes. Son œil paraissait troublé, sa voix était cave et cassée, ses joues devenaient pâles et maigres, et un air sombre, qui pouvait être à la fois le résultat du mécontentement et de la vie dissipée, apparaissait dans toute sa personne. Il ne conversait plus avec cette franchise et cette bruyante gaieté à laquelle il avait coutume de s'abandonner là où il se sentait parfaitement à l'aise. A Eily, il parlait quelquefois avec froideur et impatience, et très-souvent avec une affection extravagante, qui trahissait autant de douleur que de tendresse. Pour les autres habitants du Cottage, il était réservé et hautain, et son batelier lui-même ne se hasardait plus guère à entrer en conversation avec lui. Quant à Eily, elle était parfois portée à croire qu'il s'était dérobé à quelque désagréable scène dans

la maison paternelle, tant ses manières pendant la soirée étaient distraites et soucieuses. D'autres fois, quand il arrivait au Cottage tard dans la nuit, elle était choquée de découvrir les traces d'une orgie. Née et élevée comme l'était Eily, dans l'Irlande du XVIIIe siècle, cette circonstance n'aurait pas beaucoup troublé son esprit, si elle ne s'était présentée de plus en plus fréquemment, et s'il n'eût semblé indiquer plutôt une habitude volontaire que cette sorte de nécessité à laquelle des gens même sobres se trouvaient souvent entraînés, quand ils se mêlaient à la société des gentilshommes campagnards de cette époque et de ce pays.

En fait d'habitudes de ce genre, Hardress n'avait pas à chercher loin s'il désirait un modèle : une ivresse presque constante interdisait à M. Cregan à peu près toute immixtion dans les affaires de sa propre maison.

Quoi qu'il en soit, Eily ressentait, pour la première fois, une des plus vives anxiétés de la vie conjugale, et elle la ressentait dans un état moral déjà souffrant.

« Hardress, — dit-elle un matin qu'il se préparait à partir, après un triste silence, longtemps interrompu, — je ne vous laisserai plus aller parmi ces belles dames, si vous pensez toujours à elles quand vous revenez près de moi. »

Son mari tressaillit, comme atteint en pleine conscience, et se retourna vivement vers elle.

« Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, avec une légère contraction des sourcils.

— Juste ce que je dis, donc — répondit la jeune femme, souriant et secouant la tête avec une gentille affectation d'autorité — ces belles dames ne doivent pas vous prendre à votre Eily. Et je vous dirai autre chose, Hardress. Que je vous parle tout bas. »

Elle lui mit la main sur l'épaule, se souleva sur la pointe des pieds, et murmura dans son oreille : « Je ne vous laisserai plus aller parmi ces beaux messieurs, si ce sont là les leçons qu'ils vous donnent.

— Quelles leçons ?

— Oh ! vous savez bien, continua-t-elle, secouant la tête et souriant : — des leçons que vous ne recevriez jamais d'Eily, si vous passiez les soirées avec elle, comme dans le commencement. Savez-vous s'il y a un prêtre dans ces environs ?

— Pourquoi demandez-vous cela ?

— Parce que j'ai à lui dire quelque chose qui me pèse sur la conscience.

— Et ne confesseriez-vous pas vos fautes à un tendre ami, Eily, aussi bien qu'à un directeur plus saint ?

— Je le ferais, — dit-elle, en attachant sur son mari un regard de douceur pénétrante, — je le ferais, si je pensais qu'il me pardonnât ensuite aussi volontiers.

— Pourvu que vous soyez une vraie pénitente, répondit Hardress lui tendant la main.

— Il y a peu à craindre de ce côté. Ce serait heureux pour moi, Hardress, si je pouvais aussi facilement être pénitente pour de plus graves péchés. »

Après un moment de profonde pensée, elle reprit ses manières enjouées, et, mettant ses deux mains dans celle que son mari tendait encore, elle continua :

« Eh bien ! donc, monsieur, je vais vous expliquer ce qui me tourmente : j'ai peur d'avoir fait fausse route tous ces temps-ci. J'ai épousé, il y a une couple de mois, M. Hardress Cregan, un gentleman très-bien, que j'aime beaucoup.

— Trop, peut-être.

— Je le crains, pour parler franchement, quoique j'espère que lui ne pense pas ainsi. Mais quand il m'a amenée dans le Killarney, il me disait qu'il allait parler à ses parents — (ici le front de l'auditeur s'assombrit) — et demander leur pardon pour lui et pour Eily. Et il y a près de deux mois, maintenant, que je suis arrivée, et ce dont j'ai à m'accuser, monsieur, c'est que j'aime trop mon mari, et j'ai peur de le contrarier en lui parlant de cela, comme ce serait peut-être mon devoir. Et en outre, monsieur, je ne maintiens pas du tout mon mari dans le bon ordre. Je le laisse passer dehors plusieurs jours de suite quelquefois ; et alors je suis très-fâchée contre lui. Mais lorsqu'il arrive, je suis si folle et si contente de le voir, que je ne pourrais avoir l'air de mauvaise humeur, ni lui dire un mot dur, quand je devrais y gagner toute l'Irlande. Et plus que tout cela encore : je ne sais pas du tout comment il passe son temps quand il est dehors, et je ne le questionne jamais là-dessus comme il faut. Je sais que, où il va, il y a beaucoup de belles jeunes dames, et une

quantité de gentlemen qui sont d'une très-joyeuse compagnie après dîner ; car, en vérité, mon mari est souvent plus gai que sage lorsqu'il rentre tard la nuit : et cependant Eily ne dit rien. Et, par-dessus tout cela, je crois que mon mari a quelque chose qui lui pèse sur l'esprit, et je ne le lui fais pas dire, comme une bonne femme devrait faire. Je voudrais avoir un avis d'ami, comme vous avez la bonté de me l'offrir, monsieur, pour savoir comment m'y prendre. Que pensez-vous de cela, monsieur ? et que me conseilleriez-vous ?

— Je suis assez embarrassé, — dit Hardress, avec quelque amertume dans son accent : — c'est si difficile de conseiller une personne jalouse !

— Jalouse ! oh ! — s'écria-t-elle, en rougissant légèrement, — je suis fâchée d'être venue vous trouver, car je vois que vous ne connaissez rien à mon affaire, puisque vous pensez que tel est le cas. Je vois que vous ne savez pas du tout comment me conseiller. De quoi donc serais-je jalouse ?

— Mais, de ces belles jeunes dames que votre mari visite.

— Ah ! si j'étais jalouse de cette façon, — dit Eily avec un amer et sérieux sourire, — ce n'est pas ainsi que je le montrerais.

— Comment donc, alors ?

— Eh bien ! avant tout, je ne voudrais pas même penser une telle chose sans la plus grande raison du monde, sans en être complétement sûre ; et si j'étais en possession de cette raison, personne ne le saurait

jamais, car je ne dirais pas un mot : je ne ferais qu'entrer dans cette chambre, m'étendre sur le lit, et mourir.

— C'est exactement ce que plus d'un mari brutal désirerait, en semblable cas.

— Soit ! — dit-elle, la joue rougie et enflammée, — je ne le gênerais pas longtemps, je le garantis.

— Eh bien ! donc, — dit Hardress, se levant et s'adressant à elle avec une sévère solennité, — mon conseil est celui-ci. Tant que vous vivrez, ne vous aventurez point à vous enquérir des secrets de votre mari, ni à affecter une influence qu'il ne supportera jamais. Ensuite, si vous désirez éviter cette grande raison de jalousie, dont vous êtes en crainte, évitez de laisser paraître le plus léger soupçon ; car les hommes sont des êtres rétifs, et quand de tels soupçons sont mis à découvert en badinant, ils trouvent presque irrésistible la tentation de leur fournir une cause.

— Quoi ! Hardress, vous êtes en colère contre moi ! Ne promettiez-vous pas que vous me pardonneriez ? oh ! je vous assure que j'aurais été bien désolée de rien dire, si j'avais pensé que vous le prissiez ainsi.

— Je ne suis pas en colère, — dit Hardress d'un ton de dépit. — Je vous pardonne, — ajouta-t-il avec un accent d'amer reproche. — Je parlais uniquement dans votre intérêt.

— Et Hardress ne permettrait-il pas à son Eily une petite plaisanterie ?

— Une plaisanterie ! — s'écria le jeune homme, avec un subit accès de fureur, qui mouilla ses yeux et

fit trembler ses membres comme s'ils allaient s'affaisser sous lui. — Suis-je devenu le sujet de votre gaieté ? De jour en jour, mon cerveau tend de plus en plus à la folie complète : est-ce de cela que vous plaisantez ? Voyez cette joue ; vous y comptez plus de sillons que le jour où je vous ai vue pour la première fois: cela vous réjouit-il ? Donnez-moi votre main, Eily ; sentez-vous comment ce cœur bat ? est-ce un sujet, Eily, de plaisanterie ou de moquerie ? Pensez-vous que ce visage devienne pour rien si maigre et si jaune ? Mille et mille horribles pensées, mille et mille tentations me brûlent au dedans, et consument chaque jour ma chair. Le démon rit de moi, et Eily se joint à lui.

— Oh ! Hardress ! Hardress !

— Oui, vous avez raison de rire, car le profit est pour vous ! Malédiction sur vous ! malédiction sur votre beauté ! malédiction sur ma propre folie ! car ce sont elles qui m'ont perdu. Laissez mes genoux ! laissez mon bras ! Je vous déteste ! Entendez la vérité, il faut qu'elle sorte tout entière, car je ne veux pas qu'elle m'étouffe. Je suis las de vous, vous m'avez dégoûté ! Je veux soulager mon cœur en vous disant tout. Si je cherche la société d'autres femmes, c'est parce que je ne trouve pas parmi elles votre bassesse et votre vulgarité. Si je m'enivre et si je fais de moi la bête que vous dites, c'est dans l'espoir d'oublier la chaîne de fer qui m'attache à vous.

—Oh ! fit avec un cri perçant la pauvre femme épouvantée, Hardress, vous ne parlez pas sérieusement ?

— Je parle sérieusement. Je ne plaisante pas, moi !

s'écria son mari avec véhémence et d'une voix rauque. Lâchez mes genoux ! Vous êtes assez sûre de moi. Je ne suis lié que trop fortement.

— Ah ! mon cher Hardress ! ah ! mon cher mari, écoutez-moi ! Écoutez un instant votre Eily !... O mon pauvre père !

— Ha !

— Cela m'a échappé ! pardonnez-moi ! Je sais que je suis à blâmer, je suis grandement à blâmer ; mais pardonnez-moi..... J'ai quitté ma maison et tout pour vous... Oh ! ne me rejetez pas ! je ferai tout pour vous plaire..... Je n'ouvrirai plus jamais la bouche..... Dites seulement que vous ne pensez pas tout cela. O mon Dieu ! — continua-t-elle, rejetant sa tête en arrière et regardant vers le ciel, la bouche et les yeux démesurément ouverts, tout en restant à genoux et embrassant les pieds de son mari ; — Dieu de miséricorde, inspirez-le ! O Hardress ! songez combien je suis loin de la maison de mon père ! Songez à tout ce que vous m'avez promis, et comme je vous ai cru ! Restez un peu avec moi, je vous en supplie ! Ne ..... »

Tout à coup, tandis que Hardress s'efforçait de se dégager de ses bras sans user de violence, Eily sentit des vertiges dans sa tête et un nuage sur ses yeux. L'instant d'après, elle était sans mouvement.

La première figure qu'elle vit, en revenant à elle, fut celle de Poll Naughten, qui était assise sur une chaise basse et lui soutenait la tête sur ses genoux, tout en lui frappant dans les mains avec une prodigieuse violence.

« Ah ! la voilà qui respire ! dit Poll. Eh bien ! qui est-ce qui vous a étalée là, sur votre figure et vos mains, au beau milieu du plancher ? »

Eily murmura une réponse qui n'avait pas de sens, et resta quelques minutes à se débattre avec la conscience de quelque horreur indéfinie. Regardant enfin autour d'elle et ne trouvant pas Hardress, elle retomba, et éclata en un accès de larmes spasmodique. Phil Naughten, qui fumait une pipe courte auprès du feu, dit tout bas quelque chose à sa femme, qui lui répondit de même, puis se retournant vers Eily :

« Voulez-vous prendre une goutte de quelque chose, ma mignonne ? »

Eily leva la main avec un geste de refus.

« Voulez-vous vous étendre sur votre lit, alors ?

Cette fois, elle répondit affirmativement, et rentra dans sa chambre avec l'aide de son hôtesse. Elle y demeura le reste de la journée, le rideau retombant de façon à préserver du grand jour ses yeux et sa tête endoloris. Ses réflexions sur le changement effroyable et soudain qui avait eu lieu dans sa position, furent bientôt interrompues par un de ces sommeils profonds et sans rêves qui surviennent ordinairement après un excès d'anxiété ou de surexcitation.

Sur ces entrefaites, Hardress suivait la route du Gap, avec la précipitation de quelqu'un qui désire contrebalancer par la violence de l'exercice corporel l'agitation d'un esprit inquiet. Comme il passait le petit pont solitaire qui traverse le courant au dessus du lac Noir, son attention fut tout à coup arrêtée par le son d'une voix

familière qui paraissait lui arriver des nuages. Regardant au sommet du Purple-Mountain, il vit, à mille pieds au dessus de sa tête, Danny Mann se dirigeant vers le monceau de pierres détachées (de la couleur desquelles la montagne a tiré son nom, la *Montagne pourpre*), et poussant devant lui un petit troupeau de chèvres, propriété de son beau-frère. Hardress se détourna de sa route, et entreprit la pénible ascension, — en partie parce que la difficulté offrait un soulagement à son esprit, et en partie parce qu'il désirait converser avec son serviteur.

Quoique le jour fût beau, et que le soleil égayât par instants la base de la montagne, son sommet était enveloppé de brouillard et mouillé par d'incessantes ondées. Le paysage à l'entour était solitaire, gigantesque, et d'une sévère aridité. La figure de quelque touriste à la recherche de merveilles, avec un guide portant son parapluie et son portefeuille, apparaissait à de longs intervalles parmi les ondulations moins prononcées du flanc de la montagne, et la longue route qui traversait la vallée obscure se réduisait à la largeur d'un petit sentier, Sur le côté opposé de l'énorme ravin, les rocs gris et nébuleux élevaient encore bien au-dessus leurs sommets tombant par débris. Des masses de brouillard blanc se rassemblaient entre leurs pics, et se portaient majestueusement en avant, empruntant au soleil sur son déclin mille teintes de pourpre et d'or. Quelquefois une ondée mêlée de pluie et de brouillard frappait dans le vide intermédiaire, comme le spectre d'un géant enveloppé dans son linceul, et

présentait à l'œil du spectateur cet aspect qui fournissait à l'imagination d'Ossian ses images romantiques. A l'une de ses extrémités, la gorge se perdait ténébreusement au milieu de monts sans nombre. Plus bas, elle ouvrait sur une plaine vaste et cultivée qui, de cette hauteur, ressemblait à une riche mosaïque de mille couleurs, et offrait un contraste frappant avec la stérile obscurité de la vallée solitaire. Lorsque Hardress approcha du sommet, cette scène de grandeur et de beauté fut ravie à sa vue par le brouillard qui s'interposait, et ne lui laissait de visible que le pic sur lequel il se trouvait, et qui avait l'air d'un îlot aride dans une mer de vapeur. Au-dessus de lui était un ciel bleu, interrompu par des masses de nuages, dans lesquelles les rayons du soleil se réfractaient avec des effets divers, suivant leurs degrés de densité et d'altitude. De temps en temps, tandis que Hardress avançait à travers la bruyère, un lourd coq de bruyère partant à ses pieds le défiait et faisait volte-face à l'autre côté de la montagne. Quelquefois aussi, lorsqu'il regardait par en bas, une rafale passagère tirait le voile de brouillard qui s'étendait entre lui et le monde, et faisait reparaître le tableau à ses yeux.

Son batelier vint à lui et le salua comme de coutume.

« Cela va bien pour vous, *master* Hardress, qui n'avez pas un troupeau de chèvres à chasser depuis ce matin. Mon cœur en est rompu, voilà ce qu'il est. Nous les mettons dehors à la première heure, et quoiqu'elles aient à manger en bas en abondance, elles ne s'arrêtent

jamais jusqu'à ce qu'elles soient en haut de la montagne; rien de moins ne serait à leur gré : comme bien des humains, elles veulent toujours monter, même quand ce n'est pas bon pour elles.

— Pas de remède,—grommelait Hardress, rêvant ;— et cependant la pensée d'endurer un tel sort est intolérable.

— Quelle belle journée ce serait pour aller sur l'eau, master ! — continuait Danny ; vous ne vous souciez donc plus de prendre une voile à présent, monsieur ?

— O Kyrle, Kyrle Daly, quelle vérité prophétique il y avait dans vos paroles ! Malheureux étourdi qui me suis jeté la tête la première ! Je voudrais que mes pieds se fussent attachés au foyer de ma mère, quand j'ai pensé pour la première fois à échapper à son contrôle, et à me marier sans sa sanction. » Il s'arrêta, se livrant à une rétrospection amère. «Ce ne sera pas sans rappel. Je ne le supporterai pas ! — exclama-t-il, sortant en sursaut de sa rêverie. — Je ne le supporterai pas, parce que je ne pourrai pas. Monstre ! monstre que je suis ! épouser l'une et courtiser l'autre ! Toutes deux maintenant sont trompées ; laquelle sera la victime ? »

Le démon se tenait à son oreille et chuchotait : « Ne t'inquiète pas ; des centaines d'hommes ont fait la même chose avant toi. »

« Si ferme que cette montagne tienne, et qu'elle ait tenu depuis cent ans peut-être, continua Danny Mann,— quand on regarde ces grosses pierres branlantes, qui

ont l'air d'avoir été rassemblées là par quelques géants d'autrefois, on se croirait à peine en sûreté à rester ainsi dessous, de crainte qu'elles ne roulent sur vous et ne vous mettent en miettes. N'est-ce pas, master Hardress ? »

Celui auquel cette supposition était adressée tourna machinalement ses yeux dans la même direction. Une sorte de satisfaction désespérée fut visible sur ses traits, lorsque l'idée de danger que Danny lui suggérait s'imprima dans son esprit. Le petit bossu aperçut et comprit à l'instant cette expression.

« Il y a une affaire qui vous tourmente, master Hardress ; je le vois assez clairement. Et ce n'est pas de maintenant, ni d'aujourd'hui, ni d'hier que je le vois. Y a-t-il quelque chose que Danny Mann puisse faire pour vous servir ? S'il y a quelque chose, dites un mot en ce moment, et je vous garantis que ce sera fait avant longtemps.

— Danny, dit Hardress après une pause, — je suis tourmenté en effet. J'ai été un fou, Danny, quand j'ai refusé d'écouter votre avis dans une occasion.

— Et c'est la fois que je vous ai dit de ne pas revoir Eily O'Connor.

— Oui.

— Je savais bien que ce serait ainsi. Je savais qu'Eily n'était pas une femme faite pour vous, master Hardress. Ce n'était pas dans la nature qu'elle le fût : elle, la fille d'un pauvre homme, sans argent, sans manières, sans instruction. Je vous ai dit cela, master

Hardress, mais vous ne vouliez m'entendre à aucun prix, et voilà ce qu'il en est maintenant.

— Bon, bon ! c'est fait, c'est fait ! dit Hardress avec humeur. J'ai été à blâmer, et j'en souffre.

— Sait-elle le tourment dont-elle vous est la cause ?

— Je n'ai pas pu le lui cacher. Je ne savais pas moi-même à quel degré était arrivé mon dégoût, jusqu'au moment où l'occasion s'est présentée de l'exprimer. Alors les paroles se sont élancées tout d'un coup, comme un torrent. Je lui ai dit ce que j'éprouvais : que je la haïssais, que j'étais dégoûté d'elle. Je ne pouvais plus m'arrêter. Mon cœur me reprochait la basse cruauté, l'ingrate brutalité de mon langage ; et cependant je ne pouvais m'arrêter. Je l'ai rendue misérable, et moi je suis maudit. Qu'y a-t-il à faire ? N'avez-vous d'habileté que pour prévenir le mal ?

Danny réfléchit un instant.

« Je ne me tourmenterais pas davantage d'elle, dit-il enfin ; je la renverrais chez son père, et il n'en serait pas plus que cela.

— Et de quel front paraîtrais-je devant mes honorables amis, quand ce vieux cordier viendrait demander justice pour son enfant insultée et se réclamer de la promesse conjugale ? Renverrai-je Eily chez elle, pour me donner la réputation d'un perfide scélérat ?

— Je ne songeais point à cela, dit Danny hochant la tête. *C'est un cheval d'une autre couleur.* Eh bien ! alors, je vais vous dire ce que je ferais. Payez son passage pour Québec, et mettez-la à bord d'un trois-mâts, sans souffler mot à personne. Je vais vous dire ce que

c'est, master Hardress. Faites pour elle comme pour ce gant que vous avez dans la main : ôtez-le comme vous l'avez mis, et, s'il est trop étroit, prenez le couteau.

— Que voulez-vous dire ?

— Prononcez seulement un mot, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, et je m'engage à ce qu'Eily O'Connor ne vous trouble jamais en rien. Ne me faites pas de questions ; seulement, si cela vous convient, ôtez ce gant et donnez-le-moi pour signe. Ce sera assez, laissez le reste à Danny. »

Une horrible sensation de peur et d'angoisse s'appesantit sur le cœur de Hardress, et le tint pendant une minute dans une agitation qui ne le laissait pas respirer. Il regardait ce petit être contrefait et hideux, avec une expression béante de terreur, comme s'il se trouvait en présence de Satan lui-même. Enfin, marchant sur lui tout à coup, il lui posa sur le cou sa main ouverte, contracta ses doigts jusqu'à ce que la figure du bossu devînt pourpre de sang, et le secoua comme s'il voulait faire sortir ses os de leurs emboitures.

« Scélérat ! — s'écria-t-il d'un ton rauque et véhément, qui donnait à ses paroles une effrayante profondeur, — dangereux scélérat et tentateur ! si jamais vous osez prononcer un mot, ou méditer une pensée de violence envers cette malheureuse créature, je vous déchirerai membre par membre entre mes mains.

— O master Hardress ! que mes mains restent attachées à moi, monsieur, si j'ai pensé à la moindre chose de mal !

— M'écoutez-vous bien, à présent ? Je parle sérieu-

sement. Respectez-la comme vous respecteriez la plus grande dame du monde. Faites sans murmurer ce qu'elle vous commande. Si je lui entends dire (et je la questionnerai là dessus) que vous avez tourné de travers sur elle un regard de ces yeux altérés de sang, ce sera votre dernier regard en ce monde.

— Oh ! que je meure dans le péché, master Hardress si jamais.....!

— Allez-vous-en ! Je suis bien aise que vous m'ayez ouvert les yeux. Je marche plus sûrement à présent. Mon cœur est plus léger. Nous sommes seuls ici ; le monde, le monde affairé, est caché au dessous de nous, et nous sommes seuls ici, à la face du ciel ouvert, sans toit ni murailles pour nous abriter, même en imagination, contre le blâme des anges qui nous considèrent. Nul autre que l'orgueilleux et insolent Lucifer ne pourrait songer à défier la Providence sur le seuil de sa propre région. Mais que vous soyez démon ou mortel, je vous méprise et je vous brave ; je repousse votre tentation sanguinaire. Je vous déclare, démon ou mortel, que mon âme abhorre également votre langage et vos gestes. Je puis être misérable et impie ; je puis jeter vers le ciel un cri de mécontentement et de murmure : mais jamais le cri du sang ne s'élèvera de la terre à cause de moi. Le sang ! le sang de qui ? le sien!! Grand Dieu ! grand Dieu, défendez-moi !!! » Il couvrit sa figure de ses mains, et se pencha quelques instants, dans une agitation effroyable ; puis se relevant soudainement et agitant vivement la main : « Allez-vous-en, allez-vous-en à l'instant et sortez de ma vue. J'ai choisi

mon sort. Mon cœur peut brûler des années dans ma poitrine, si je ne puis trouver d'autre moyen de le calmer. Je sais souffrir, mais j'ignore le crime. Encore une fois, — ajouta-t-il, serrant le poing et en menaçant son serviteur épouvanté, — encore une fois, faites attention à mes paroles et obéissez-y. »

Ainsi disant, il descendit la colline, et fut bientôt enveloppé dans le brouillard qui s'élevait, tandis que Danny restait là béant, et murmurait machinalement mille protestations solennelles : qu'il n'avait songéà rien de mal. Comme on peut le penser, plus de la moitié du discours frénétique de son maître lui avait été complétement inintelligible. Il finit par descendre à son tour, à demi fou de terreur et à demi étranglé.

XV

Le premières semaines de l'hiver s'écoulèrent rapidement, et Eily ne vit pas son mari, et ne reçut de lui aucun message. De moment en moment, sa situation devenait plus alarmante. A mesure qu'elle baissait dans la faveur du maître, son hôte et son hôtesse devinrent d'abord négligents et maussades, puis insolents. Jusqu'ici elle avait maintenu sa place dans l'estime de Poll, en pourvoyant de temps en temps cette virago de petites sommes d'argent, quoique

sa conscience lui dît que ces dons n'étaient point appliqués à un usage vertueux. Mais maintenant, ses fonds étaient bas. Hardress — et c'était par pur manque de mémoire — l'avait laissée presque entièrement dépourvue d'argent.

Enfin elle résolut de lui écrire, non dans le but d'obtenir un secours pécuniaire, mais pour lui soumettre, dans son simple langage à elle, la requête qu'on va lire :

« Mon cher Hardress,

« Ne me laissez pas seule ici pour tout l'hiver. Si Eily a fait quelque chose qui vous ait offensé, venez le lui dire ; mais souvenez-vous qu'elle est maintenant séparée de tout ami dans le monde entier. Même si vous êtes encore dans les mêmes idées que quand vous m'avez quittée, venez en tout cas, encore une fois, et laissez-moi retourner chez mon père. Si vous le désirez, personne autre que nous trois ne saura jamais ce que vous étiez pour votre

EILY. »

A cette lettre, qu'elle confia à Danny le lord, elle ne reçut aucune réponse. Plus d'une semaine après, ni Hardress ni son domestique n'avaient reparu au Cottage.

Dans cet intervalle, la situation était devenue plus pénible que jamais. Poll traitait la jeune femme avec une rudesse méprisante, et Phil commençait à lancer des allusions qu'il aurait été difficile de ne pas com-

prendre, au sujet de leur pauvreté et de l'injustice des gens qui leur jetaient des paresseux sur les bras, quand c'était tout ce qu'ils pouvaient faire de se suffire honnêtement à eux-mêmes. Mais Poll, qui possédait sur la dépense l'insouciance nationale, se tournait contre son mari, toutes les fois qu'il manifestait cette humeur avare; ce n'était point pour défendre Eily, mais pour dire des sottises à Phil sur sa petitesse, quoique elle-même recourût au même sujet d'invectives quand l'occasion se présentait. Ainsi la femme de Hardress Cregan, au lieu de commander en reine, comme cela lui avait été promis, était réduite à la situation pitoyable d'une dépendance sans sécurité et sans affection.

L'hiver, déroulant l'un après l'autre ses jours dans la stérilité et la tristesse, communiquait un air de grandeur et de majesté sévère au site sauvage qu'Eily habitait, et amenait à son seuil la première Noël qu'elle eût jamais passée seule. La veille de la fête la trouva attendant encore, anxieuse, le retour de son mari ou du messager. Le matin avait apporté une gelée noire, et Eily était assise devant un pauvre déjeuner. N'étant plus servie avec cette décence empressée qui avait distingué la conduite des Naughten tant qu'elle était restée en faveur, elle était maintenant obligée de se procurer et d'arranger elle-même ses aliments. Il n'y avait ni beurre ni crême, mais comme c'était une des grandes vigiles, un des jours de jeûne qu'elle observait avec une consciencieuse exactitude, ce luxe prohibé dans la circonstance ne lui faisait pas défaut.

Mais le jeûne ne proscrivait pas le sucre, et elle s'aperçut, avec quelque chagrin, que le sucrier aussi était vide. Elle se dirigea doucement vers la porte de la chambre, où elle s'arrêta un moment, son mouchoir placé devant sa joue, dans cette belle attitude qu'Homère attribue à Pénélope, « à l'entrée de la salle solidement construite ». Enfin elle leva le loquet et entr'ouvrit la porte, de quelques pouces seulement.

« Poll, — dit-elle d'une voix timide et douce, — savez-vous où est le sucre ?

— A sa place, je suppose. » Telle fut la réponse rude et peu cérémonieuse. La vérité est que Poll avait commencé, la veille au soir, à célébrer les fêtes, et s'était traitée avec quelques verres de punch chaud, dans la fabrication desquels elle avait consommé tout le sucre d'Eily. Il y aurait eu quelques sujets de consolation, si son caractère avait été adouci à proportion, mais il n'y paraissait pas.

« Il n'y en a pas, Poll, dit Eily.

— Eh bien ! qu'importe ? Ne pouvez-vous mettre double ration de crême dans le thé, et le boire sans sucre, pour une fois ?

— Mais c'est jour de jeûne.

— Eh bien ! alors, faites comme vous voudrez, je n'y peux rien. Je n'ai pas une cuillerée d'épicerie dans la maison, à moins d'aller la chercher, — chose que je ne me soucie pas de faire par une matinée comme celle-ci.

— C'est bien, Poll, je m'en passerai, — dit Eily, retournant à la table, et s'asseyant devant son breu-

vage amer (soit dit sans métaphore) avec la plus douce résignation.

— Donnez-moi de l'argent tout de suite, et, en allant à la ville pour la chandelle de Noël, je vous en achèterai, et du thé aussi.

— Mais je n'ai pas d'argent, Poll.

— Pas d'argent? Et n'est-ce pas sur vous que nous comptons pour acheter ce qu'il faut pour demain, un jour de Noël?

— Je n'ai pas un farthing.

— Ne m'avez-vous pas dit vous-même, il y a quelques jours, que vous me gardiez une demi-guinée?

— Je l'ai donnée à Danny. Je croyais avoir à temps d'autre argent pour vous. »

Ici Poll jeta violemment la porte, et vint se planter en face de la jeune femme effrayée, avec l'air et le geste d'une bacchante en furie.

« Et ce sont là les remercîments que je reçois? cria-t-elle d'une voix à faire trembler. Eh bien! allez chercher Danny, à présent, si vous avez besoin de votre déjeuner. » Et ainsi disant, elle prit deux coins de la nappe, et jeta tout le couvert dans la cheminée.

La peur et la surprise enlevèrent quelques instants à Eily la faculté de parler ou de se mouvoir. Mais quand elle vit Poll reprendre haleine et regarder autour d'elle, pour savoir quelle autre dévastation elle pourrait commettre, le sentiment de sa situation de faiblesse et d'abandon saisit tout à coup son esprit, et elle

retomba sur sa chaise, en proie à une violente attaque de nerfs.

C'est un état dans lequel une femme peut rarement en voir une autre sans émotion. Poll courut au secours d'Eily, accumulant tous les mots d'affectueuse condoléance et d'encouragement qui purent venir à sa bouche, la conjurant surtout de lui demander quoi que ce pût être au monde, et garantissant qu'elle le ferait aussitôt.

« Poll, — dit Eily, quand elle eut repris un certain degré de calme, — il y a une chose que vous pouvez faire pour moi, si vous le voulez, et qui me tirera de la plus grande détresse.

— Et qu'est-ce donc, ma chère, ma mignonne ?

— Me prêter un des poneys, et me procurer un enfant qui puisse me montrer le chemin de Castle-Island.

— Est-ce à vous en aller que vous pensez ?

— Je serai de retour demain soir. »

Eily dit ceci sans mettre dans son assertion aucune véhémence, et de l'air tranquille de quelqu'un qui n'a pas été accoutumé à ce qu'on doute de sa parole. Si irrésistible est la force de la simple vérité, que Poll ne conçut pas même le soupçon qu'elle pût avoir intention de la tromper.

« Quelle affaire vous appelle à Castle-Island, ma chère ?

— J'ai là un ami, un oncle, — dit Eily, les larmes lui montant aux yeux au souvenir de son vieux maître. — Je suis sûr, Poll, qu'il me secourra.

— Je crains que vous n'ayez envie de nous quitter, à cause de ce que je vous ai dit. N'y pensez plus. Restez ici tant que vous voudrez, et ne vous occupez de me rien donner. Je vais aller tout de suite vous acheter du sucre, si c'est ce dont vous avez besoin.

— Non, non, j'ai seulement besoin que vous fassiez ce que je vous ai dit. Je m'engage à vous mettre à couvert de tout blâme.

— Un blâme ! Le blâme de qui donc croyez-vous qui me fasse peur ? Je vais vous faire voir que j'agis comme cela me convient, et vous amener le poney sellé, et à la minute, encore. Mais vous n'avez rien mangé. Tenez, voilà d'autre pain ; prenez des forces pour la route, tandis que je vais être dehors. »

Eily, qui avait peu l'espoir de réussir si facilement dans sa requête, se mit à ses petits préparatifs, avec autant de hâte et d'animation que si elle avait découvert une manière soudaine de se délivrer de toutes ses anxiétés. Tandis qu'elle attachait les rubans de son chapeau et passait la robe la plus simple de sa malle, la perspective de voir son oncle remplissait son cœur d'une joie sans mélange. Si elle regardait en arrière, vers ce temps où son vénérable parent présidait à ses études du soir, ce n'était que pour tourner vite ses yeux vers l'avenir et espérer le prompt renouvellement de ces jours de bonheur.

Ayant terminé ses arrangements, et averti son hôtesse de ne pas mentionner son lieu de destination, dans le cas où Hardress viendrait au Cottage, elle commença son voyage. La personne que Poll Naughten lui

avait procurée pour guide était une robuste fille, qui portait un baril vide attaché à son dos, et enfermé dans la queue de sa robe qu'elle avait relevée sur ses épaules. Elle informa Eily qu'elle avait coutume d'aller chaque samedi à une ville éloignée de quatorze milles, et de revenir le soir avec le baril plein d'esprit. « Mais cette semaine, ajouta-t-elle, je suis obligé d'y aller deux fois, à cause du jour de Noël, qui tombe dans le milieu. »

— Et qu'est-ce que la personne qui vous emploie a besoin de tant de whiskey ? demanda Eily qui commençait à s'intéresser au sort d'une pauvre créature obligée à des courses si rudes.

— Ce qu'elle a besoin de tant de whiskey ? — s'écria la montagnarde, tournant avec surprise ses yeux noirs vers sa compagne de route. — Mais n'est-ce pas elle qui tient le cabaret au dessus du Gap? et qu'aurait elle à faire dans une place de cette sorte, sans une goutte de whiskey ?

— Et combien vous donne-t-elle pour un voyage si long ?

— Je suis payée de différentes manières, suivant les différents temps. Si je rentre par une soirée rude, je prends un verre du whiskey lui-même, de préférence à tout autre chose ; sinon, la maîtresse me donne chaque fois un penny.

— Un penny seulement !

— Un penny. C'est vrai que c'est trop peu, mais quand je lui en parle, elle me dit qu'elle peut le faire faire à moins. Ainsi je n'ai rien à dire, mais à m'acquitter de ce qu'on me commande. »

Eily s'arrêta quelques instants, comparant avec la sienne la situation de cette créature qui ne se plaignait pas. La balance des commodités extérieures au moins ne paraissait pas pencher du côté de la pauvre petite montagnarde.

« Et n'avez-vous d'autre moyen de vivre que celui-ci ? demanda-t-elle avec un intérêt croissant.

— Ah bien, par exemple ! pensez-vous que je vivrais avec un penny par semaine ? répondit la jeune fille qui commençait à ne pas se former une très-haute idée des facultés intellectuelles de sa compagne.

— Demeurez-vous chez votre maîtresse ?

— Non, je demeure avec mon vieux père. Nous avons un morceau de terrain pour les pommes de terre ; quelquefois je le bêche ; mais le plus souvent les jeunes gens de l'endroit viennent nous le bêcher, après leur journée faite, et je mets dedans la semence.

— Est-ce pour l'amour du père ou de la fille qu'ils prennent cette peine ?

— Pour l'amour, je pense, du Tout-Puissant, qui les a faits tous les deux. Pour leur peine, ils ont mes prières soir et matin.

— Votre père est-il tout à fait hors d'état de s'aider ?

— Oh ! loin de là. Il est tourneur ; il fait de petites boîtes, et des colliers, et mille choses de ce genre, avec l'arbousier et le chêne noir des Lacs, et il les vend aux Anglais et autres gens de qualité qui viennent voir les Lacs. Mais il lui est difficile de se procurer le bois, car ce n'est pas permis d'en couper du tout, et c'est seule-

ment ce que le vent a fait tomber qu'il peut prendre quand la saison des orages commence. Et puis, il y en a dans la ville de Killarney qui vendent plus que lui. Il n'arrive qu'à de pauvres affaires, après tout.

— Je m'étonne que vous n'ayez pas encore de fiancé, car vous êtes très-jolie et très-bonne. »

La jeune fille jeta un regard de côté et se mit à rire, en montrant une rangée de dents du plus pur émail.

Le regard semblait dire : « Est-ce tout ce que vous savez là-dessus ? » Mais les paroles furent différentes.

« Oh ! je ne me soucie pas des hommes, — dit-elle, d'un air demi-souriant, demi-coquet ; — ils sont tous trompeurs et brigands, je crois, même les meilleurs d'entre eux.

— Eh bien ! moi, je ne le croirais pas de ce beau jeune homme, en chemise bariolée, qui vous a fait signe tout à l'heure, comme nous passions : il a une bonne figure. »

La jeune fille rit de nouveau et rougit.

« Alors, vous allez avoir une confidence, dit-elle enfin. Si je croyais quelqu'un d'entre eux, il me semble que ce serait lui, Luke Kennedy, le batelier des Lacs. Mais je ne lui parle presque plus à présent.

— Pourquoi donc ?

— Oh ! il le sait bien, lui. Il m'a demandé, il y a quelque temps, de l'épouser et de quitter mon vieux père !

— Et vous avez refusé ? dit Eily, qui se sentait devenir cramoisie.

— Je vous l'ai dit, je lui ai à peine parlé depuis. Ce

serait beau, en vérité, s'il me faisait quitter le pauvre vieux père ! Ma mère qui est morte, et lui qui n'a que moi au monde ! A quoi pourrais-je m'attendre, si j'avais consenti à cela ? Si Luke m'aime, qu'il vienne le déclarer et le prouver à mon père ; sinon, il y a d'autres filles dans le pays, et il peut en choisir une autre que Mary. »

Chacune de ces paroles tombait comme un charbon brûlant sur le cœur d'Eily. Elle s'arrêta un instant, avec une émotion profonde ; puis, s'adressant à sa compagne :

« Vous avez raison, Mary ! vous avez bien raison. Ne laissez rien au monde, ne laissez l'amour d'aucun homme vous induire à oublier votre devoir envers votre père. Oh ! vous avez beau l'aimer, vous ne savez pas quelles pensées vous auriez, si vous deviez le quitter, comme vous dites. Ne vous laissez jamais tenter. Vous n'auriez ni chance de bonheur, ni paix, ni soulagement ; et si votre mari était dur pour vous, vous ne pourriez vous retourner vers lui pour être consolée. Mais je n'ai pas besoin de parler, vous êtes une bonne fille, et mieux faite pour me donner des conseils que pour écouter ceux que je puis vous offrir. »

A partir de ce moment, Eily O'Connor n'ouvrit plus la bouche, jusqu'à l'arrivée à Castle-Island. Les chandelles de la Noël étaient déjà allumées dans chaque cottage, et elle se décida à différer de voir son oncle jusqu'au lendemain matin.

XVI

Après une matinée âpre et glacée, le froid soleil du midi de la Noël trouva le père Edward O'Connor assis dans son petit parloir, devant un joyeux feu de tourbe. Une petite table était posée devant lui, et décorée d'un déjeuner fort simple, que les fatigues de la matinée ne rendaient pas peu appétissant. Le soleil donnait directement sur la fenêtre, fondant peu à peu le feuillage fantastique formé par le givre le long des vitres, et projetant son ombre sur le plancher. Le maître du lieu se tenait dans une posture méditative, attendant les œufs frais à la cuisson desquels Jim, le clerc, présidait à la cuisine. Sa tête était légèrement penchée, ses yeux fixés sur le combustible brûlant, sa lèvre inférieure un peu avancée, ses pieds étendus et croisés, et le livre petit et épais dans lequel il avait dit son office quotidien, à demi fermé dans sa main droite, un doigt laissé entre les feuilles pour marquer l'endroit. Le père Edward n'était plus un savant pâle et renfermé : il présentait maintenant les apparences d'un homme bien portant, le visage durci par la fréquente exposition aux vents de toute sorte et de toute heure, la charpente rendue ferme et vigoureuse par l'exercice incessant.

Son œil avait pris en même temps un certain caractère de sévérité, qui était plus que modifié par une nature de la plus tendre bonté.

Sur la table, près du petit plateau qui contenait le modeste déjeuner, était placé, dans un sac de toile, le montant des offrandes de Noël. Elles avaient été recueillies le matin, à la chapelle paroissiale, en couronnes, demi-couronnes et shellings. Et à cette occasion, le père Edward avait adressé à ses paroissiens des remercîments de leur libéralité, — la compensation semi-annuelle de ses fatigues et dérangements, de ses nuits sans sommeil et de ses jours sans repos, s'élevant à une somme non moindre que treize livres quatorze shellings.

« Il y a de quoi être dans l'admiration, monsieur, — dit Jim, le clerc, qui entra vêtu d'un vieux costume noir du père Edward, posa les œufs sur le plateau, et recula à la distance voulue par le décorum, — il y a de quoi être dans l'admiration, de voir quelle troupe de gens est là dehors, dans la cuisine, venant chercher de l'argent.

— Ne leur ai-je pas dit, la dernière fois, que je ne paierais plus jamais une note le jour de Noël ?

— C'est précisément ce que je leur ai dit, monsieur. Mais la réponse qu'ils m'ont faite, c'est qu'ils sont venus d'une grande distance, et que cela leur prendrait encore une journée s'ils étaient obligés de revenir demain. »

Le père Edward, d'un air de perplexité et de chagrin, enlevait le haut de son œuf, en jetant un regard alter-

nativement au sac et à son clerc. « C'est dur, Jim, dit-il enfin, qu'ils ne veuillent pas seulement accorder à un homme la satisfaction de garder tant d'argent en sa possession un seul jour, et de s'amuser à se figurer qu'il lui appartient. Je soupçonne que je suis condamné à n'être rien qu'un pur et simple agent par rapport à ces treize livres quatorze shellings, à les recevoir et à les verser tout d'une haleine.

— Précisément ce que j'étais moi-même en train de penser, monsieur, dit Jim, secouant la tête.

— Eh bien ! je crois que je ne dois pas prendre à ces pauvres gens une journée de travail, Jim, s'ils sont venus de si loin. Ce serait un peu pharisaïque, je crains. »

Jim ne comprit pas ce mot, mais il s'inclina d'une façon qui signifiait : « Tout ce que dit Votre Révérence doit être bien. »

« Qui sont-ils ? reprit le prêtre.

— Il y a Luc Scandon, le cordonnier, pour vos souliers, monsieur, et Reardon, le forgeron, pour avoir ferré le poney ; et Myles-na-Coppaleen comme on l'appelle, pour le prix de la petite « créature » et l'imprimeur, pour la souscription de Votre Révérence au *Kerry Luminary*, et Rawley, le charpentier, pour les réparations de l'autel ; et...

— Halte-là ! il faut qu'il règle cela avec les paroissiens. Mais les autres ? voyons. Pour m'avoir chaussé, quinze shellings ; et treize pour avoir chaussé mon poney. Bon ! Le prix de la « petite créature, » comme vous dites, sept livres dix (et elle les vaut bien) ; et enfin, l'homme au journal, deux livres.

— Mais pas tout à fait *enfin*, dit Jim, car il y a le tailleur.....

— Seize shellings et trois pence. Jim, Jim ce sera une grande réduction sur les treize livres quatorze.

— Précisément ce que j'étais moi-même en train de penser, monsieur, dit le clerc.

— Mais il faut qu'ils aient leur argent. Eh bien ! apportez-moi leurs notes, et faites mettre à tous un acquit au bas. »

Sortie de Jim.

« Les voilà toutes, monsieur, dit-il, revenant avec un paquet de papiers salis et déchirés ; et Myles Murphy dit que la convention pour le poney était sept livres dix et un verre de whiskey, et que jamais il n'a vu matinée où il n'aurait plus volontiers fait remise du verre à Votre Révérence, qu'une matinée glacée comme celle-ci.

— Donnez-le-lui, Jim. C'était un *item*, dans le marché, qui s'était échappé de ma mémoire. Et lorsque vous le lui donnerez, prenez la bouteille et régalez-les tous à la ronde : ils ont une route froide devant eux.

— C'est ce que je pensais, monsieur, » dit Jim.

Le père Edward vida le sac, et mit l'argent par tas de diverses sommes, montant de toutes les notes. Quand il eut fini, il prit dans une main les quelques shellings qui restaient, les rejeta dans le sac vide, les fit un peu tinter, sourit et secoua la tête. Jim sourit et secoua la tête par sympathie.

— « Il est plus facilement vidé que rempli, plaise à Votre Révérence, » dit-il avec un soupir.

« N'était-ce pour l'honneur et la dignité, — se dit le père Edward, après que son clerc eut de nouveau quitté la chambre, — mon humble vicariat de Saint-John était préférable à cette grande charge dans un si triste lieu. Une habitation tranquille, de bons seigneurs, des heures d'instruction régulières, et la société de mes plus anciens amis: en regard de cela, que pouvait-il y a voir de moins désirable qu'une froide petite maison sur un penchant de montagne, l'exclusion totale de la société des miens, et un effroyable accroissement de responsabilité ? O monde ! monde ! tu es une grande voiture publique avec des fous pour voyageurs, un gros morceau de terre rond à la surface duquel les hommes cherchent la paix et ne la trouvent que quand ils sont dessous. Ne donnerais-je pas, en ce moment, ces treize livres quatorze shellings, pour être assis une fois encore sur ma chaise accoutumée dans cette petite chambre, le bruit des rues s'éteignant lorsque le soir tombait, et ma pauvre petite Eily me faisant la lecture près de la fenêtre, — comme autrefois, aussi simple, aussi innocente, aussi heureuse et aussi soumise qu'alors ? Certes, je les donnerais, et davantage, si j'avais davantage. Pauvre Mihil ! Ah ! Eily ! Eily ! que tu m'as trompé ! Bon, bon ! le vieux Mihil dit que je suis trop prompt à lui prêcher la patience : il faut que je tâche moi-même de la pratiquer. »

A ce moment, la porte du parloir s'ouvrit de nouveau, et Jim introduisit encore une fois sa tête.

« Une jeune personne, monsieur, qui est à la porte, et aurait besoin de vous voir, s'il vous plaît.

— Qui est-ce ? que veut-elle ? se confesser, je suppose ?

— Précisément ce que j'ai pensé, monsieur.

— Pourquoi donc n'est-elle pas allée à la chapelle, hier, que je suis resté au confessional jusqu'à dix heures du soir ?

— C'est justement ce que je lui ai dit, monsieur, et elle ne trouve rien à répondre, sinon qu'elle a besoin de vous voir.

— Mais qui est-ce ? Ne la connaissez-vous pas même de vue ?

— Non, monsieur ; elle tient sa tête baissée, et son mouchoir devant sa figure. Je me baissais aussi pour voir en dessous, mais à mesure elle se baissait encore davantage, et me laissait aussi avancé qu'auparavant.

— Faites-la entrer, dit le père Edward ; mais je n'aime pas ce mystère. »

Le clerc sortit, et rentra immédiatement, introduisant, avec maint regard curieux et défiant, la jeune personne dont il avait parlé. Le père Edward invita celle-ci à prendre un siége, puis dit à Jim d'aller donner au poney sa ration de l'après-midi. Il se livra à un examen préliminaire de sa visiteuse. Elle était jeune et bien faite, enveloppée d'un manteau bleu et d'un chapeau qui étaient disposés de manière à la cacher complétement lorsqu'elle s'assit.

« Eh bien ! ma bonne fille, — dit le prêtre d'un ton encourageant, — quelle est l'affaire qui vous amène près de moi ? »

La jeune femme resta quelques instants silencieuse ;

ses vêtements remuaient, comme agités par un mouvement convulsif du corps. Enfin, se levant et s'approchant en chancelant du prêtre étonné, elle s'agenouilla tout à coup devant lui ; puis s'écria, en découvrant sa figure et éclatant en larmes et en sanglots :

« O mon oncle Edward ! ne me reconnaissez-vous pas ?

L'oncle se leva d'un bond. Pendant quelques instants, la surprise le tint silencieux et presque sans respiration. Enfin il se pencha sur elle, la considéra avec attention, la releva, la mit sur une chaise où elle resta complétement passive, reprit son propre siége, et couvrit sa figure avec sa main. Eily, plus affectée par ce silence que par les reproches les plus amers, sanglotait de plus en plus violemment.

« Ne pleurez pas, ne vous affligez pas ainsi, — dit le père Edward sans colère, mais avec froideur. — Cela ne sert à rien. Que le Seigneur vous pardonne, enfant ! Ne pleurez pas. Ah ! Eily O'Connor, jamais je n'aurais cru que nous fussions destinés à nous retrouver ainsi !

— J'espère que vous me pardonnerez, mon oncle, — sanglota la pauvre femme. — J'ai fait pour le mieux, en vérité.

— Pour le mieux ! répéta le prêtre, la regardant pour la première fois avec quelque sévérité. — Vous me mécontenterez, Eily, si vous dites encore cela. J'espérais que, perdue comme vous l'êtes, vous veniez à moi, du moins, en toute humilité et pénitence... seule consolation à laquelle vos amis puissent encore aspirer .... Mais le

premier mot de vous que j'entends est une excuse... une justification de votre crime. Vous avez fait pour le mieux ! Ne vous souvenez-vous plus, Eily, d'avoir jamais lu dans ce livre que j'avais coutume de vous expliquer autrefois, — ne vous souvenez-vous pas que les excuses de Saül ont empêché son repentir d'être agréé ? Ou voulez-vous imiter son exemple ? Vous avez fait pour le mieux, après tout ! Je ne parle pas de mes propres souffrances depuis la malheureuse affaire ; mais il y a votre vieux père, — je suis fâché de blesser votre sensibilité, mais c'est un devoir de vous faire connaître l'étendue de votre crime, — votre vieux père n'a pas joui d'un seul moment de repos depuis que vous l'avez quitté. Il était avec moi, il y a huit jours, pour la seconde fois depuis votre départ, et de ma vie je n'ai été plus épouvanté. Vous pleurez, mais vous pleureriez plus amèrement si vous le voyiez. Dans le temps où vous étiez ensemble, et moi près de vous, c'était un bon père pour vous, et c'était aussi un heureux père. Maintenant, c'est un effroyable squelette. Est-ce pour le mieux cela, Eily ?

— Oh ! non, non, je n'ai pas voulu dire que j'aie bien agi, ni même dans une bonne intention. Je voulais seulement dire que ma conduite n'était pas tout à fait si coupable qu'elle pouvait paraître.

— A en juger par votre propre aspect, Eily, on dirait que ses effets n'ont amené beaucoup de bonheur ni d'un côté ni de l'autre — continua l'oncle d'un ton compatissant. Tournez-vous du côté du jour : vous êtes bien maigre et bien pâle. Pauvre enfant ! pauvre en-

fant ? oh ! pourquoi avez-vous fait cela ? Qu'est-ce qui peut vous avoir induite à perdre votre santé, à vous écarter de votre devoir, à détruire le repos de votre père et votre propre réputation, tout cela en un seul jour ?

— Mon oncle, il y a un point d'où je crains que vous ne tiriez une trop rigoureuse conclusion. J'ai été, je le reconnais, très-ingrate envers vous, envers mon père, et très-coupable aux yeux de Dieu : mais je ne suis pas toutefois une créature aussi misérable que vous paraissez le croire. La désobéissance, — ajouta-t-elle en passant d'une pâleur mate au cramoisi le plus foncé — la désobéissance est le péché le plus grave dont j'aie à m'accuser.

— Quoi ! s'écria le père Edward, dont les yeux brillèrent d'un joie soudaine. Êtes-vous donc mariée ?

— J'étais mariée un mois avant de quitter mon père. »

Le bon prêtre sembla plus profondément ému par cette nouvelle que par tout le reste de la scène. Il cligna à plusieurs reprises ses paupières, afin de dissiper l'humidité qui commençait à couvrir les prunelles; mais cela ne réussit pas, la fontaine avait été ouverte, elle jaillit en un torrent trop abondant pour pouvoir être arrêté, et l'excellent homme cessa la lutte. Il tendit la main à Eily, secoua la sienne fortement et longuement, en disant d'une voix que l'émotion rendait rauque et brisée :

« Bien, bien, Eily, c'est beaucoup. Ce n'est pas tout, mais c'est beaucoup. La supposition générale était différente. Je suis très-content de cela, Eily, ce sera un soulagement pour votre père. »

Il lui pressa de nouveau la main, et la serra affectueusement, tandis qu'Eily pleurait sur la sienne comme une enfant.

« Et où demeurez-vous maintenant, Eily ? où.... qui est votre mari ? »

La jeune femme parut peinée de ces questions, et après quelques instants d'embarras, elle dit :

« Mon cher oncle, je ne suis pas libre de vous répondre à présent. Mon mari n'a pas connaissance de ma démarche, et je n'ose songer à dire ce qu'il m'a commandé de tenir secret.

— Encore du mystère! fit le prêtre se levant et marchant de long en large dans la chambre, les mains derrière le dos, tandis qu'une expression sévère paraissait dans ses yeux. — Je le répète, je n'aime pas cette affaire. Pourquoi votre mari affecte-t-il cette profonde dissimulation ? Est-il pauvre ? votre père se réjouira qu'il n'y ait rien de pire. Craint-il le ressentiment de vos amis ? qu'il nous ramène notre Eily et il sera reçu avec des bras ouverts comme ceux de la charité. Qu'est-ce donc, si ce n'est une conscience coupable, qui peut le rendre si désireux de mystère ?

— Je ne puis vous donner ses raisons, mon oncle, — dit-elle timidement, — mais, en vérité, ce n'est rien de ce que vous supposez.

— Eh bien ! et comment vivez-vous, alors, Eily ? Avec sa famille, au milieu de ses amis, ou non ? Si vous ne voulez pas dire où, vous pouvez au moins dire comment.

— Ce n'est pas que je ne *veux* pas, oncle Edward,

c'est que je n'*ose* pas. Mon premier acte de désobéissance m'a coûté assez cher, et je n'ose pas en essayer un second.

— Bon, bon, fit-il un peu contrarié. Vous avez plus de logique que je ne croyais. Je ne dois pas vous presser davantage sur ce chapitre. Mais quelle vie menez-vous ? Où entendez-vous la messe le dimanche ? Et l'entendez-vous seulement d'une façon régulière ? »

La tête baissée d'Eily et son long silence répondirent négativement.

« Allez-vous à la messe au moins chaque dimanche ? Vous aviez l'habitude de l'entendre tous les jours, et une bénédiction est tombée sur vous et sur votre maison tant que vous avez fait ainsi. Maintenant l'entendez-vous même le dimanche ? »

Le silence continua.

« L'avez-vous entendue un seul dimanche depuis que vous avez quitté la maison ? » demanda-t-il avec un étonnement croissant.

Elle répondit, dans un souffle qui passa à peine entre ses dents :

« Pas un seul. »

Le bon prêtre leva les mains au ciel et les laissa retomber immobiles à ses côtés.

« O pauvre enfant ! s'écria-t-il, que le Seigneur vous pardonne vos péchés ! Il n'est pas étonnant que vous soyez confuse, et effrayée, et silencieuse. »

Une pause de quelques minutes s'ensuivit et fut interrompue par le prêtre.

« Et quel était votre but en venant me trouver, alors,

s'il n'était en votre pouvoir de me rien dire qui pût me mettre à même de vous porter secours ?

— Je venais dans l'espoir que vous voudriez bien, d'une meilleure manière que tout autre, faire savoir à mon père ce que je vous ai dit, et l'informer en outre qu'il ne se passera pas longtemps, je l'espère, sans qu'il me soit permis de lui demander pardon, par ma propre bouche, de tout le chagrin que je lui ai causé. J'ai craint le refus de mon mari si je lui avais demandé la permission de faire ce voyage. Mais, en retournant, je vais, si je peux, lui persuader de venir ici avec moi cette semaine. »

Le père Edward laissa de nouveau une pause considérable, puis il s'adressa à sa nièce avec une profonde gravité de voix et de manière.

« Eily, dit-il, une éclatante lumière s'est faite pour moi sur votre situation. Je crains que cet homme en qui vous vous confiez tant et si généreusement, et à la volonté duquel vous montrez une obéissance si parfaite, ne soit pas un homme à qui l'on doive se fier ni obéir. Vous avez épousé, je crois, quelqu'un qui n'est pas fier de sa femme. Restez avec moi, Eily, je vous le conseille, — je vous avertis. Il ressort de vos propres paroles que cet homme est déjà un tyran ; il ne vous aime pas, et, de despote, il peut devenir dangereux. Restez avec moi, et écrivez-lui. Je ne juge pas l'homme, je parle d'après des probabilités générales, et ces probabilités montrent la prudence de la conduite que je vous conseille.

— Je n'ose pas... je ne pourrais pas, je ne voudrais

pas agir ainsi. Vous ne vous êtes jamais mépris sur un caractère comme sur celui dont vous parlez. Quand même je n'aurais aucune crainte, j'aime bien trop mon mari pour le traiter avec si peu de confiance. La première fois que nous nous verrons, mon oncle, vous comprendrez toutes mes appréhensions. A présent, je n'en puis dire davantage.... Le temps se passe, — ajouta-t-elle en regardant le soleil qui traversait d'un rayon plus faible et plus oblique la petite chambre du presbytère.... — Je me suis engagée à rentrer ce soir. Adieu, mon cher oncle. J'espère vous ramener bientôt une nièce dont vous serez plus content qu'en la quittant aujourd'hui. Fiez-vous encore à moi trois ou quatre jours, et Eily n'aura plus jamais de secret pour son oncle ni pour son père.

— Adieu, mon enfant, adieu, Eily, dit le prêtre très-ému... Attends, attends! — s'écria-t-il, une pensée soudaine lui traversant l'esprit. — Viens ici, Eily, un instant! » Il prit le sac de toile que nous connaissons, et versa dans sa main le reste de ses redevances. « Eily, dit-il avec un sourire, il y a longtemps que l'oncle Edward ne t'a fait de présent de Noël : en voici un. Ouvre tes mains donc, si tu ne veux pas m'offenser. Adieu, adieu, pauvre chère enfant. » Il l'embrassa sur les deux joues, puis, comme s'il se reprochait un excès d'indulgence, il ajouta d'un ton plus austère : « J'espère, Eily, que c'est la dernière fois que je me sépare de ma nièce sans être en état de dire son nom. »

Eily n'eut d'autre réponse que ses larmes, qui étaient

du reste l'argument le plus persuasif qu'elle pût employer.

« C'est une bonne petite créature, après tout, — se dit le père Edward, quand sa nièce eut quitté la maison — une petite créature affectueuse et simple. Mais j'étais en droit d'être sévère avec elle, — ajouta-t-il, se rendant en ceci un témoignage supérieur à la vérité ; — sa conduite méritait la sévérité, et j'ai eu raison de l'exercer comme je l'ai fait. »

Ainsi disant, il retourna à sa chaise près du feu, et reprit la récitation de son office interrompu.

XVII

« Vous vous êtes perdu ! » dit tristement mistress Cregan à son fils, lorsqu'il vint la rejoindre, pâle et défait, dans le parloir où était servi le déjeuner.

« — Perdu ? répéta Hardress en passant sa main sur son front alourdi, comme pour dissiper d'étranges pesanteurs.

— Malheureux enfant ! si c'était seulement à mes yeux que vous vous fussiez montré dans cet état ! Mais aux yeux d'Anne ! Vous avez tout oublié, apparemment; mais je ne suis pas près, moi, d'oublier cette horrible nuit ! Je rentrais du bal avec votre cousine. Je n'entends plus sortir de la salle à manger que les derniers

bruits de l'orgie quotidienne : M. Cregan, M. Creagh, M. Connolly, arrivaient au degré où Mike a mission de venir les prendre et les emporter dans leurs chambres. Il n'y avait rien là qui pût m'étonner. Mais dans mon salon, le lieu respecté jusqu'ici, votre batelier était assis dans mon fauteuil, et vous buviez, et vous chantiez ensemble. Pour comble de malheur, Anne m'avait devancée, tandis que je donnais au cocher mes derniers ordres, et lorsque j'entrai, vous aviez déjà eu le temps de l'insulter, en louant grossièrement sa beauté, et en voulant la forcer de danser avec vous. »

Hardress avait tout oublié, en effet. Cette révélation parut tellement l'anéantir, que sa mère crut devoir l'encourager plutôt que de continuer à l'accabler sous ses torts.

« Si vous avez quelque désir de recouvrer une portion de l'estime que vous avez perdue, reprit-elle, voici le moment. Anne est seule dans le salon, et j'ai obtenu d'elle de vous voir quelques minutes. Elle retourne dans deux ou trois jours à Castle-Chute, où elle doit passer les fêtes de Noël : et, à moins que vous ne réussissiez à faire votre paix avant son départ, je ne sais combien la guerre peut durer.

— Oui, — dit le jeune homme avec une expression de profonde angoisse, — j'irai la trouver au lieu même où j'ai osé l'insulter... Insulter Anne Chute ! Quand même ma cervelle eût éclaté, quand même la folie, au lieu de l'ivresse, eût mis un bandeau sur ma raison, j'aurais cru que mon cœur du moins m'aurait dirigé. Ma mère, ne me demandez pas de la revoir *là*. Je me

déchirerais moi-même de fureur. Jamais je ne me pardonnerai, comment alors puis-je espérer son pardon ?

— Allez, allez! Ces paroles pourraient beaucoup, si elles étaient adressées à qui il faut. Allez la trouver.

— J'y vais! — dit-il, — serrant les dents et se levant d'un air de résolution forcée. — Je sais que c'est rechercher ma perte, hâter et confirmer mon horrible destinée; et cependant je vais aller la trouver. Je ne puis vous décrire la sensation qui en ce moment attire mes pieds dans la direction du salon. Il y a un démon qui me conduit et un démon qui me pousse, et je le vois clairement, et cependant je ne puis faire autrement que d'y aller. Le chemin est la torture, et le terme est l'enfer, et je le sais, et je vais ! Et il y a un doux esprit, un ange tremblant et compatissant, qui voudrait me détourner, avec ses belles mains pâles, et qui s'efforce dans sa bonté de me montrer un visage sévère, et qui m'indique ce chemin des collines... Ma mère, ma mère! Le jour peut venir où vous souhaiterez qu'un charbon ardent ait brûlé vos lèvres, avant que vous m'ayez dit: Allez la trouver !

— Que signifie cela? demanda mistress Cregan avec une surprise qui n'était pas sans irritation.

— Eh bien! eh bien! N'y vais-je pas? N'ai-je pas dit : J'y vais? N'est-ce pas assez de me soumettre à tout? Ne puis-je parler? Ne puis-je exhaler un peu ma folie? Mon cœur éclatera, si je fais ces choses en silence.

— Allons, Hardress, vous êtes un prétendu par trop impressionnable.

— Un... quoi ? s'écria-t-il en bondissant, et avec une violence de ton et d'expression qui fit tressaillir sa mère.

— Bah ! un cousin, alors, un bon et aimable cousin.... mais trop impressionnable.

— Non, non, s'écria Hardress ; je ne suis pas encore condamné. La sentence est suspendue sur ma tête, mais elle n'est pas encore prononcée ; le crime du sang est voulu, mais il n'est pas enregistré. Ma mère, ayez patience ! je ne veux pas, je ne peux pas, je n'ose pas voir Anne ce matin. » Et il retomba sur sa chaise.

Mistress Cregan, qui attribuait toutes ces manifestations de répugnance et de remords au souvenir de quelque promesse rompue ou de quelque attachement juvénile abandonné, fut surprise de l'intensité qu'elles prenaient de jour en jour.

« Mon cher Hardress, — dit-elle en posant affectueusement la main sur son épaule, — mon enfant chéri, vous vous affligez trop sérieusement. Dites ce que vous voudrez : il ne se trouve guères, dans les chaumières irlandaises, de natures capables de souffrir aussi vivement en éprouvant une déception, que vous en l'infligeant.

— Croyez-vous, ma mère ?

— Soyez-en sûr. Et puis, pourquoi vous torturer l'esprit, au sujet de cette entrevue ? N'est-ce pas une chose toute naturelle pour un gentleman que de s'excuser poliment auprès d'une femme, quand il l'a offensée sans intention ? Si vous avez blessé votre cousine, quel crime peut résulter d'une simple démarche d'homme bien né ?

— C'est vrai, c'est très-vrai. Il y a une influence qui me pousse, et je vais y obéir. Mais poliment! poliment! si je pouvais m'arrêter à ce point! C'est impossible. Je deviendrai d'abord fou, et bientôt démon. Mais vous avez raison, et je vous obéis, ma mère. »

A ces mots, il sortit de la chambre, avec une sorte de calme désespéré, et mistress Cregan entendit le même pas lourd et abattu se continuer le long du vestibule qui conduisait à la porte du salon.

Le jeune homme entra, d'un air de tranquillité douloureuse, dans le salon où sa cousine l'attendait; — ayant à peu près l'air d'un musulman croyant, qui se prépare à rencontrer un chagrin prédestiné. Il remarqua — et son pouls se précipita à cette vue, — que les yeux d'Anne étaient entourés d'un léger cercle rouge, comme si elle avait pleuré. Elle se leva et lui adressa un salut assez réservé — froideur qu'elle se reprocha dès qu'elle eut pu observer sa pâleur et sa tristesse.

« Vous voyez à quel point toute honte m'a quitté, dit-il en s'efforçant de sourire, — je ne me cache même pas. Existe-t-il une excuse qui puisse être acceptable, après cette dernière nuit? »

Miss Chute hésita, et parut légèrement embarrassée. « Elle n'en cherchait aucune pour elle-même, répondit-elle; mais elle serait bien aise d'apprendre quelque chose qui pût expliquer la scène extraordinaire dont elle avait été témoin.

— Vous êtes surprise, dit Hardress, que je puisse ainsi me réduire à l'état de brute? Mais l'ivresse n'est pas

toujours un péché volontaire, pour qui se trouve, après dîner, avec des hommes tels que Creagh, Connolly et..... » Il n'ajouta pas : et mon père

— Mais quand vous vous êtes aperçu où l'on vous conduisait....

— Quand je m'en suis aperçu, j'ai quitté la table — moi et le jeune Geoghegan. Mais ils se sont tous levés comme un seul homme, et, fermant la porte, ils ont juré que nous ne bougerions pas, et ont été jusqu'à tirer leurs épées. Sur mon honneur, je ne crois pas que nous aurions pu quitter la salle dans l'état parfaitement sain où nous nous sentions alors, sans qu'il y eût eu du sang de versé.

— J'ai appris ce matin ces circonstances, et, connaissant de quoi sont capables le batailleur Connolly et le duelliste Creagh, j'admets qu'elles modifient la situation. Mais ces gentlemen, qui tiraient leurs épées contre vous, vous avaient-ils fait promettre de continuer à boire, après les avoir quittés, et d'amener Danny dans le salon pour vous faire société?

— Et d'insulter ma cousine? ajouta Hardress. Non, ici ma culpabilité commence, et, à moins que votre miséricorde ne vienne à mon secours, il me faut en porter tout le poids.

— Si vous voulez savoir la vérité, Hardress, — dit Anne, quittant sa réserve pour une expression de grande franchise, — ce n'est pas seulement l'offense, ou, comme vous la qualifiez, l'insulte de cette nuit, qui m'inquiète et qui m'afflige. Toute votre conduite, depuis longtemps, est une énigme continuelle, une pé-

nible série de méprises de ma part, et de..... d'inconséquences, je ne veux rien dire de plus dur... d'inconséquences de la vôtre. Toutes vos manières ont changé depuis que nous nous sommes rencontrés ici, et le changement n'est pas en votre faveur. Je ne puis vous comprendre; je semble vous causer de la peine, surtout quand cette intention est le plus loin de moi, et je ne saurais vous dire toute mon affliction à ce sujet. »

Hardress tenait les yeux fixés sur elle, pendant qu'elle parlait, et il resta quelques instants sous l'empire d'une admiration silencieuse et enivrante. Quand elle se tut, et tandis qu'une douce anxiété, répandue sur ses traits, leur donnait un charme de plus, il s'approcha et dit :

« Est-il possible, Anne, que la conduite d'un être si indigne puisse vous affecter aussi profondément que vous l'exprimez? Croyez-moi, Anne, il n'y a dans mon langage ni emphase ni délire, si je vous déclare que j'aimerais mieux m'étendre là et mourir à vos pieds, que de vous causer une seule pensée pénible, ou de paraître dédaigner vos sentiments.

— Oh! monsieur, — dit Anne d'un air plus offensé que de coutume, — je ne puis entendre de nouveau ce langage. Vous devez vous rappeler combien les conversations de ce genre se sont toujours terminées péniblement. »

L'ivresse de la passion n'est pas moins absolue ni moins absorbante que celle qui provient de causes plus grossières. Hardress n'était pas plus capable de penser et de réfléchir à cette heure, que pendant les excès de

la nuit précédente. Il s'abandonnait lentement, mais sûrement, au délire toujours croissant ; et peu à peu il oubliait tout, excepté l'inexprimable bonheur qui semblait se précipiter vers lui.

« Anne, — dit-il avec une grande anxiété de voix et d'expression,—que cela aussi devienne l'objet de votre pardon. Vous dirai-je un secret? Vous donnerai-je la clé de ces inconséquences embarrassantes, la solution de cette longue énigme dont vous vous plaignez ? Je ne puis pas plus renfermer en moi ce secret que je ne pourrais arrêter un torrent.... *Je vous aime !* Cela explique-t-il tout ? Si vous êtes satisfaite de l'explication, ne me cachez pas vos pensées. Dites-le avec bonté, dites-le généreusement. Je ne vous demande aucune parole qui puisse vous faire rougir. Si vous n'êtes pas mécontente, dites seulement que vous me pardonnez, et ce mot sera le signe de mon bonheur. »

Il s'arrêta, et miss Chute, détournant la tête et lui tendant la main, dit d'une voix basse, mais distincte :

« Hardress, je suis satisfaite, je vous pardonne. »

Hardress tomba à ses pieds, et baigna de larmes la main qui lui avait été abandonnée.

« Un moment ! un moment de patience, ma bonne, ma douce Anne ! — dit-il, une pensée s'élevant brusquement dans son esprit. — Je voudrais faire passer deux lignes à ma mère. Elle est là, et..... Ah ! »

Un changement soudain eut lieu dans son aspect. En parlant d'écrire à sa mère, il avait tiré de la poche de son gilet un crayon et une lettre dont il arracha le

revers. L'écriture arrêta ses yeux, et il regarda les premiers mots. C'étaient ceux-ci :

« Si Eily a fait quelque chose qui vous ait offensé, « venez le lui dire ; mais souvenez-vous qu'elle est « maintenant séparée de tout ami dans le monde en« tier. Même si vous êtes encore dans les mêmes idées « que quand vous m'avez quittée, venez en tout cas, « encore une fois, et laissez-moi retourner chez mon « père..... »

Tandis que ses yeux parcouraient ces lignes, sa figure subissait une décomposition qui remplit de terreur le cœur d'Anne. L'apparition de Banquo au milieu de la fête ne put jeter un remords plus poignant dans l'âme de son meurtrier, que ces simples lignes dans le cœur de Hardress. Il tenait le papier tendu devant lui, à la longueur de son bras. Ses joues devenaient blêmes, son front se mouillait, les muscles de ses membres s'affaissaient et tremblaient de peur. Son angoisse était encore accrue par l'ignorance totale de la façon dont cette lettre avait pu venir en sa possession. En effet, Danny la lui avait remise pendant la soirée de l'ivresse; il l'avait jetée dans sa poche sans la lire, et ce souvenir s'était perdu avec tous les autres, dans le sommeil de brute qui avait suivi.

« Hardress ! qu'y a-t-il? pourquoi tremblez-vous? dit Anne avec une inquiétude extrême.

— Je ne sais, Anne, je crois qu'il y a ici du sortilége. Je suis destiné à vivre d'une vie ensorcelée. Je ne me suis jamais imaginé que je touchais au seuil du bonheur, sans que quelque bouleversement cruel, quelque noire

métamorphose, n'ait atteint ma joie et n'en ait fait un songe trompeur. Ç'a été toujours de même dans mes moindres comme dans mes plus hautes espérances. Il faut que ce soit mon destin. Tout à l'heure je croyais être entré en possession du bonheur, et voyez comme il s'est promptement évanoui.

— Evanoui ?

— Oui, évanoui, et pour toujours ! N'étions-nous pas comme une seule âme ? Ne mêlions nous pas nos soupirs ? Ne mêlions-nous pas nos larmes ? Votre main n'était-elle pas dans la mienne, et ne croyais-je pas sentir nos esprits s'unir dans une inséparable union? Et maintenant, — soyez témoin pour moi contre mon sort, — avec quelle soudaineté et quelle violence nous avons été arrachés l'un à l'autre ! Combien vite un gouffre s'est ouvert à nos pieds, pour séparer nos cœurs et nos destinées, désormais et pour toujours !

— Pour toujours ! répéta Anne, perdue dans la perplexité et l'étonnement.

— Pardonnez-moi ! continua Hardress, d'un ton lugubre, je n'ai fait que me jouer de vous, Anne. Je ne puis pas, je ne dois pas vous aimer. J'étais fou, et faisais un rêve de fou. Mais une horrible voix m'a réveillé, et je ne puis être rien pour vous.

— Encore ! monsieur, encore ! s'écria miss Chute, avec une explosion d'indignation. Il faut encore que je subisse ces insultes ! Pensez-vous que je sois de marbre? Pensez-vous, continua-t-elle haletante, que vous puissiez vous jouer de mes sentiments suivant votre bon plaisir ?

— Je ne puis que vous dire : Pardonnez-moi !

— Je ne crois pas que vous fassiez aucun cas de mon pardon. Je n'ai été déjà que trop prompte à l'accorder, et c'est ce qui m'attire une insulte de plus. Oh ! mistress Cregan, — ajouta-t-elle en voyant sa tante entrer dans le salon et fermer soigneusement la porte derrière elle, — mistress Cregan, pourquoi m'avez-vous amenée dans cette maison ? » Disant ainsi, elle courut, comme pour chercher un refuge dans les bras de sa tante, et tomba sur son sein, en proie à un violent accès nerveux.

« Qu'y a-t-il ? dit mistress Cregan à son fils, d'un air sévère et en se dressant de toute sa hauteur. Qu'avez-vous fait ?

— Je lui ai adressé, il y a deux minutes, une promesse que j'ai rompue la minute suivante, répondit Hardress, avec calme.

— Vous avez raison de vous en vanter. Calmez-vous, ma chère : justicè vous sera faite. Vous, monsieur, écoutez-moi : quittez ma maison à l'instant.

— Ma mère.....

— Taisez-vous, monsieur, et ne vous permettez pas de me donner ce nom. Ma chère Anne, consolez-vous ! Je vous désavoue, je vous renie pour mon fils. Si vous aviez dans les veines une seule goutte de sang comme il faut, elle se serait révoltée contre une telle perfidie, une telle vilenie ! Arrière, monsieur, votre présence nous est à charge à toutes les deux. Ma chérie, ma pauvre chérie, calmez-vous, — ajoutait-elle, pres-

sant sa nièce dans ses bras, et lui serrant tendrement la tête contre sa poitrine.

— Ma mère, dit Hardress, respirant à peine, si vous êtes prudente, ne me poussez pas davantage. Votre pouvoir est grand sur moi : ne l'exercez pas en ce moment, si vous avez quelque pitié !

— Non, non, ma tante ! murmura Anne. Ne lui faites rien faire contre son désir.

— Il *le* fera, mon enfant ! s'écria mistress Cregan. Quoi ! cet égoïste suppose-t-il qu'il n'y a en ce monde d'autres impressions à consulter que les siennes ? Je ne parlerai pas de moi-même, mais regardez ! ajouta-t-elle, lui présentant comme un reproche le corps presque inanimé de sa nièce. Y a-t-il un homme au monde, si ce n'est vous, qui puisse..... — Ici les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge et ses yeux se remplirent de larmes. — Excusez-moi, ma chérie, dit-elle à Anne, il faut que je m'asseoie. Ce monstre me tuera ! » Et elle fondit en larmes.

Anne se ranima pour prendre à son tour l'office de consolatrice. Elle se tenait debout, près du siége de sa tante, les bras autour de son cou et la couvrant de caresses. Si jamais homme se sentit semblable à un démon, ce fut Hardress Cregan dans ce moment-là.

« De manière ou d'autre, je suis un misérable, chuchotait-il, entre ses dents. Il n'y a pas à y échapper. Je n'ai que le choix entre les deux modes de mal, et je ne puis tenir contre ce spectacle !

— Venez, Anne, dit mistress Cregan ; allons chercher la solitude autre part, puisque ce gentleman ne veut pas

nous la donner ici, tant il tient à repaître ses yeux de la douleur qu'il peut causer.

— Restez, ma mère, dit Hardress, se levant soudainement et s'avançant vers le groupe désolé. J'ai décidé entre les deux.

— Entre quoi ?

— Je..... je veux dire que je suis prêt à vous obéir. Je suis prêt, si Anne veut me pardonner, à accomplir ma promesse. Je demande son pardon et le vôtre pour les peines que je vous ai occasionnées. A partir de ce moment, je ne vous offenserai plus. Votre pouvoir a prévalu, ma mère.... pour le bien ou pour le mal, le temps le dira.

— Mais tiendrez-vous à ceci ?

— Jusqu'à la mort, et après.

— Plus de découvertes subites ?

— Aucune, ma mère, aucune.

— Ceci, une fois pour toutes et à tout hasard ?

— Oui, et à tout risque pour l'âme ou pour le corps, en ce monde et en l'autre.

— Fi donc ! Quel besoin avez-vous d'employer ces termes désespérés ? Mais où courez-vous à présent ?

— Tout simplement parler à mon domestique. Je reviendrai pour dîner.

— Hé quoi ! comme vous tremblez ! Vous êtes pâle et malade.

— Non, non, ce n'est rien ; l'air dissipera cela. Adieu pour un instant ; je reviendrai pour le dîner. »

Il sortit vivement, laissant ces dames méditer ensemble sur les causes probables de ses vacillations. Pour

Anne, voici ce qui était le plus embarrassant : elle était persuadée qu'il l'aimait comme il le disait ; et cependant, toutes les fois qu'elle acceptait cet amour, l'acceptation même semblait lui causer un sentiment de terreur. Plus d'une fois, à mesure que ce caractère bizarre se développait à ses yeux, elle avait regretté sa prédilection précipitée, et avait senti revenir à son esprit, comme un souvenir attristé, la calme tendresse et l'affection aimable de Kyrle Daly.

Sur ces entrefaites, Hardress parcourait la maison, à la recherche de son batelier. Il finit par le trouver dans cette chambre verte, dans ce même lit où naguère Dalton, le pauvre piqueur mourant, lui avait dit que « quelqu'un dans la maison l'aimait bien ». Danny avait été pris d'une forte fièvre. Ce corps déformé, cette organisation si profondément ébranlée, traversait parfois des crises terribles qui n'étaient pas sans liaison avec cet état particulier de son cerveau, dont nous avons entendu Hardress s'entretenir un jour avec Eily.

Le jeune homme entra dans la chambre, en proie à une agitation plus violente qu'il ne l'avait encore éprouvée. « Ils m'y poussent, murmura-t-il. Ils s'assemblent contre moi, et me poussent en avant, en dépit de moi-même. Eh bien ! oui, démons, me voici ! Je suis à vous ! »

La jalousie était baissée, et il put à peine, au premier moment, distinguer la figure de son domestique qui se soulevait à son approche. La vieille Nancy était debout près du lit, un bol de petit-lait à la main. Comme s'il craignait de laisser un moment à la ré-

flexion, il se dirigea rapidement vers elle, la saisit par les épaules et la jeta hors de la chambre. Il poussa ensuite le verrou et prit un siége auprès du malade. Un silence de quelques instants s'ensuivit.

« Longue vie à vous, master Hardress! Vous êtes bon de venir me voir aujourd'hui », dit le petit lord.

Son maître ne lui répondait pas, et restait les coudes sur ses genoux, la figure cachée dans ses mains.

« Danny, dit-il enfin, vous rappelez-vous une conversation que j'ai eue avec vous, il y a quelques semaines, sur les hauteurs de Purple Mountain ?

— O master ! répondit Danny en joignant les mains d'un air suppliant, ne parlez plus de cela ! Je demande le pardon du ciel, et le vôtre, pour ce que j'ai dit, et j'espère que Votre Honneur n'y songera plus. Bien des fois depuis j'en ai été fâché, et bien plus encore maintenant, étant dans mon lit et pensant à tout.

— Bah! vous ne me comprenez pas. Vous rappelez-vous que vous disiez quelque chose au sujet d'un passage à prendre pour Eily, sur un vaisseau d'Amérique, et...

— Je me le rappelle, et je vous en demande pardon. Que je sorte de mon lit, et j'irai sur mes deux genoux....

— Allons donc ! taisez-vous. Quand vous avez parlé de cela, je n'étais pas assez sage pour juger correctement. Entendez vous ? Si cette conversation était à recommencer, je ne parlerais pas, et ne penserais pas, et ne sentirais pas comme alors. »

Danny ouvrait la bouche et les yeux, et regardait fixement son maître, comme pour voir comment il fallait prendre ce discours.

« Ecoutez ! vous me demandiez un signe de mon approbation. Vous le rappelez-vous? Vous me demandiez de tirer mon gant de ma main, et de vous le donner pour garant. Danny, — continua-t-il, en tirant lentement son gant, un doigt après l'autre — mes idées ont changé. Je me suis marié trop jeune. Je ne connaissais pas mon propre caractère. Vos paroles étaient plus sages que je ne croyais. Je ne suis pas libre de ma volonté. Je brûle dans cet esclavage. Voici mon gant. »

Danny le reçut, tandis qu'ils échangeaient un regard de froide et fatale intelligence.

« Vous aurez de l'argent, poursuivit Hardress, en jetant une bourse sur le lit. — Mon désir est ceci. Il ne faut pas qu'elle habite l'Irlande. La rendre à son père? Non, le vieux bavarderait et tout serait découvert. Un millier de lieues d'un océan mugissant, c'est une meilleure garantie de silence. Elle ne garderait pas son secret vis-à-vis de son père. Elle le murmurerait dans ses rêves. Souvent je l'ai entendue rêver ainsi. Il ne faut pas qu'elle reste en Irlande. Et vous, allez avec elle, surveillez-la, observez toutes ses paroles. Je vous trouverai assez d'argent ; mais arrangez-vous à ce que je ne la revoie jamais. Ne lui faites pas de mal ;—oh ! que pas un cheveu ne tombe de la tête de la pauvre malheureuse !—mais que je ne la revoie jamais. Entendez-vous ? est-ce convenu ?

— Oh ! certes, je ferais plus que cela pour Votre Honneur, mais...

— Assez. Quand? quand donc ? quand ?

— Ah ! master Hardress, vous savez bien, toutes les

fois que je suis comme me voilà... Je ne serai guère en état d'ici quelques jours...

— Eh bien ! pour le jour où vous irez mieux, voici votre attestation. »

Il arracha le revers de la lettre d'Eily, et écrivit sa réponse :

« Je suis toujours dans les mêmes idées que quand « je vous ai quittée. J'accepte votre proposition. Re- « mettez-vous au soin du porteur, et il vous rendra à « votre père. »

Il donna ce billet à son domestique, et s'en alla.

XVIII

Nous avons laissé Eily après son départ de chez son oncle. Elle ne perdit pas de temps à revenir, et cependant il était presque nuit, avant que le poney eût pris le petit chemin escarpé qui montait au delà du Gap. La soirée était calme et glacée, et chaque faux pas de l'animal était répercuté par les rochers opposés, comme le coup d'un marteau. Une enveloppe de cristal, brisée de place en place, était jetée sur le torrent qui bouillonnait en bas, dans la vallée sauvage ; et les rochers, et les arbres dépouillés, dans ces recoins qui avaient échappé à l'influence directe du soleil, étaient parsemés d'étoiles de glace. Toute frissonnante sous

l'action de l'air mordant, et craignant d'attirer l'attention de quelque rôdeur fortuit dans ce désert, Eily avait ramené son manteau autour de son visage, et avançait lentement dans la direction du cottage, lorsque des voix frappèrent son oreille, de l'autre côté d'une haie qu'elle longeait.

« Sept livres dix et une pinte de whiskey ! Le même prix que j'ai eu, pour le pareil, du père O'Connor, le prêtre, là-bas, à l'est, à Castle-Island. Décidez-vous, sept livres dix ou laissez-le.

— Sept livres.

— Sept livres dix.

— Je ne veux pas, je vous le dis.

— Eh bien ! alors, étant parents comme nous sommes, je ne vous ferai pas manquer à votre parole, quoiqu'il vaille cela, quand ce serait entre frères. »

Dans le premier tressaillement de surprise, en entendant cette voix connue, Eily avait lâché son manteau. Avant qu'elle eût pu le reprendre, le dernier interlocuteur avait sauté par-dessus la haie, et se trouva face à face avec elle.

En ce moment — loin de chez elle, abandonnée comme elle pouvait le croire par l'époux qu'elle avait choisi, seule et sans même le fiévreux bonheur de l'espérance — en ce douloureux moment, il serait difficile de rendre l'impression produite sur Eily par l'apparition subite de celui qui avait été le premier à l'aimer, sinon à s'en faire aimer. Tous deux s'arrêtèrent simultanément, et se regardèrent l'un l'autre, avec un senti-

ment d'une trop grande soudaineté et d'une trop grande plénitude pour trouver une expression immédiate. Le visage du montagnard, encore beau, mais non plus florissant, se dilatait avec un étonnement délicieux — tandis que celui d'Eily se couvrait de honte, de chagrin et de perplexité. Le poney lui-même, baissant la tête tandis qu'elle laissait les rênes se détendre dans sa main, semblait participer à sa confusion.

Enfin, Myles Murphy, Myles-des-poneys, les yeux toujours fixés sur Eily, s'avança vers elle, pas à pas, la respiration en suspens. « Eily! dit-il enfin, en se mettant une main à la gorge pour contenir l'agitation qu'il sentait s'y amasser, et posant l'autre sur le poil abondant et rude qui couvrait le cou du petit animal, — oh !.... Eily O'Connor, est-ce vous que je vois enfin ? »

Eily, les yeux baissés, répondit en un murmure à peine intelligible : « C'est moi, Myles. »

Une longue pause s'ensuivit. Le pauvre montagnard penchait la tête, sous le poids d'une émotion qu'il serait difficile de décrire autrement qu'en en indiquant la raison. Il avait été le premier admirateur déclaré de la charmante fille du cordier : il se regardait comme ayant été cause de son exil actuel du foyer paternel. D'une nature capable d'être impressionnée par ces circonstances, il avait la rudesse, mais en même temps l'honnêteté d'un *cottager* de la montagne. Donc il se passa longtemps avant qu'il pût reprendre la conversation. A la fin il leva les yeux et il dit :

« Eh bien! donc, quand vous étiez en bas, au lac, quoique je n'aie rien pu voir de vous, rien que le manteau,

je m'étonnais de me sentir tout singulier en moi-même. Je pensais peu... — Ici il passa la main sur ses yeux. — Ah! à quoi sert de parler? »

Eily était encore hors d'état d'articuler une syllabe.

« J'ai vu le vieux la semaine dernière, — continua Myles, — toujours à son ancien travail, à la corderie.

— Et lui avez-vous parlé? murmura la jeune femme.

— Non. Il s'est mis en grande colère contre moi — et avec raison — la première fois qu'il m'a vu après votre départ, parce que c'était à cause de moi, disait-il, — et avec raison aussi — que vous avez été poussée à faire ce que vous avez fait. Oh! Miss Eily, pourquoi avez-vous fait cela? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit, sans que votre père le sût : « Myles, je vous prie d'une chose: vous ne me demanderez plus, car je ne puis pas du tout vous épouser? » Et certainement, quand mon cœur aurait dû se fendre à la minute, c'est la dernière fois que vous auriez jamais entendu parler de Myles.

— Il n'y a qu'une personne à blâmer dans cette affaire, — murmura la malheureuse jeune femme, — et c'est Eily O'Connor.

— Je ne dis pas cela, moi, répondit le montagnard. Je ne suis pas surpris que vous ayez eu le cœur brisé, par la persécution avec laquelle nous vous poursuivions chaque jour. Tout ce que je pense, c'est que je suis fâché que vous ne me l'ayez pas dit à moi-même, à l'insu de tout le monde. Sûrement cela valait mieux pour moi que d'être comme j'ai été, quand j'ai appris

que vous étiez partie. Lowry Looby me l'a dit le premier, quand j'étais dans l'Est. Oh ! quelle vie j'ai menée ensuite ! Toute solitaire qu'était auparavant la montagne, quand j'avais coutume de rentrer en pensant à vous, elle m'a paru dix fois plus solitaire, depuis que j'ai entendu ce récit. Les poneys, — pauvres créatures, regardez là-haut, comme ils se penchent pour nous voir, — ils ne m'ont pas entendu faire jouer la crécelle sur la montagne pendant un mois, après cela ! Ils devaient penser que j'étais à Garryowen. »

Il désignait du doigt son troupeau, dont une grande partie se tenait groupée sur les falaises escarpées et fendues, au dessus de la route; quelques-uns avancaient jusqu'à l'extrême limite des saillies du rocher. Myles fit jouer la crécelle de bois qu'il tenait à la main, et en un instant tous se dispersèrent et disparurent, comme le clan d'un chef des Highlands au coup de sifflet de son conducteur.

« Eh bien ! Myles, — dit Eily, rassemblant un peu de force, — j'espère que nous verrons encore d'heureux jours à Garryowen.

— Dieu le veuille ! Ah ! Eily, ils peuvent dire ceci et cela de vous, au lieu où vous êtes née ; mais je soutiens toujours, j'ai soutenu envers et contre tous et je soutiendrai jusqu'à la mort, que si jamais vous couvrez encore de votre ombre le seuil de votre père, vous n'enverrez pas la honte devant vous.

— Vous avez raison en cela, Myles.

— Est-ce que je ne le savais pas ? Et n'était-ce pas ce qui me déchirait le cœur ? Tenez ! Si quelqu'un m'avait

vu marchant sur la route, après votre fuite, les mains dans mes poches, la tête basse, et réfléchissant ; et si, me frappant sur l'épaule, il m'avait dit : « Myles, ne te fais pas de peine à cause d'elle : elle est ceci et « cela », — et s'il me l'avait prouvé, — eh bien ! j'aurais relevé la tête et j'aurais souri. J'aurais été aussi tranquille à partir de cette heure, que si jamais je n'avais passé votre porte à Garryowen. Mais connaître en mon cœur qu'Eily était toujours l'Eily d'autrefois, et entendre ce qu'ils disaient de vous, et savoir que c'était moi qui vous l'avais attiré... oh !.... Eily ! Eily !.... Eily O'Connor, il n'y a pas un homme sur la terre d'Irlande qui puisse dire ce que j'ai senti. C'était ce qui me tuait.... C'est ce qui m'a gardé jusqu'à ce jour entre les mains des docteurs.

— Avez-vous donc été malade, Myles ? » demanda Eily, avec plus d'affection et d'intérêt qu'elle n'en avait jamais témoigné à son fidèle ami. Il parut le sentir ainsi, car il détourna la tête et ne répondit pas pendant quelques instants.

« Rien qui vaille la peine d'en parler, dit-il enfin ; rien, Eily, qui ne pût être guéri par une bonne parole ou un air comme celui-ci. Mais où allez-vous maintenant ? La nuit tombe, et c'est une route déserte. Le Sawth (1) a été vu la semaine dernière sur le lac Noir, et depuis lors peu de gens aiment à traverser le petit pont à la nuit.

— Je n'ai pas peur, dit Eily.

(1) Esprit ténébreux.

— Allez-vous loin, passé le Gap? Laissez-moi conduire le poney.

— Non, Myles ; où je vais, je dois aller seule.

— Seule ? Ce n'est pas pour me renvoyer? Dites-moi donc quelque chose que je puisse faire pour vous. J'accomplirais votre volonté de plus grand cœur que celle de ma propre mère. Que Dieu me pardonne, si c'est un péché.

— Il faut que je m'en aille seule, il le faut, en vérité.

— Et que dirai-je au pauvre vieux, quand j'irai lui raconter que j'ai vu Eily, que je lui ai parlé, et que je n'en sais pas plus long ?

— Dites-lui, si vous voulez, qu'Eily est affligée de la peine qu'elle lui a causée, et qu'avant bien des jours, elle espère lui demander pardon à genoux. Bonne nuit, et que le Ciel soit avec vous, Myles ! vous êtes bon.

— Bonne nuit, Eily ! que votre propre souhait retourne sur vous, et que les anges vous gardent sur la route. Enveloppez vos mains dans votre manteau, et préservez votre visage du froid. Je vous obéis, mais je n'aime pas à vous voir ainsi, montant seule ce chemin désert.... et cette nuit d'hiver qui tombe.... et ne pas savoir par où vous vous dirigez, ni à qui vous vous confiez.... Eily, pour la dernière fois, laissez-moi aller avec vous. »

Elle refusa de nouveau, et tendit sa main à Myles, qui la serra entre les siennes, et parut avoir autant de peine à la quitter que si c'eût été un trésor. A la fin,

cependant, la jeune femme se dégagea, et mit son poney au trot. Le montagnard resta à la regarder jusqu'à ce qu'elle eût disparu parmi les ombres des rochers. Il retourna alors sur ses pas et prit le sentier qui descendait à la vallée, les yeux pesamment fixés sur le sol, et la tête baissée, dans un accès de profonde et singulière émotion.

Pendant ce temps, Eily poursuivait sa route vers le cottage, où elle ne trouva, bien entendu, aucune nouvelle de son oublieux mari. Quelques jours s'écoulèrent dans une incertitude et une solitude pénibles, et alors arriva Danny Mann, avec le billet de son jeune maître.

C'était la veille de la petite Noël, et Eily était assise près du feu, écoutant encore, avec l'anxiété de l'espérance longtemps déçue, chaque bruit qui approchait de la porte du cottage. Elle tenait un petit livre de prières dans lequel elle lisait de temps en temps l'office du soir. Les péchés et les négligences de la jeune fille recherchée et de l'heureuse fiancée venaient se mettre comme dans un ordre de bataille menaçant devant la mémoire de la femme abandonnée. Elle se tenait penchée, la joue soutenue par un de ses doigts, pour contempler dans un silencieux regret le long arriéré de sa conscience. Car cette conscience jeune, délicate encore, portait le fardeau avec répugnance et avec difficulté.

Poll Naughten arrangeait sur une table le chandelier à trois branches dont on a coutume de se servir dans toutes les maisons catholiques d'Irlande, pour célébrer la vigile de la fête. Tandis qu'elle était ainsi occupée, une ombre passa sur le seuil de la porte, et Eily bondit

de sa chaise. C'était l'ombre de Danny Mann. Elle attendait une seconde figure, mais rien n'apparut, et elle retourna s'asseoir d'un air d'angoisse et de désappointement.

« Où est ton maître? Est-ce qu'il ne vient pas ? » demanda Poll, en appliquant une mèche de jonc enflammée à l'une des branches du chandelier.

— Il ne vient pas, répondit Danny, il a autre chose à faire. »

Il s'approcha d'Eily, qui remarqua, lorsqu'il lui tendit le billet, qu'il était plus pâle que de coutume, et que dans ses yeux tremblait une flamme incertaine et sombre. Elle regarda ces lignes, espérant y trouver un refuge contre les craintes qui l'assaillaient : elle n'en trouva que la plus forte et la plus triste confirmation. Elle lut mot par mot, et alors, laissant tomber sa main presque sans vie à son côté, elle se pencha en arrière, contre le mur, dans une attitude d'extrême désolation. Danny évita de la regarder dans cet état, et se baissa, les mains étendues au-dessus du feu. Le tout se passait dans un silence si complet, que Poll ne s'était aperçue de rien et n'avait pas même regardé Eily. La malheureuse jeune femme porta de nouveau le papier à ses yeux, et de nouveau elle lut — de cette écriture si connue, qui avait si souvent précipité les battements de ses artères,—les mêmes paroles froides, sans bonté, sans cœur, sans amour. Elle pensa à la première fois qu'elle avait vu Hardress: elle se rappela l'ardeur, la tendresse, le respectueux zèle de son jeune attachement; elle se rappela ses phrases d'affection favorites; et de nou-

veau elle regarda ce griffonnage insensible, et le contraste lui brisa presque le cœur. Elle pensa que, s'il était décidé à l'abandonner, il aurait pu venir lui dire un mot en se séparant, quand même il aurait usé de la même violence que dans la dernière entrevue. La plus grande dureté aurait été plus douce que cette indifférence. C'était une affliction irrémédiable, une de ces épreuves dont les effets sur un caractère faible et sans élasticité, comme celui de la jeune Irlandaise, ne peuvent être réparés.

Mais quoique le caractère d'Eily fût, comme nous avons dit, sans élasticité, sans ressort ; quoique, une fois ployé sous une pression malheureuse, son esprit ne rebondît plus, mais prît une forme affaissée et la gardât lors même que la pression avait cessé, — cependant elle possédait un héroïsme particulier, — le plus noble dont l'humanité soit capable — l'héroïsme de l'*endurance*. Le temps était maintenant venu pour l'exercice de cette faculté de silencieuse souffrance, dont elle avait fait à Hardress sa douce vanterie..... Elle voyait maintenant que la plainte serait vaine, que Hardress ne l'aimait pas, qu'elle était morte dans ses affections ; que tout ce qu'elle pourrait, ce serait de lui troubler, à lui, la tranquillité de son esprit, mais jamais, elle, de recouvrer la sienne. Elle se décida donc à obéir, tout d'un coup et sans murmure. La pauvre femme pensait que la dureté de Hardress avait son origine dans un dégoût conçu pour elle, mais n'imaginait nullement la possibilité d'un degré de perfidie tel qu'il le méditait réellement. Si elle l'eût imaginé, elle

ne se serait pas astreinte à garder le silence promis.

Tandis que cet enchaînement de réflexions se faisait encore dans son esprit, Danny Mann s'avança et dit sans la regarder autrement qu'aux pieds :

« S'il vous convient de faire ce qu'il y a sur ce papier, miss Eily, j'ai là en bas, au Gap, un garçon avec un cheval et une charrette, et vous pouvez partir ce soir si vous voulez. »

Comme cédant à une impulsion mécanique, Eily se glissa dans la petite chambre qui, pendant la lune de miel, avait été meublée et ornée pour elle. Autant que possible, elle empêcha ses yeux d'errer, et commença ses préparatifs de départ. Étant peu nombreux, ils furent rapides. Tout était fini maintenant ! C'était un songe heureux, mais il était achevé. Pas une larme ne tomba de ses yeux, pas un soupir ne s'échappa de ses lèvres pendant le cours des occupations d'adieu. La lutte était profonde et terrible, mais dominée avec fermeté. Quelques minutes seulement s'étaient écoulées lorsque, toute préparée pour le voyage, elle reparut sur le seuil de la petite chambre.

« Danny, dit-elle d'une voix faible, je suis prête.

— Prête ! s'écria Poll : est-ce que vous vous en allez, ma chère ? »

Rien en ce moment ne pouvait être plus dangereux pour la fermeté d'Eily, qu'une parole de commisération et de bonté. La jeune femme le sentit tout d'un coup, et se hâta d'échapper à la chance d'une nouvelle épreuve de ses forces.

« Poll, — répondit-elle, de la même voix faible, —

je vous souhaite le bonjour. Je suis fâchée de n'avoir que des remercîments à vous offrir en partant ; mais je ne vous oublierai pas, quand ce sera en mon pouvoir. J'ai laissé mes affaires dans la chambre, je les enverrai chercher une autre fois.

— Et où allez-vous donc ? Danny, qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Est-ce ton affaire ? répliqua le lord, d'un ton bourru; ou est-ce la mienne aussi ? C'est l'ordre du maître : quand il viendra, tu pourras lui demander pourquoi il l'a fait, si tu as besoin de le savoir.

— Mais il va pleuvoir, dit Poll ; ce sera une mauvaise nuit ; j'ai vu les nuages se rassembler pour l'orage, comme je descendais la montagne. »

Eily sourit faiblement et secoua la tête, comme pour dire que les changements de température lui étaient désormais de peu d'intérêt.

« Si c'est l'ordre du maître, ce doit être bien sans doute, — dit Poll, regardant encore avec surprise et perplexité la figure triste et abattue d'Eily. — Mais c'est une singulière histoire : voilà ce que c'est. Ne voulez-vous pas manger quelque chose ?

— Oh ! pas une bouchée, — dit Eily avec une expression de dégoût soudaine et intense ; mais peut-être Danny le voudra.

— Non, mais je boirai une goutte si tu l'as », répondit le lord d'un ton qui montrait combien lui semblait douteuse la probabilité qu'une provision de ce genre restât longtemps inactive en la possession de sa sœur. A son grand contentement et étonnement, il vit

Poll prendre sur le dressoir voisin et lui présenter une bouteille contenant une quantité d'eau-de-vie considérable. Il avala tout d'un trait, et nous ne pouvons montrer plus clairement le grand intérêt que mistress Naughten portait à la situation d'Eily, qu'en faisant connaître aux lecteurs qu'elle laissa cette circonstance passer inaperçue.

Sans se hasarder à réitérer son adieu, Eily descendit, d'un pas précipité mais faible, le sentier qui conduisait à la route du Gap. Le petit lord la suivait rapidement. S'abandonnant à sa conduite, elle eut bientôt perdu de vue le cottage montagnard où elle était arrivée dans l'espérance et la joie, et qu'elle quittait dans le désespoir.

XIX

Il n'y avait pas bien longtemps qu'Eily était partie du cottage, quand l'orage prédit par Poll éclata, avec toutes les circonstances grandioses dont ces convulsions des éléments sont accompagnées dans les montagnes de Kerry. La pluie tombait par torrents, et le tonnerre retentissait parmi les rochers et les précipices, avec mille brèves répercussions. Phil Naughten, rentré peu après le commencement de l'orage, était en train de souper, avec sa femme ; celle-ci se plaignait amèrement

de l'assaut fait par Danny à son flacon, et dont elle s'apercevait pour la première fois.

Tout à coup le loquet de la porte fut levé, et Hardress Cregan apparut, portant sur toute sa personne l'empreinte de la confusion et de la terreur. Son grand manteau de frise noire était trempé de pluie, et les assauts de la tempête avaient rendu son visage rouge et brillant. Il ferma avec difficulté la porte que repoussait le vent violent, et, tenant encore sa main gauche sur le loquet, il dit :

« Je crains d'être arrivé trop tard. Danny est-il ici ?

— Non, monsieur, dit Phil ; voilà deux heures qu'il est parti.

— Et Eily ?

— Eily avec lui. Il lui a donné des papiers qui l'ont fait partir. »

Hardress écouta ces mots d'un air de satisfaction. Il s'appuya le dos contre la porte, croisa ses pieds, fixa les yeux sur le sol, et se livra à ce monologue silencieux :

« C'est fait alors. J'aurais voulu la sauver, mais il est trop tard. A présent, mon bon ange, soyez en paix avec moi. J'ai voulu la sauver. J'ai obéi à votre ordre. A travers la tempête, la pluie, l'obscurité, je volais pour exécuter votre volonté. Mais le diable m'a pris au mot, il m'a trouvé un ministre rapide. Plût à Dieu que je l'eusse sauvée ! Eh ! quelle voix murmure là ? Il ne peut arriver rien de pire que je ne l'ai ordonné. Abandonnée ! bannie ! c'est le pire qui puisse lui arriver. Et quant aux conséquences, si elle est assez faible et assez

sotte pour languir et mourir de se voir méprisée, eh bien ! que la nature assume le blâme, et non pas moi. Ce n'a jamais été mon intention. Mais si ce fou allait outrepasser mes ordres ? Eh bien ! s'il se le permet, — s'écria Hardress, élevant tout à coup la voix, et s'élançant loin de la porte en tremblant de fureur : — s'il se le permet, — répéta-t-il, étendant les bras et ouvrant les doigts, puis les refermant comme pour saisir quelque chose, —n'importe où je le rencontre, dans la cité ou dans le désert, dans les dernières profondeurs de cette vallée maudite ou sur le sommet de la montagne où il me tenta, j'arracherai sa chair de ses os, et je l'étoufferai entre ces doigts, comme un scélérat et un assassin. »

Épuisé par cet accès frénétique, il tomba sur une chaise — la chaise qu'Eily avait occupée ce soir-là. Les Naughten quittèrent leurs siéges avec étonnement, le regardant et se regardant l'un l'autre en silence. Au bout de quelques instants, il se leva plus tranquillement, et retira son manteau, qu'il tendit à Poll, lui faisant signe de le pendre près du feu. Tandis qu'elle obéissait à son désir, il se rassit en silence. Il resta longtemps appuyé sur le dos de sa chaise, et regardant fixement les cendres brûlantes. La fatigue d'un long trajet à pied, par la tempête, et l'épuisement produit par la surexcitation amenèrent enfin un lourd sommeil, et sa tête tomba sur sa poitrine. Poll et son mari reprirent leur repas, et procédèrent ensuite à leurs occupations ordinaires du soir. Phil se mit à réparer la selle du poney, tandis que Poll tordait les cordes de lin, suivant que son mari les lui demandait.

« Je vais te dire, Phil — murmura la femme, de sa voix la plus basse ; — il se passe cette nuit quelque chose qui n'est pas bien. Je suis fâchée d'avoir laissé partir Eily.

— Veux-tu te taire, folle ! — répliqua de même le mari ; — qu'est-ce qui pourrait se passer ? Occupe-toi de ton ouvrage, et ne réveille pas le maître. Entends-tu comme il gémit en dormant ?

— Je l'entends, et je crois que ce gémissement n'est pas pour rien. Qui parlait-il donc de mettre en pièces tout à l'heure ?

— Je ne sais : cela ne sert à rien d'y penser. As-tu jamais entendu un tel tonnerre ? Comme M Hardress dort lourdement, pour que cela ne le réveille point ! mets la chandelle de ce côté-ci, Poll, et ne le dérange pas. »

Ils continuèrent leur travail, dans un silence à peine interrompu. Le peu de mots qu'ils échangèrent encore étaient prononcés à voix basse, et ils prenaient toutes les précautions possibles pour éviter de troubler le repos de leur hôte et patron.

Mais ses pensées l'obsédaient jusque dans les profondeurs du sommeil. De temps en temps, un murmure sortait de ses lèvres, et un son articulé lui échappait brusquement, indiquant quelquefois la colère et le commandement, et quelquefois une peur soudaine. Il changeait souvent de position, et ceux qui veillaient auprès de lui observaient que sa respiration était oppressée et fréquente, et que des gouttes de sueur mouillaient son front.

« Que le Seigneur nous protége et nous pardonne à

tous ! — dit tout bas Phil à sa femme. — J'ai peur.. .. je ne veux juger personne, mais j'ai peur qu'il n'y ait, comme tu dis, quelque mauvaise œuvre qui se fasse cette nuit.

— Que le Seigneur protége la pauvre créature qui nous a quittés ! murmura Poll.

— *Amen !* répondit le mari.

— *Amen !* » répéta le dormeur. Et poursuivant l'association d'idées éveillée dans son esprit par cette réponse, il parcourait, d'une voix rapide, un grand nombre de prières en usage dans l'Église catholique.

« Il récite ses litanies, dit Poll. Tiens, Phil, viens dans l'autre chambre, ou réveille-le, l'un ou l'autre. Je n'aime pas à l'écouter. Ce n'est pas bien à nous de prendre avantage de ce que disent les gens dans leurs rêves. Plus d'un pauvre garçon s'est ainsi perdu en dormant.

— C'est une mauvaise affaire, reprit Phil. Je n'aime pas du tout la tournure de tout cela, je te le dis.

— Mon gant ! mon gant ! disait Hardress en rêvant. Vous en avez usé contre mon intention. Je ne voulais que l'éloignement. Nous serons pendus tous les deux !... Nous serons pendus pour cela !

— Viens, Phil ! viens, viens ! s'écria Poll Naughten avec impatience.

— Attends donc ! attends ! lui cria au contraire son mari. Il étouffe, je crois ! Poll ! Poll ! la lumière ! la lumière ! Va chercher un verre d'eau !

— Voilà ! secoue-le, Phil ! Master Hardress ! Réveillez-vous, s'il vous plaît ! »

Au moment où on le toucha, Hardress bondit de sa chaise, comme si le ressort qui l'y attachait eût été soudainement lancé, et il resta debout devant le feu, dans une attitude d'extrême terreur. Il ne parlait pas, du moins les sons qu'il articulait ne pouvaient être retracés en aucune forme intelligible ; mais son regard et ses gestes étaient ceux d'un homme oppressé par une horrible appréhension. A mesure cependant que ses nerfs recouvraient leur vigueur et que les objets qui l'entouraient se manifestaient à ses sens, un soulagement graduel semblait se produire : ses paupières s'abaissaient, ses muscles se détendaient, et un sourire de joie passait sur ses traits. Il laissa ses bras tomber lentement à ses côtés, et se rassit encore une fois, avec un murmure de satisfaction douloureuse, sur le siége qu'il avait quitté.

Mais la vision qui l'avait terrifié était trop profondément imprimée sur son imagination pour disparaître tout d'un coup. Son rêve n'avait fait que mettre en action un fait horrible, dont l'appréhension, en pleine veille, l'avait ébranlé jusqu'au plus profond de l'âme, et l'avait poussé, à travers tous les obstacles de la tempête et des ténèbres, au cottage de sa femme abandonnée. Ses craintes n'étaient point calmées : l'effroyable image qui l'avait assiégé dans son sommeil, l'obsédait encore éveillé et se présentait à ses yeux, de quelque côté qu'il les tournât, avec une force lugubre. Ne pouvant supporter le continuel retour de cette image persistante, il finit par se précipiter hors du cottage. Sans faire la moindre attention à l'appel de Poll Naughten

qui, son manteau dans les mains, le suivait à la porte, il descendit les rochers et se précipita dans la direction de sa demeure, avec la vitesse d'un fou.

La lumière qui brûlait dans le salon lui indiqua de loin que toute la famille ne s'était pas encore retirée. En effet, comme il l'apprit par la vieille Nancy, sa mère attendait son retour. Elle était seule dans la maison, car, depuis une quinzaine, M. Cregan était allé reconduire Anne. Assise auprès d'une table, elle lisait un livre pieux approprié à la fête prochaine, lorsque son fils apparut à la porte, encore trempé de pluie et pâle d'agitation et de fatigue. Il resta sur le seuil, un bras appuyé contre la porte, et regardant la lectrice qui n'avait pas levé les yeux.

« Quoi ! encore debout, ma mère ? dit-il enfin. Où est Anne ?

— Ha ! Hardress ! oh ! mon cher enfant, je vous attendais avec anxiété. Anne ? Oubliez-vous que vous avez pris congé d'elle depuis quinze jours ?

— Je l'avais oublié. Je me le rappelle maintenant. Mais pas pour toujours ?

— Pourquoi dites-vous cela ? Qu'est-ce que cela signifie ? Vos noces ne sont-elles pas fixées au 2 février ? Mais j'ai de tristes nouvelles à vous annoncer, Hardress.

— Ne me les annoncez pas ! s'écria-t-il avec une grande véhémence. J'en deviendrai fou, à la fin. Rien que de tristes nouvelles ! J'en suis malade. N'importe où mes yeux se tournent, ils ne rencontrent que le deuil. Des cercueils et des cadavres, des tombes et des ténèbres, il n'y a que cela autour de moi. Mère, votre

fils finira ses jours à Bedlam. Bondissez tant que vous voudrez, je ne dis que ce que je sens et ce que je crains. Je vois ma raison s'en aller vite à sa ruine. O ma mère, je mourrai idiot.

— Mon enfant !

— *Votre* enfant ! répéta-t-il avec une emphase insolente. Et si je suis votre enfant, ne pouviez-vous pas, avec plus de bonté, prendre soin de mon bonheur ? C'est vous qui m'avez poussé à ceci. Vous m'avez conduit dans le danger, et quand j'ai voulu me retirer vous m'avez retenu. Je vous ai dit que j'étais engagé, que le ciel avait entendu et la terre enregistré ma promesse, et que je ne pouvais la rompre. O ma mère, si vous aviez été une mère, et si vous aviez vu votre fils surpris par une passion perfide, si vous aviez vu qu'il était faible et sans résistance, et près sans doute d'être vaincu, vous auriez dû le fortifier. Ç'aurait été le rôle d'une mère, d'avertir son fils, de prendre le parti de l'honneur contre sa faiblesse et de le rendre vertueux en dépit de lui-même. Mais cela, vous ne l'avez pas fait. Je luttais pour le soutien de mon honneur défaillant, et vous avez combattu contre moi. Je me relevais, et, presque vaincu, me relevais encore, ne voulant pas pourtant abjurer tout droit à l'honneur..... et toujours vous me renversiez à terre. Regardez-moi maintenant, vous avez pleinement réussi. Je suis libre à présent d'exécuter votre volonté — de me marier ou de me pendre, comme il vous plaira.

— Hardress ! — s'écria mistress Cregan, avec angoisse, je....

— Oh ! plus de remontrances, ma mère. Vos remontrances ont été ma malédiction et ma ruine ; elles m'ont perdu pour ce monde et pour l'autre.

— Vous me blessez jusqu'au fond de l'âme !

— Eh bien, j'en suis fâché. Continuez ; dites-moi ces lugubres nouvelles. Ce ne peut être qu'une goutte de plus dans l'Océan.

— Vous savez bien, mistress Daly, la mère de votre jeune ami Kyrle ?

— Encore ? s'écria Hardress, bondissant de son siége et élevant la voix avec violence. Encore, ma mère ! Une autre horrible trahison ! Le monde entier se réunit contre moi. Une autre noire et horrible perfidie ! O Kyrle, mon ami, mon calme, courageux, vertueux et doux compagnon ! Il m'a tout confié ; il m'a dit ses secrets, m'a montré ses craintes, a placé ses espérances sous mon patronage. Et moi qu'ai-je fait ? Je promettais d'agir en ami. Je mentais ! Je l'ai supplanté ! Comment me retrouverai-je jamais en face de lui, à présent ? Il me semble voir le monde entier se réunir pour me cracher au visage. C'est ce que j'ai mérité..... Oh ! fou que je suis ! Aveugle fou !.... Anne Chute ! que m'était donc Anne Chute, et que lui étais-je, pour détruire ma réputation, trahir mon ami, résister à mon Créateur, et abandonner ?.... » S'interrompant soudain, il se réinstalla sur sa chaise, et ajouta d'une voix basse : « Eh bien ! ma mère, dites-moi donc tout de suite cette lugubre nouvelle.

— Ce sera bientôt dit, — répondit mistress Cregan, qui était trop accoutumée à ces accès de fureur passa-

gère, pour s'y arrêter et s'en fâcher, — la pauvre mistress Daly est morte.

— Morte !

— Je ne l'ai appris que ce soir. Une circonstance ajoute à l'événement une tristesse particulière : elle est morte tout à fait inopinément, après avoir donné le jour à un enfant.

— Et si les vertueux sont ainsi visités, — dit Hardress après une pause, en levant les mains et les yeux, — à quoi dois-je m'attendre, moi ? Je voudrais être capable de prier, afin de faire quelque chose pour cette excellente femme.

— Il y a un acte de miséricorde en votre pouvoir : vous êtes attendu à la veillée et à l'enterrement.

— Et je me trouverai avec Kyrle ?

— Quoi donc ?

— Oh ! rien, rien. »

Il resta silencieux plusieurs minutes, et se tint appuyé sur la table, dans une attitude méditative. A la fin, son visage prit un caractère de douleur plus paisible, et il devint évident, par l'expression de ses yeux, qu'un ordre de sentiments plus calme se présentait à son esprit. « Pauvre mistress Daly ! reprit-il enfin. Si l'on voulait être sage, combien peu l'on sacrifierait à la satisfaction de la passion, dans un monde comme celui-ci ! Premièrement, — continua-t-il en comptant sur ses doigts, — premièrement, un berceau ; *item*, des vêtements ; *item*, une maison ; *item*, du feu ; *item*, de la nourriture ; *item*, un cercueil. Les meilleurs n'ont pas besoin d'autre chose ; et pour les pires,

vous n'avez qu'à ajouter : *item*, une potence, et vous aurez dit assez. »

Mistress Cregan entendit ce *speech* étrange, sans éprouver la vive anxiété qu'elle aurait ressentie si Hardress avait mis moins d'exaltation dans ses manières et d'extravagance dans ses expressions. Elle finissait par n'attacher que peu d'importance en lui, à ce qui, dans un autre, l'aurait remplie de terreur.

« Eh bien ! irez-vous à la veillée ? demanda-t-elle simplement. Il faut partir demain de bonne heure.

— J'irai. La distance est longue, mais j'arriverai toujours bien à la nuit tombante. Quand l'enterrement a-t-il lieu ?

— Après-demain, je suppose. La voiture sera à la porte dès le point du jour, car il faudra que vous me descendiez à Castle-Chute. Allez changer de vêtements, vous vous exposez à prendre mal. Nancy vous portera, dans votre chambre, un bain de pieds et un breuvage chauds. »

Il se retira sans en demander davantage. L'idée de se retrouver avec son ami après sa conduite déloyale, était maintenant la seule qui l'occupât.

Cette conduite, il n'y avait pas encore bien des heures que Kyrle en avait été instruit dans une rencontre fortuite avec M. Hyland Creagh. Celui-ci lui avait appris comme dernière nouvelle des environs, le mariage de miss Chute avec Hardress Cregan. Il avait voulu croire d'abord à une méprise, à un faux bruit : mais les détails trop précis ne lui permettaient plus le doute : c'était de M. Cregan lui-même que M. Creagh tenait

l'annonce du mariage. Alors, pour la première fois de sa vie, le jeune Daly avait entièrement perdu son empire sur lui-même. Les principes, la religion, le devoir, la justice, tout avait un instant disparu à ses yeux, pour ne plus lui laisser voir qu'un affront mortel. « Le misérable ! l'hypocrite ! s'était-il dit. Je le cravacherai à ses noces ! » M. Creagh, vu son état de vieux duelliste, et de membre du *Hell-Fire Club*, avait saisi avec joie les premiers symptômes de ce bouleversement; et il espérait fermement voir bientôt une fête beaucoup plus belle à ses yeux que le mariage de miss Chute avec Hardress Cregan : un duel à mort entre ce même M. Hardress Cregan et M. Kyrle Daly.

XX

De joyeuses nouvelles attendaient Kyrle à la porte de sa maison. Lowry Looby vint au-devant de lui dans l'avenue, ses petits bras étendus tout de leur long et son énorme bouche écarquillée, avec une expression d'étonnement ravi.

« Oh! master Kyrle, dit-il, vous arrivez juste à temps. J'allais vous chercher. Dépêchez-vous, monsieur, dépêchez-vous d'entrer : il y a une nouvelle petite sœur qui vous attend.

— Et votre maîtresse, Lowry? dit le jeune homme sautant de son cheval et jetant les rênes à son domestique.

— Parfaitement, monsieur, parfaitement, grâce à Dieu.

— Grâce à Dieu, en effet! répéta Kyrle, se dirigeant en toute hâte, le visage animé et joyeux, vers la porte du vestibule. Tout ce qui n'atteignait que lui-même : — sa déception, la trahison de son ami, la perte de celle qu'il aimait, son entretien avec M. Creagh, — tout était oublié dans la joie du salut de sa mère.

La porte était ouverte, et le vestibule était encombré de domestiques, d'enfants et de tenanciers. Au milieu de cent exclamations de surprise, de ravissement et d'affection, on distinguait le faible cri d'un baby, pas plus haut que le miaulement d'un chat naissant. Kyrle vit, au milieu du groupe, son père tenant dans ses bras la petite inconnue, et la regardant avec un sourire qu'il s'efforçait en vain de réprimer. La vieille cuisinière était à droite, appuyant son tablier sur ses yeux et pleurant de joie. De l'autre côté, deux ou trois personnes plus jeunes — des femmes de tenanciers — considéraient, avec un sourire de sympathie et de compassion maternelle, la petite figure rouge et maussade. Une fillette aux beaux cheveux s'attachait à un pan du vêtement de son père, et réclamait à grands cris la permission de soigner un instant sa nouvelle sœur. Une autre la réprimandait et lui disait de se taire. North-East et Charles avaient grimpé sur une chaise, pour dominer la foule qu'ils ne pouvaient traverser. Patty

était près de la porte du parloir, sautant de toutes ses forces et frappant dans ses mains comme un possédé. Il n'apparaissait sur la scène qu'un visage mécontent : c'était celui de la petite Sally, jusqu'alors la Benjamin et le joujou de toute la famille, qui se tenait dans un coin à l'écart, la figure tournée vers la muraille, la lèvre boudeuse et l'œil bleu se remplissant de larmes jalouses.

Au moment où Kyrle apparut, le vacarme redoubla. « Kyrle! Kyrle! Voilà Kyrle! Kyrle, regardez votre sœur! » s'écrièrent une douzaine de voix, tandis que le groupe s'entr'ouvrait et lui donnait entrée dans le milieu.

« Pauvre petite chérie! dit-il en lui caressant doucement la joue. Mais, mon père, ne vaudrait-il pas mieux la rentrer, pour la préserver du froid ?

— Je le crois en effet. Nourrice! où est la nourrice? »

Une porte s'ouvrit, et une femme se montra sur le seuil, l'air assez anxieux. Elle traversa le vestibule en courant, alla chercher un verre d'eau dans la cuisine, et rentra dans la chambre tout aussi rapidement.

« Pourquoi ne vient-elle pas? reprit M. Daly. La pauvre petite créature pleure tant! j'ai peur que l'air ne la saisisse.

— Elle est sans doute encore occupée avec ma tante O'Connell et sa malade, » dit Kyrle.

Alors on entendit, à l'intérieur, des pas précipités, et le son de paroles rapides échangées dans l'inquiétude et la confusion. Un silence de mort s'appesantit sur le

vestibule. Le bruit qui provint ensuite de la chambre, fut un gémissement sourd. M. Daly mit l'enfant dans les bras de la vieille cuisinière et s'élança de ce côté. Il rencontra à la porte sa sœur, mistress O'Connell, — femme en noir et d'aspect grave, — qui étendit les mains vers lui pour l'arrêter, en lui disant avec une grande agitation :

« Charles, il ne faut pas entrer encore.

— Pourquoi donc, Mary? Comment va-t-elle?

— Winny, — dit mistress O'Connell, s'adressant à la vieille femme qui tenait l'enfant, — emportez cette petite dans la cuisine, jusqu'à ce que la nourrice puisse venir.

— Comment va Sally? répéta M. Daly avec anxiété.

— Vous ferez mieux d'aller dans le parloir, Charles. Rassemblez vos forces, mon cher Charles, souvenez-vous de vos enfants..... »

Le pauvre homme se mit à trembler. « Mary, dit-il, pourquoi ne voulez-vous pas me répondre? Comment va-t-elle?

— Elle ne va pas mieux, Charles.

— Pas mieux ?.....

— Non, bien au contraire.

— Bien au contraire! Allons, laissez-moi entrer dans la chambre.

— Il ne le faut pas, Charles, en vérité, il ne le faut pas, — s'écria l'excellente sœur, jetant ses bras autour du cou de son frère et fondant en larmes. — Kyrle, Kyrle! parlez-lui! »

Le jeune Daly saisit le bras de son père. « Eh bien !

eh bien ! dit celui-ci, avec un sourire calme mais lugubre, si vous êtes tous contre moi, il faut que je me soumette.

— Venez avec moi dans le parloir, reprit mistress O'Connell, et je vous expliquerai tout. » Elle le prit par le bras, et il se laissa conduire, la physionomie sans pensée et la contenance passive, à travers le groupe silencieux et étonné. Tous deux entrèrent dans le parloir, et mistress O'Connell ferma la porte. Kyrle resta fixé comme une statue à la place et dans l'attitude où sa tante l'avait laissé. Il y eut un moment d'anxiété profonde et intense. Un son rare et horrible, le cri d'un homme en proie à la souffrance, fut le premier à interrompre ce calme de mauvais augure. Il agit comme par enchantement sur le groupe du vestibule. Tous se dispersèrent en un instant. Les femmes couraient de côté et d'autre, en poussant des cris perçants. Les hommes avaient l'air consterné, et proféraient des phrases précipitées de surprise et d'épouvante. Les enfants terrifiés par cette confusion, ajoutaient à tout le reste des hurlements perçants dont personne ne s'occupait. Le cri de mort se répétait en écho, dans la chambre, dans le parloir, dans la cuisine. De toutes les parties de la maison, il montait vers le ciel ; et la mort, et le chagrin, comme des conquérants en armes, semblaient s'être mis en possession, par un assaut soudain, de cette petite place où la paix et le bonheur avaient régné si longtemps.

Le premier mouvement de Kyrle, en entendant la voix de M. Daly, fut de se précipiter dans la chambre

de sa mère. Il n'y avait plus d'opposition à la porte, et il entra le cœur palpitant. Près du foyer, la nourrice se lamentait et se tordait les mains. Mistress Leoby, la sage-femme, se tenait devant le lit, l'air troublé et mal à l'aise, évidemment aussi inquiète du tort probable fait à sa réputation, que de l'affliction de la famille. Kyrle passa devant les deux femmes et tira le rideau du lit. Sa mère était étendue, morte, et avec une expression de douleur languissante répandue sur ses traits.

« De ma vie je n'ai vu un cas de cette espèce, marmotta mistress Leoby. J'ai assisté des centaines de personnes dans ma vie, et jamais je n'ai rien rencontré de semblable. Elle était sur son séant, monsieur, aussi bien que je pouvais désirer la voir, et je m'approchais du feu pour faire chauffer un peu de gruau, quand j'entends mistress O'Connell qui m'appelle : je cours au lit, et je la trouve mourante! Elle a poussé un gémissement, et c'était fini. Jamais je n'ai entendu parler d'un cas semblable. Toute l'habileté du monde ne servirait de rien dans une telle affaire. »

Kyrle ne se sentait nullement disposé à discuter ce point avec elle. Une sensation lourde, vertigineuse, accablait son cerveau, et faisait ressembler ses actions et ses manières à celles d'un homme qui marche en dormant. Il s'agenouilla pour prier, mais un état qui ressemblait à la léthargie le rendait impropre à tout exercice de dévotion. Il se releva, et se dirigea d'un pas apathique vers le vestibule.

Presque au même instant, M. Daly apparaissait à la porte du parloir, suivi de sa sœur en larmes. Il regarda

les enfants, et, agitant ses mains : « Otez-les de ma vue, dit-il ; faites retirer ces orphelins. Allez, mes enfants, nous ne serons plus jamais heureux.

— Charles, mon cher Charles ! fit sa sœur, d'un ton de douce remontrance, en lui mettant la main sur l'épaule.

— Eh bien ! Mary, je ferai tout ce que vous voudrez. Dieu sait que je ne suis pas capable de me diriger moi-même, à présent. Ah ! Kyrle ! te voilà donc revenu ? Oui, je me souviens que je t'avais écrit de venir terminer avec nous les fêtes de Noël. Je ne pensais pas que tu aurais à rentrer dans une si lugubre maison. Quand es-tu arrivé ?

— Vous oubliez, Charles, dit mistress O'Connell, que vous avez vu Kyrle tout à l'heure.

— L'ai-je vu ? Je l'avais oublié, » répondit-il en secouant la tête. Il tendit la main à son fils et fondit en larmes. Le jeune homme, lui, ne pouvait pleurer. Il laissa son père et sa tante, et entra dans le parloir, maintenant désert. Il s'assit à une petite table, près de la fenêtre, et se mit à regarder la rivière. La marée d'hiver montait contre une forte brise, et des bateaux, les voiles carguées, étaient battus par les vagues jaunes. Le ciel était bas et gris. Les collines de Cratloe s'élevaient, de l'autre côté, dans toute la sauvagerie de leur parure sombre et froide. Un vent rude agitait le chèvrefeuille sec et dépouillé qui couvrait la façade du cottage. Chaque objet, dans le paysage, semblait revêtir un caractère de tristesse et d'affliction.

Il resta ainsi plusieurs heures, immobile et glacé.

Pas une seule larme, pas un seul son douloureux ne fut ajouté par lui à la clameur générale. Il n'avait jamais été éprouvé par un événement de cette nature, et son apathie présente le remplissait d'alarme et d'étonnement. Il écoutait les lamentations des femmes et des enfants, il regardait les visages humides de ceux qui de temps en temps passaient près de lui à la hâte ; et il finit par s'accuser de manquer de sensibilité et d'affection.

Tandis qu'il demeurait ainsi, la porte s'entr'ouvrit, et Lowry Looby introduisit sa tête, en l'informant que la famille s'était rassemblée dans l'autre chambre, pour réciter des prières. Il se leva et s'y rendit, sans faire ni réponse ni question. De son côté, Lowry, accablé de douleur, faisait sa retraite vers la cuisine. Il y rencontra la nourrice, qui lui demanda quelques halfpence, pour mettre, selon la coutume, sur les lèvres et les yeux de la morte.

« Je n'aime pas, dit-elle, à tourmenter quelqu'un de la famille, dans la peine où ils sont.

— Sûrement, sûrement, — répondit Lowry, en fouillant dans ses poches, pour trouver les pièces de monnaie. — Ah ! nourrice, c'est donc ainsi que vous l'avez laissée s'en aller ! O mistress Daly ! c'est moi qui, aujourd'hui, ai perdu en vous une bonne maîtresse ! Que, doux et agréable soit, cette nuit, votre lit dans le ciel ! Et il le sera. Vous n'avez jamais refusé ici-bas de nourrir l'affamé, et Dieu ne refusera pas de vous nourrir où vous êtes allée. Vous n'avez jamais repoussé le pauvre de votre maison en ce monde, et Dieu ne vous repous-

sera pas de sa maison dans l'autre monde. Que doux et agréable soit, cette nuit, votre lit dans le ciel, mistress Daly ! Winny, n'est-ce pas vous qui m'avez dit que les trois premiers enfants de la maîtresse étaient morts au berceau ? »

La vieille Winny était assise près du feu, berçant dans ses bras le petit enfant, maintenant oublié, et 'endormant avec une chanson d'autrefois, dont le beau quatrain suivant formait le refrain :

Gilli beg le m'onum thu !
Gilli beg le m'chaee !
Coth yani me von gilli beg,
'N heur ve thu more a cneena.

Tu es le petit chéri de mon âme !
Le petit chéri de mon cœur !
Que ferai je sans mon petit chéri,
Quand tu seras grandi et âgé ?

« Oui, — dit-elle, en réponse à la question de Lowry ; — tous, avant master North-East, sont partis aussi vite qu'ils étaient venus ; et c'est justement pourquoi on lui a donné le nom de North-East, pour défaire la mauvaise chance (1).

— Voyez un peu ! reprit Lowry. Elle a pleuré — je n'étais pas dans la famille alors — mais je suis sûr qu'elle a pleuré à remplir un *pottle* (2), pour chacun d'eux. Et voyez un peu à présent : cela lui fait trois

(1) Nord-Est. Superstition populaire.
(2) Mesure de quatre pintes.

petits anges qui l'attendent à la porte du paradis. Voilà votre monnaie, nourrice, et je voudrais que chaque pièce fût en or, pour l'usage que vous allez en faire. »

La nourrice quitta la cuisine, et Lowry s'assit, regardant à ses pieds, et frappant le sol avec l'extrémité d'un bâton, doucement et à intervalles réguliers. Les cris de l'enfant troublaient ses réflexions, et il levait fréquemment la tête, en regardant la petite innocente, d'un air de sévère reproche.

« Que le Seigneur vous pardonne, malheureuse petite créature ! dit-il, mais vous ne savez guère quel mal vous avez causé aujourd'hui ! Faites tout ce que vous pourrez — devenez aussi belle qu'une reine, et parlez comme un ange — ce ne sera pas assez pour remplir la place de celle que vous nous avez enlevée en ce jour. Taisez-vous, je vous le dis, c'est nous qui avons le droit de pleurer, et non pas vous. »

La nouvelle de ce malheur inattendu se répandit dans tout le pays, avec une rapidité ressemblant à celle du son. Lorsque le soir tomba, les voisins de plus ou moins loin arrivèrent l'un après l'autre, et le petit parloir était encombré avant minuit.

C'était une effroyable nuit, au dehors : la même, on s'en souviendra, pendant laquelle Eily O'Connor quittait le cottage du Gap. Le tonnerre grondait, la pluie tombait par torrents, et le reflet de fréquents éclairs s'agitait sur les verres et le bol à punch autour desquels étaient assis les visiteurs. Il était encore trop tôt pour que la nouvelle fût parvenue aux véritables amis, dont les condoléances auraient pu être plus efficaces que

celles de cette foule de connaissances et de subordonnés. Les heures s'écoulèrent dans le silence et la veille. Quelques individus, peu nombreux, chuchotaient tout bas ; d'autres pressaient leurs compagnons de boire, mais en se bornant à des signes, et la plupart déclinaient cette politesse, en fronçant les sourcils et branlant la tête. Le matin gris et hivernal trouva l'habitation remplie de visages pâles et allongés. Plusieurs personnes se promenaient sur la petite pelouse, pour respirer l'air de la rivière. Beaucoup se pressaient dans la chambre mortuaire, où une messe matinale était célébrée pour l'âme de la défunte. De temps en temps, une lamentation isolée éclatait dans la foule, mais elle était aussitôt réprimée par les autres visiteurs, avec des témoignages concentrés de colère et de surprise. La famille était silencieuse dans sa douleur, et l'on jugeait téméraire à un étranger d'usurper ses prérogatives de chagrin.

Les arrivées devinrent plus fréquentes dans le courant de la seconde après-midi, et des voitures de toutes sortes se rangèrent dans la cour. Rien ne pouvait mieux montrer l'estime en laquelle étaient tenus les Daly, que la conduite de leurs hôtes, en entrant dans la maison. Au lieu du cérémonial usité entre amis qui se rencontrent, ils s'adressaient l'un à l'autre un signe de reconnaissance, en silence et avec réserve, comme dans un lieu sacré. Quelquefois, un soulèvement de la paupière et un léger mouvement de la main exprimaient leur consternation et leur surprise ; et s'ils échangeaient un chuchotement, c'était pour donner

issue aux mêmes sentiments. « C'est une perte horrible. — Pauvre homme ! — Que deviendront les enfants ? »

Dans cette soirée, à la tombée de la nuit, Kyrle se tenait debout contre la fenêtre de la chambre dans laquelle le corps était déposé. La vieille nourrice allumait les cierges qui devaient brûler des deux côtés de la couche mortuaire. Des roses artificielles étaient jetées çà et là sur la courte-pointe ou décrivaient des festons ur les draps b'ancs. Mistress O'Connell mit la main sur l'épaule de son neveu. « Kyrle, dit-elle, je désire que vous parliez à votre père et que vous le fassiez coucher cette nuit. Ce serait trop pour lui, de passer les deux nuits de suite.

— Je lui ai déjà parlé, ma tante, et il m'a promis qu'il se retirerait de bonne heure dans sa chambre. Nous vous devons tous bien de la reconnaissance de votre attention, ma tante ; c'est dans des circonstances comme celle-ci que l'on découvre ceux qui vous aiment véritablement. Je crains seulement que vous n'ayez à souffrir de vos fatigues. Ne pourriez-vous trouver quelqu'un qui s'occupât de nos hôtes, cette nuit, pendant que vous prendriez un peu de repos ?

— Oh ! je suis habituée à veiller, dit mistress O'Connell ; j'ai assez élevé d'enfants et soigné de malades ; ne vous occupez pas de moi, Kyrle. »

Elle quitta la chambre, et le jeune homme reprit son attitude méditative. Jusqu'à ce moment, il n'avait pas versé une larme, et la nourrice le surveillait de temps en temps, d'un œil anxieux et chagrin. Comme il restait ainsi, regardant dehors, un vieillard vêtu de frise

noire et le corps voûté, parut dans la petite avenue. L'œil de Kyrle s'arrêta sur lui, tandis qu'il avançait lentement, prêtant à ses vieux membres l'appui d'un bâton d'épine noire. Un tableau se présentait involontairement à son esprit : c'était celui de ce pauvre vieillard, dans son cottage, prenant son chapeau et son bâton, et disant à sa famille qu'il s'en allait « à la veillée de mistress Daly. » A la veillée de mistress Daly ! sa mère, avec qui il avait dîné le jour de Noël, et qu'il avait laissée en parfaite santé et sécurité ! L'incident était léger, mais il détendit le ressort. Kyrle se retira de la fenêtre, se jeta dans un fauteuil, étendit les bras, se renversa la tête, et un accès de douleur bruyant et nerveux éclata tout à coup. En un instant, la pièce fut remplie de figures anxieuses. Tout le monde se rassemblait autour du jeune homme, avec des expressions de compassion et de condoléance.

« Venez dehors, venez à l'air, master Kyrle, — disait la nourrice, en joignant ses larmes aux siennes. — Calmez-vous, mon pauvre master Kyrle, calmez-vous ! Oh ! ce n'est pas étonnant que vous sentiez votre perte !

— Kyrle, — dit mistress O'Connell, d'une voix presque aussi convulsive que celui qu'elle cherchait à calmer — souvenez-vous de votre père ; ne le troublez et ne l'émotionnez pas.

— Laissez-moi, oh ! laissez-moi, tante Mary ! répondit-il en détournant la tête et agitant les mains. Je vous dis que je mourrai, si vous m'empêchez. » Et il s'abandonna de nouveau à une crise de larmes.

— « Laissez-le, comme il le veut — dit en pleurant la vieille Winny. — Je pensais bien que ce n'était pas naturel, qu'il gardât si longtemps son chagrin sur son cœur. Cela lui fera du bien. Oh... Hélas ! hélas ! c'est une épouvantable chose d'entendre un homme pleurer. »

Tout à coup M. Daly apparut au milieu du groupe. Il se dirigea vers Kyrle et le prit par le bras. Le jeune homme dompta aussitôt ses impressions, et se leva avec une obéissance calme et prompte. En passant au pied du lit, le père et le fils s'arrêtèrent, comme par un accord tacite. Ils échangèrent un regard silencieux, puis, se jetant au cou l'un de l'autre, ils pleurèrent ensemble, longtemps, haut et convulsivement. Il n'y avait plus personne qui intervînt. Nul n'osait à ce moment assumer l'office de consolateur. Les lamentations sorties de la chambre mortuaire trouvèrent encore une fois leur écho dans les autres parties de l'habitation, et le vent les porta à l'oreille de Hardress Cregan qui approchait de l'avenue.

XXI

Hardress entra dans la maison avec cette espèce de résolution vulgaire d'un homme qui a conscience de mériter un mauvais accueil et qui est déterminé à

l'affronter. Mais sa hardiesse était complétement inutile : le pauvre Kyrle était occupé de bien autres pensées que de la trahison de son ami.

Le nouvel arrivant fut introduit dans le parloir, où les hommes étaient assis autour du feu, écoutant encore la douloureuse clameur qui était à peine calmée. La table était couverte de verres à la forme allongée, de bouteilles de vin et de bols de punch au whiskey. Un grand feu de tourbe brillait dans la grille, et Lowry Looby était en train de placer sur la table une paire de chandeliers argentés presque aussi longs que lui. M. Barnaby Cregan, M. Connelly, le docteur Leake, et plusieurs autres gentlemen étaient assis d'un côté du foyer. De l'autre côté était un siége vacant, que M. Daly avait quitté quelques minutes auparavant, à la voix plaintive de son fils. Un peu en arrière, sur une rangée de chaises placées le long du mur, étaient assis les enfants ; les uns avec des airs affligés, touchants à cet âge ; les plus jeunes, avec une évidente inconscience de leur malheur, qui émouvait peut-être encore davantage. Le reste du cercle, élargi jusqu'à la limite extrême, remplissait complétement la pièce, et se composait des relations les plus humbles de la famille, des marchands et de quelques-uns des principaux tenanciers. Un ou deux des hôtes se chargeaient de pourvoir aux besoins de la société, versant les liqueurs et fabriquant du punch à mesure que la source s'épuisait.

Quand Hardress parut à la porte, son œil rencontra celui de Connelly, qui lui adressa en silence un signe

de tête et lui fit place sur son propre siége. Il s'assit et promena son regard autour de lui, cherchant quelque membre de la famille. Ce fut peut-être avec soulagement plutôt qu'avec désappointement qu'il ne trouva ni Kyrle ni son père. Peu après, deux ou trois ecclésiastiques entrèrent, et on les pourvut de places avec peine. Tandis que Hardress était occupé à les observer, il se sentit prendre le bras, et, se retournant, il reçut un signe de tête et une poignée de main du docteur Leke.

« Un terrible événement que celui-ci, docteur », chuchota Hardress.

Le docteur ferma les yeux, fronça les sourcils, avança les lèvres et secoua la tête d'un air de profonde réprobation. Puis posant familièrement la main sur le genou de son interlocuteur et le regardant fixement en face :

« Mon cher Cregan, c'est un avertissement, — c'est un avertissement pour tout le pays. Voilà ce qui résulte d'employer des personnes sans science. »

La conversation qui commençait à s'établir à voix basse entre les voisins, fut soudainement interrompue par l'apparition du jeune Daly à la porte du parloir, Kyrle traversa la salle, avec cet air de dignité et d'aisance triste que certains hommes savent revêtir sous l'empire d'une profonde émotion, et il prit possession du siége vacant dont il a été fait mention. N'oubliant pas, dans sa peine, la courtoisie d'un maître de maison, il fit du regard le tour du cercle, pour voir si quelques nouvelles figures s'y étaient placées pendant

son absence. Il vit les ecclésiastiques et leur adressa quelques mots, avec une politesse calme, mais cordiale.

« J'espère,— dit-il en souriant courtoisement, quoique tristement, et en faisant passer tout le cercle sous son regard, — j'espère que les gentlemen excuseront l'absence de mon père. Il désirait vivement revenir, mais je l'en ai empêché. J'ai pensé qu'une seconde nuit de veille serait un trop rude essai de ses forces. »

Un murmure général d'assentiment répondit à ces paroles, et Kyrle, appuyant son front sur sa main, resta un instant silencieux.

« Je voudrais vous voir suivre son exemple, lui dit M. Cregan. Je vous garantis que nous saurions tous prendre soin de nous-mêmes, et vous devez avoir besoin de repos.

— C'est une folie aux vivants de compromettre leur santé, puisque ce ne peut être d'aucune utilité pour les morts, ajouta Connelly.

— Je vous en prie, n'en parlons pas, dit Kyrle ; si je me sentais fatigué le moins du monde, je n'hésiterais pas. Lowry, — ajouta-t-il, appelant son domestique, qui bondit et tourna sur ses talons, avec un empressement sérieux qui, dans tout autre moment, aurait été d'un effet comique, — Lowry, voulez-vous prier mistress O'Connell d'envoyer ici du thé? Quelques-uns de ces messieurs peuvent en désirer. — Et enfin, s'adressant à M. Cregan, d'une voix ferme et contenue : — Hardress est-il revenu de Killarney, M. Cregan ? »

Hardress sentit son sang se précipiter à travers ses veines, comme celui d'un accusé devant la cour de justice, au moment où sont prononcés ces mots terribles : « Faites-le avancer pour le jugement. » Il fit un léger mouvement sur sa chaise, tandis que son père répondait :

« Hardress est ici, il est arrivé pendant votre absence.

— Ici ? vraiment ? je devrais avoir honte de moi-même, — dit Kyrle, se levant lentement, tandis que son ancien ami se levait aussi, de façon qu'ils se rencontrèrent à moitié chemin. Aux yeux de ceux qui les entouraient, ils faisaient l'effet de deux cadavres, tant ils étaient pâles, glacés et rigides. — Mais Hardress m'excusera, j'espère, continua Kyrle, avec une sorte de sourire lugubre. Avez-vous laissé mistress Cregan en bonne santé ?

— Très-bonne, marmotta Hardress avec un salut embarrassé.

— J'en suis charmé, — répondit Kyrle, du même ton de politesse calme, digne, mais triste. — Vous êtes heureux en cela, Hardress. Si je vous avais rencontré hier, j'aurais répondu à une question semblable avec la même confiance ; et voyez comme il a fallu peu de temps......... »

Une émotion soudaine arrêta les paroles dans sa gorge ; il se détourna, et les jeunes gens reprirent leurs places en silence.

Il y avait pour Hardress quelque chose d'excessivement humiliant dans ce bref colloque. Les

manières de Kyrle Daly à son égard étaient purement et simplement indifférentes. Elles n'étaient pas cordiales, car alors elles auraient été nécessairement hypocrites ; mais il n'y pouvait non plus discerner le plus léger indice de ressentiment. Il voyait que Kyrle était parfaitement au fait de sa trahison ; il voyait que son estime et son amitié étaient complétement détruites ; il voyait enfin aussi que son ancien condisciple avait formé la résolution de ne jamais échanger avec lui un mot d'explication ni de reproche, et de le traiter à l'avenir comme une de ces connaissances qu'on ne saurait estimer et qu'on évite autant que possible. Cette calme réserve lui portait un coup qui le blessait au vif.

Lowry apporta le thé, et un léger mouvement se produisit dans l'assemblée. Plusieurs quittèrent leurs places, et quand l'ordre fut rétabli, Hardress se trouva entre deux étrangers d'un rang inférieur au sien. Depuis quelques minutes, il dégustait son thé en silence, lorsqu'une main qui se posait légèrement sur son bras le fit retourner. Il vit à sa droite un vieillard vêtu de frise noire, les deux mains croisées sur la pomme de son bâton, le menton reposant sur les mains, et l'œil fixé sur lui avec une expression de tristesse invétérée. C'était ce même vieillard dont l'apparition dans l'avenue avait produit un si violent effet sur Kyrle Daly, — Mihil O'Connor, le cordier.

« Je vous demande pardon, monsieur, dit-il doucement; mais je crois avoir déjà vu votre figure quelque part. Avez-vous jamais passé une soirée à Garryowen ? »

Si, en se retournant, Hardress avait trouvé à côté de

lui le cadavre qu'il savait maintenant recouvert du linceul et renfermé dans la bière, il n'aurait pas éprouvé un plus grand bouleversement d'épouvante. Il ne répondit pas à la question du vieillard, — son beau-père ! — mais il resta à le regarder fixement avec de grands yeux. Le vieux Mihil s'imagina qu'il était dans l'incertitude et s'efforça d'aider sa mémoire. « Ne vous souvenez-vous pas, monsieur, une veille de Saint-Patrick, d'avoir sauvé un vieillard et une jeune fille insultés par une bande de garçons, dans Mungret-Street ?

— Je m'en souviens, répondit Hardress, d'une voix basse et rauque.

— Je croyais bien aussi me rappeler la figure et la tournure, reprit Mihil. Eh bien ! monsieur, je suis ce vieillard ; et combien de fois, depuis lors, j'ai souhaité, si c'était la volonté du ciel, qu'elle et moi nous soyons morts sur la place, ensemble, cette nuit-là ! J'ai souhaité que, quand vous nous avez vus, vous ayez passé votre chemin, et vous n'ayez jamais levé un doigt pour nous sauver ; toujours si c'était la volonté du Ciel, car je suis soumis ; la volonté du Ciel soit faite, car je suis un grand pécheur et j'ai mérité une grande punition..., une punition qui est tombée sur mon vieux cœur, cette nuit-là !

— Je vous plains, — murmura Hardress involontairement, — je vous plains, quoique vous puissiez ne pas le penser.

— Pourquoi ? — exclama le vieillard (si l'on peut appeler exclamation l'accent donné à un chuchotement),

en se dressant tout à coup, et plantant son bâton droit sur le plancher. — Pourquoi me plaindriez-vous? vous ne savez rien de moi, pour avoir sujet de me plaindre, Si je vous racontais mon histoire, vous me plaindriez, je le sais ; car il n'y a pas un homme vivant, ayant un cœur dans sa poitrine, qui puisse n'en être pas ému. Mais je ne vous la dirai pas, monsieur. Je suis fatigué de la raconter ; oui, je suis fatigué d'en parler, et d'y penser, et d'y rêver, et je voudrais être dans ma tombe, afin qu'il en soit fini de cette histoire.... toujours, toujours, — ajouta-t-il en levant les yeux avec une religieuse crainte, — toujours, si c'était la volonté du Ciel. Le Ciel me pardonne! je dis ce que je ne devrais pas, quelquefois, en pensant à cela.

— Certainement, je comprends, » marmotta Hardress.

Le vieillard n'entendit pas ses paroles incohérentes.

« En somme, reprit-il après une pause, puisque j'ai commencé à parler, je vous en dirai quelque chose. Cette jeune fille que vous avez vue avec moi cette nuit-là, c'était une belle petite fille, monsieur, n'est-ce pas?

— Pensez-vous? murmura Hardress, toujours sans savoir ce qu'il disait.

— Si je le pense, moi? — répéta le vieillard, avec un sourire amer. Peu importe ce que son père en pensait. Le monde la considérait comme une beauté ; mais à quoi cela était-il bon? Elle m'a quitté, après cette nuit-là, et s'en est allée avec un étranger. »

Hardress bégaya encore quelque chose ; mais ce qu'il dit ne ressemblait qu'au délire d'un homme mis à la torture.

« Oh ! malheureuse Eily ! cette nuit, cette nuit de malédiction ! continua le vieillard. Je suis honteux de moi-même, d'être toujours ainsi comme une vieille femme, me lamentant parmi les voisins ; comme une vieille oie qui crierait après le troupeau, ou comme un fou de petit oiseau, sifflant sur une branche, un soir d'été, après que le nid est volé.

— Que cette salle est étroite ! dit Hardress. La chaleur est suffocante.

— Je croyais d'abord,—poursuivit Mihil—que c'était morte qu'elle était. Mais mon frère, le prêtre, à Castle-Island, m'écrit qu'il l'a vue à Noël, et qu'elle lui a dit qu'elle était mariée et qu'elle reviendrait bientôt. Oui-dà, j'ai toujours peur que le scélérat ne l'ait trompée et qu'elle ne soit pas mariée comme il faut ; car je me suis enquis à tous les prêtres du pays, et pas un n'a pu me dire un mot là-dessus. Elle m'a trompé, et j'ai peur qu'il ne l'ait trompée. Laissez-le ! laissez-le ! Mais il y a un trône dans le ciel, et il y a quelqu'un dessus, et cet homme, et ma fille, et moi, nous paraîtrons devant ce trône un jour !

— Laissez-moi ! s'écria Hardress à voix haute, en s'échappant du cercle avec violence. Laissez-moi sortir! Est-il possible de supporter cela ? »

Un tel incident, au milieu du silence général, et dans une circonstance si solennelle, ne pouvait manquer de produire une sorte de consternation dans l'assemblée. Kyrle leva les yeux avec une expression de forte émotion. « Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé? » demandèrent plusieurs voix. « C'est de la dernière inconvenance, —

C'est le fait d'un sans-cœur», ajoutèrent quelques autres.

Hardress ne s'arrêta point à écouter leurs observations, mais il se fraya un passage à travers la foule étonnée, et atteignit ainsi la porte. Kyrle, après avoir vainement attendu une explication, appuya de nouveau son front sur sa main, et resta silencieux.

« Un bien bon jeune homme ! — dit Mihil O'Connor, suivant Hardress du regard et s'adressant à ceux qui étaient assis autour de lui. — Je lui racontais l'histoire de ma fille. Il faut qu'il ait un excellent cœur. »

Pendant ce temps, le malheureux Hardress errait dans le vestibule du cottage, comme un homme qui vient d'échapper aux mains de la justice. Il entra dans une autre pièce, réservée aux hôtes féminins, et présidée par mistress O'Connell. La gradation des rangs était observée comme dans la salle que nous connaissons, mais l'assemblée n'était pas tout à fait aussi scrupuleuse quant au silence. On avait engagé une conversation générale, très-perceptible quoique à voix couverte, et dans laquelle quelques jeunes gens, éparpillés parmi les dames, ne jouaient pas un rôle inactif. Un silence de quelques instants se fit à cette entrée inattendue, et cent yeux se fixèrent sur le nouvel arrivant. Son extrême pâleur, l'égarement de ses yeux, et l'air sépulcral avec lequel il se présenta, causèrent une surprise générale. Il continua son chemin, et alla s'asseoir auprès de la bonne mistress O'Connell, qui, comme Mihil, mit son agitation sur le compte de la sympathie, et l'installa du coup sur la liste de ses favoris.

Les révolutions, dans la vie privée comme dans la vie publique, sont des occasions qui mettent en action les plus nobles et les plus vils principes de notre nature, — les extrêmes de la générosité et de l'égoïsme. Lorsque Lowry Looby enleva le service à thé, il rencontra dans le vestibule et la cuisine quelques figures revêches et mécontentes. Les uns se plaignaient de n'avoir pas reçu la moindre attention depuis leur arrivée, et d'autres déclaraient qu'ils n'avaient pas eu seulement une tasse de thé.

« Eh bien! alors, pourquoi n'en demandiez-vous pas ou n'alliez-vous pas en chercher? dit Lowry. Croyez-vous que des gens qui sont dans la peine à ce point, n'ont autre chose à faire que de penser à vous, et à votre boire et à votre manger? En vérité, il y a des individus, en ce monde, qui comptent pour davantage leur propre petit doigt que la vie et la fortune de tout le reste. »

Ainsi disant, il prit une chaise devant le grand feu de la cuisine, qui, comme ceux des deux autres pièces, était entouré d'une catégorie de veilleurs. D'un côté, étaient assises sur un banc les servantes de la maison; en face, le cocher du corbillard, quelques autres employés des pompes funèbres, les cochers de deux ou trois voitures de louage, et un ou deux domestiques appartenant aux visiteurs. La table était couverte de pain, de pots de punch et de porter de Cork. Plusieurs hommes, fatigués par la veille de la nuit précédente et accablés par la chaleur du feu, étaient étendus et endormis sur les bancs à dossier, à l'autre bout de la cuisine.

« Ce sera un bon enterrement, — dit le cocher de corbillard, en mettant de côté le pot de porter où il venait de boire un trait.

— Cela doit être, — répondit Lowry, — ce sont des gens, monsieur, qui sont bien connus dans le pays.

— Sûrement, sûrement, — ajouta un des cochers de louage, ôtant une pipe du coin de sa bouche ; — et bien aimés aussi, d'après tout ce qu'on entend dire. »

Un gémissement des femmes servit d'assentiment à cette proposition.

« Ah ! c'était une reine de petite femme ! dit Lowry. Elle était trop bonne pour ce monde. Hélas! hélas! à quoi sert de parler? Ce qui est sûr, c'est que, il n'y a que quelques jours, je salais le jambon sur cette table, et elle se tenait debout, tricotant auprès de moi. « Lowry, dit-elle, j'ai peur que nous n'ayons pas assez de « jambon; je suis fâchée de n'avoir pas fait tuer un « porc de plus. » Elle ne pensait pas alors qu'il durerait plus longtemps qu'elle-même. Elle n'a pas assez vécu pour le voir dans la saumure ! »

Une pause de profonde affliction suivit ce speech, tout particulièrement à la portée du public de la cuisine. Ce fut encore le cocher de corbillard qui l'interrompit.

« Le plus grand enterrement que j'aie vu de ma vie, dit-il, était celui du marquis de Watherford, père du marquis actuel. C'était un spectacle digne d'un roi. Il y avait six hommes marchant devant le corbillard, avec des bâtons d'or à la main, et autant de soie noire sur eux qu'une belle dame. Le cercueil était tout couvert

de velours noir et d'or, et il y avait le nom du mort dans le haut, sur une grande plaque tout en or, qui était brillante comme le soleil. Je n'ai jamais rien vu de pareil ni auparavant ni depuis. Il y avait quarante-six voitures après le corbillard, et chacune appartenant à un lord, ou tout au moins à un homme de condition. »

Tous les yeux étaient fixés avec admiration sur l'orateur, pendant qu'il faisait cette harangue, d'un air important et avec des gestes à l'avenant. Lowry, qui sentait que l'enterrement de la pauvre mistress Daly devait nécessairement tomber dans le domaine des choses insignifiantes, en comparaison de cette magnifique description, s'efforça d'en diminuer l'effet sur l'imagination des auditeurs, par quelques remarques philosophiques.

« C'était un grand enterrement, en effet, commença-t-il.

— Grand ! s'écria le cocher ; c'est-à-dire que cela valait la peine de se rendre à Watherford pour le voir.

— Celui qui a de l'argent, continua Lowry, fait bien de le dépenser, si cela lui plaît. Et cependant, monsieur, à bien considérer les choses, quel était l'avantage de tout cela ? Quel en était l'avantage pour celui qui était dans le corbillard ou pour ceux qui le suivaient ? Le Seigneur nous sauve ! Ce n'est pas sur ce qu'ils avaient d'or et d'argent à leur corbillard, qu'ils seront interrogés là où ils vont, mais seulement sur l'usage qu'ils ont fait de l'or et de l'argent qui leur étaient confiés en ce monde. On ne leur demandera pas combien de voitures les suivaient, mais combien de bonnes actions les

ont précédés là-haut, ni comment ils ont été enterrés, mais comment ils ont vécu. Et ce sont là les questions auxquelles mistress Daly a pu répondre cette nuit, aussi bien que le marquis de Watherford, ou n'importe quel marquis ou quel lord du pays. »

Cet appel réussit parfaitement : le cortége du marquis, les bâtons d'or, la soie, le velours et les quarante-six voitures furent oubliés ; le cocher reprit son pot de porter, et les autres revinrent à leurs attitudes de silence et d'abattement.

XXII

Il avait été décidé que l'enterrement aurait lieu au point du jour. Vers la fin d'un déjeuner précipité que les hôtes prirent à la lumière, le tintement d'une clochette d'argent les appela à la messe qui se célébrait dans la chambre de la défunte. Lorsque Hardress répondit à cette invitation, il trouva la chambre déjà encombrée, et une quantité de domestiques et autres dépendants de la famille agenouillés à la porte et dans le vestibule. Le murmure de la voix du prêtre était seulement interrompu de temps en temps par un faible gémissement ou un sanglot subit sortant de la foule. Quand la messe fut terminée et que la plupart des assistants se furent retirés, Hardress entra et alla prendre

place près de la fenêtre. Il y avait des chuchottements entre son père, mistress O'Connell, Hepton Connolly, et un ou deux autres amis de la famille. Ils cherchaient un moyen de faire retirer Kyrle et son père, pendant que la plus douloureuse crise de cette calamité domestique allait avoir lieu : l'enlèvement du cercueil. M. Daly semblait avoir quelque soupçon d'une tentative de cette sorte, car il s'était assis près de la tête du lit, et se tenait droit sur son siége, d'un air de résolution arrêtée et même sombre. Kyrle restait debout, les bras croisés sur le bois de lit, la figure cachée sur ses bras, et le corps aussi immobile que celui d'un homme plongé dans un profond sommeil. Devant la table, qui avait été un peu élevée, de manière à servir d'autel, le prêtre quittait les vêtements sacerdotaux. Auprès de lui, le clerc plaçait dans un grand sac de coutil, le calice, les linges d'autel et les ornements, à mesure qu'ils étaient préparés. Quelques femmes demeuraient encore agenouillées au pied du lit, balançant de temps en temps leur personne, et se frappant souvent la poitrine avec la croix du long rosaire. Les cierges étaient presque consumés ; leurs derniers restes brûlaient lentement dans les bobêches, et l'aube qui paraissait par la fenêtre ouverte, dominait graduellement leur lumière jaune et imparfaite.

« Kyrle, — dit tout bas Hepton Connolly, en touchant doucement le bras du jeune homme, — venez un instant avec moi dans le parloir, j'ai besoin de vous demander quelque chose. »

Kyrle leva la tête, et regarda celui qui lui parlait,

comme quelqu'un que l'on réveille soudainement d'un long sommeil. Connolly le prit par la manche d'un air pressant, et le conduisit passivement hors de la chambre.

M. Daly vit la manœuvre, mais ne parut pas y accorder d'attention. Il conservait la même position droite et rigide, et regardait fixément devant lui, d'un regard déterminé, comme s'il craignait que le moindre mouvement n'ébranlât sa résolution.

« Daly, — dit M. Cregan, — M. Neville, le prêtre, vous attend dans la chambre du milieu.

— Je ne veux pas quitter celle-ci ! » répondit-il d'un ton bas et bref ; en même temps ses yeux se remplissaient d'un feu sombre, et il ressemblait à une tigresse qui soupçonne une attaque contre ses petits, mais s'efforce de cacher ce soupçon jusqu'à ce que le premier coup soit porté. « Je ne bougerai pas d'ici, monsieur, s'il vous plaît. »

M. Cregan se retourna et jeta à mistress O'Connell un coup d'œil désespéré. Celle-ci baissa significativement les paupières et indiqua du regard la porte. M. Cregan se retira aussitôt, en faisant signe à son fils de le suivre. Dès qu'il fut sorti, mistress O'Connell prit sur elle la tâche qui venait d'échouer si complétement. Elle s'appuya sur la chaise de son frère, mit une main sur la sienne et lui dit d'une voix grave :

« Charles, voulez-vous venir un instant avec moi dans le parloir ?

— Je ne veux pas, répondit-il du même ton rauque. Je n'irai pas, s'il vous plaît. »

Elle lui pressa la main et se pencha sur son épaule, « Charles, continua-t-elle avec une gravité croissante, refuserez-vous ma demande ?

— Je n'irai pas. En vérité, je ne bougerai pas !

— Voilà le moment, Charles, de montrer que vous savez être résigné. Je vous plains, je partage toute votre peine : mais il faut vous maîtriser. Rappelez-vous votre devoir envers Dieu, envers vos enfants, envers vous-même. Venez avec moi, mon cher Charles. »

Le malheureux homme tremblait violemment. Il se retourna, et attachant ses yeux sur sa sœur :

« Mary, dit-il d'une voix brève, c'est la dernière demi-heure que je passerai jamais avec Sally en ce monde : ne m'ôtez pas d'auprès d'elle.

— Je ne le voudrais pas, mon cher Charles, — dit l'excellente femme, ne pouvant plus retenir ses larmes. — Je ne le voudrais pas... Mais vous la connaissez bien... Vous savez comment elle agirait, à votre place ; agissez de même, Charles, c'est la plus grande tendresse que vous puissiez maintenant montrer à Sally.

— Emmenez-moi où vous voudrez ! — s'écria-t-il, en se levant et éclatant en larmes convulsives. — O Sally ! s'écria-t-il encore, en se retournant et tendant les bras vers le cercueil lorsqu'il fut arrivé à la porte, — ô Sally ! est-ce ainsi que nous sommes séparés ? En ce jour, je pensais que vos amis viendraient vous visiter, vous et votre baby, dans la santé et le bonheur. Ils sont venus aussi vous visiter, ma bien-aimée, mais c'est dans votre cercueil, non dans votre lit qu'ils vous trouveront. Ils sont venus, non pour le baptême de

votre baby, mais pour vos funérailles. Pour la dernière fois, adieu, ma chère Sally. Il ne s'agit pas maintenant de dire adieu pour une heure, ou pour un jour, ou pour une semaine, mais pour toujours et toujours. Dieu soit avec vous. Sally ! Pour toujours et toujours ! ce sont de petits mots, Mary, — ajouta-t-il, en se tournant vers sa sœur en larmes, — mais ils renferment de grandes douleurs. Eh bien ! maintenant, Sally, mes jours sont finis pour ce monde. Il est temps pour moi maintenant de penser à une vie meilleure ! C'est bien! Loin de moi le murmure ! Ma vie était trop heureuse, Mary, et je m'y attachais trop. Cela m'enseigne à mépriser beaucoup de choses que j'ai estimées jusqu'à hier, et à avertir mes enfants de les mépriser aussi. Je crois, Mary, que si les choses allaient suivant nos désirs, en ce monde, cela pourrait nous porter à oublier que nous en avons un autre devant nous. C'est ma consolation, et ce doit l'être à présent pour toujours. Menez-moi où il vous plaira, Mary, et qu'ils l'emportent aussi, elle, où ils voudront. O Sally, mon pauvre amour, ce n'est pas aujourd'hui, ni demain, ni le jour d'ensuite que je sentirai votre perte ; mais quand les semaines et les mois auront passé, et que je serai assis tout seul auprès du feu, ou que je parlerai de vous à mes enfants orphelins. C'est alors, Sally, que je sentirai ce qui est arrivé hier ! C'est le temps où je penserai à vous et à tous nos jours heureux, jusqu'à ce que mon cœur se brise dans ma poitrine ! » Il avait prononcé ces dernières paroles, en se tenant tout droit, les mains serrées et frissonnantes au-dessus de sa tête, les

yeux remplis de larmes et fixés sur le cercueil, le visage gonflé et tremblant par la force de l'émotion. En terminant, il tomba sur l'épaule de sa sœur, épuisé par cette lamentation.

Presque au même instant, la petite Sally vint glisser dans l'ouverture de la porte son visage innocent, étonné et timide. Mistress O'Connell, avec la promptitude de sentiment propre aux femmes, prit avantage de l'incident pour créer une diversion dans l'esprit de son frère.

« Mon cher Charles, dit-elle, tâchez de vaincre cet abattement. Vous ne serez pas si seul que vous croyez. Voyez donc : vous avez encore une Sally pour prendre soin de vous. »

Le père déjà vieilli jeta autour de lui un coup d'œil rapide, et rencontra le doux et simple regard de la petite innocente, levé pour chercher le sien. Il secoua fortement la main de sa sœur, et dit avec véhémence :

« Mary, Mary ! je vous remercie ! C'est du fond du cœur que je vous sais gré de ceci ! » Puis il prit l'enfant sur sa poitrine, la dévora de baisers mêlés de tendresses passionnées, et l'emporta à la hâte, comme un trésor, dans une partie éloignée de la maison.

Sur ces entrefaites, M. Cregan s'était occupé, à la requête de mistress O'Connell, de distribuer les gants, les écharpes, et les branches de cyprès, dans la chambre qui, la nuit précédente, avait été réservée aux hôtes féminins. En cette circonstance aussi, l'égoïsme de quelques indignes personnages apparut, dans leurs luttes de préséance, et dans leur méconte-

ment d'être négligés au milieu de la distribution des faveurs funéraires. Mais on doit constater, en bonne justice, que le nombre de ces gens sans cœur n'était pas considérable.

La dernière et plus déchirante épreuve était maintenant commencée. Le cercueil était porté, sur les épaules de quelques hommes, dans le corbillard qui avait été amené à la porte du vestibule. Le cocher occupait son siége, ceux qui conduisaient le deuil étaient déjà dans les voitures, et une grande quantité de cavaliers et de piétons étaient rassemblés devant la façade de la maison, le long de l'avenue et sur la route. Les servantes de la famille portaient des écharpes et d'énormes coiffes de toile blanche. La femme de chambre et Winny étaient assises sur le cercueil, et trois ou quatre suivaient, dans une espèce de charrette. Une fois l'ordre établi, le cortége commença à se mouvoir, et les reste de cette bonne maîtresse, de cette épouse et de cette mère tendre et aimée, furent emportés de la demeure dont, pendant tant d'années, son doux gouvernement avait fait le bonheur.

« O maîtresse ! — s'écria Lowry Looby qui se tenait à la grille de l'avenue, frappait dans ses mains, et pleurait, tout en regardant, non sans un sentiment de mélancolique orgueil, le long cortége qui garnissait la route inégale, si bien que les plumes noires du corbillard devenaient déjà indistinctes, tandis que l'arrière-garde de la marche funèbre passait devant le brave serviteur. — O maîtresse, maîtresse ! c'est main-

tenant que je vois que vous êtes partie pour tout de bon ! Je n'avais jamais cru que vous étiez perdue pour nous, tant que je n'avais pas vu votre cercueil sortir des portes ! »

A partir de ce malheur, on remarqua un changement dans le caractère et les allures de l'excellente famille. La violence de la première crise s'apaisa, mais elle laissa de profondes et perceptibles traces. Les Daly devinrent plus graves et plus religieux ; le ton de leur conversation prit quelque chose de plus profond, et les manières mêmes des jeunes enfants parurent plus sérieuses et plus pensives. Leur gaieté habituelle — fille du bon naturel et de l'innocence du cœur — n'était pas éteinte : la flamme se ranima avec le temps, mais elle brûla avec un rayonnement plus calme, plus faible et peut-être plus pur. Leurs réjouissances étaient fréquentes et cordiales, mais elles ne furent plus jamais bruyantes. Pour le malheureux père, le cas était différent : lui ne se remit jamais. L'harmonie de son existence était détruite, et il semblait avoir perdu tout intérêt à ces occupations rurales qui, depuis l'adolescence, avaient rempli une grande partie de son temps. Par un sentiment de devoir, il était encore exact et diligent dans leur accomplissement : mais il s'en acquittait comme d'une tâche, il n'en jouissait plus comme d'un plaisir. On pouvait encore le voir, le matin, surveillant ses paysans dans leurs travaux agricoles : mais il ne se mêlait plus cordialement, comme autrefois, aux joyeux propos qui rendaient leur labeur léger. Il semblait que, dans cette matinée,

son existence avait atteint le périhélie ; désormais la lumière et la chaleur de son cœur étaient destinées à décliner de jour en jour.

XXIII

Le mariage de Hardress Cregan et d'Anne Chute fut différé quelque temps, en raison des malheurs de leurs vieux amis. Les remords et les incertitudes de Hardress commencèrent à affecter son esprit et sa santé, à un degré qui excita une grande alarme dans les deux familles. Ses manières avec Anne restaient les mêmes qu'avant qu'ils fussent fiancés : tantôt tendres, passionnées, pleines d'une affection ardente ; tantôt maussades, brèves, emportées et sombres. Ses sentiments à elle non plus n'avaient pas changé. Elle s'affligeait des peines fréquentes qu'il manifestait ; mais elle attribuait tout à une faiblesse de caractère naturelle ou acquise, et elle se fiait au temps et aux assiduités de son amabilité dévouée pour le guérir. Il n'avait rien fait, jusqu'à présent, pour se rendre indigne de son estime : tant qu'il en serait ainsi, elle ne pouvait laisser ébranler son attachement par de purs et simples défauts de formes, résultats probablement d'une santé incertaine, et méritant par conséquent la pitié, plutôt que le ressentiment.

Mais une impression plus sérieuse se produisait sur mistress Cregan. Dans ses fréquentes conversations avec son fils, elle avait vu se trahir le travail d'une souffrance plus profonde et d'un souvenir plus sombre qu'elle ne l'avait jamais cru possible. Par mainte allusion que Hardress avait laissé tomber, dans ses paroxysmes d'angoisse, il devenait évident pour elle qu'il avait fait quelque chose qui le mettait au pouvoir de la justice outragée aussi bien que d'une conscience vengeresse. Du moment où elle arriva à cette découverte, elle évita autant que possible tout nouvel entretien à ce sujet, et l'on put remarquer qu'elle aussi était en proie à des accès de distraction et de tristesse.

Tandis que les destinées de la famille restaient ainsi stationnaires, Hepton Connolly fit ses invitations pour une grande partie de chasse. Hardress attendait cette réunion avec une certaine satisfaction, dans l'espérance d'y trouver quelque soulagement pour son esprit, dans son état actuel d'affaissement. Aussi, quand arriva le matin fixé, il fut un des premiers sur le terrain.

On disait que le renard avait son gîte sur le flanc d'une colline voisine de la rivière. Un côté était rendu grisâtre par des rochers raboteux, de la nature des pierres calcaires ; l'autre était revêtu des buissons compacts de genêts épineux. Un sentier bourbeux et sinueux descendait, entre les broussailles, à un vaste marais, tout près du rivage. Ce marais était couvert de joncs nains, et coupé par d'innombrables petits canaux et petites criques, qui n'étaient jamais remplis, excepté quand la grande marée était dans son plein. Au delà de

la colline, sur une plaine verte et ondoyante, un grand nombre de gentlemen conversaient par groupes ou faisaient galoper doucement leurs chevaux autour de la place, tandis que les piqueurs, les veneurs et les chiens étaient occupés dans les broussailles, cherchant à faire sortir le renard. Une foule de paysans, de jeunes garçons et d'autres flâneurs, étaient dispersés sur le gazon, attendant le commencement de la chasse, et s'amusant à critiquer avec des sarcasmes fort mordants l'allure des chevaux et les façons des cavaliers.

L'exploration des broussailles continua longtemps sans succès. Les gentlemen devenaient impatients ; ils commençaient à regarder leurs montres et à jeter de temps en temps à l'horizon un coup d'œil d'appréhension. Ce dernier mouvement n'était pas sans cause : le temps, qui avait donné de belles espérances, se mettait à changer et à s'obscurcir. C'était un de ces jours pesants et indolents pour ainsi dire, qui fréquemment, en Irlande, annoncent le printemps. Sur l'eau, sur la terre, dans l'air, tout était calme et immobile. Les bateaux dormaient sur le sein de la rivière. Un brouillard bas et obscur cachait les rives éloignées et les collines de Clare. Au-dessus, l'œil ne pouvait discerner ni nuage ni firmament. Une pluie fine et légère, pas plus épaisse qu'une rosée d'été, tombait sur la plaine, et laissait une humidité brillante sur les vêtements des chasseurs, les crinières des chevaux et la surface du paysage environnant.

« Point de renard aujourd'hui, j'en ai peur, — dit M. Cregan, dirigeant son cheval vers l'un des groupes

déjà mentionnés, qui comprenait entre autres son fils et M. Connolly. — Pour quelle heure avez-vous commandé le dîner ? — ajouta-t-il en s'adressant à ce dernier — ; il n'y a guère à craindre que nous soyons en retard, je crois.

— Vous méritez tous votre sort, sportmen de lit-de-plume que vous êtes, — dit un vieux gentleman, vert et bien portant, qui faisait aussi partie du groupe. — Ce matin, j'arrivais de Limerick, j'étais chez moi avant sept heures, je sortais pour donner un coup d'œil à mes travailleurs, et, en me présentant sur le terrain à dix heures, je ne trouvais que ce jeune gentleman, dont les pensées semblent en ce moment chasser sur un autre terrain. Quand j'avais votre âge, messieurs, la pointe du jour ne me voyait jamais endormi.

— Les braves gens sont rares, répondit Connolly ; il est juste que nous prenions soin de nous. Hardress, voulez-vous venir faire un temps de galop ?

— Il galope ailleurs, — reprit le même vieux gentleman, en regardant Hardress dont l'esprit était évidemment absent. — Remarquez ce soupir. Ah ! elle a un cœur de rocher.

— Je soupçonne plutôt qu'il pense à son dîner, — dit son père.

— Si miss Chute lui avait demandé de faire un tour avec elle, dit Connolly, elle n'aurait pas eu tant de peine à obtenir une réponse.

— Courage, monsieur, cria le vieux gentleman ; elle n'est ni mariée ni morte.

— Morte, dites-vous ? s'écria Hardress, faisant un

bond et sortant subitement de sa rêverie. — Morte ! qui a dit cela ? Ah ! je vois. »

Un éclat de rire général le rappela au lieu et à la société où il se trouvait, et il baissa la tête, en silence et avec confusion.

« Allons, Hardress, — continua Connolly, — quoique vous ne prétendiez pas à ma main, nous pouvons cependant essayer ensemble un temps de galop... Écoutez! Qu'est cela ? Que font les chiens à présent ?

— Ils ont quitté le couvert sur la colline, — répondit un cavalier qui passait, — et ils sont en train d'explorer le marais.

— Pauvre Dalton ! dit M. Cregan. C'est lui qui aurait délogé maître renard un peu plus vite que cela ! »

Dalton était l'ancien piqueur, mort depuis peu, et qui avait été au service de la famille dans l'enfance du jeune Cregan.

« Pauvre Dalton ! — répéta celui-ci, saisissant ces mots au passage et les répétant avec une force d'accentuation étrange. — Pauvre, pauvre Dalton ! Oh ! les jours de ma jeunesse — ajouta-t-il en se parlant à lui-même et se détournant sur sa selle du côté de la rivière, — ô jours passés, heureux jours ! Ma joyeuse enfance et ma joyeuse jeunesse ! Mon bateau ! la vaste rivière, l'âpre vent de l'ouest, les vagues brisées, et le cœur en repos ! O misérable ! Qu'as-tu à espérer maintenant ? Mon cœur éclatera avant que je ne quitte ce champ. »

Cependant Connolly prêtait toujours l'oreille à la chasse. Son ouïe exercée eut bientôt reconnu un son caractéristique.

« Les chiens l'ont trouvé, s'écria-t-il. Venez ! venez ! »

Un singulier tumulte se produisait dans la foule, sur le côté de la colline qui dominait le marais. Après un moment d'agitation et d'incertitude, tous descendaient précipitamment.

« Il se passe quelque chose d'extraordinaire, dit M. Cregan. Qu'est-ce qui fait rassembler tout le monde dans les marécages ? »

Suivit une pause, pendant laquelle Hardress éprouva un degré d'anxiété nerveuse dont il ne pouvait se rendre compte. Les chiens continuaient à aboyer de concert, comme s'ils avaient trouvé une forte piste, et cependant aucun renard n'apparaissait.

Enfin notre groupe aperçut un homme à cheval se dirigeant de son côté, par le chemin bourbeux que nous connaissons. Quand il approcha davantage, on put voir que ses manières étaient agitées et alarmées, et que son visage portait l'empreinte de la terreur et de la compassion. En arrivant près du groupe, il serra soudainement les rênes.

« M. Warner, — dit-il en s'adressant au vieux gentleman que nous avons vu prendre part à la conversation, — M. Warner, vous êtes magistrat, je crois ? »

Le vieux gentleman s'inclina.

« Alors, venez par ici, monsieur, s'il vous plait. Une terrible circonstance rend votre présence nécessaire, sur l'autre côté de la colline.

— J'espère qu'il n'y a de malheur pour aucun de nos amis, monsieur ? » demanda M. Warner, en éperonnant son cheval. La réponse de l'étranger se perdit dans le

trépignement des sabots de leurs montures, tandis qu'ils s'éloignaient rapidement.

Immédiatement après, deux autres cavaliers passèrent au galop. L'un d'eux tenait dans sa main un chapeau de paille, déformé et sali dans la boue. Hardress saisit le mot « horrible », dans le moment où ils se trouvèrent près de lui.

« Qu'est-ce qui est horrible ? » s'écria-t-il en se levant sur ses étriers.

Mais les passants étaient déjà trop loin pour l'entendre. Il retomba assis, et jetant un coup d'œil à son père et à Connolly :

« Qu'appelle-t-il horrible ? répéta-t-il.

— Je ne l'ai pas entendu, répondit Connolly. Allons sur le marais, et nous l'apprendrons. »

Ils se dirigèrent en effet de ce côté. La pluie tombait maintenant en beaucoup plus grande abondance. Il n'y avait pas un souffle de vent qui pût changer sa direction ou donner la plus légère animation à l'aspect léthargique de la nature. En arrivant au front de la colline, ils virent la foule de cavaliers et de paysans rassemblée en une masse compacte autour d'un des petits canaux décrits plus haut. Plusieurs des individus placés au centre étaient baissés, comme pour secourir une personne tombée. Le rang suivant, les têtes tournées de côté sur les épaules, était occupé à répondre aux questions de ceux qui se trouvaient derrière. Enfin les plus en dehors se haussaient sur la pointe des pieds, et s'efforçaient, en tendant leurs têtes par dessus les épaules de leurs voisins, de faire pénétrer leur regard

jusqu'au centre. Des cavaliers mêlés dans la foule, se penchaient sur leurs arçons et abaissaient leurs yeux, toujours vers le même point. Pendant ce temps, le veneur fouettait les chiens, pour les faire sortir du cercle, et n'obtenait l'obéissance qu'avec peine. « Malheureuses bêtes ! disait-il au moment où Hardress passa près de lui. Quel renard vous nous avez déterré ce matin ! »

En s'approchant tout à fait du groupe, Hardress put recueillir des indications plus précises sur la nature de l'événement, d'après l'air et les gestes de chacun. Chez l'un dominait l'épouvante ; chez l'autre, une ardente curiosité ; chez un troisième, l'étonnement. Poussé par une impulsion inexplicable, et soutenu par une énergie dont lui-même ne connaissait pas la source, il sauta de son cheval, jeta les rênes à un paysan et pénétra dans le cercle avec une grande violence. Il tira les uns de leur place en les saisissant au collet, poussa les autres avec son épaule, frappa avec le manche de son fouet ceux qui se montraient récalcitrants, et en peu d'instants il se trouva au milieu.

Ici il s'arrêta, et contempla avec une horreur pétrifiante le tableau que la foule lui avait caché jusqu'alors.

Un petit espace était gardé libre, dans le centre. En face de Hardress, se tenait M. Warner, magistrat et coroner du comté, ayant à la main un petit carnet sur lequel il inscrivait quelques notes au crayon. A sa droite, l'homme qui l'avait appelé sur les lieux Aux pieds de Hardress, une petite mare dont les eaux étaient troublées et épaisses de boue, tandis que la pluie, qui tom-

bait droit dessus, donnait à leur surface l'apparence de l'ébullition. Sur le banc de l'autre côté, qui était couvert d'œillets de mer et d'une espèce de mousse courte particulière au sol, était étendu un objet que tous les yeux fixaient avec une expression de tristesse et d'effroi. La plus grande partie de cet objet était cachée sous un manteau bleu qui, trempé dans l'eau et la vase, tombait assez lourdement sur ce qu'il couvrait, pour révéler les linéaments d'une forme humaine. Deux petits pieds, chaussés de cuir d'Espagne, sortant de l'extrémité du manteau, montraient que ce corps était celui d'une femme ; et une masse de longs et beaux cheveux, s'échappant du grand capuchon, indiquaient que cette mort, qu'elle fût l'effet de l'accident ou de la méchanceté, avait prématurément saisi la victime.

Le manteau, les pieds, la chevelure, c'étaient des objets familiers à l'œil de Hardress. Dans de très-légères occasions, il lui avait souvent été impossible de se contenir en présence d'autrui. A présent que la pleine solution de toutes ses anxiétés était exposée devant lui, à présent qu'il acquérait la certitude que le crime du sang était sur sa tête, à présent qu'il contemplait le corps brisé de l'épouse choisie et naguère bien-aimée, tuée dans sa jeunesse, presque dans son adolescence, par sa connivence à lui-même, il s'étonnait que toute émotion fît silence dans sa poitrine. D'autres auraient pu lui dire que sa face était blême, rigide, aussi dépourvue de sang que celle du cadavre qu'il regardait. Mais lui n'en sentait rien. Pas une des paroles prononcées n'était perdue pour son oreille. Il ne tremblait

même pas, et une légère inquiétude pour sa sûreté personnelle était le seul sentiment dont il eût conscience. Il lui semblait que la faculté des grandes émotions, comme une machine embarrassée dans son action, avait été soudainement frappée d'immobilité.

« Le cheval et la charrette sont-ils arrivés ? — demanda M. Warner, en fermant son carnet. — Quelqu'un les voit-il venir ? Nous serons tous mouillés jusqu'aux os avant de partir.

— Ne pouvons-nous aller à l'auberge la plus proche, et y procéder à l'enquête ? — dit un gentleman ; — quelqu'un resterait en arrière pour faire amener le corps.

— Non, monsieur, — répliqua M. Warner, avec quelque emphase : — l'enquête doit être tenue *super visum corporis*, sinon elle ne vaut rien.

— Warner a peur pour ses quatre guinées d'honoraires, — murmura malicieusement Connolly à l'oreille de M. Cregan. — Il ne laissera pas le cadavre hors de sa vue.

— Vous connaissez le proverbe, répondit Cregan : *Un oiseau dans la main*, etc. Quel beau renard gras il a pris ce matin, lui ! »

A ce moment, les chiens se mirent à aboyer. Hardress, sortant soudainement de son immobilité, étendit les bras et entra dans un accès de peur farouche.

« Les chiens ! les chiens ! s'écria-t-il... M. Warner, les entendez-vous ? Retenez les chiens ! Ils la déchireront, si vous les laissez passer. Mon bon monsieur,

souffrirez-vous que les chiens la déchirent ? J'aimerais mieux être moi-même mis en pièces, que d'assister à un tel spectacle. Ouvrez de grands yeux tant que vous voudrez, mais je vous dis la vérité, je le déclare sur ma vie, la vérité !

— Il n'y a rien à craindre, — dit Warner, fixant sur lui un œil pénétrant.

— Hé ! si, il y a à craindre, monsieur, je vous demande pardon. Les entendez-vous, à présent? Entendez-vous ce hurlement qui demande du sang ? Je vous dis que je hais cet horrible cri. Il y a de quoi faire éclater le cœur d'un chrétien. Qui a mis les chiens sur cette horrible piste, cette fausse piste ? Je deviens fou, je crois. Encore une fois, monsieur, entendez-vous ce hurlement ? Me direz vous encore qu'il n'y a rien à craindre? Tenez-vous tout près, et cachéz-moi ! Cachez-la, veux-je dire. Tenez-vous tout près.

— Je crois toujours qu'il n'y a aucun danger, — répéta le coroner, voulant le sonder.

— Et moi, je vous dis qu'il y en a ! — s'écria Hardress, empoignant son fouet et s'abandonnant à un accès de rage qui tenait du délire. — Je vous dis qu'il y en a. Si ce terrain s'ouvrait devant moi et que j'entendisse les chiens de Satan hurler du fond de l'abîme, cela ne pourrait me glacer d'une plus grande frayeur ! Mais, vous pouvez suivre la marche qui vous convient, continua-t-il en saluant et s'efforçant de sourire ; — vous êtes en fonction, monsieur. Vous êtes libre de contredire comme il vous plaît, mais j'ai mon remède. Vous me connaissez, monsieur, et je vous con-

nais. Je suis gentleman. Comptez que vous entendrez de nouveau parler de moi à ce sujet. »

Ainsi disant, il se fraya un chemin hors de la foule, avec autant de violence qu'il en avait mis pour entrer, sauta en selle, et lança son cheval au galop, comme s'il était à un steeple-chase.

Il n'avait pas même pris le temps d'entendre M. Warner lui répondre :

« Si vous êtes un gentleman, c'est le gentleman du plus mauvais caractère que j'aie jamais rencontré... ou quelque chose de bien pire. »

Et tandis que la foule émue et compatissante accompagnait les restes meurtris d'Eily O'Connor, son misérable mari volait, avec la rapidité de la peur, dans la direction de Castle-Chute.

XXIV

Hardress Cregan s'était rendu dans la chambre antique qui conduisait au salon, situé, comme on sait, dans la partie plus moderne du château. Il se jeta sur un fauteuil qui se trouvait au milieu de la pièce, et resta quelques instants immobile, les mains crispées et les yeux fixés sur le plancher. Il y avait dans le salon des voix et des rires, et il pouvait distinguer l'accent d'Anne Chute. Puis il entendit la porte du salon s'ouvrir

et se fermer ; puis un pas majestueux et mesuré suivre le petit vestibule et monter l'escalier de quelques marches conduisant à la pièce qu'il occupait. Un instant après, sa mère apparut dans l'étroite porte, et fit un geste de surprise en le voyant.

« Eh quoi ! Hardress, s'écria-t-elle, déjà de retour ? Avez-vous eu bonne chasse, aujourd'hui ?

— Bonne chasse ! — répéta-t-il, avec un éclat de rire sourd et involontaire, sans disjoindre ses mains entrelacées et sans lever les yeux. — Oui, ma mère, très-bonne chasse. Une chasse, je pense, qui mettra un jour ma vie en danger.

— Avez-vous donc été blessé, mon enfant ? » dit-elle, se penchant sur lui avec compassion.

Il se redressa, et, dans un sombre silence, attacha quelques instants ses yeux sur ceux de sa mère.

« Oui, répondit-il enfin. La blessure que je craignais depuis si longtemps, je l'ai reçue en pleine poitrine. Je suis bien aise que vous soyez venue. Je désirais vous parler.

— Attendez un moment, Hardress. Laissez-moi fermer ces portes. Les domestiques sont si curieux et si sujets à nous épier !

— Eh ! oui, à partir de cette heure, nous devrons éviter ces oreilles et ces yeux vigilants. Que ferai-je, ma mère ? Conseillez-moi, réconfortez-moi. Oh ! je suis complétement abandonné, maintenant ; je n'ai pas d'ami, pas de consolateur, excepté vous. Cette terrible espérance, qui ressemblait plutôt à une crainte..., qui me tenait à la torture du matin au soir et du soir au

matin..... s'est enfuie à la fin pour toujours. Je suis complétement abandonné.

— Mon cher Hardress, — lui dit sa mère extrêmement peinée, — quand cesserez-vous de vous affliger et de m'affliger avec ces imaginations ? Abandonné, dites-vous ? Ceux qui vous aiment méritent-ils de vous cette parole ? Vous me demandez de vous conseiller, et mon conseil est ceci : Mettez de côté ces idées, et appréciez, comme vous le devez, le bonheur de votre situation. Qui donc, avec une fiancée comme Anne, un ami comme votre aimable camarade Daly, et une mère au moins dévouée d'intention, se livrerait comme vous le faites à des rêves fantastiques de désolation et de désespoir ? Si, comme vous semblez le donner à entendre, vous avez une cause de souffrance au fond de votre mémoire, souvenez-vous, Hardress, que vous n'êtes pas pour rien laissé sur la terre. Chez tous les humains, il y a quelque chose à pardonner, et tout temps accordé ici-bas peut être mis à profit pour obtenir le pardon.

— Continuez, dit Hardress, attachant sur sa mère un regard fixe et farouche. Vous ne faites que me rappeler des malédictions. « Avec une fiancée comme Anne ! » Un mot à votre oreille : Je ne l'aime pas. Pendant que j'étais fou, je l'aimais ; et dans mon bon sens, maintenant, je paie chèrement cette trahison insensée. « Avec un tel ami ! » Comme vous vous riez de moi ! Vous savez quel rôle indigne j'ai joué vis-à-vis de lui, et cependant vous me rappelez qu'il était mon ami. C'est beaucoup de bonté, ma mère. Écoutez ! — continua-t-il, en serrant avec force le bras de mistress Cregan. — De quelque

côté que je me tourne, qu'il fasse sombre ou qu'il fasse clair, je vois quelqu'un peindre le hideux portrait d'un démon. Chaque jour il vient, et il ajoute à la ressemblance une teinte plus noire. Crainte méprisable et orgueil égoïste, indigne inconstance, noire fausseté, meurtre sanglant : ce sont les couleurs qu'il mélange et broie sur mon âme. Le lâche orgueilleux qui aimait et qui se taisait, quand il était déjà compromis par sa conduite, et maître de la conquête à laquelle il avait peur de prétendre ; l'hypocrite qui offrait une amitié à laquelle il devenait traître presque sans épreuve ; l'ivrogne, le fiancé sans foi et le mari parjure : — Où a-t-on jamais vu, qui a jamais fourni une course si rapide et si pleine de crimes que la mienne ? Vous parlez de ciel et de pardon ! Croyez-vous que j'aie pu si longtemps endurer mes angoisses sans me rappeler cela ? Non ; mais un cri était avant moi à la porte du ciel, et je n'ai jamais senti que ma prière fût entendue. Quel était ce cri, je l'ai appris ce matin. Ma mère, — ajouta-t-il, en se retournant avec une grande rapidité de parole et de gestes, — je suis un assassin ! »

Mistress Cregan n'entendit pas ces derniers mots. L'air, le geste, les paroles précédentes, avaient suffi à l'instruire, et elle venait de tomber dans un évanouissement semblable à la mort.

Qand elle reprit ses sens, Hardress était agenouillé près d'elle, pâle, anxieux et terrifié, non plus soutenu par cette effroyable énergie qu'il avait montrée avant la révélation de son secret, mais sans force et sans mouvement. Pour la première fois, la mère regarda son en-

fant avec un frisson dans lequel le remords était mêlé d'horreur. Elle agita la main deux ou trois fois, comme pour lui faire signe de se retirer de sa vue. Ce fut ainsi qu'il comprit ce mouvement et qu'il y obéit. Il prit place derrière son fauteuil, attendant, les lèvres béantes et l'œil égaré, qu'elle recommençât à parler. Pendant ce temps, la malheureuse femme, les coudes appuyés sur les genoux, la tête cachée dans ses mains, poursuivait cette silencieuse communication avec elle-même, qui lui était habituelle quand elle avait reçu quelque choc violent. Une longue pause eut lieu.

« Êtes-vous encore là ? » dit-elle enfin, comme un léger mouvement du coupable frappait son oreille.

Hardress tressaillit, comme un écolier à la voix du maître, et il allait s'avancer, mais le bras étendu de sa mère arrêta ses pas.

« Restez où vous êtes, dit-elle ; il se passera longtemps maintenant avant que je désire arrêter les yeux sur mon fils. — Si ces choses ne sont pas des rêves, — reprit-elle un instant après, de ce ton calme et comprimé qu'elle avait toujours quand son esprit endurait les plus cruelles angoisses ; — si vous n'avez pas uniquement nourri les délires de votre imagination, et si vous pouvez vous borner pour un quart d'heure à des expressions simples et claires, — racontez-moi ce malheureux événement. N'avancez pas, restez où vous êtes, et parlez. Infortuné garçon ! Nous sommes une misérable famille ! »

Elle se pencha de nouveau en cachant sa figure dans ses mains, tandis que Hardress, d'une voix basse et dans

une attitude timide, lui faisait en peu de mots la douloureuse narration. L'énergie fanfaronne de sa conversation précédente l'avait si totalement abandonné que plus de la moitié du récit lui fut tiré par des questions, comme à un coupable qui craint d'ajouter à sa punition.

Quand il eut fini, mistress Cregan releva la tête, avec un soulagement évident.

« Eh bien ! Hardress, dit-elle, je m'étais trompée en ceci. Mes suppositions avaient dépassé la limite. Vous n'êtes pas alors l'agent effectif de cette œuvre horrible.

— Je n'ai pas été l'exécuteur, dit Hardress. J'avais un délégué, ajouta-t-il avec un affreux sourire.

— Vous n'avez non plus, ni en acte, ni en parole, donné autorisation à l'atrocité en question.

— O ma mère ! si vous estimez que ce soit la peine de dépenser pour moi quelque bonté, cessez de torturer ma conscience avec ce misérable subterfuge. Je suis l'assassin d'Eily ! Peu importe que mon doigt n'ait pas serré sa gorge, ni ma main été rougie de son sang. Mon cœur, ma volonté l'a tuée. Mon âme devançait le bourreau qui a scellé notre commune ruine par sa désobéissance. Non, pas en acte comme vous le dites, ni même en parole. Je n'ai exhalé mes pensées sanguinaires dans aucune oreille vivante. La flamme sombre et infernale s'est consumée où elle s'était allumée, secrète et solitaire, dans mon sein..... cette rage dénaturée dans ma conduite ne perça pas. Quand *il* me tenta tout haut, tout haut je répondis, le méprisai

et le défiai ; et lorsque, dans notre dernière et fatale entrevue, je lui donnai cette commission qu'il a étendue jusqu'au meurtre, mes paroles recommandaient expressément sa sûreté.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ma mère, c'est la vérité. Je vous réponds comme je répondrai à ce tribunal redoutable, devant ce trône dont le vieillard m'a parlé, quand elle et lui se tiendront là, debout, pour me confondre ! »

Il se dressait de toute sa hauteur et levait les mains comme si déjà il plaidait sa cause. Mistress Cregan se levait au même instant, pour lui parler avec une énergie et une décision égales ; mais il la prévint.

« Et cependant — ajouta-t-il, — et cependant je suis l'assassin d'Eily. Si j'avais un ennemi qui voulût m'inventer un sujet de perpétuelle torture, il ne pourrait choisir de moyen plus sûr que de soulever un doute sur cette subtile et indigne distinction. Je suis l'assassin d'Eily ! Éveillé ou endormi, cette pensée résonnera éternellement dans mon cerveau. Ces choses sont-elles des rêves ? Oh ! je donnerais tout le monde des réalités, pour trouver que j'ai fait un horrible rêve et me réveiller, et mourir !

— Vous exagérez la mesure de vos torts, — dit mistress Cregan ; et elle allait poursuivre quand son fils l'interrompit.

« Fou que j'étais, — s'écria-t-il avec une explosion de douleur et de regret ; — fou, insensé et idiot ! Que j'étais aveugle sur mon propre bonheur ! Toujours dé-

sirant ce qui était hors de ma portée, ne sachant jamais apprécier ce que je possédais ! Le présent me semblait toujours rebattu, et insipide, et triste ; l'avenir et le passé seuls paraissaient beaux. Maintenant il me faut les voir avec d'autres yeux. Le présent est mon refuge : car le passé est rouge de sang, et l'avenir brûlant de honte et de feu.

— Asseyez-vous, et écoutez-moi un instant, Hardress.

— O Eily ! — continua le misérable jeune homme, étendant ses bras dans toute leur longueur et paraissant apostropher quelque esprit qui l'écoutait ; — ô Eily ! mon amie perdue, trompée, assassinée ! Oh ! que ce ne soit pas ainsi sans appel ! Ne me dites pas que les choses faites dans ces mois hideux sont entièrement sans remède ! Revenez ! revenez, mon doux amour ! Si les larmes, et les gémissements, et des années de pénitence peuvent effacer cette pensée maudite, vous serez satisfaite. Regardez ! — s'écria-t-il tout à coup, en saisissant d'une main le bras de sa mère et indiquant de l'autre un coin éloigné de la chambre. — Cette vision vient me répondre..... Il suivait avec son doigt une certaine ligne dans l'air, comme s'il traçait le contour de quelque hallucination. — La voilà, aussi effroyablement réelle que je la voyais il y a une heure, sur le banc de sable humide et froid : la chevelure blonde défaite ; les pieds découverts, ces pieds auxquels j'ai appris à quitter le chemin du devoir ; le manteau mouillé, se collant à l'horrible forme de mort qui est dessous. Quatre fois je l'ai vue, depuis que j'ai quitté la place,

et chaque fois elle devenait plus implacablement vraies. A partir de ce moment, mes imaginations seront changées : pour de sombres visions, de plus sombres réalités ; pour d'affreuses craintes, une plus affreuse certitude. »

Ici il retomba sur le fauteuil que sa mère avait tiré près du sien, et resta quelques instants enseveli dans un silence profond. Mistress Cregan voulut prendre cette occasion de l'amener doucement dans un ordre de sentiments plus modérés ; mais ses sentiments à elle-même l'entraînèrent au delà de la limite qu'elle avait en vue.

« Ne vous méprenez pas sur ma pensée, malheureux enfant ! dit-elle. Je ne voudrais pas vous voir faire bon marché de votre crime : il est noir, il est épouvantable, et tel que le Ciel le vengera certainement. Mais il ne faut pas non plus vous précipiter à l'autre extrême, où vous ne pouvez que guérir la présomption par le désespoir. Vous n'êtes pas si coupable que vous le jugez. Désirer sa mort était un péché grave ; mais non pas si hideux que l'acte lui-même. Une chose, il est vrai, reste certaine : de quelque façon que cette affaire se termine, nous sommes tous les deux, pour ce monde, des misérables et des maudits, — moi en vous, et vous en moi ! — Faible et méchant enfant ! C'était l'étude de ma vie, de gagner votre amour, votre confiance, et ma récompense a été la défiance, la dissimulation, et...

— Vous me faites des reproches, alors ? — s'écria Hardress, bondissant comme un fou, serrant le poing, et lançant à sa mère un regard furibond. — Prenez

garde, je vous en avertis ! Je suis un démon, je vous l'accorde ; mais c'est par vos tentations que j'ai changé ma nature. Vous, ma mère ! vous avez été mon plus cruel ennemi ! J'ai bu l'orgueil avec votre lait, la passion dans vos conseils. Vous vous jouez d'un possédé, d'un désespéré ! Toute cette histoire d'amour, qui a commencé dans la dissimulation et l'artifice, et fini dans le sang, était votre ouvrage ! Et vous venez maintenant...

— Arrêtez ! — s'écria-t-elle, remarquant la fureur de son regard, et sa main levée et tremblante, quoique pas avec le dessein impie qu'elle supposait. — Monstre ! oseriez-vous frapper votre mère ? »

Comme s'il eût reçu un coup soudain, Hardress tomba aux pieds de sa mère, qu'il pressa entre ses mains, en abaissant son front dans la poussière. « Ma mère ! — dit-il d'une voix toute changée et tout humble — ma première, constante et clémente amie, vous avez raison. Je ne suis pas encore tout à fait un démon. Mon cerveau peut imaginer des paroles extravagantes et impies, mais c'est encore le cœur de votre fils qui bat dans ma poitrine. Je ne songeais pas à un si atroce dessein. »

Après un silence de quelques instants, le malheureux jeune homme se leva, les larmes aux yeux, et se rassit. Il reprit son attitude fixe et distraite, et écouta, mais avec une attention infructueuse, les paroles apaisantes que lui adressait sa mère. Enfin, il se leva, et, d'un air plus calme qu'il ne l'avait eu jusqu'alors :

« Ma mère, il reste un moyen de réparation : je vais me livrer.

— Arrêtez, insensé !

— Pourquoi arrêter, ma mère ? je le ferai. Je ne supporterai pas ce feu dans mon cerveau. Je n'ajouterai pas toujours crime à crime. Si j'ai outragé la justice, c'est assez : je ne veux pas de plus la tromper. Pourquoi vous suspendez-vous après moi ? Je suis faible et épuisé ; un enfant pourrait me retenir à présent — un fil de lin pourrait m'enchaîner. Lâchez-moi, ma mère ! Il y a la paix et l'espérance, et la consolation dans cette pensée. Ailleurs, je ne puis trouver rien que le feu et les verges. Oh ! laissez-moi faire ce sacrifice d'une misérable vie, pour acheter quelque chance de calme. Je ne fermerai plus jamais les yeux pour dormir, jusqu'à ce que je sois couché sur la terre d'un cachot. Je ne sourirai plus jamais que sur l'échafaud. Bien, bien, vous l'emportez — ajouta-t-il, comme sa mère le faisait rasseoir de force ; — mais je trouverai le moment. Ma vie est condamnée, je le sais.

— Votre vie n'est pas condamnée, mon fils.

— Pas condamnée ? Entendez, juste ciel, et jugez ! Le mendiant déguenillé qui vole pour se nourrir, doit mourir ; — le père affamé, qui contrefait une signature opulente pour sauver ses enfants d'une horrible mort, doit mourir ; — l'esclave poussé à bout, qui, chassé du bien de ses pères, se venge sur la propriété de l'usurpateur, doit mourir, — et moi qui ai volé pour satisfaire ma passion — volé une fille à son père — moi, l'hypocrite, le lâche, le traître, l'assassin, ma vie n'est pas condamnée ! Moi seul, je suis épargné par ces lois sévères ! Je disais que je ne sourirais plus, mais ceci me force à rire en dépit de moi. »

Mistress Cregan s'abstint prudemment de pousser plus loin la discussion pour le moment, et se contenta d'en appeler aux égards que son fils devait à son affection, plutôt qu'à son intérêt à lui-même. Ce moyen parut agir plus efficacement. Hardress écoutait avec calme et avec moins de répugnance, et il allait exprimer son acquiescement, quand un coup fort et soudain, à la porte extérieure de la chambre, le fit bondir, pâlir, et trembler de tous ses membres, comme quelqu'un qui est pris de convulsion. Mistress Cregan, qui avait elle-même tressailli, s'avançait pour ouvrir, lorsque le coup fut entendu de nouveau, mais pas si fort, à la porte qui conduisait au salon. S'imaginant que son oreille avait été trompée, la première fois, elle retourna sur ses pas, et se dirigeait vers cette dernière entrée, quand le bruit se répéta aux deux portes en même temps, et plus fort. Si léger que fut l'incident, il produisit un effet tellement violent sur les nerfs de Hardress, que le malheureux jeune homme ne parvint qu'avec difficulté à se rasseoir sans tomber. Les portes s'ouvrirent : l'une à Anne Chute, l'autre à M. Cregan.

« Le dîner est sur la table, ma tante, dit la première.

— Et je suis arrivé juste au bon moment pour en réclamer ma part de voisin, dit le second.

— Monsieur Hardress Cregan, — continua Anne, allant à son cousin, d'un air digne, mais en plaisantant, — monsieur Hardress Cregan, voulez-vous me permettre de vous conduire à la salle à manger ?

— Il est malade, Anne, un peu malade, — lui glissa mistress Cregan à voix basse.

— Cher Hardress ! vous avez été renversé à la chasse de M. Connolly ? — s'écria-t-elle, se penchant soudainement sur lui, avec une expression d'alarme et de tendre intérêt.

— Non, Anne, je ne suis pas si mauvais cavalier, — répondit-il en lui serrant la main avec une affection reconnaissante, — je serai mieux tout à l'heure. »

Pendant ce dîner et la soirée qui suivit, la malheureuse mère imagina de se tenir constamment près de son fils, dirigeant sa conduite par la parole et par le geste, à peu près comme on réglerait les mouvements d'un automate.

La société se composait seulement d'elle, de son fils, de son mari et des deux maîtresses de la maison. Le feu brûlait joyeusement dans la grille, les flambeaux étaient allumés, le clavecin d'Anne était ouvert. Si en ce moment le diable boiteux avait enlevé le toit de la maison, à la vue de son compagnon, don Cléophas l'eût proclamée le théâtre du bien-être et du bonheur domestique.

Il résulta de la conversation qui eut lieu dans le courant de la soirée, que le coroner n'avait pas même trouvé quelqu'un pour reconnaître le corps, et que le jury, après avoir longuement examiné le cas, était arrivé à la seule conclusion pour laquelle il parût y avoir une évidence suffisante : il avait rendu un verdict de «trouvée noyée ».

« Ce serait un légiste subtil, — continua M. Cregan, — que celui qui pourrait trouver à les reprendre sur ce verdict. Je pensais qu'il y avait quelques symptômes de

meurtre dans l'affaire, et je les engageais à ajourner l'enquête ; mais ma demande n'a pas été admise. En somme, je me figure qu'il y a là-dessous une histoire d'amour. Elle avait une alliance au doigt.

— Soyez calme, — chuchota mistress Cregan, mettant la main sur le bras de son fils. Et tout haut : — Quelque jeune mari peut-être, qui trouvait avoir fait une mauvaise affaire. Prenez garde à vous, Anne ; Hardress pourrait profiter de l'enseignement. »

Hardress reconnut l'excellence de la plaisanterie par un rire hideux.

« C'est un déplorable événement ! dit mistress Chute. Je ne comprends pas comment vous pouvez en rire, Hardress. Comptez-y, cela ne se terminera pas ainsi. Le meurtre est comme le feu — il finit toujours par se trahir.

— Ce sera vraisemblablement le cas dans la circonstance présente, — reprit M. Cregan : — car les vêtements seront reconnus, selon toute apparence, et Warner a envoyé un avertissement à tous les journaux et aux chapelles paroissiales, avec le récit détaillé. Il est bien certain que l'affaire sera éclaircie et le crime découvert, s'il y en a un. Quant aux perpétrateurs de ce crime, mettra-t-on la main dessus? C'est une autre question. »

Mistress Cregan, que cette conversation livrait à d'inexprimables angoisses, sentit un soulagement soudain quand Anne y mit fin en priant son oncle de chanter quelque chose. M. Cregan, toujours fort entrain avec la jeunesse, répondit qu'il y consentait de tout son cœur.

En conséquence, il toussa, rejeta sa tête en arrière, leva les yeux au plafond, laissa tomber la jambe droite sur le genou gauche, et régala la société des couplets que l'on va lire, en suivant l'air avec sa tête qu'il secouait légèrement de côté et d'autre.

Gilli ma chree, assieds-toi près de moi. Nous sommes unis maintenant et ne nous séparerons jamais. Ce foyer est le nôtre, nos cœurs ne sont qu'un, et la paix est à nous pour toujours !

Quand j'étais pauvre, la porte de votre père était fermée à votre fidèle amant. Avec soin et peine, j'essayais en vain de rétablir ma fortune. J'ai dit : « Vers d'autres pays je vais errer, où le sort pourra me sourire, ô mon amour ! » J'ai dit : « Adieu, ma vieille demeure ! » et j'ai dit : « Adieu à toi, mon amour ! »

Chante, *Gilli ma chree,* etc.

J'aurais pu dire : « Fille de la montagne, venez avec moi, votre fidèle amant. Je connais une plaine, un cottage silencieux, que vos amis ne découvriront jamais ; où monte tout doucement la marée sans vagues, auprès d'un petit jardin ; où le héron si large étend ses ailes, et la linotte chante si solitaire. »

Chante, *Gilli ma chree,* etc.

J'aurais pu dire : « Fille de la montagne, le droit d'un père ne lui fut pas donné pour maudire, avec la force du tyran, les cœurs loyaux qui ont été bénis au ciel. » Mais alors j'ai dit : « Dans les années futures, quand viendront la trouver les pensées du chez elle, ma chérie pourra pleurer, avec des larmes secrètes, les amis ainsi quittés. »

Chante, *Gilli ma chree,* etc.

« Oh ! non, ai-je dit, chère jeune fille ! Pour moi, quand tout serait perdu, pour toujours, ton cœur n'aura jamais à gémir d'avoir méprisé le devoir. Quand même, errant loin de la patrie

et de toi, un triste sort serait le mien, ma chère, j'aimerais mieux vivre dans une guerre sans fin, qu'acheter ma paix avec la tienne, mon amour ! »

Chante, *Gilli ma chree,* etc.

Loin, bien loin, la nuit et le jour, j'ai travaillé pour acquérir un trésor; et des grains d'or payaient mes peines, dans une mesure belle et brillante. J'ai cherché de nouveau la terre natale. Ton père m'a bien accueilli, ma chère. J'ai versé dans ses mains mon or, et trouvé ma récompense en toi, non amour !

Chante, *Gilli ma chree,* assieds-toi près de moi. Nous sommes, unis maintenant, et ne nous séparerons jamais. Ce foyer est le nôtre, nos cœurs ne sont qu'un, et la paix est à nous pour toujours.

Je ne sais s'il est possible de se figurer ce que ressentait Hardress, pendant cette conversation et pendant ce chant.

XXV

Plusieurs circonstances, insignifiantes par elles-mêmes, mais puissantes sur l'esprit de Hardress, se présentèrent dans le courant de la semaine suivante, et entretinrent la surexcitation qui ravageait les nerfs du coupable jeune homme. Un souffle suffit pour ébranler la paix de celui qui l'a laissé saper dans ses fondements.

Quand la première angoisse du remords fut passée,

l'amour de la vie reprit son empire, et Hardress se joignit à sa mère dans les précautions qu'elle prenait pour empêcher une découverte fatale. Il chercha donc toutes les occasions de détourner l'attention et affecta de se mêler aux amusements avec plus d'insouciance qu'il n'en avait affiché pendant tout le temps qu'il était incertain sur le sort d'Eily.

Un matin, on avait organisé une petite partie de chasse à la bécassine, dans un marais couvert de joncs, et Hardress était du nombre des chasseurs. Un chien d'arrêt, très-beau, mais seulement à demi-dressé, qu'il avait ramené de Kerry dans le temps de son ardeur pour la chasse, était plusieurs fois sorti des limites, sans faire attention aux menaces ni aux prières de son maître, et avait échappé de près à la destruction. Enfin, pendant qu'il se livrait à une de ces gambades désordonnées, un oiseau se leva avec un petit cri de frayeur soudain, sous les pieds de Hardress, et vola devant lui, d'abord se lançant comme un trait, puis tournant en mille cercles excentriques. Hardress visa et tira. La bécassine échappa, mais un douloureux hurlement annonça que le projectile n'avait pas été sans effet. Au bout de quelques secondes, on vit le chien sortir des joncs en rampant et en se retournant à chaque pas pour se plaindre et lécher son flanc qui était couvert de sang. Hardress, vivement ému, courut à lui pour le secourir ; mais la blessure était sans remède. Tandis que la pauvre bête pleurait sur les pieds de son maître et le caressait encore, elle mourut.

« Ah ! mon Dieu ! — dit le domestique Pat Fal-

vey, — il a été tout troué par le coup ! Voyez un peu ces membres qui se roidissent ! Voilà la mort, master Hardress, le Seigneur nous sauve ! Voilà la mort !

— Où ? demanda Hardress d'une voix qui dénotait à la fois la colère et la faiblesse physique, et en regardant autour de lui avec égarement.

— Mais là, devant vos yeux, monsieur, dit Falvey. — Voilà par où nous aurons tous à passer un jour ou l'autre, le chrétien comme la bête. Ce serait heureux pour quelques-uns d'entre nous, si, en sortant de ce monde, nous n'avions pas plus à répondre de nos actes que ce pauvre chien. »

Les autres gentlemen s'étaient approchés, avec mainte expression de condoléance sur la victime de leurs plaisirs. Hardress paraissait singulièrement affecté. Ses yeux devenaient vagues, ses joues d'une pâleur mortelle, et tout son corps frissonnait. C'était le premier coup qu'il tirait, et, dans son état d'abstraction, à peine s'était-il rendu compte de la nature du « divertissement » dans lequel il était engagé, jusqu'au moment où il avait vu le sang couler. La chasse... le spectacle de la mort.. on conçoit assez quelle horrible association d'idées se présentait à son esprit. A peine son impression aurait-elle pu être plus grande, s'il avait vu mourir un de ses semblables. Il essaya de s'éloigner, mais des vertiges le prirent, et, après quelques pas chancelants, il tomba évanoui au milieu des joncs. Ses compagnons vinrent à son aide, avec des airs de surprise plutôt que de pitié. Quand il fut relevé, quelques-uns se faisaient

des signes, ou ricanaient à part eux ; et toutes les fois qu'ils reparlèrent de l'accident, dans le courant de la journée, ce ne fut jamais sans échanger un sourire entendu.

Une autre fois, c'était une partie de bateau. La société était assez nombreuse. Mistress Cregan avait préféré s'abstenir, mais Anne Chute était là, avec M. Cregan. Hardress se tenait au gouvernail, comme toujours. On se trouvait un peu loin en mer, quand le vent fraîchit, de façon à exiger des précautions assez sérieuses. Larry Katt, le nouveau batelier qui remplaçait Danny le lord, suggéra à son maître des manœuvres que celui-ci exécuta d'abord avec son habileté bien connue. Mais comment aurait-il pu maintenir son attention ? Il tournait la pointe rocheuse, en face de la ferme de M. Daly... Il apercevait ce toit sous lequel il avait promis à Kyrle de le servir auprès d'Anne... C'était l'endroit même où, ce soir-là, il avait failli faire naufrage avec la malheureuse Eily... La scène était assombrie par des nuages de plus en plus noirs, et, depuis ces derniers temps, le fier et vigoureux jeune homme devenait semblable aux enfants craintifs qui ont peur dans l'ombre. D'horribles fantômes peuplaient le bateau, s'élevaient sur la crête des vagues, dans l'écume .. Il était entièrement absorbé dans leur contemplation, lorsqu'une rude main saisit tout à coup son bras, et une rude voix cria dans son oreille :

« Êtes-vous sourd, ou rêvez-vous ? Prenez donc garde, à la fin ! Vous allez nous couler à fond ! »

Il regarda vivement, comme quelqu'un que l'on ré-

veille en sursaut, et vit devant lui son père, le visage furieux et enflammé. Pendant sa rêverie, un changement avait eu lieu, sans qu'il le soupçonnât aucunement. Une violente averse donnait en plein sur le petit bâtiment ; le ciel était encore plus noir, le vent encore plus élevé. Il était bien passé, le temps où l'esprit de Hardress prenait feu à la vue du danger, et où son énergie était accrue par la difficulté, comme la solidité d'une arche est augmentée par le poids qu'on lui fait porter. La soudaineté du mouvement de son père l'ébranla jusqu'au fond des entrailles ; la variation du temps — variation étrange et qui lui semblait subite — augmenta le désordre de ses sens ; bondissant comme un coupable saisi tout à coup par un officier de justice, il abandonna le gouvernail, et s'enfuit, avec des exclamations de frayeur, au milieu du bâtiment, où il tomba épuisé sur le lest.

Larry Kett, absolument incapable de rien comprendre à ce qu'il voyait, se chargea du gouvernail, tandis que les passagers s'efforçaient de calmer Hardress. On ne fit pas de remarque sur le moment; mais quand on se sépara, les uns touchaient leur front et comprimaient leurs lèvres d'un air sérieux ; et d'autres se hasardaient pour la première fois, dans des chuchotements mystérieux, à accoupler le nom de Hardress Cregan avec cette épithète si redoutée des jeunes gens, que, pour l'éviter, ils brisent les liens de la justice, de l'humanité, de la religion, et s'exposent même au crime du meurtre : — l'épithète de lâche.

Jamais homme n'avait été mieux doué pour les actes de courage, pour les entreprises audacieuses ; et cependant — tel est le pouvoir de la conscience — jamais flétrissure ne fut infligée plus justement.

En rentrant, il se précipita dans sa chambre, se jeta sur son lit, et cherchant à se soulager il laissa un libre cours aux gémissements de l'angoisse. Un sanglot étouffé, près de son lit, le fit tressaillir de terreur. Il se décida à regarder et vit sa mère agenouillée contre une chaise — la figure pâle, mais les yeux enflammés par les larmes. Ses mains jointes semblaient violemment contractées ; de fréquents sanglots soulevaient sa poitrine, malgré ses efforts pour les retenir. Il la considérait avec perplexité, depuis quelques minutes, quand elle se leva, et, se plaçant dans la ruelle, lui mit avec calme la main sur le front.

« J'ai essayé de prier, — dit-elle, — mais vainement, je le crains. C'était une prière égoïste : elle était offerte pour vous. Si vous craignez la mort et la honte, vous aurez bientôt sujet de trembler. Pour une mère qui aime son fils, tout coupable qu'il soit, et pour un fils qui ne voudrait pas voir ses parents réduits à l'infamie, il y a eu de terribles nouvelles, ici, depuis ce matin. »

Hardress ne put exprimer que par sa physionomie l'anxiété intense d'apprendre ces nouvelles.

« En peu de mots, reprit mistress Cregan, le costume de cette malheureuse fille a été reconnu, et par un enchaînement de circonstances (mais contentez-vous donc un instant !) par un enchaînement de circonstances que

je ne me sens pas la force de détailler, les soupçons sont tombés sur votre ancien batelier et sa famille. Savez-vous où il est ?

— Je ne l'ai pas vu depuis le... le...., Je ne sais pas. Je lui avais ordonné de quitter le pays, et je lui ai donné de l'argent pour cela.

— Le ciel soit loué ! » s'écria Mistress Cregan avec son énergie ordinaire, en joignant les mains et levant les yeux avec une ferveur pleine de transport ; mais aussitôt un frisson douloureux s'empara d'elle et la fit baisser son regard vers la terre ; puis voilant ses yeux avec sa main, comme si une lumière rapide l'avait éblouie : « Le ciel soit loué ? — répéta-t-elle, sur un ton de surprise terrifiée. — O Dieu tout-puissant, source de la justice et juge des coupables, pardonnez-moi cette gratitude impie ! Ah ! Dora Cregan, si l'on vous avait dit, dans votre jeunesse, qu'un jour vous remercieriez le ciel de ce qu'un assassin échappe à la justice ! Ce n'est pas de vous que je parle, mon enfant ! — ajouta-t-elle en se tournant vers Hardress : — vous n'êtes pas un assassin. »

Il ne répondit rien ; elle aussi resta quelques instants silencieuse, comme pour délibérer sur la marche qu'il serait nécessaire d'adopter. La tromperie exercée sur sa nièce n'était pas ce qui lui causait le moins de cruelle perplexité ; mais le sort d'Anne était décidé, et songer maintenant à le séparer du leur, c'était assurer la ruine de Hardress.

« Il faut hâter ce mariage, — reprit-elle, — et, dans l'intervalle, chercher à se débarrasser de ces gens, les

Naughten. Ils vont être recherchés sans délai. M. Warner vous a demandé, pour obtenir des renseignements sur votre batelier. Je lui ai dit que vous vous étiez séparé depuis longtemps de cet homme, et que vous ne saviez pas où il était allé. Croyez-vous que vous pourriez soutenir une entrevue avec lui ? »

Hardress, qui était maintenant assis sur le rebord de son lit, — pâle et les traits bouleversés par la terreur — ne donna à cette question d'autre réponse qu'un tremblement fiévreux et un morne regard.

« Il faut que nous le tenions éloigné, alors, — reprit sa mère — ou s'il est indispensable qu'il vous voie, ce sera dans votre chambre. Il y a encore un moyen qui vous sauverait, — un moyen que vous proposiez vous-même, mais je n'étais pas alors en état d'en apercevoir les avantages. Allez hardiment en avant, et dénoncez ce misérable ; déposez devant les magistrats toutes les informations en votre pouvoir, et aidez les officiers de justice à procurer son châtiment. »

Hardress tourna ses yeux ternes sur sa mère, comme pour examiner si elle parlait sérieusement. Il eut un mouvement convulsif semblable au rire galvanique imprimé à un visage glacé par la mort en découvrant que cette proposition n'était pas une moquerie.

« Non, ma mère, — dit-il, réprimant l'impulsion sardonique, — je ne suis pas assez innocent pour cela.

— Pourquoi voulez-vous si obstinément vous faire tort à vous-même ? Ni dans votre innocence, ni dans votre culpabilité, vous ne semblez former une juste

appréciation de votre conduite. Vous n'êtes pas si coupable que.....

— Très-vrai, ma mère, — dit Hardress, irrité par ce sujet, et y coupant court avec violence. — S'il ne suffit pas d'alléguer le crime dont j'ai conscience, vous pouvez baser mon refus sur votre propre motif : je suis trop innocent pour cela. Je ne suis pas assez démon pour une telle perfidie. Ne m'en parlez plus, je vous prie, ou je tomberai malade. Il y a quelqu'un qui a frappé trois fois à la porte de la chambre. Je suis las du rôle de traître. Mon cerveau ne peut en porter davantage ; un seul crime de plus le briserait. Encore ! Il y a quelqu'un à la porte.

— Eh bien ! nous reparlerons de cela ce soir.

— De tout mon cœur. Vous dites quelquefois des choses qui sont près de me rendre fou ; mais cependant vous me parlez toujours en amie, dans mon intérêt et avec bonté. Ma mère ! — ajouta-t-il en lui mettant tout à coup la main sur le bras, au moment où elle se retournait pour sortir, et où la lumière tombait plus vive sur ses traits amaigris et attristés, — ma mère, que vous êtes changée depuis ce malheur ! Vous êtes usée par les craintes et les chagrins. C'est ma destinée ou mon crime, je ne veux pas discuter lequel des deux — de semer le poison sur la route de tous ceux qui m'ont connu. Pour l'un, son amour perdu ; pour l'autre, la fausseté, l'abandon, la mort ; pour une troisième, la duplicité et l'ingratitude ; et pour vous-même, ma mère, un cœur brisé et un corps languissant. Je ne puis rien promettre à présent. Mon esprit est si troublé par mille

images, par mille souvenirs dont le moindre m'aurait paru suffisant, il y a un an, pour me rendre fou, que je ne sais comment vous offrir une parole de consolation ; mais si ces horribles jours devaient passer, et si, grâce à la pénitence ou à une miséricorde soudaine, mon cœur était visité par une tristesse plus calme, alors je me souviendrais de votre affection. »

Il y aurait eu un temps où ces paroles auraient été, à l'oreille de mistress Cregan, la plus douce mélodie. Aujourd'hui elle n'estimait plus Hardress, et le sentiment avec lequel elle envisageait sa conduite était encore aigri par les reproches qu'elle s'adressait à elle-même ; c'était seulement en le voyant dans des moments de danger, d'exaspération, ou de détresse, que son affection naturelle se réveillait forte et puissante.

Cependant un tel langage ne manqua pas de faire impression sur son cœur. Elle se laissa tomber en pleurant sur le cou de son fils, qu'elle couvrit de caresses et de bénédictions. Puis se dégageant tout à coup, et comme se reprochant sa faiblesse :

« Je ne cherche point de remercîments, Hardress : je remplis le rôle d'une mère. Tout ce que vous avez dit à mon égard, mon enfant, est vain et inutile. Un foyer calme, ou du moins un foyer heureux, est une bénédiction dont je ne puis plus jamais jouir, que je n'espère même pas. Je ne crois pas votre faute digne de la rigueur des lois ; mais ce n'est pas une raison pour juger possible que nous oubliions ni l'un ni l'autre notre participation au crime commis. Ne déguisons pas la vérité à nos propres cœurs. Nous sommes tous deux

des malheureux et des coupables, et désormais votre vie doit s'écouler dans la pénitence et la crainte.

— Je ne parlais ainsi que par égard pour votre souffrance, dit Hardress d'un ton irrité et mécontent.

— Je voudrais, Hardress, que vous vous fussiez préoccupé de moi un peu plus tôt.

— Vous n'avez pas encouragé ma confiance. Vous l'avez réprimée.

Aviez vous donc besoin d'encouragement dans des circonstances si décisives? Marié! si vous en aviez confessé le premier mot, j'aurais mieux aimé mourir que de vous presser comme je l'ai fait.

— Je vous ai dit que j'étais engagé.

— Vous l'avez dit : en ceci, mon fils, votre reproche frappe juste. Je croyais que vous n'auriez qu'à rompre une promesse verbale, et, très-injustement, je souhaitais que vous le fissiez. Quelle effroyable punition le Ciel m'a infligée pour ce désir égoïste et cruel ! Mais vous vous êtes trop caché de moi. Allez, allez, malheureux enfant ; vous me jetez à la face une tentation qui n'était que l'œuvre de vos détestables passions. »

Ce pénible entretien, qui peut-être se serait élevé à un ton de récrimination encore plus amer, fut interrompu par de nouveaux coups à la porte. Évidemment celui qui frappait s'en était allé, en désespoir de cause, et revenait après des recherches infructueuses dans le reste de la maison. En ouvrant la porte, mistress Cregan trouva devant elle le visage maussade de Dan Dawley qui l'informa que sa présence était requise dans la

salle de bal : tel était le nom de la pièce où Hardress avait fait à sa mère l'aveu de son crime. Quand elle eut quitté la chambre, Hardress, qui devenait de moment en moment plus faible et plus malade, se disposa à se coucher et pria le vieil intendant de lui envoyer un domestique ; en effet il ne tarda pas à voir arriver Pat Falvey.

Pendant ce temps, mistress Cregan se rendait à la salle désignée — où elle ne pouvait parvenir que par l'étroit vestibule et l'escalier en spirale, près de l'entrée. Des soldats, la queue savonnée et poudrée, et le canon du mousquet brillant comme de l'argent, étaient collés des deux côtés contre le mur du vestibule, à la façon des figures de cire dans la boutique d'un tailleur de Londres. Sur la place sablée devant la maison, une quantité de paysans s'étaient rassemblés, se demandant qui avait pu amener « l'armée » à Castle-Chute. Par les portes de la cuisine et de la salle des domestiques, sortaient des têtes surprises et curieuses.

Des soldats se tenaient de même à la porte de la salle de bal. Au milieu, devant une table, M. Warner, M. Barnaby Cregan, le capitaine Gibson et un clerc. Au bout le plus éloigné de la table, un personnage de très-petite taille, sale, difforme, le bras suspendu dans un mouchoir de coton, les vêtements couverts de boue, la figure souillée de sang, et exprimant plutôt un vague étonnement que l'appréhension ou la souffrance.

Mistress Cregan, qui reconnaissait ce personnage, s'arrêta un instant, sous le coup d'une atroce inquiétude ; puis elle s'avança tranquillement, avec cet air de

dignité aisée qu'elle savait prendre malgré les bouleversements intérieurs. Ainsi une majestueuse tour, sapée dans ses fondements, mais ne montrant aucun symptôme de destruction jusqu'à l'instant de la chute : elle est devenue une ruine avant même que le sentiment de l'admiration se soit affaibli dans l'esprit du spectateur.

XXVI

M. Warner informa mistress Cregan qu'il n'avait plus besoin du concours de Hardress, puisqu'il avait été assez heureux pour mettre la main sur l'objet de ses soupçons. Le magistrat était cependant obligé d'attendre les témoins, car on n'avait rien obtenu en interrogeant ce garçon : toutes ses réponses avaient été données à la vraie manière d'un accusé ou d'un témoin irlandais — paraissant montrer la plus grande franchise, mais laissant invariablement l'interrogateur plus perplexe qu'avant d'avoir fait la question. Sa sœur et son beau-frère allaient arriver de Killarney, d'une heure à l'autre, et seraient confrontés avec lui et les autres témoins déjà présents. « J'espère, ajouta le magistrat, que mistress Chute excusera la gêne que nous lui causons, et ma principale raison en vous mandant ici, madame,

était de vous prier d'être mon interprète auprès d'elle, puisque son état de souffrance ne me permet pas de la voir. Dans des circonstances comme celle-ci, les bons et fidèles sujets sont exposés à plus d'empiétements que la courtoisie ne le voudrait.

— Je puis répondre pour ma sœur, dit froidement mistress Cregan, qu'elle ne refusera aucune commodité en son pouvoir. Mais cet homme — il a été interrogé, monsieur ?

— Oui.

— Me serait-il permis de lire l'interrogatoire ?

— Certainement ; M. Houlahan, voulez-vous passer le livre à madame ?

Le clerc mit sa plume derrière son oreille, se leva, et présenta le livre, avec un sourire et un salut qu'il considérait comme une merveille de politesse. Mistress Cregan, qui était occupée de bien autre chose que de la galanterie de M. Houlahan, étendit la main avec une dignité glaciale ; puis elle ouvrit son lorgnon et se pencha sur la page indiquée. Sous le masque de l'indifférence, elle scrutait, avec une attention pleine d'angoisse, le sens de chaque mot. Le passage qui l'intéressa le plus était le suivant :

« Interrogé s'il a connu la défunte Eily O'Connor, répond : qu'il a rencontré une Eily O'Connor à Garryowen, mais qu'il ne sait rien de plus. — Interrogé s'il a entendu parler de sa mort, répond : Non. — Interrogé si la dite Eily O'Connor n'a pas logé quelque temps dans la maison de Philip Naughten, à Killarney, répond : Comment serait-il au courant des locataires de

son beau-frère ? Dit : Qu'il ne voit pas à travers un mur de pierre, s'il y a une femme dans la chambre ou s'il n'y en a pas. — Interrogé, pourquoi il a été renvoyé du service de son maître, M. Hardress Cregan, répond : Qu'il ne sait pas. — Interrogé, où il a résidé depuis qu'il a quitté le service de son maître, répond : Que c'est signe que le magistrat l'ignore, sans quoi il ne le demanderait point. A toutes les questions suivantes, le prisonnier a fait de semblables réponses, impertinentes et futiles, accompagnées de divers discours n'ayant trait à rien. »

Avec une impression de soulagement, mistress Cregan rendit le livre au clerc, et jeta un coup d'œil à Danny. Celui-ci attachait sur elle un regard interrogateur, anxieux et pénétrant. Elle lui répondit en un langage non moins silencieux et non moins significatif : son regard à elle disait que tout lui était révélé, et que l'accusé devait s'en rapporter à ses signes pour se diriger.

Au même moment, on entendit, à la porte, la sentinelle présenter les armes, et un caporal entra pour annoncer que le messager envoyé par M. Warner était de retour, et que les témoins allaient arriver dans quelques minutes.

« Tout va bien, alors, — dit le magistrat, qui s'engageait dans une enquête de cette nature avec un attrait professionnel. — Faites sortir le prisonnier. Nous les interrogerons séparément, et nous verrons si leurs récits soutiennent la discussion. S'ils sont aussi voués à la négation que ce garçon, je crains qu'il ne soit difficile de les faire discuter. »

Ce fut un moment d'anxiété poignante pour la malheureuse mère. Elle ne voyait aucun moyen probable de communiquer avec les prisonniers, — car tous les témoins étaient maintenant des prisonniers ; et elle concevait toute l'importance d'empêcher que le nom de Hardress fût placé dans l'histoire du visiteur inconnu, au cottage des Naughten.

Si elle eût jamais observé auparavant la marche des cours de justice irlandaises, un peu d'expérience en cette matière lui aurait donné plus de courage et de consolation. Les paysans d'Irlande, en guerre depuis des siècles avec les lois qui les gouvernent, suivent en toute circonstance les opérations judiciaires d'un œil jaloux. Le crime lui-même, malgré son énormité, obtient leur pitié, par pur esprit d'opposition à un système de gouvernement qu'ils considèrent comme l'ennemi. Il est peu de cottages, dans le sud de l'île, où l'état de dénonciation légale nesdevienne — fût-ce pour un assassin — un motif d'être accueilli, caché et protégé. On peut probablement attribuer au même motif la finesse de déguisement, la stupidité affectée, la simplicité feinte, l'habileté évasive et toutes les inimitables subtilités qu'un paysan irlandais sait mettre en œuvre quand il est soumis à une enquête judiciaire. Souvent on le verra déployer une adresse de joûteur qui jetterait dans l'extase l'esprit de Machiavel.

Mistress Cregan se livrait encore à ses réflexions, lorsqu'on entendit, en dehors de la porte, un tumulte où une voix de femme en colère dominait à la façon du soprano dans un chœur.

« Laissez - moi entrer ! s'écriait-elle d'un ton furieux. Avez-vous besoin de fourrer votre jaquette rouge entre l'arbre et l'écorce ! Laissez-moi entrer, ou je vais arracher le savon et la poudre de votre perruque. Allez, allez ! tirez la baïonnette contre moi, lâche que vous êtes ! Cela est bien digne de votre sang blanc à tous ! » Ici une virago se précipita dans la salle et vint se planter en face du magistrat, tandis que la sentinelle grommelait, en se remettant en garde : « Eh bien ! voilà une drôle de créature ! jamais je n'ai vu la pareille ! »

« Danny ! ah ! hélas ! ciel ! disait-elle, en criant plus fort. Est-ce ainsi qu'il en est de lui ? Que t'ont-ils fait ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Que mes mains s'attachent à mon corps si je le sais, Poll, — répondit le petit lord, tandis qu'elle gémissait et pleurait sur lui avec une soudaine exaltation de douleur. — Ils disent que ce que j'ai fait, c'est de tuer quelqu'un. Ils disent qu'une certaine Eily O'Connor était logée chez nous, dans l'ouest, et qu'une nuit je l'ai emmenée et je l'ai assassinée. Est-ce que cela signifie quelque chose ? Tu sais bien toi-même, à coup sûr, que nous n'avions pas de locataire.

— Faites sortir ce prisonnier, dit M. Warner : il ne doit pas être présent à l'interrogatoire du témoin.

— Je vous promets que je n'en ai point envie, repartit Danny. Elle sait très-bien que tout cela ce sont des bavardages, et c'est heureux que j'aie enfin trouvé des amis qui me sortiront d'embarras. »

Le prisonnier fut emmené et l'interrogatoire du témoin commença.

Poll Naughten n'avait obtenu de son frère qu'un indice ; pour la guider dans ses réponses sur tous les autres points, elle prit la résolution d'accorder aussi peu que possible.

« Votre nom est Poll Naughten ? Attendez ; elle n'a pas prêté serment. Présentez-lui le livre. »

Elle le prit, d'un air d'assurance maussade, et répéta la formule du serment.

« Elle n'a pas baisé le livre, – chuchota M. Houlahan, avec une sollicitude sagace ; — elle n'a baisé que son pouce : j'avais l'œil sur elle.

— Vraiment ? Eh bien ! donnez-le-moi, que je contente ce monsieur. Est-ce comme vous voulez ? — dit-elle, après un baiser qui retentit comme une détonation de canon. — Est-ce à votre idée cette fois, monsieur ? »

M. Houlahan garda le silence, et le magistrat reprit :

« Votre nom est Poll Naughten, n'est-ce pas ?

— On m'a baptisée Polly Mann, faute d'un nom meilleur ; et faute d'un pire, j'ai pris celui de Naughten.

— Vous habitez le Gap de Dunloe ?

— Oui, quand je suis à la maison.

— Connaissez-vous la défunte Eily O'Connor ?

— Eily qui ?

— O'Connor.

— Je n'ai jamais connu aucune fille de ce nom.

— Prenez garde à vos réponses. Nous avons une forte présomption.

— Si vous l'avez aussi forte qu'un câble, vous pouvez en tirer parti. J'ai répondu.

— Écoutez-moi, ma bonne femme. Si vous ne voulez rien dire, nous trouverons un moyen de vous faire parler.

— Inutile de dépenser des coups sur un cheval qui ne demande qu'à marcher. Je ne puis faire mieux que de répondre suivant ma capacité.

— Très-bien. Je vous demande de nouveau, si vous avez connu la défunte Eily O'Connor ?

— Cette Eily O'Connor a-t-elle dit que je la connaissais ?

— Vous ne voulez pas répondre, décidément ?

— Bien sûr que si. Pourquoi suis-je ici ?

— Pour me rendre fou, je crois.

— Ma foi, je n'y puis rien, si vous ne voulez pas m'écouter.

— Eh bien ! eh bien ! parlez donc.

— Alors je vais parler sans un mot de mensonge. Je vais vous dire toute l'affaire, et que votre miss O'Connor elle-même me contredise si elle le veut. Il y a bien six ans à présent, je me trouvais, avec Lowry Looby, à la veillée d'un des Hewsan, celui qui...

— Mais qu'est-ce que ce récit peut avoir affaire avec un simple oui ou non ?

— Attendez, et je vous le dirai. Ne pouvez-vous attendre une minute ? »

Le magistrat se résolut à prendre patience ; mais voulant que ce ne fût pas en pure perte : « Femme, dit-il gravement, souvenez-vous que vous avez juré de dire

toute la vérité ; non pas seulement la vérité, mais *toute* la vérité.

— Ah ! messieurs et mesdames, entendez-vous ceci ? A-t-on jamais rien vu de pareil ? Bien sûr, c'est justement toute la vérité que je me mets à lui dire, et il ne veut pas en écouter la moitié.

— Continuez, fit M. Warner, d'un ton résigné.

— Cette nuit-là donc, Lowry me raconta, je m'en souviens à merveille, qu'Eily Hewsan, la femme du mort, n'avait pas été toujours très-heureuse avec lui. Cela, j'en conviens : qu'on en fasse ce qu'on voudra ; quand on devrait me pendre, je ne regretterais pas de l'avoir dit, parce que c'est la vérité.

— Vous êtes en effet très-magnanime et très-courageuse dans vos aveux. Que ferons-nous de cette personne communicative ? ajouta M. Warner en se tournant vers les autres gentlemen.

— Renvoyez-la, - répondit le capitaine Gibson, dont le visage était pourpre de rire étouffé — et procurez-nous le mari.

— Très-volontiers. Conduisez cette femme dans une autre pièce, et introduisez Philip Naughten. Prenez garde surtout, qu'ils ne se parlent pas en chemin. »

On fit sortir Poll, qui ne manqua pas d'éclater en reproches aigus et véhéments, affectant de se croire très-maltraitée. Elle qui avait mis tant de bonne volonté à rappeler tous ses souvenirs pour être agréable à ces messieurs ! On fit enfin entrer Philip, qui, par son air humble, timide et suppliant, fournit d'abord quelque raison au magistrat de se féliciter, et à mistress Cregan

de s'inquiéter plus que jamais. Il s'approcha de la table, avec un sourire flatteur sur ses traits grossiers, et un regard désolé et conciliant adressé à chacune des personnes qui l'entouraient.

« Bon, nous aurons quelque chose, dit M. Warner ; celui-là doit être plus traitable. Votre nom est Philip Naughten, n'est-ce pas ?

Ici une réponse en irlandais, que le magistrat coupa par le milieu :

« Répondez-moi en anglais, mon ami. Nous ne parlons pas irlandais ici. Votre nom est-il Philip Naughten ?

— *The wisha, vourneen.....*

— Allons, allons, en anglais. Faites-lui prêter serment, pour savoir s'il comprend ou non l'anglais. Savez-vous l'anglais, mon garçon ?

— *Not a word, please your Honour.* (Pas un mot, plaise à Votre Honneur.) »

Cette escapade fut suivie d'un éclat de rire général, que Philip écouta d'un air étonné et stupide. S'adressant en irlandais à M. Cregan, il parut lui adresser un discours explicatif, accompagné d'une légère expression d'indignation.

« Que dit-il? demanda M. Warner.

— Il convient, — répondit M. Cregan avec un sourire, — qu'il ne *serait pas pendu en anglais devant sa face* (1), mais qu'il ne sait pas assez la langue pour *dire son histoire* en anglais.

(1) Locution populaire, signifiant qu'un individu comprend assez

— Alors, il faut la lui laisser dire en irlandais. M. Houlahan, voulez-vous servir d'interprète ? »

Le clerc, qui croyait comme il faut de ne pas savoir l'irlandais, salua et se déclara incompétent.

« Eh bien ! au moins, ce n'est pas faute que vous ayez eu occasion de l'apprendre, — dit une voix rude, sortant d'un coin obscur de la salle. — Si vous alliez en pays étranger, que dirait-on, pensez-vous, si vous racontiez que vous ne savez pas la langue du pays où vous êtes né ? Vous devriez avoir honte de vous-même, voilà ce que vous devriez ! »

Cette harangue peu cérémonieuse ne provenait de nul autre que le vieil intendant, Dan Dawley. Elle suscita quelques sourires aux dépens du secrétaire à belles façons ; après quoi l'interrupteur lui-même fut assermenté pour remplir l'office en question.

Les questions préliminaires ayant été posées et résolues, on arriva à s'enquérir si le témoin avait connu la défunte Eily O'Connor.

Mais si la politique de mistress Naughten avait été d'accorder aussi peu que possible, celle de son mari semblait être de ne rien accorder du tout. Le subterfuge de la première, en niant toute connaissance d'Eily sous son nom de fille (ce qui, supposait-elle, la sauvait du crime de parjure), ce subterfuge était une idée trop

l'anglais pour ne pas laisser passer une calomnie articulée devant lui en cette langue, et qui, si elle n'était réfutée, le mettrait en danger de la corde. Le lecteur trouvera, dans cet idiotisme énergique, une signification caractéristique, par rapport à l'état du pays.

brillante pour Philip. Il regarda fixement l'interprète pendant quelques secondes, sans rien dire, mais en ouvrant grands les yeux et la bouche ; puis se tourna vers le magistrat, comme pour tâcher de saisir le sens de la phrase.

« Répétez-lui votre question, » dit M. Warner.

Dawley obéit.

« Voici la réponse qu'il me fait, plaise à Votre Honneur : il dit qu'il est un pauvre homme, vivant de son travail.

— Ce n'est pas une réponse. Répétez-lui encore une fois la question et ajoutez que je le mettrai en jugement s'il ne veut pas y répondre. »

Il écouta de rechef, du même air appliqué et méditatif, et répliqua avec une expression d'honnête tristesse et une apparente anxiété d'être compris, qui auraient déjoué la pénétration de tout autre qu'un observateur exercé. Ses manières étaient si pleines de bonne volonté, que M. Warner crut vraiment à une réponse satisfaisante.

« Il dit, — continua l'interprète, — que, quand il était jeune, il tenait à loyer une petite ferme de M. O'Connor, de Crag-beg, près Tralee. Il a autant de tours dans son sac qu'un lapin, plaise à Votre Honneur. J'aimerais mieux casser des pierres pour un paveur que de poser des questions à un coquin de cette sorte. »

Menaces, promesses, interrogations adroites, expédients moraux de tout genre, furent mis en œuvre pour l'amener à la franchise communicative que l'on dési-

rait. Il resta ferme comme le diamant. Jamais il ne voulut convenir que de ces deux choses : qu'il était un pauvre homme vivant de son travail, et que, quand il était jeune, il avait tenu à loyer une petite ferme de M. O'Connor, de Crag-beg.

Après une courte consultation, on décida de conserver tous les témoins, afin de les confronter plus tard avec les amis de la malheureuse Eily. Mistress Cregan, dans l'état de quelqu'un qui a passé toute la journée devant une fournaise brûlante et qui peut enfin s'éloigner, se dirigea vers la chambre de Hardress. Par une invitation spéciale, aussi obligatoire en Irlande à cette époque que dans une chaumière de Perse, les gentlemen furent livrés aux consolations que pouvait leur offrir la salle à manger de mistress Chute. Les prisonniers furent enfermés chacun dans un lieu séparé, avec une sentinelle à chaque porte ; et malgré les observations du capitaine Gibson, le reste du détachement de soldats fut princièrement traité, dans la salle des domestiques.

XXVII

L'hospitalité de Castle-Chute fut, ce soir-là, en pleine activité. Si la plus grave des circonstances, la veillée des morts, n'était pas toujours capable, à cette époque, de réprimer l'impétueux esprit de réjouissance si favorisé dans la société irlandaise, comment aurait-on pu s'attendre à ce qu'une pure et simple sollicitude pour les intérêts de la justice interrompît le cours de la gaieté ? Avant minuit, la maison retentissait de rires, de chants, de vacarme, et, une heure après, il n'y avait plus, dans la salle des domestiques, une seule queue poudrée qui ne fût en position horizontale. Même la démarche fière des trois soldats de garde éprouvait des oscillations de mauvais augure, comme celles qui annoncent la chute d'un édifice ébranlé par un tremblement de terre. Les dames s'étaient abstenues de paraître, et prenaient silencieusement et assez tristement une tasse de thé au coin du feu dans le salon. Hardress n'avait pas paru non plus : il était resté étendu sur son lit, brûlant de fièvre, et écoutant, comme dans le rêve d'un malade en délire, les bruits joyeux qui lui arrivaient de loin.

L'endroit où son batelier était enfermé, avait été une écurie ; mais actuellement il se trouvait trop en ruines

pour pouvoir servir. Il était petit et grossièrement pavé. Le râtelier et la mangeoire restaient encore attachés au mur. Quelques ardoises déplacées sur le toit laissaient passer des lueurs de clair de lune, qui tombaient froides et isolées sur les auvents et les murailles sans enduit. A une certaine place, un peu de paille était clair-semé : le prisonnier, sale et difforme, s'y tenait accroupi, se chauffant les doigts à un petit feu amoncelé contre le mur, et écoutant en silence le pas régulier de la sentinelle qui allait et venait devant la porte de l'écurie, en fredonnant avec une gaieté comprimée :

Nous ne rentrerons pas jusqu'au matin,
Nous ne rentrerons pas jusqu'au matin,
Nous ne rentrerons pas jusqu'au matin,
Jusqu'à ce que le jour paraisse.

Une petite fenêtre carrée, fermée par un barreau de bois et des volets, était au dessus du râtelier, et donnait sur une cour à foin, dont le sol était beaucoup plus élevé que celui de l'écurie, et ne se trouvait, par conséquent, qu'à quelques pieds au-dessous de cette ouverture. Danny Mann était en train de dévorer une pomme de terre fumante, qu'il avait fait cuire sous la cendre, quand un bruit à la fenêtre le fit tressaillir et dresser les oreilles comme un chien de garde. Le bruit se répéta : Danny se mit sur ses pieds, et se glissa mystérieusement dans un coin plus sombre, en partie sous l'influence d'une appréhension superstitieuse, en partie par un mouvement de prudence naturelle. En quelques minutes, l'un des volets fut doucement écarté,

et un flot de lumière se répandit dans la prison ; l'ombre d'une main et d'une tête se projeta, avec une grande netteté de contours, sur le mur opposé; le second volet fut ouvert aussi soigneusement, et, l'instant d'après, l'ouverture fut presque tout à fait obstruée comme par l'introduction d'un corps. Tel était en effet le cas ; et l'évidente substantialité de l'apparition ne dissipa point les terreurs superstitieuses du lord, lorsqu'il vit une forme enveloppée de blanc descendre par les barreaux du râtelier, après avoir refermé la fenêtre et replongé la prison dans sa première obscurité.

L'intrus se trouva enfin sur le sol, et la figure qui se révéla, à la lueur sombre du feu, était celle de Hardress Cregan. L'égarement de son regard, le cachet sépulcral de sa bouche et de ses dents, et l'étrangeté de son costume, — car il s'était seulement enveloppé dans sa courtepointe — auraient pu, aux yeux d'un étranger, confirmer l'idée d'une apparition surnaturelle. Mais ils ne firent qu'exciter la sympathie et le vieil attachement de son serviteur. Celui-ci s'avança lentement vers lui, les mains jointes et étendues autant que pouvait le permettre le bandage soutenant le bras blessé ; ses mâchoires tremblaient, moitié de pitié, moitié de terreur, et ses yeux se remplissaient de larmes.

« *Master* Hardress, dit-il enfin, est-ce vous que je vois ainsi ? »

Hardress resta quelques instants aussi immobile qu'une statue, comme s'il cherchait à rassembler toutes ses forces pour se soutenir dans la question qu'il allait poser.

« Ne voulez-vous pas me parler, maître ? continua le batelier ; ne voulez-vous pas me dire même un mot ? C'est tout mon désir depuis que je suis arrivé, d'obtenir d'eux qu'ils me laissent vous parler. Un mot, maître, quand ce ne serait que pour me dire que c'est bien vous qui êtes ici !

— Où est Eily ? » dit Hardress, d'un ton qui semblait sortir des dernières cavités de sa poitrine.

Danny recula, comme devant le regard de la justice elle-même. La question avait si soudainement frappé sur sa conscience, que l'interrogateur fut obligé de la renouveler, avant que l'interrogé eût pu recouvrer sa respiration pour répondre.

« Master Hardress, je croyais, après vous avoir quitté, ce jour....

— Où est Eily ?

— Écoutez-moi seulement, monsieur, un moment.....

— Où est Eily ?

— Oh ! grand Dieu ! grand Dieu ! »

Hardress attira la courtepointe autour de sa tête, et resta plusieurs minutes silencieux, dans la même attitude. On voyait à peine bouger la draperie, et dessous, cependant, frémissait et rageait l'enfer ! De temps en temps seulement, un gémissement d'angoisse profonde et étouffée se faisait entendre. Mais la souffrance qu'il exprimait était si grande, que Danny tomba à genoux en tremblant, et y répondit par des torrents de larmes et des sanglots.

« Master Hardress, dit-il, s'il y a quelque chose au

monde que je puisse faire pour vous mettre l'esprit à l'aise, dites-le Je sais bien que *cette affaire* est la mienne, et celle d'aucun autre. S'ils me découvrent, ils n'en seront pas plus avancés d'une paille, pour savoir qui m'a conseillé. Si vous avez cru que je le dirais, vous ne me connaissez pas. Ils peuvent me pendre aussi haut qu'ils voudront ; ils peuvent me tirer la vie goutte à goutte si cela leur plaît : mais ils n'obtiendront jamais un mot de mes lèvres sur le motif qui m'a fait agir ainsi. Ne m'ont-ils pas interrogé aujourd'hui, et ne leur ai-je pas donné un échantillon de la façon dont je répondrai ?

— Silence, hypocrite ! — dit Hardress, dégoûté d'une exhibition de sentiment à laquelle il n'ajoutait pas foi. Taisez-vous, et écoutez-moi. Pendant des années, je me suis étudié à accumuler sur vous les bontés : laquelle vous a décidé à m'entraîner dans le danger, la ruine et le remords, pour tout le reste de ma vie — un reste qui ne sera pas long ? »

A la manière dont Danny ouvrait les yeux et la bouche pendant que son maître parlait, il devenait manifeste qu'un reproche était la dernière chose à laquelle il se fût attendu. L'étonnement, mêlé d'une certaine indignation, prit sur son visage la place de la compassion.

« Je ne sais pas comment cela se fait, master Hardress, dit-il enfin. Il y a des gens qu'il est difficile de contenter. Ne vous souvenez-vous de m'avoir rien dit, un jour, à Killarney, master Hardress ? Ne vous souvenez-vous pas du tout de m'avoir donné un gant ? J'avais mon signe, bien sûr, pour ce que j'ai fait. »

Ainsi disant, il tira le gant de son gilet et le tendit à son maître : mais celui-ci le rejeta, avec un mouvement de violent dégoût.

« Je croyais avoir des oreilles pour entendre, ce jour-là, et une cervelle pour comprendre, — continua Danny, — en replaçant dans son sein le signe fatal. A coup sûr, ce n'était pas pour moi un grand avantage, que la chance d'une cravate de chanvre pour ma peine. Mais j'avais ma garantie, — c'était votre mot même, master Hardress, — *garantie*, n'est-ce pas ? « *Eh bien ! quand vous irez*, disiez-vous, *voilà votre garantie ;* » et vous me donniez ce gant. N'étaient-ce pas là vos paroles ?

— Mais pas pour la mort, répondit Hardress. Je n'ai pas dit pour la mort.

— J'avoue que vous ne l'avez pas dit, — répliqua Danny excité par ce qu'il regardait comme une tentative artificieuse de Hardress pour se dégager. — J'avoue que vous ne l'avez pas dit ; j'avais pitié de vous, et je n'aurais pas voulu attendre que vous le disiez. Mais ne le pensiez-vous pas ?

— Non ! s'écria Hardress avec un accès de soudaine énergie. Non ! je ne le pensais pas. Si vous vous trouvez parmi mes accusateurs au jour du jugement, et que vous me chargiez de ce crime, à vous et à tous je jetterai le même désaveu qu'à présent. Je n'avais pas l'intention d'attenter à sa vie. Aussi vrai que je la rencontrerai devant ce Juge, je ne l'avais pas! Je vous ai même ordonné de l'épargner. Ne vous ai-je pas averti de ne pas la toucher ?

— Oui, — dit Danny avec un dédain auquel il devait une éloquence qu'il ne se connaissait pas, — et votre œil commandait le meurtre, pendant que vous parliez ainsi. Après ceci, je ne regarderai plus jamais un homme au visage pour connaître ses intentions. Après ceci, je ne croirai plus mes sens. Si vous arrivez à m'en persuader, j'avouerai qu'il n'y a rien qui soit comme je le vois. Vous pourrez me dire que je ne suis pas debout ici, et vous là, et que la lune ne brille pas au dessus de nous à travers ce toit, et que le feu ne brûle pas derrière moi, — et je ne vous contredirai pas. Mais écoutez-moi, master Hardress. Aussi vrai que cette lune brille, et que ce feu brûle, et que je suis ici, et que vous êtes là, — aussi sûrement, le signe de la mort était sur votre figure ce jour-là, quelles qu'aient été vos paroles.

— De quoi pouviez-vous le conclure ?

— De quoi ? de tout. Écoutez-moi. Ne me rappelâtes-vous pas alors l'offre que je vous avais faite, quelque temps auparavant, sur *Purple-Mountain* (1), et ne me dîtes-vous pas que, si cette offre était à refaire, vous penseriez autrement ? Et ne me donnâtes-vous pas le signe que vous m'aviez refusé alors ? Ah ! voilà ce qui rend malade, quand on a mis son cou dans la corde pour quelqu'un ! Et maintenant, me dire des injures, me dire que j'ai agi pour vous faire du mal ! Dieu sait que ce n'est pas pour l'avantage que j'ai à en espérer, ou dans ce monde ou dans l'autre, ni pour le plaisir que j'y prenais, que je l'ai fait. Et en parlant de l'autre

(1) La montagne pourpre.

monde, master Hardress, écoutez-moi. Eily O'Connor est au ciel, et elle a dit son histoire. Il y a deux livres gardés là, disant toutes nos actions, bonnes ou mauvaises. Son histoire est écrite dans un de ces livres ; et mon nom — j'en tremble — est écrit après. Mais recevez-en ma parole : dans quelque livre que mon nom soit écrit, le vôtre n'est pas loin. »

Comme il prononçait ces paroles, avec une énergie telle qu'il ne l'avait jamais montrée, le feu s'éboula, et une lumière soudaine en jaillit. Elle teignit d'un rouge sombre la figure surexcitée et le bras levé du difforme personnage, et lui donna l'air d'un démon prononçant sur la tête de Hardress épouvanté la sentence de malédiction éternelle. L'effroyable tableau ne dura qu'une seconde, mais il resta gravé dans l'esprit du jeune homme, et il devait l'obséder — comme l'aboiement des chiens dans le marécage — jusqu'à la mort. Le feu s'affaiblit de nouveau, la prison redevint sombre. Ce tableau était survenu comme une vision sinistre, et, comme une vision, il s'évanouit.

Tout à coup, en passant devant la porte, la sentinelle arrêta son pas et cessa son chant : elle écoutait.

« Tout va-t-il bien, là-dedans ? dit le soldat en mettant la tête contre la porte.

— Tout va bien à votre façon, mais pas à la mienne, » répondit Danny avec humeur.

Puis la promenade fut reprise, et le vieux refrain aussi :

Nous ne rentrerons pas jusqu'au matin,
Jusqu'à ce que le jour paraisse.

Hardress resta quelques instants les yeux fixés sur son serviteur, puis lui dit à voix basse :

« Il ne nous a pas entendus, comme je le craignais. Inutile d'examiner en ce moment sur qui doit retomber la culpabilité de cette malheureuse action. Cherchons plutôt à en éviter la honte, si c'est possible. Pourrais-je encore une fois me fier à vous, si j'aidais à votre délivrance, à condition que vous quitteriez immédiatement le pays ? »

Les yeux du prisonnier brillèrent d'une lueur soudaine.

« Me croyez-vous fou ? dit-il. Avez-vous jamais vu un renard refuser de courir, quand il avait les chiens à ses trousses ?

— Eh bien ! alors, — reprit Hardress, en lui mettant une bourse dans la main, — je n'ai pas le choix : je n'ai qu'à me fier à vous. Cette fenêtre n'est pas gardée. Vous passerez par la cour à foin, et vous prendrez à travers champs, dans la direction de la route. Partez à l'instant, et sans autre question.

— Mais la sentinelle ? elle ne cesse de passer et de repasser, et ne l'entendez-vous pas me demander encore si tout va bien ?

— Je resterai ici et je répondrai pour vous, jusqu'à ce que vous ayez eu le temps d'échapper. Pendant ce temps, usez de diligence, et prenez la route de Cork, où vous serez sûr de trouver des vaisseaux prêts à mettre à la voile. Si jamais nous nous rencontrons de nouveau sur le sol de l'Irlande, ce sera pour la mort de l'un ou de l'autre, probablement de tous les deux.

— Et c'est ainsi que nous nous séparons ! dit douloureusement Danny. Eh bien ! alors, qu'il en soit ainsi. Quand vous aurez réfléchi plus longtemps, maître, peut-être penserez-vous mieux de moi. » Ainsi disant, il sauta sur la mangeoire, et, malgré sa blessure, monta à la fenêtre avec l'agilité d'un singe. En quelques secondes, Hardress se trouva le seul occupant de la prison.

Il resta longtemps appuyé contre le mur, et regardant d'un œil vague le feu qui dépérissait. A plusieurs reprises, la sentinelle appela, et parut satisfaite des réponses qu'elle reçut. Mais à la fin les pensées du jeune homme devinrent tellement absorbantes, que l'appel arriva jusqu'à son oreille sans la frapper. Après avoir recommencé trois ou quatre fois, le soldat s'alarma, et, appliquant le bout de son mousquet à la porte, il la défonça sans beaucoup d'effort. On conçoit son étonnement lorsque, au lieu de son petit prisonnier bossu, il vit une grande forme drapée de blanc et une face sépulcrale, sur laquelle les tisons mourants jetaient une lumière lugubre. C'était un brave soldat mais extrêmement superstitieux, comme étaient à cette époque tous les gens de cette classe. De plus son cerveau était échauffé par le punch au whiskey et son imagination surexcitée par les innombrables récits plus ou moins horribles et fantastiques qui avaient circulé dans la salle des domestiques. Il trouva juste assez de présence d'esprit pour donner l'alarme, en déchargeant son mousquet ; puis il tomba sans connaissance sur le pavé. Hardress, non moins alarmé, bondit avec une énergie subite,

grimpa sur la fenêtre avec une agilité qui surpassait encore celle de Danny, et s'enfuit dans la direction de sa chambre à coucher.

Il y en avait peu dans la maison qui fussent capables, à cette heure, d'adopter une mesure vigoureuse en entendant le bruit d'alarme. Quelques-uns se hâtèrent d'arriver sur les lieux, et trouvèrent le soldat étendu d'un côté, le mousquet de l'autre, la porte de l'écurie ouverte et le prisonnier évadé. Au bout de quelque temps, la sentinelle put fournir une narration confuse de ce qu'elle avait vu ; et son dire fut confirmé, en une certaine mesure, par un de ses camarades, qui raconta que, au moment où l'on entendait le coup de feu, il avait vu une grande figure blanche se glisser rapidement entre les meules de foin, et s'évanouir sous la forme d'une génisse rouge.

La sentinelle fut mise aux arrêts dans une pièce du château, jusqu'à ce que l'on connût le bon plaisir de son officier à son égard. Le capitaine Gibson, — aussi bien que tous les autres gentlemen et la plupart des soldats,— était entièrement incapable pour le moment de concevoir ou d'exprimer la moindre opinion sur quoi que ce fût.

Bien entendu, dans la journée du lendemain, cette histoire circula d'un bout à l'autre du pays, avec maints embellissements. On raconta entre autres que le fantôme d'Eily était apparu à la sentinelle, pour déclarer l'innocence du prisonnier et réclamer sa délivrance. Beaucoup de personnes mirent en avant le caractère bien connu d'Eily, comme motif d'ajouter

foi à cette narration : « Cela lui ressemble bien, dirent-elles ; la pauvre petite créature a toujours eu si bon cœur ! »

Les preuves qui pouvaient rester contre les autres prisonniers étaient maintenant si peu solides, que leur renvoi à tous fut une conséquence nécessaire de la disparition de Danny. Plusieurs tentatives furent faites pour obtenir l'aveu de leur participation au crime : mais s'ils ne convenaient de la moindre chose qu'avec des restrictions infinies quand l'assassin était emprisonné, ils ne voulurent plus convenir de rien du tout quand ils surent son évasion. Les efforts ne furent pas moins vains pour reprendre le fugitif.

Malgré la promesse de Danny, malgré le danger qu'il devait courir en restant dans le pays, un doute traversait souvent l'esprit de Hardress : avait-il réellement profité de sa liberté recouvrée, pour passer à l'étranger ? Il avait de l'argent, il avait beaucoup de connaissances, et il était Irlandais, — c'est-à-dire qu'il possédait les goûts de dépense, de dissipation, et l'insouciance du péril qui se mêlent si largement dans le tempérament de ses compatriotes. Ne risquerait-il pas une nouvelle capture, pour le plaisir de jouer le rôle d'amphitryon, au milieu de joyeux compagnons, dans les faubourgs de sa cité natale ?

Ces considérations, souvent discutées entre Hardress et sa malheureuse mère, les décidèrent à hâter le mariage, avec cette convention que, — par anticipation de la mode moderne, — « l'heureux couple » partirait immédiatement après la cérémonie. Le midi de la

France fut le lieu choisi pour les débuts de leur vie conjugale, leur lune de miel.

XXVIII

L'avant-veille du jour fixé pour le mariage, Hardress s'entretenait avec sa fiancée. Il avait un air de satisfaction inaccoutumé. Anne, qui attendait ces lueurs aussi anxieusement qu'un agriculteur guette les belles journées dans un automne froid et pluvieux, Anne encouragea ces symptômes de paix renaissante. Son succès alla même jusqu'à exciter des réparties vives et enjouées et des éclats de rire fréquents. Par malheur, ravie qu'elle était d'un changement si inattendu, elle laissa sa joie la pousser imprudemment dans le cercle défendu qui renfermait le fatal secret. L'heure lui parut favorable pour pénétrer dans ce coin de son cœur dont il lui avait si souvent refusé l'entrée, et qu'elle se sentait pressée d'explorer, par un sentiment meilleur que la curiosité. Elle ne se doutait pas que c'était un lieu souillé de sang.

« Eh bien ! Hardress, — lui dit-elle avec un sourire, où il y avait autant d'affection que de gaieté, — ne vaut-il pas mieux vivre ainsi dans le présent, lorsque le pré-

sent nous est doux, que d'en sortir volontairement pour retourner dans un passé isolé, ou se forger un avenir menaçant ? »

Le rire se glaça sur les lèvres du jeune homme ; son regard devint dur et terne ; tout son être parut avoir subi un changement instantané.

Anne s'aperçut facilement du mauvais effet de ses paroles ; mais elle crut qu'il valait mieux solliciter la confiance de son fiancé, — son compagnon d'enfance, après-demain son époux, — que de l'abandonner à ses impressions.

« Ne me faites pas craindre, reprit-elle, d'avoir ramené votre tristesse. Cher Hardress, je vous en prie, écoutez-moi sans inquiétude. Ma seule intention est de vous procurer la santé et la paix de l'esprit ; et sûrement, vous ne pouvez considérer de ma part comme un empiètement indiscret, de désirer votre confiance. Ce que tout ami un peu intime peut se permettre, me sera-t-il défendu ? Vous suis-je donc plus étrangère ? Redoutez-vous de trouver en moi moins d'intérêt et de sympathie ? Croyez-le, Hardress, vous vous trompez. Je me sens poussée en dépit de moi-même à vous interroger. Il y a une chose que vous me cachez, et qu'il serait meilleur de me révéler. Je la vois, cette chose inconnue, miner de jour en jour votre santé et votre esprit. Je la vois même, à la fin, étendre sur votre mère son pouvoir cruel. Vous échangez des regards d'intelligence, et de temps en temps vous me jetez un coup d'œil, comme si j'étais une étrangère, ou, — devrais-je le dire ? — un espion. Si je surviens quand vous causez

ensemble, un silence se fait à mon entrée ; vous et ma tante, vous avez l'air embarrassé ; souvent j'ai vu du trouble dans vos yeux et des larmes dans les siens. Dites-moi, mon cher Hardress, quelle est la cause de tout cela ? Ou vous appréhendez ou vous avez subi quelque terrible malheur. Ce n'est plus le temps de me traiter comme une étrangère... »

Elle cessa de parler, et parut attendre une réponse. Mais Hardress ne dit pas un mot. Il restait les mains croisées sur le dossier de sa chaise, la joue appuyée sur les mains, les yeux attachés au plancher.

« Ou bien, si vous ne me croyez pas digne de confiance, du moins,... — reprit-elle avec une certaine animation. Puis se dominant aussitôt : — Mais non, je suis méchante, je ne dois pas parler ainsi. Je voulais dire, Hardress, que, si réellement vous vous trouvez empêché de m'admettre dans votre confiance, vous soyez du moins assuré de ceci : c'est que, s'il y a dans votre situation actuelle... dans... dans... je crains d'aller trop loin... dans vos engagements avec moi, quelque chose qui trouble la paix de votre esprit... je... j'aimerais mieux tout souffrir... que d'être pour vous une cause de souffrance. »

En prononçant ces paroles, miss Chute se détourna pour cacher les larmes qui les accompagnaient. Elle serra fortement son mouchoir sur ses lèvres, et chercha, par un violent effort, à éviter l'éclat convulsif de la douleur qui se débattait dans son cœur.

Il arrive souvent que les gens les plus impressionnables sont ceux qui voient le moins les impressions

des autres, ou qui les tolèrent le moins. Une longue habitude de s'appesantir sur ses propres sentiments et sur ses propres souffrances, rendait Hardress incapable d'apprécier la générosité de sa fiancée. Il répondit d'un air sombre « qu'il y avait, dans l'esprit de tous les hommes, beaucoup de choses qu'ils se cacheraient à eux-mêmes, si c'était possible ; que, par conséquent, on ne pouvait raisonnablement s'attendre à ce qu'ils les communiquassent volontiers à d'autres personnes, quelque incontestable que fût leur droit à la confiance. »

Sur cette froide réponse, la conversation s'arrêta. Un peu irritée — mais seulement un peu — de voir ainsi accueillie une proposition si généreuse et qui lui avait coûté tant d'angoisses, Anne sécha ses larmes, et resta quelques minutes sous l'impression de cette tristesse nuancée d'indignation, à laquelle donne naissance, dans les nobles cœurs, la conscience de l'injure imméritée. Mais soumettant bientôt ses impressions personnelles à un sentiment de devoir, — comme elle avait depuis longtemps appris à le faire, sous l'influence d'une pitié sérieuse et pratique, — elle s'efforça de prendre un air de gaieté et de redonner à la conversation le même ton qu'avant la malheureuse tentative. Son esprit et son entrain accoutumés obéirent à l'appel de sa volonté puissante, et elle parvint encore une fois à tirer Hardress de son abattement.

Un caractère remarquable de l'affection mentale dont il était atteint — car on pouvait à présent qualifier ainsi son état — c'était, comme nous avons pu le remarquer,

l'incertitude extrême et arbitraire de ses accès. Son existence paraissait être sans base, son esprit sans équilibre. Il n'avait pour se soutenir ni conscience du devoir, ni secours du ciel, ni confiance en l'homme. La passion même qui dévorait son âme était incapable de lui fournir cette fermeté factice cette fausse énergie que la passion donne souvent, car elle était purement rétrospective, et sans objet dans l'avenir. Hardress devenait l'esclave passif de son imagination. Fréquemment, tandis qu'il jouissait d'une tranquillité relative, il lui arrivait de songer tout à coup que la journée ne se passerait peut-être pas sans qu'il fût arrêté et emprisonné. Au lieu de tourner simplement son attention vers un sujet différent, comme aurait fait un innocent, ou de s'abandonner à la Providence, comme aurait fait un chrétien, il s'attachait à combattre en règle ses idées, et la lutte morale qui en résultait produisait un état fiévreux et douloureux dans lequel la sueur mouillait son front, et un frémissement parcourait ses membres comme en présence d'un danger réel.

D'autres fois, il se disait que Danny Mann avait pu abuser de sa confiance et, malgré ses ordres rester dans le pays. A l'idée que cette désobéissance pouvait amener sa perte, il bondissait de son siége dans un transport frénétique, se laissait tomber à genoux, et pressait de toutes ses forces ses deux mains contre le sol, comme s'il étranglait le coupable. Puis, entendant les pas de sa mère ou d'Anne, il se relevait vivement, couvert de honte, et regagnait sa chaise juste à temps pour éviter d'être découvert.

Peu après la conversation dont nous avons parle plus haut, M. Cregan entra, et l'on mit sur le tapis l'évasion du prisonnier de M. Warner, et les mesures prises pour le capturer une seconde fois. Il en résulta naturellement des réflexions sur le crime qui lui était imputé, sur le châtiment qu'il avait encouru, et sur la peine capitale en général.

« —Quelques personnes ont été d'avis—dit M. Cregan, — que ce pourrait bièn être un cas de suicide, et pour ma part, je n'y vois pas d'impossibilité.

— Cette supposition me paraît très-improbable répliqua miss Chute. Le suicide n'est pas un crime irlandais : les gens de ce pays-ci sont trop religieux — et trop misérables, dit-on.

— Trop misérables ! s'écria M. Cregan. Mais je crois que c'est au contraire la seule raison de suicide, la seule excuse possible.

— Je ne suis pas assez métaphysicienne pour rendre compte de cela, — répondit-elle avec un sourire : — je ne fais que répéter une opinion que j'ai entendu énoncer un jour par Hardress. Mais il me semble que leur misère, en les obligeant à se tourner vers le ciel, est une cause de leur piété, par conséquent de leur résignation.

— De tous les crimes, — dit M. Cregan, car l'oncle et la nièce étaient décidément seuls à soutenir la conversation, — de tous les crimes, le suicide est le plus absurde et le plus inexplicable ; et je m'étonne que les jurés puissent se pardonner de rendre, aussi constamment qu'ils le font, leurs honteux verdicts de « insa-

nité ». Quand vous entendrez parler d'un individu qui s'est coupé la gorge, lisez l'enquête, et dites-moi s'il n'y a pas de quoi rire devant ces soi-disant preuves de désordre mental : « La veille de sa mort, le défunt « avait été trouvé assez silencieux, assez mélancolique ; « il portait son chapeau de côté, ce que ses amis les « plus intimes ne lui avaient jamais vu faire jusqu'a- « lors ; il parla malhonnêtement à sa femme, et sortit « sans parapluie, par le mauvais temps.... »

— Alors, mon oncle, vous voudriez, je pense, voir la loi remise en exercice, dans toute sa vigueur : la confiscation des biens, et les cadavres empalés à un carrefour ?

— Les cadavres empalés ? — s'écria-t-il dans un transport de zèle. — Mais je voudrais qu'on les empalât vivants ! Pourquoi riez-vous ? Une bévue, n'est ce pas ? Allons, il est temps que je m'en aille. » Ainsi disant, il sortit, tandis que sa nièce continuait à rire, et que son fils cherchait péniblement à cacher son émotion.

C'était le moment où ils avaient coutume de faire une promenade chaque matin. Anne attachait les brides de son chapeau et mettait son manteau devant la grande glace du trumeau, tout en continuant à adresser de temps en temps la parole à Hardress. Celui-ci avait déjà pris son chapeau et ses gants, et, n'aimant pas les sujets de la conversation, — ceux précisément qu'avait soulevés M. Cregan, — il marchait de long en large dans la chambre, avec une sombre impatience.

« Quelle effroyable mort, d'être pendu ! — dit-elle en tournant sur ses doigts une boucle qui s'échappait. — Je m'étonne qu'une tentation quelconque puisse décider à courir un pareil danger, quand même on n'aurait pas pour se retenir la crainte plus horrible encore des peines de l'éternité.

— Venez, Anne, le temps va changer, si vous tardez.

— Un instant seulement. Mais représentez-vous donc un peu, Hardress, ce qui doit se passer dans l'âme d'un malheureux, au moment où, marchant entre deux prêtres, et le bourreau derrière lui...

— Il y a un gros nuage à l'ouest, dit Hardress ; nous allons perdre la meilleure partie du jour.

— Je suis prête tout à l'heure. Mais quel tableau ce serait, sous un pinceau qui saurait en rendre l'expression ! L'horreur du supplice, le repentir du crime.....

— Oui, oui, c'est très-joli, — interrompit-il encore, et cette fois avec une humeur qu'il ne dissimulait plus ; — mais avant de préparer à votre pinceau un si séduisant exercice, il vaudrait mieux penser à ce que vous êtes en train de faire.

— J'y pense aussi, et je dois dire que ce sujet conviendrait peu à la main d'une femme. Il a été reproduit, du reste, je ne sais plus par qui, et je crois le voir encore. Ce n'est plus la marche du cortége, c'est le moment même du supplice. La foule est compacte, et l'on sent courir dans ses rangs un sinistre murmure....

— Vous me rendrez fou ! — rugit Hardress, frappant du pied sur le plancher, dans un paroxysme de fureur. — C'est intolérable ! Je vous prie de vous apprêter pour

venir vous promener, et au lieu de cela vous parlez de pendaison et de bourreau, de mort et d'ignominie... comme s'il n'y avait pas en ce monde assez de malédictions réelles, sans remplir l'air, autour de nous, d'horreurs imaginaires.... Pardonnez-moi, Anne, ajouta-t-il, remarquant l'air d'étonnement et de soudaine réserve avec lequel elle le regardait ; — pardonnez-moi ce langage, cette humeur. Vous le savez, mon existence même dépend de vous ; mais je suis malade et triste, et rempli de pensées splénétiques.

— Hardress, — dit-elle après une longue pause, — j'ai beaucoup supporté de vous, mais....

— Non, non, Anne, — interrompit-il en lui prenant la main avec une expression d'anxiété et de soumission. — N'en dites pas davantage. Si je pouvais vous expliquer ce qui se passe dans mon esprit, vous auriez pitié de moi. Dans l'état où je suis, vous êtes presque le seul objet auquel mon cœur prenne intérêt. Si vous êtes ainsi froide avec moi, je ne saurai plus que devenir. La maladie ne continuera pas à me dominer, j'espère, sous le ciel plus radieux, dans l'atmosphère plus sereine de la France. Mais vous ne pouvez m'en vouloir de ce que j'ai des nerfs irritables. »

Après un moment de réflexion silencieuse, Anne lui prit le bras sans répondre, et ils allèrent se promener. Mais la scène qui venait d'avoir lieu ne cessait de l'occuper sérieusement et profondément.

La matinée était belle et rafraîchie par un vent léger. Les bateaux passaient rapides le long de la rive ; la mouette se laissait aller à la brise, les ailes étendues

et immobiles ; l'alouette de mer gazouillait au bord de l'eau ; le murmure des vagues se brisant sur la plage était lointain et doux ; les feuilles vertes brillaient au soleil et tremblaient sous le souffle du vent ; les paysans riaient et plaisantaient, en travaillant dans les champs ; tout était gai, gracieux, pastoral, autour des deux promeneurs.

Tout à coup, aux approches d'un détour de la route, leur attention fut frappée par les sons d'une gaieté turbulente et d'une rustique harmonie. Quelques instants après, en arrivant au tournant, ils surent de qui venait le bruit, — car nous n'osons l'appeler musique. Une quantité de jeunes paysans formaient une mascarade bouffonne, — les habits ôtés, les vestes à l'envers, les chapeaux, les épaules et les genoux décorés de rubans éclatants, la figure bariolée avec de la peinture de toutes les couleurs, la taille entourée de châles et de ceintures empruntés à des toilettes féminines. Plusieurs tenaient à la main de longues perches, en haut desquelles flottaient des mouchoirs ; ils faisaient double haie des deux côtés d'une demi-douzaine d'individus, composant la troupe musicale. L'un tenait un *piccolo*, l'autre un violon, l'autre une cornemuse. Un quatrième employait un *dildorn* (1) en guise de tambourin ; un cinquième battait, avec une paire de fuseaux, le fond d'un bidon d'étain renversé, en imitant, d'une façon très-comique, la carrure importante et l'air fanfaron du tim-

(1) Ustensile en usage pour vanner le blé, et composé d'une peau de mouton tendue sur un cerceau.

balier militaire. Derrière cette bande et sur ses côtés, une foule de jeunes garçons et de jeunes filles masquaient un peu, par leurs clameurs aiguës, la discordance qui régnait parmi les musiciens. Toutes ces figures brillaient de santé et de gaieté, et beaucoup étaient belles.

Les *May-day mummers* — car c'étaient eux, les masques du premier jour de mai — faisaient halte et formaient un demi-cercle en travers de la route, lorsque Hardress et Anne arrivèrent en face d'eux. Les musiciens attaquèrent une gigue, et l'un des jeunes gens, tirant de la foule par les deux mains une villageoise toute honteuse et à demi résistante, commença à marquer la mesure par un rapide mouvement du talon et de l'orteil, qui ne manquait pas d'une certaine grâce rude, en harmonie avec l'extérieur inculte du paysan.

C'est la coutume, dans les danses de cette espèce, que le cavalier trouve un partner à sa danseuse, après que lui-même a fini sa gigue ; et l'on compte bien que ce partner, s'il est d'un rang supérieur, ne se retirera pas sans laisser tomber quelque chose dans le chapeau du joueur de cornemuse. Décliner l'honneur qui lui est offert, n'est pas, du reste, en son pouvoir, car une superstition bien enracinée dans le peuple, c'est que ce refus porterait malheur à la jeune fille, et présagerait la perte de son promis. Hardress fut invité, bien contre son gré, à se conformer aux usages ; la campagnarde timide, qui devenait beaucoup moins timide, insista sur son droit, et en appela à l'influence de

miss Chute, avec un ton et un regard suppliants.

Pendant que Hardress faisait son tour de gigue, Anne s'écarta de la troupe joyeuse, et se mit à errer seule, un peu plus loin. Tout à coup la musique s'interrompit, et un bruit de dispute éclata. Elle se retourna en toute hâte, et vit la foule dans un désordre étrange, et son fiancé au milieu, saisissant à la gorge un des masques, et le lançant à la renverse, avec une violence inouïe, contre le mur de pierre sèche qui bordait l'un des côtés de la route. L'homme se releva, et, regardant Hardress, agita sa main au-dessus de sa tête et la secoua avec un geste menaçant.

Hardress s'élança hors du groupe. Les uns restaient à le regarder avec étonnement. D'autres se rassemblaient autour de la victime, et paraissaient demander la cause de cette attaque singulière et sans provocation. La même question fut faite par Anne, étonnée du mélange de terreur, de rage et d'agitation que révélaient les manières de l'étrange vainqueur. Celui-ci fit une réponse confuse et peu satisfaisante, parla de l'insolence de ce garçon, de sa propre chaleur de caractère, et se hâta de rentrer au château, par un chemin plus court que celui qu'il avait pris en le quittant.

Le festin des noces était fixé au soir du jour suivant, et il était convenu que la cérémonie religieuse aurait lieu de grand matin, le lendemain de cette réunion. Les articles du contrat avaient déjà été signés par Anne, les joues pâles et la main tremblante, mais non pas

hésitante. La future mistress Cregan ne pouvait donc plus penser à changer d'intentions ; et du reste elle n'eût pas volontairement laissé cette idée s'affermir dans son esprit. Mais d'heure en heure, son anxiété devenait plus affreuse, plus oppressante ; et quand elle se retira dans sa chambre ce soir-là, elle ne put s'empêcher de murmurer : « Si c'était à faire..... Mais il n'y a plus à y songer. »

XXIX

Le lendemain, vers le coucher du soleil, tandis que Castle-Chute était en pleine fête, M. Warner, le magistrat, était tranquillement assis devant un bol de punch, avec un ami, à sa propre table. Cette table se trouvait à la distance d'environ huit milles du château, et cet ami était le capitaine Gibson. Un autre individu, M. Houlahan, le clerc, dégustait son liquide sur un coin de la table. Mais comme on lui adressait rarement la parole, et qu'il ne s'aventurait jamais à se mêler de lui-même dans la conversation, il pouvait à peine être considéré comme quelqu'un de la compagnie.

« Allons, capitaine, — dit M. Warner, remplissant son verre et passant le bol à l'officier, — je vous propose la santé de la mariée.

— J'y boirai de tout cœur. A la mariée !

— Et à propos de mariée, — quoique je m'en réjouisse pour mon propre compte, puisque cela me procure le plaisir de votre société, — je suis cependant fort en peine de savoir pourquoi vous n'êtes pas à la noce ce soir ?

— Pour la meilleure de toutes les raisons : parce que je n'ai pas été invité.

— Vous pouvez être certain, alors, qu'il y a quelque méprise, car les Chute ont toujours eu maison ouverte.

— J'en suis persuadé. Eh bien ! que diriez-vous, si je vous proposais la santé du marié, en retour de votre santé de la mariée ?

— Je ne sais, capitaine ; mais j'aimais mieux mon toast.

— Oh ! moi aussi, quant à cela ; mais nous l'avons déjà rempli.

— Il y a, dans ce hautain jeune homme, quelque chose de mystérieux qui ne peut me plaire. Sa conduite, dans mainte occasion récente, a été loin de me donner des indices favorables sur son caractère. J'ai quelquefois été tenté de penser..... Mais non, non, je ne dois pas me permettre ces soupçons, qui, après tout, peuvent être suggérés par un jugement précipité. Allons, monsieur Gibson, je vais faire honneur à votre toast ; mais laissez-moi ajouter un souhait : Au marié ! et puisse-t-il se montrer digne de son bonheur ! »

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrit, et un domestique parut, annonçant qu'un étranger désirait parler à M. Warner, pour affaire judiciaire.

« Pouah ! — fit dédaigneusement le magistrat : — quelque tête cassée, ou quelque assignation de six pence. Qu'il revienne demain matin.

— Il dit que son affaire est très-pressante, monsieur, et que vous perdrez plus que lui si vous le laissez aller.

— Quoi ! serait-ce si sérieux ? Alors il faut l'entendre, je suppose. Capitaine, je sais que tous ces interrogatoires vous amusent. Le ferai-je entrer ici ?

— Vous ne pourriez me faire un plus grand plaisir ; il n'y a pas au monde d'acteurs comparables à ces gens-là. »

L'étranger fut donc introduit. Le piteux état dans lequel on le vit paraître, semblait raconter à l'avance quelle plainte il venait porter : l'un de ses yeux était noir et enflé, au point de ne pas lui laisser figure humaine. Son pas et son geste étaient empreints d'une détermination sombre, qui avait quelque chose d'émouvant et même de terrifiant. Le magistrat vit, du premier coup d'œil, que la question devait être plus grave qu'il ne l'avait supposé.

« Eh bien ! mon brave homme, dit-il avec douceur, quelle est l'affaire qui vous amène vers moi ?

— Je ne suis pas un brave homme : l'affaire qui m'amène vous le montrera. N'êtes-vous pas le coroner qui a fait l'enquête pour Eily O'Connor ?

— Oui.

— Avez-vous trouvé les assassins ?

— Ils ne sont pas arrêtés, mais nous avons de fortes présomptions.

— Alors, si vous en avez de si fortes, vous n'en avez plus besoin, dit l'homme avec dédain et faisant mine de partir.

— Mais non, mais non, ne vous en allez pas : plus les renseignements seront multipliés, plus notre cas sera sûr.

— Alors, écoutez-moi, et vous n'aurez plus d'autre sûreté à désirer.

— Un instant, dit le magistrat. M. Houlahan, voulez-vous préparer votre écritoire, et rédiger cette déposition dans les formes régulières ?

— Faites, dit l'étranger. Donnez-moi le livre, pour que je prête serment. Mettez chaque mot sur votre registre ; car chaque mot que j'ai à dire est de l'or pour vous. Écrivez d'abord qu'Eily a certainement été tuée, et que c'est moi, Danny Mann, qui ai fait le coup.

— Mann ! s'écria M. Warner..... Quoi ! notre prisonnier évadé ?

— J'ai été votre prisonnier, jusqu'au moment où j'ai été mis en liberté par quelqu'un qui avait une raison pour le faire. Maintenant je viens me livrer moi-même et dire toute la vérité, car je suis fatigué de ma vie. »

Le magistrat laissa un intervalle de silence, dominé qu'il était par l'étonnement.

« Je crois de mon devoir, dit-il, de vous avertir sur un point. Si vous êtes l'auteur de l'assassinat, votre aveu ne vous donne pas droit au pardon, et la justice en usera comme preuve contre vous-même, bien que vous le présentiez volontairement.

— Je n'ai pas besoin de pardon ; si j'en avais besoin, ce n'est pas dans les cours de justice que je le chercherais. Si je tenais à ma vie, elle était entre mes mains, et vous ne me trouveriez pas ici. Ce n'est pas la crainte de la mort ni l'espérance du pardon qui m'amène : mais c'est que j'ai été trompé et déçu en quelqu'un à qui je tenais plus qu'à ma propre vie, cent fois plus. Voyez-vous cette marque ? — ajouta-t-il en s'approchant de la lumière et levant son épaule pour mettre en vue d'une manière plus frappante la difformité de son épine dorsale. --Cette marque, ç'a été toute ma vie ma malédiction. Ne m'a-t-on pas donné un sobriquet, à cause de cela ? Les uns ne se mettent-ils pas à rire, tandis que les autres tressaillent et frissonnent, quand je me présente à leurs yeux ? Voilà la figure que j'ai toujours faite dans le monde, au lieu d'être, comme je le devrais, à me battre aux foires, à boire aux veillées, à danser dans les salles de gigue. Si quelqu'un me vexe et que je le frappe, il ne me rendra pas le coup, car qui donc ferait attention au petit lord ? Si je m'assieds près d'une jeune fille, vous diriez à son air qu'elle n'est pas tranquille pour sa vie, jusqu'à ce que je me sois retiré. Et à qui suis-je redevable de tout cela ? A M. Hardress Cregan. Cette marque, c'est lui qui me l'a faite, quand j'étais petit garçon. Mais après, il montra tant de cœur, il pleura si amèrement, il prit tant de soin de moi, que mon affection augmenta, à raison même du mal qu'il m'avait causé. Je ne lui adressai jamais un mot ni un regard de reproche, ni ne parlai jamais de cette histoire, jusqu'à la minute où nous sommes. Je l'aimai à

partir de ce moment, deux fois plus que je ne l'avais encore aimé... Mais à quoi sert de parler ? Ce n'est plus le même homme à présent. Il m'a rencontré hier sur la route, et qu'a-t-il fait ? Il m'a frappé d'abord, mais cela je le supporterais aisément ; il m'a dit des injures, et cela je n'y songerais pas : mais je vais vous dire ce qui m'a exaspéré : il m'a saisi à la gorge et m'a jeté contre le mur, juste de la même manière que le jour où il m'avait blessé et rendu infirme pour la vie. A cet instant, un changement s'est fait en moi vis à-vis de lui. Il n'a pas eu de cœur pour moi, et je n'aurai pas de cœur pour lui ; il a eu sa vengeance, et j'aurai la mienne. Écrivez que Danny Mann est l'assassin d'Eily O'Connor ; et que Hardress Cregan est le conseiller de Danny Mann. »

M. Warner et M. Gibson tressaillirent et se regardèrent.

« Vous tressaillez ! — s'écria le bossu en ricanant.... et vous vous regardez l'un l'autre, comme si c'était une merveille, qu'un gentleman ait pu commettre semblable chose. Mais il y a une différence Un gentleman aura un désir sanguinaire, et il le cachera de crainte d'encourir la honte. La honte est le lot du pauvre homme, et il satisfera son désir quand il pourra, car il n'a rien à perdre. Un gentleman achètera pour de l'or le sang de son ennemi ; mais il aura soin de tenir hors du sang ses beaux gants et ses doigts minces. Un pauvre homme fait son œuvre avec ses propres mains et se contente de damner sa propre âme. Toute la différence que je vois est celle-ci : un gentleman, — outre qu'il est un assassin, — est un fourbe et un lâche.

— Si vous avez réellement l'intention, — dit le magistrat, — de mettre ce crime à la charge de M. Hardress Cregan, vous ne fortifiez pas votre témoignage, en montrant tant de sentiments vindicatifs. C'est un personnage bien placé, fort honoré, et, nous le savons, dans ces conditions, plus d'un rencontre sous ses pas des serpents qui n'ont pour lancer leur dard et distiller leur venin, d'autre motif que la malice ou une vengeance telle que vous l'avouez. »

Cette réprimande insidieuse toucha le but. Danny tourna sur M. Warner un regard d'indescriptible dédain.

« S'il ne m'avait pas convenu d'avouer ma vengeance, dit-il, j'avais assez d'esprit pour la cacher. Je connaissais vos lois de vieille date. Ce n'est pas pour rien que nous voyons les pères de famille, l'orgueil et la force de nos villages, les jeunes et les vieux, les coupables et les innocents, enlevés de leurs cabanes et distribués qui pour la transportation, qui pour la potence. Ce n'est pas pour rien que nos frères, nos cousins et nos amis, sont pendus devant nos portes, d'année en année : ils nous enseignent la loi, grâce à vous. Si je me fiais à ma propre déposition, j'en savais assez, de votre loi, pour me taire sur ce qui m'amenait ici. Quelqu'un qui s'y entendrait vous dirait, monsieur le magistrat, que, dans une cour de justice, je serai cru plutôt pour avoir agi comme j'ai fait. Mais j'ai d'autres témoignages. Eily O'Connor était la femme de Hardress Cregan. Ah ! vous tressaillez encore à ce mot ? Voilà son certificat de mariage. Je l'ai tiré de sa poitrine, après que je..... »

Il s'arrêta tout à coup, mit ses deux mains sur ses yeux, et frissonna de la tête aux pieds, avec une telle violence que le plancher tremblait sous lui. Les auditeurs gardaient leur attitude de profonde et immobile attention.

« Oui,—continua-t-il enfin, laissant tomber ses mains et laissant voir sur ses lèvres un horrible sourire, — oui, la pauvre créature a gardé sa main dans son sein, sur ce papier, jusqu'au dernier soupir, comme si elle pensait que mon but était de lui voler cela. Elle s'occupait peu de sa vie, en comparaison. Le prêtre qui les a mariés est mort le moment d'ensuite ; un mauvais présage pour Eily, et un plus mauvais présage, peut-être, pour la noce qu'ils vont faire demain. Voilà un bon témoin que ce certificat. Inscrivez-le dans votre livre ; et inscrivez au-dessous, Phil Naughten et sa femme, comme ayant eu Eily dans leur maison, et..... mais faites-leur raconter eux-mêmes leur affaire. Et quand vous les aurez inscrits, mettez ensuite Lowry Looby, puis Myles Murphy, puis Mihil O'Connor, le père. Enfin, s'il vous faut encore un témoignage, je vais vous dire comment vous vous le procurerez. Soyez le premier, vous-même, à mettre la main sur Hardress; dites-lui que vous avez appris sa conduite, regardez-le au visage tandis que vous parlerez, et si cela ne vous raconte pas toute l'histoire, revenez, et appelez-moi menteur.

— C'est clair! — dit M. Warner en se levant. — Capitaine, je n'ai pas besoin de vous adresser mes excuses. M. Houlahan, restez ici, et voyez à enfermer cet

homme. Holà ! Haron, amenez à l'instant les chevaux à la porte. Capitaine, vous allez peut-être m'accompagner? Il pourrait y avoir des difficultés et des dangers dans cette affaire. Nous irons d'abord à vos quartiers chercher une escorte, quoique cela nous prenne un peu de temps; puis nous procéderons l'arrestation de ce charmant marié. Haron, vite les chevaux. Je pensais bien qu'il y avait en lui quelque chose qui n'était pas orthodoxe. J'en suis fâché; c'est une terrible affaire, une triste opération.

— Et qui demandera, je pense, que nous procédions avec beaucoup de délicatesse, dit le capitaine. Une si aimable famille, et un tel coup.....

— Avec beaucoup de délicatesse, certainement, mais aussi avec une fermeté en rapport avec notre responsabilité. M. Houlahan, veillez de près au prisonnier : il a déjà mis notre vigilance en défaut. Venez, capitaine, voici les chevaux. »

Ils partirent en toute hâte, et M. Houlahan, se glissant hors de la chambre, ferma la porte à clef, et alla préparer, dans les dépendances de la maison, un lieu sûr où il pût enfermer son prisonnier.

Le misérable Danny restait debout, les mains jointes et levées, l'œil fixe, l'oreille inclinée comme pour écouter. La fenêtre ouvrait sur un champ rocailleux, et était fortifiée par des barreaux de fer. Il ne jeta pas même un regard à ce formidable obstacle. Toutes ses facultés devaient être ou absorbées par une image dominatrice, ou suspendues par une sorte de syncope mentale.

Tandis qu'il demeurait ainsi immobile, et que, autour de lui, la maison était calme et silencieuse, il entendit une voix rude, mais non sans mélodie, qui chantait :

Mais pour ce faux et méchant valet
Qui a livré ma vie,
Je l'abandonne au Juge céleste
Et au jour du jugement.
Pour de l'or il a livré ma vie. ...
Ni à son pays, ni à son Dieu,
Ni à son ami il ne fut fidèle.
. . . .

Ces couplets devaient être chantés par quelqu'un qui passait devant la fenêtre ; au dernier vers, le chanteur se trouvait trop loin pour être encore entendu. C'était tout simplement un passage d'une ballade composée sous l'influence des notions particulières d'honneur et de bonne foi, en vigueur dans les sociétés secrètes de la paysannerie irlandaise ; mais il paraissait dirigé à bout portant contre le dénonciateur, du moins sa conscience le reçut ainsi.

Il pourrait devenir un jour le sujet d'une semblable ballade! Lui aussi, comme tous les hommes, il avait sur l'honneur et sur la honte, ses idées réglées par le milieu dans lequel il vivait. Qu'il mourût par la main du bourreau, cela ne dirait rien contre lui ; chaque petit village avait son Tell et son Diégo, et une mort semblable à celle qu'ils avaient subie cessait d'être ignominieuse aux yeux du paysan. Leurs noms étaient conservés avec amour parmi les plus nobles souvenirs de son cœur, chantés

dans ses vieilles mélodies, rendus familiers aux oreilles de ses enfants. Mais être stigmatisé comme dénonciateur, c'était une perspective qu'il ne pouvait aussi bien supporter. La dénonciation ! Le crime méprisé et détesté chez les paysans d'Irlande par-dessus tous les crimes sociaux, parce qu'il suppose le manque de foi, la vénalité et la bassesse.

Puis sa pensée se tourna vers Hardress : il se rappela ses bontés, son affection d'autrefois. Il se repentit de la fureur soudaine qui l'avait amené chez le magistrat ; et il se représenta combien on s'étendrait sur ces bontés, sur cette affection, dans la ballade qui immortaliserait le crime et l'expiation de Hardress, et sa propre trahison.

Alors, d'un bond subit, il sortit de sa rêverie ; il regarda autour de lui, comme le lion de la forêt tombé dans un piège. Il se précipita vers la porte, et grinça des dents en la trouvant fermée à clef. Il recula jusqu'à l'autre bout de la chambre, et se jeta dessus de toutes ses forces : mais c'était une porte de magistrat, et elle résista à ses efforts. Il se tourna vers la fenêtre, brisa le châssis, mit les vitres en pièces avec son pied, et saisissant avec ses deux mains le barreau de fer, s'y suspendit et mit toute sa vigueur en œuvre pour l'arracher de la solide maçonnerie. Vaincu, épuisé, pleurant de colère et de remords, la figure couverte d'une sueur épaisse, les membres déchirés et saignants, il lâcha enfin la barre immobile.

Nous le laisserons souffrir toutes les angoisses de l'attente, augmentées par le double remords qui com-

mence maintenant à l'accabler, et nous tournerons nos yeux dans la direction de Castle-Chute.

XXX

Des invitations aussi innombrables que les feuilles de la sybille avaient été dispersées dans toute la contrée, à l'occasion de la noce. Les Daly n'avaient pas été oubliés, malgré certaines circonstances de l'histoire des deux familles, — circonstances bien connues de nos lecteurs, — d'où l'on pouvait conjecturer qu'ils recevraient cette politesse comme une pure et simple formalité. Les fiancés apprirent donc avec une grande surprise et une secrète confusion — quoique pour des motifs bien différents, — que Kyrle Daly comptait se présenter au château.

La popularité du marié parmi les tenanciers se manifesta par les démonstrations habituelles. Des feux de joie furent allumés sur la route, devant la grille de l'avenue et chaque taverne du voisinage. Le petit village fut illuminé. Des bandes de musique champêtre, suivies par de joyeuses foules, se promenèrent autour de Castle-Chute, jouant des airs gais et faisant de fréquentes haltes pour participer aux rafraîchissements

que « l'heureuse famille » mettait à la disposition de chacun.

Avant le coucher du soleil, la maison était comble d'habits bleus et de robes blanches. Beaucoup des invités se promenaient par groupes dans le domaine. Les plus âgés et les plus respectables se tenaient dans le salon, et mistress Cregan était avec eux,— pâle, consumée, les yeux caves, mais gardant toujours ses manières fières et courtoises avec tous, et cordiales avec ses amis. Le marié, dans un costume splendide, glissait comme un spectre à travers la foule riante, le plus envié et le plus misérable de tous.

Dans le jardin, Anne, appuyée sur le bras d'une demoiselle d'honneur, regardait disparaître le dernier soleil qui dût briller sur sa liberté. Elle était vêtue d'une robe blanche, très-simple, et ses cheveux, arrangés pour la dernière fois à la mode des jeunes filles de l'époque, tombaient librement sur son cou. Tout en se promenant avec elle, sa compagne cherchait à dissiper, par des railleries, la disposition abattue et anxieuse qui croissait d'heure en heure depuis le matin. On dit que, dans les maladies du corps, il suffit souvent d'attirer l'attention sur la partie affectée pour la rendre plus douloureuse ; c'est surtout dans nos moments d'affaissement nerveux, que la plaisanterie qui nous fait sentir la réalité de cet état, en augmente encore la pesanteur.

Au détour d'une allée close d'un côté par un poirier disposé en haie, les deux amies rencontrèrent tout à coup Kyrle Daly. Anne tressaillit. C'était la première

fois qu'ils se voyaient, depuis le jour où leur conversation avait été si pénible. Pauvre Kyrle ! sa tranquillité si nouvellement recouvrée aurait été mise à une difficile épreuve, s'il avait su combien de fois, dans ces derniers mois, Anne avait comparé sa conduite à celle de Hardress, et combien le résultat de la comparaison était devenu différent. Anne elle-même n'en avait pas conscience. C'était un sujet sur lequel jamais elle n'arrêtait à dessein son esprit. C'était un pays défendu, dans lequel seules des pensées errantes s'égaraient quelquefois. Mais si peu et si involontaire que ce fût, cela avait suffi pour modifier ses anciennes opinions, à un degré plus frappant qu'elle-même ne le croyait. Naturellement, Kyrle ne savait ni même n'imaginait rien de tout cela, et c'est pourquoi il était ici. Il venait en pleine sécurité, avec la conscience d'une intention droite, et croyant que son air de calme et de sérénité causerait une véritable satisfaction à celle qui, tout en le refusant, avait évidemment regretté de le rendre malheureux.

Il s'avança avec une cordialité aisée et une complète simplicité. Nul moyen ne pouvait être meilleur pour remettre Anne de son trouble : car la possession de soi est souvent aussi contagieuse que l'embarras. Il s'adressa à elle sur le ton d'un ami rempli d'intérêt, s'informa de sa santé, lui parla de sa mère, même de Hardress, qu'il n'avait pas encore eu, dit-il, le plaisir de rencontrer ; puis du temps, du paysage, de la société, de tout ce qui pouvait être à la fois amusant et indifférent. Il fit les mêmes politesses à miss Prender-

gast, la demoiselle d'honneur, qui était aussi une ancienne connaissance, et d'un ton si scrupuleusement pareil que l'oreille de Pétrarque aurait seule pu trouver une différence. Il continua ensuite à se promener en leur compagnie, partageant entre elles une conversation enjouée, qui, soutenue par la vivacité de miss Prendergast, finit par vaincre la tristesse de la mariée.

Au bout de quelque temps, la demoiselle d'honneur, que l'une de ses amies appelait d'une allée voisine, les quitta pour quelques instants. Tous deux s'arrêtèrent, attendant son retour, et Kyrle profita de l'occasion pour entrer dans quelques explications.

« Vous le voyez, miss Chute, — dit-il avec un sourire, — vous avez été meilleure prophétesse que je ne croyais. Si vous étiez femme à tirer vanité de votre influence, je serais mal venu, peut-être, à vous faire cet aveu ; mais vous n'êtes pas vaine. Comme vous pouvez vous en apercevoir, il n'a pas été si difficile de dominer mes anciens souvenirs. »

Les yeux d'Anne se tournèrent involontairement sur le visage pâle et défait de Kyrle. Celui-ci comprit le doute qu'exprimait ce regard, et rougit légèrement ; mais il vit aussi que c'était un mouvement involontaire, et il n'eut pas l'air de l'avoir remarqué.

« Il y a, continua-t il, des sentiments regardés comme innocents et même comme aimables, qui cependant doivent être évités et repoussés avec autant de vigilance que le vice lui-même. Je croyais chose innocente de tourner mes yeux vers le passé, de m'abandonner par une calme soirée au souvenir de mes

heures juvéniles, des jours radieux qui ne sont plus, des visages disparus ou changés, des cœurs refroidis par la mort ou par le monde et qui, jadis, battaient chaudement contre le mien ; de m'appuyer contre quelque vieil arbre, au crépuscule, de fermer mes oreilles au murmure solitaire des bois autour de moi et d'entendre en imagination les cris joyeux de mes compagnons d'enfance, ou bien un rire argentin sur la pelouse ; mais j'ai appris à penser plus vigoureusement. J'étais jeune alors... L'âge m'a enseigné la sagesse, du moins sous ce rapport. J'évite ces sensations, maintenant, comme j'éviterais le crime. Ce sont là des imaginations qui affaiblissent, qui efféminent notre nature, — qui nous rendent impropres à nos devoirs envers Dieu et envers nos semblables, qui font de nous, pour l'âme, ce que le sensualiste est pour le corps. J'ai réfléchi assez longtemps pour m'avouer qu'à cette époque, mes sentimeuts envers vous, — si rehaussés qu'ils fussent par l'excellence de l'objet — n'étaient pas encore ce qu'ils devaient être, et méritaient d'être déçus. Je crois, et je ne crains pas de vous le dire, que, si je me retrouvais dans ce cas, ils seraient dominés par un sentiment du devoir plus puissant et plus élevé, et qui me ferait supporter une déception soudaine avec une plus grande fermeté et un esprit plus soumis.

— Vous m'accordez donc, — dit Miss Chute avec beaucoup de soulagement et un véritable plaisir, — vous m'accordez que j'avais quelque connaissance de votre caractère ?

— Non, non ! *cela* n'existait pas alors dans mon ca-

ractère ; l'occasion aurait mis cette force en activité, et Hardress pourrait vous dire quelle triste soirée... Mais pourquoi vous tourmenterait-il de ces choses ? — ajouta-t-il, s'interrompant tout à coup. — Et à propos de Hardress, sa santé paraît s'altérer, n'est-ce pas ?

— De jour en jour et d'heure en heure.

— Et sans cause ?

— Les médecins n'en peuvent découvrir aucune.

— Oh ! c'est un mal qui ne se trouve pas dans leur nosologie. C'est le mal d'un cœur honnête, se consumant sous une imputation imméritée et qu'il s'est lui-même infligée. Hardress connaissait mon..... attention pour sa belle cousine. J'avais mis en lui ma confiance, et il se tourmente de la manière dont les choses se sont passées, plus violemment qu'il ne le devrait. »

Anne tressaillit à cette découverte qui jetait une lumière soudaine dans son esprit. Ses yeux rayonnaient, son visage s'animait, tout son être semblait bouleversé par une solution de ses doutes qui paraissait si naturelle et qui élevait le caractère de Hardress à ce noble degré où elle aimait toujours à le contempler et à l'admirer.

« Ce doit être cela ! — dit-elle avec une grande animation — et je lui ai fait tort. Que c'est bien là sa délicate nature ! Il est donc encore ce que j'ai toujours pensé, délicat, impressionnable, et généreux comme... elle se retourna tout à coup, et, tendant la main à Kyrle, acheva d'une voix altérée : — comme vous, mon excellent ami. »

Kyrle prit la main tendue, avec aussi peu d'émotion

apparente qu'il lui fut possible, et la laissa aller presque aussitôt.

Un instant après, Hardress parut au bout de l'allée. Son pas était troublé et rapide, son œil soupçonneux et hagard, tout son aspect était celui d'un homme en terrible lutte avec ses propres pensées. En apercevant Anne et Kyrle, il s'arrêta court, et les regarda l'un après l'autre, avec un air d'égarement et d'irrésolution.

« Je vous cherchais, Anne, — dit-il d'une voix faible. — Mistress Chute désire vous parler, pour vos préparatifs de voyage.

— Quittez-vous si tôt l'Irlande ? demanda Kyrle avec quelque sollicitude.

— Nous partons demain matin, dit Anne tremblante et légèrement confuse.

— Alors, — dit Kyrle, reprenant la main qu'il avait rendue si vite, — permettez-moi de vous offrir mes meilleurs souhaits. Soyez sûre, — ajouta-t-il en l'accompagnant quelques instants, et d'un ton que ne pouvait entendre Hardress, resté en arrière, — soyez sûre que je suis parfaitement satisfait de votre bonheur. Laissez-moi vous supplier d'oublier, comme j'apprendrai moi-même à le faire désormais, que je me sois jamais proposé une destinée supérieure ou plus heureuse. Je désire seulement que vous vous souveniez de moi comme de quelqu'un qui se crut le plus ardent de vos admirateurs, mais qui découvrit, avec un peu d'examen, qu'il était simplement votre ami. »

Anne resta un moment silencieuse, profondément pénétrée de cette sollicitude pour la paix de son esprit, qui

se montrait dans toute la conduite et la conversation de Kyrle.

« Monsieur Daly, — répondit-elle enfin et non sans émotion, — il m'est impossible d'exprimer ce que je ressens par rapport à vos égards pour moi, en toute circonstance. Je suis fière de l'amitié que vous m'offrez, et, si nous nous rencontrons de nouveau, j'espère que vous m'en trouverez digne. »

Elle s'en alla à la hâte joindre sa mère, et Kyrle, revenant sur ses pas, se plaça près du marié. Le tableau que formaient ces deux figures aurait demandé les efforts réunis d'un Raphaël et d'un Michel-Ange. Kyrle Daly, se tenant droit, les bras croisés, le visage pâle et resplendissant de la sérénité d'une vertu triomphante, la bouche effleurée par un sourire de pardon et de sympathie, l'œil clair, ouvert et d'une expression remarquablement pure, — Kyrle aurait plu à l'illustre élève du Pérugin. Hardress, une main dans son sein, les épaules ramassées et levées, le sourcil froncé, plutôt par la honte et la souffrance que par la sévérité ou la colère, les yeux n'osant regarder plus haut que la poitrine de son compagnon, et la figure aux tons de terre de sienne brûlée, aurait fourni une donnée au génie plus sévère de Buonarrotti.

« Hardress, — dit le jeune Daly avec une expansion soudaine, — avouez la vérité : vous ne m'attendiez pas ici aujourd'hui. »

Hardress leva un œil surpris, mais ne répondit pas.

« Je suis venu, — continua Kyrle, — pour rendre justice à vous et à moi-même. Que j'aie à me plaindre

de quelque chose, vous ne le nierez pas. Que je n'aie pas à me plaindre autant que je l'imaginais, je suis obligé d'en convenir. Mon ressentiment, Hardress, a été excessif et injustifiable, et, avec cet aveu, je le jette au vent pour toujours. »

La surprise du fiancé d'Anne devenait assez grande pour dominer jusqu'à ses remords et ses anxiétés. Il interrogeait, avec un étonnement croissant, les yeux de son ancien ami.

« Sachant si bien ce qu'était la passion — continua encore celui-ci, — j'aurais dû plus charitablement excuser son influence sur un autre ; mais toute charité m'avait abandonné, et je croyais raisonnable d'exiger que mon ami fût un froid philosophe, quand j'étais un enthousiaste extravagant. Je n'ai pas même à vous reprocher votre manque de confiance, car je comprends que vous ne pouviez vous confier à moi, d'après ce que j'avais déraisonnablement attendu de vous. Nous sommes tous les deux à blâmer peut-être. Que ce soit un point convenu, et que toutes nos explications se résument en ces deux mots : — deux mots chrétiens, car la langue chrétienne, la langue maternelle, est la seule qui soit bonne à parler, après de grandes souffrances : — oublier, pardonner. »

Disant ceci, il tendit sa main à Hardress, qui la reçut avec une expression de confusion et d'étonnement distrait. Quelques murmures indistincts et inintelligibles montèrent à ses lèvres et expirèrent sans être proférés.

« Je ne sais, — poursuivit Kyrle, — et je frissonne en pensant jusqu'à quel degré j'aurais laissé ce sentiment

odieux étendre sur moi son empire, sans l'événement si douloureux pour nous tous, qui l'arrêta dans son germe. J'ai même quelquefois pensé que ma faute inaccomplie avait pu être la cause... » Il frémit et s'arrêta.

Avant qu'il eût pu reprendre, la cloche du dîner coupa court à l'entretien. Cette diversion lui rendait service : il pressa le pas pour rentrer. Hardress le suivait du regard et restait comme enraciné au sol. Quand il l'eut vu disparaître, il leva les yeux vers le ciel, où quelques étoiles brillaient déjà dans le crépuscule mourant, et il dit en lui-même :

« Dans le monde qui est au delà de ces points lumineux, est-il possible que cet homme et moi, nous occupions jamais une place dans la même région ? Non, non ! il doit y avoir ce que j'ai cru autrefois... Autrefois, quand donc ?... quand je n'étais pas un misérable. Un ciel... un enfer !... Un ciel pour lui, un enfer pour moi ! »

XXXII

Des lumières et des rires, — de la gaieté et de la musique, — une chère abondante et des convives joyeux, — voilà ce qu'on remarquait dans la salle à manger du

château. Mistress Chute présidait ; les « vieilles figures familières, » — M. Cregan, M. Creagh, M. Connolly, le docteur Leake, — étaient disséminées parmi les hôtes. Tous les visages semblaient s'illuminer, pour apporter leur part de gaieté à la jubilation domestique. Un nuage de vapeur, léger et transparent, s'élevait des mets qui garnissaient la table, et se dissipait au-dessus, dans l'air. Les épais rideaux de laine étaient baissés ; les domestiques volaient de place en place avec une rapidité magique ; les candélabres jetaient sur la table une clarté chaude et confortable ; le cliquetis des assiettes, le tintement des verres et des bouteilles, la disparition des provisions marchaient à l'unisson. Sans doute on ne retrouvait pas ici cet aspect de destruction et de carnage que présentent, en semblables circonstances, les rangs inférieurs de la société ; mais on pouvait se demander s'il n'y avait pas, en somme, plus de besogne faite, d'une manière calme et déterminée. Ceci fournirait une preuve d'un nouveau genre en faveur des avantages de la discipline.

L'animation de la scène produisit son effet même sur Hardress : celui-ci finit par arriver à un degré de gaieté capable de surprendre et de ravir ceux qui s'intéressaient à son sort. Il est vrai que, de temps en temps, la peur lui donnait un coup au cœur, et les yeux vitreux d'un cadavre semblaient se fixer sur lui, du milieu de la foule. Mais il tournait ses regards et ses pensées vers des objets plus heureux, et, comme pour défier l'interruption sinistre, il devenait plus gai qu'auparavant.

Mistress Cregan ne souriait pas, elle, de le voir ou-

blier ainsi sa situation misérable. Un sentiment d'appréhension nerveuse avait pesé sur elle toute la journée, et devenait plus oppressant et plus insupportable à mesure que le moment du départ des mariés approchait. Plus il devenait certain que Hardress échapperait, plus elle sentait augmenter sa crainte que quelque contre-temps ne survînt.

Tandis que le jeune homme, dans toute la surexcitation de sa fausse gaieté, allait trinquer avec un ami, il sentit un frôlement comme de quelqu'un passant le long de sa chaise, et une voix chuchota tout près de son oreille : « Levez-vous et fuyez, pour l'amour de votre vie. » Son verre tomba, sans avoir été porté à ses lèvres, et il resta anéanti, — pâle et immobile image de la terreur. Ceux qui s'aperçurent de l'accident se mirent à rire, et lancèrent quelques plaisanteries ou tirèrent quelques présages plus ou moins ingénieux ; mais ils mirent tout simplement l'émotion du marié sur le compte de l'embarras.

On chanta deux ou trois chansons, et les dames se levèrent pour se retirer. Hardress, à qui l'avertissement mystérieux résonnait encore dans l'oreille, se disposait à les imiter, quand une main rude se posa sur son bras, la porte fut fermée avec violence, et il vit devant lui Hepton Connolly, le doigt levé, dans une attitude de menace et de reproche. Il sentit le cœur lui manquer, à la pensée que cette interruption pouvait lui coûter la vie.

« Laissez-moi sortir, mon cher Connolly — dit-il d'une voix agitée. — C'est de la dernière importance pour moi.

— De la dernière importance ! répéta Connolly avec un sourire railleur. Je considérerais comme un déshonneur pour moi, mon cher Hardress, que vous allassiez vous coucher sobre après avoir été en ma compagnie ce soir, — le dernier soir que ayez à passer dans le pays. Venez, venez, Hardress, ne prenez pas l'air farouche. Vous verrez miss Chute tant que vous voudrez, tandis qu'il y a ici une série de joyeux compagnons avec lesquels vous ne vous retrouverez peut-être plus jamais autour de la même table.

— Mais, Connolly !

— Mais, Hardress !

— Qu'est-ce qu'il y a ? — cria une voix rauque, du bout de la table. — Quelqu'un qui s'en va à la sourdine ? Amenez-le ici par le collet. Si un seul convive quitte cette pièce sans être ivre, il aura affaire à moi. »

Le nouvel interlocuteur, qui n'était autre que le père du récalcitrant, ajouta un juron, et la salle retentit d'acclamations. Hardress, défaillant de terreur et d'anxiété, fut forcé de retourner à la table, et le bol fut mis en circulation avec l'enthousiasme que l'on considérait comme approprié à la circonstance. La liqueur qu'il but et la conversation à laquelle il fut obligé de se mêler, le surexcitèrent de nouveau ; au bout de peu de temps, il devint plus bruyant et en apparence plus gai que jamais. La voix qu'il avait entendue pouvait être imaginaire, comme la vision du cadavre. Il n'y pensa plus.

Il s'engagea dans une violente discussion avec Creagh,

sur la question de savoir si les cascades de Killarney sont mieux ou plus mal, pour n'avoir pas de bassins. Hardress soutenait que c'était leur défaut, parce qu'elles n'offraient point la sensation délicieuse qui résulte du contraste entre ces deux parfaites images d'agitation et de repos : une cataracte mugissante, avec des nuages d'écume et de brouillard, — une étendue plane d'eau limpide, avec son mouvement paisible comme le soulèvement du sein d'un enfant endormi. Creagh affirmait au contraire — et il défendait vigoureusement son idée, lorsque par hasard, il en avait une, — Creagh affirmait que le mystère même accompagnant la disparition du torrent, quand le spectateur le voit se précipiter sous ses pieds, et, encore écumant et mugissant, se cacher dans les buissons, produisait sur l'esprit une impression plus grande que le contraste admiré par Hardress.

Celui-ci avait la main levée, et une cascade. . d'éloquence allait jaillir de ses lèvres ; mais un souffle chaud passa sur son oreille, et la même voix murmura, encore plus bas que la première fois : « Partez, vous dis-je ! les soldats approchent et votre vie est en danger. »

Ce ne pouvait être une illusion, car des boucles de cheveux avaient touché sa joue et une robe avait effleuré ses pieds. Il poussa sa chaise, et, se levant brusquement, regarda autour de lui pour chercher le personnage mystérieux. Une femme disparaissait par la porte conduisant au vestibule. Il la suivit avec tant de rapidité que personne ne put trouver le temps d'intervenir ; mais dans le vestibule, pas un être vivant. Rien

que les manteaux et les chapeaux des visiteurs, pendus contre la muraille, et la flamme sombre d'une lampe couverte de son globe, jetant une lumière attristante sur les murs et sur le plafond. D'un côté, le plancher était ébranlé par les danseurs et l'oreille étourdie par les cornemuses, les violons et les dulcimers ; de l'autre, il entendait le tapage bachique de la réunion qu'il quittait. A distance, dans la cuisine, il pouvait distinguer une cornemuse solitaire, jouant quelque air d'un mouvement plus rapide et d'un plus vulgaire cachet ; et la voix d'un paysan, chantant une sauvage mélodie, et pénétrant triomphalement à travers un mur de pierre et de mortier épai de deux pieds. Il tenait son manteau et son chapeau, et, tremblant de tous ses membres, il était au moment de se précipiter dans un escalier étroit qui conduisait à la porte de la cour : sa mère, accompagnée d'une demoiselle d'honneur, le rencontra en chemin.

« Venez par ici, lui dit-elle.... j'ai engagé une danseuse pour vous.

— Ma mère, — répondit-il avec cet horrible sentiment d'oppression que l'on éprouve dans un rêve de danger et de résistance vaine, — ôtez votre main de mon bras et laissez-moi passer. »

Conformément à la superstition établie en Irlande, et patronnée par quelques-uns des vieux parents et amis, un marié ne devait pas coucher dans la maison la veille des noces. Mistress Cregan crut donc que Hardress se disposait de bonne heure à suivre l'ancienne coutume.

« Il ne faut pas vous en aller si tôt, reprit-elle. Voyons

miss Prendergast, faites-le prisonnier par l'autre bras et conduisez-le à la salle de bal. »

Il se résigna à son sort, et les accompagna.

Après avoir dansé un menuet, il avait ramené sa danseuse ; et, s'asseyant auprès d'elle, il s'efforçait de l'entretenir de son mieux. Sa chaise était placée à quelques pas d'une porte ouverte, par laquelle une quantité de domestiques et de tenanciers introduisaient leurs têtes pour jouir du coup d'œil et admirer ou critiquer les danseurs. L'un de ces curieux, un jeune et beau campagnard, avait empiété peu à peu, et il finit par gagner assez de terrain pour être près du marié et obtenir de lui un signe de connaissance assez bienveillant.

« Master Hardress, — dit-il en se penchant à son oreille, — Syl Carney, — (la femme de chambre) — ne vous a-t-elle rien dit ?

— Rien ! fit le jeune Cregan, se retournant tout-à-coup et oubliant son interlocutrice.

— Eh bien ! alors, malheur à elle ! Je lui ai recommandé de vous glisser un mot, n'importe comment, pour vous informer que Danny Mann a fait des révélations, et que les soldats sont en route cette nuit. »

Hardress était tremblant, comme si la main du geolier s'était posée sur lui.

« Quelle affreuse danse que ce *hornpipe !* dit la dame à son cavalier. Plus je la vois, et plus je la trouve ridicule.

— Oui, vraiment, répondit-il avec un sourire de damné ; — très ridicule. — Puis se retournant vers le

paysan : — Comment savez-vous cela ? Parlez bas et vite.

— Par un petit bossu enfermé chez le magistrat Warner. Il m'a prié... Mais la dame vous parle.

— Je vous demande pardon, dit Hardress en se tournant encore vers sa danseuse.

— Ce n'était pas moi : c'était mistress Cregan qui vous parlait. »

En effet, il vit sa mère lui présentant une corbeille de bonbons et d'oranges, et lui indiquant du regard les danseuses qui se reposaient. Il se leva pour accomplir cet acte de galanterie, avec un sentiment de sombre résignation, mais en même temps d'amertume contre sa malheureuse mère, comme si elle avait dû savoir qu'elle s'opposait obstinément à son salut.

Quand il eut fini, il se hâta de revenir à sa place, pour recueillir la suite des renseignements ; mais les serviteurs étaient tous partis, et la porte était fermée. Il se précipita dans le vestibule, reprit son chapeau, et, montant les marches qui conduisaient à la chambre si souvent mentionnée dans notre récit, il fut encore une fois sur le point de se trouver en liberté.

Mais la main d'une Providence vengeresse était appesantie sur sa vie.

Au milieu de cette chambre, il rencontra Anne.

« Mon ami, — dit-elle, — est-ce que vous quittez Castle-Chute jusqu'à demain ?

— Oui, — répondit-il d'une voix faible. Et il passait.

— Attendez, j'ai quelque chose à vous dire, qu'il faut que vous sachiez immédiatement. »

Cette dernière interruption compléta son trouble. Une défaillance le prit, sa tête tourna, et, chancelant comme un homme ivre, il tomba sur le siége voisin.

« Eh bien !.. Anne... tout... tout ce que vous voudrez... ma vie, si elle vaut la peine que vous la demandiez.

— Je dois à ma propre tranquillité, et à la vôtre, Hardress, de vous dire que j'ai tout découvert.

— Tout découvert ! répéta-t-il, en bondissant sur ses pieds.

— Oui... tout ! Un généreux ami, — généreux pour vous et pour moi, — m'a raconté toute l'histoire de vos souffrances, et ne m'a plus rien laissé à déplorer, si ce n'est que Hardress n'ait pas cru devoir faire participer Anne à sa confiance. Mais cela aussi je l'ai oublié, et il me reste seulement à vous dire que je regrette ma propre conduite, autant que j'étais peinée de la vôtre. Je dois avoir ajouté au chagrin qui... Ecoutez !

— Qu'entendez-vous ?...

— Il y a du tumulte dans le salon. Bon Dieu, protégez-nous ! Quel est ce bruit ? »

La porte de la chambre fut poussée violemment, et une femme parut, les cheveux en désordre, l'air égaré, les mains en avant :

« Hardress, mon enfant !

— Eh bien ! ma mère ?

— Hardress, mon enfant !

— Ma mère, me voici ! regardez-moi ! parlez-moi ! n'ouvrez pas les yeux si grands, et ne les fixez pas sur

votre fils, de cette terrible manière. O mère! parlez, ou vous me briserez le cœur !

— Fuyez.. fuyez... mon enfant.. pas par ce chemin... Non ! les portes sont gardées. Il y a un soldat à chaque entrée. Vous êtes traqué et pris. Que ferons-nous ?... La fenêtre !.. Venez par ici... venez... vite ! vite ! »

Elle le tirait dans la pièce adjacente, qui était sa chambre à coucher à elle-même, et il se laissait faire passivement Avant qu'Anne eût quitté l'attitude de frayeur et de surprise à laquelle cet étrange événement avait donné lieu, mistress Cregan reparut, manifestant dans son air et dans son geste la même énergie précipitée et désordonnée.

« Allez dans votre chambre, dit-elle à la mariée. Allez vite dans votre chambre. Ne vous arrêtez pas à me questionner...

— Chère tante !

— Allez-vous-en, vous dis-je ! Vous me rendrez folle ! Ma raison est tendue au dernier degré, et une seule atteinte peut la briser. Allez, ma chère enfant, ma chérie, ma pauvre... Ah !

— Anne Chute ! Où est Anne ? s'écriait à la porte une voix inquiète. Où est la mariée ?

— Ici ! ici ! » dit mistress Cregan.

Kyrle Daly se précipita dans la chambre, plus pâle que jamais, et l'œil rempli d'une interrogation anxieuse.

« Venez par ici, Anne ! — dit-il, lui prenant la main, tandis que la sienne tremblait d'inquiétude. — Malheureuse fiancée ! Oh ! horrible, effroyable nuit !

— Je ne bougerai pas ! — s'écria-t-elle avec véhé-

mence. — Que signifient ces paroles et ces actions ? Il y a quelque danger qui menace Hardress. Dites-moi s'il y a...

— Emmenez-la, mon bon Kyrle !

— Il ne m'emmènera pas. Pourquoi m'emmènerait-il ? Pourquoi m'appelle-t-il malheureuse fiancée ? Pourquoi dit-il que cette nuit est horrible et effroyable ? Je ne bougerai pas.

— Ils viennent !.. Emportez-la de force, mon bon Kyrle ! »

Sur cet ordre de mistress Cregan, Kyrle emporta la mariée épouvantée, qui luttait dans ses bras et opposait à la violence, prières, menaces et supplications. Il resta près d'elle toute la soirée, l'empêchant de quitter sa chambre, calmant ses angoisses avec une douce éloquence, et surveillant chaque mouvement de son esprit et de son cœur avec la tendre vigilance d'un frère dévoué.

La malheureuse mère était restée seule où nous l'avons vue, l'oreille penchée pour saisir les premiers bruits du danger, le corps roidi par l'intensité de l'émotion. Toutefois ses mains s'employaient à arranger sa chevelure et à ôter autant que possible à sa toilette toute apparence de désordre. A la fin, le fracas des mousquets, le trépignement des pieds se firent entendre à ses oreilles, dans le vestibule. Une convulsion momentanée ébranla ses membres rigides. Cela se passa, et la hauteur habituelle, la majesté du regard et du geste eurent bientôt reparu.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et M. Warner, accom-

pagné du capitaine Gibson et de l'escorte militaire, parut sur le petit escalier. Surpris et un peu embarrassé à la vue de mistress Cregan, il marmotta quelque chose sur son regret d'être obligé de faire ce qui devait être si pénible pour elle, et il allait l'engager à se retirer, quand elle coupa court à ses politesses.

« Ne me parlez pas, monsieur, — dit-elle, — de votre regret ou de votre répugnance. Vous avez déjà fait ce que vous pouviez de pire, pour imprimer une tache à notre nom et une torture à notre mémoire, Pendant des journées, des semaines, des mois, mon fils a causé avec vous, a ri avec vous, s'est promené librement et franchement avec vous, et vous n'avez pas mis la main sur son épaule. Vous attendiez le jour de ses noces pour élever votre cri de meurtre, votre cri mensonger ; vous attendiez à voir combien de cœurs vous pourriez écraser d'un coup. Vous nous avez causé le plus grand mal qui fût en votre pouvoir ; vous avez consterné nos hôtes, répandu la terreur dans notre fête, et fait du souvenir de cette soirée, — qui aurait dû être un heureux souvenir, — une pensée de tristesse et de honte.

— Mon devoir, — murmura le magistrat, — m'obligeait à sacrifier....

— Complétez votre devoir alors, — interrompit-elle d'un ton hautain, — et ne parlez pas de vos regrets personnels. Si la justice et mon fils sont ennemis, quelle place, vous, occupez-vous entre eux ? Vous vous méprenez sur votre état, monsieur le magistrat, vous n'avez point de sentiments personnels dans cette affaire.

Vous êtes un serviteur de la loi, et, comme un serviteur, agissez ! »

M. Warner salua, et commanda aux soldats de le suivre dans la chambre voisine. A cet ordre, mistress Cregan tourna sa figure sur son épaule, avec un morne sourire.

« Ceci, — dit-elle avec un accent de calme reproche, — ceci est ma chambre.

— Mon devoir, madame...

— Qu'il en soit ainsi, » —dit-elle d'une voix basse, en se retournant avec le même sourire douloureux, tandis que son cœur s'affaissait et tremblait.

L'escorte entra dans la chambre à coucher.

« J'espère, — dit le capitaine Gibson qui commençait à croire qu'elle avait grandement raison, —j'espère que mistress Cregan ne me blâmera pas pour ma participation à cette affaire ?

— Je ne vous blâme pas, monsieur,— dit-elle avec un sourire méprisant : — c'est votre métier. »

A ce moment menaçant, M. Cregan, M. Connolly et deux ou trois autres arrivèrent en trébuchant, excessivement ivres, mais gardant la conscience des choses jusqu'à l'idée mal définie d'une offense reçue, et jusqu'à un vague dessein de résistance.

« Dora, — dit M. Cregan qui chancelait et qui s'efforçait de ne point paraître ivre, — que faites-vous ici ? qu'y-a-t-il ? »

Sa femme, entièrement absorbée par ce qui se passait dans la chambre voisine, ne paraissait même pas s'apercevoir de sa présence.

« Très.... très-extraordinaire conduite, — reprit-il, en tournant sur le capitaine un œil vague, — des soldats, des officiers... hein, Connolly ?

— Très.... très-extraordinaire conduite, répéta Connolly, en manière d'écho.

— Prennent-ils la maison pour une baraque? — continua Cregan. — Capitaine, faites retirer vos soldats. »

Le capitaine Gibson, déjà vexé des paroles méprisantes de mistress Cregan, répondit à cette demande par un regard rébarbatif.

« Tenez-vous près de moi, Connolly. Vos épées, messieurs ! » cria Cregan en tirant la sienne.

Les autres l'imitèrent.

Le capitaine, sans condescendre à dégaîner pour si peu, se tourna vers ses hommes, et, faisant signe du doigt, il dit :

« Désarmez ces gentlemen ivres. »

Son ordre fut exécuté à l'instant. Quelques égratignures furent tout ce que les soldats eurent à subir, dans la lutte d'ivrognes qui s'ensuivit. Les gentlemen furent placés, les mains liées, sur des chaises, de l'autre côté de la pièce, et le paquet de rapières fut mis sur le large rebord de la fenêtre.

« Très-bien, monsieur... très-bien, — dit M. Cregan ; — je me souviendrai de ceci, et mes amis aussi. Je suis gentleman, monsieur, et je réclamerai la satisfaction due à un gentleman.

— Attendez la même chose de moi, dit Connolly oscillant sur sa chaise.

— Et de moi, dit un troisième.

— Et de moi, répéta un quatrième.

— Fi donc ! Cregan, — dit la malheureuse femme, — Ne vous dégradez pas ainsi, vous et vos amis. La main d'un ennemi est levée contre nous : ne laissez pas croire à cet indigne qu'il puisse abaisser nos âmes comme notre situation. »

Le capitaine Gibson, qui ne prenait point souci des menaces de Cregan ni des autres hommes, fut au contraire blessé au vif de cette allusion.

« Mistress Cregan, — dit-il, — c'est un des plus pénibles devoirs d'un gentleman dans ma position, d'être quelquefois assujetti à des insinuations comme celles-ci ; la circonstance particulière dans laquelle vous vous trouvez, arrête seule le jugement très-sévère que je formerais sur toute personne qui se les permettrait.

— Monsieur, — dit-elle en inclinant la tête avec un sourire de la plus amère ironie, — vos égards et votre indulgence sont véritablement extraordinaires. Tous les événements de cette nuit en rendent témoignage. Cela a dû faire grande violence à vos sentiments de gentleman, de choisir pour votre perquisition un moment comme celui-ci. Mais je vois que vous êtes impatient, monsieur, et je me tais, car vous êtes un soldat et je ne suis qu'une femme, et il est facile de savoir qui aurait raison.

— Madame !...

— Nos amis dispersés, notre gaieté si vite changée en terreur, cette scène de confusion au milieu de nos réjouissances domestiques : il n'est rien, monsieur, qui ne témoigne de vos excellents procédés. Cette nature

noble et délicate, qui est si sensible aux insinuations, apparaît dans tous les actes de cette nuit. Mon mari lié comme un malfaiteur, mon pauvre fils..... O Dieu! Que la terre s'ouvre et nous engloutisse! J'entends sa voix! »

Un tumulte se produisit dans la chambre voisine. Alors l'infortunée, levant ses bras au-dessus de sa tête, poussa un cri si aigu, si perçant, si pénétrant, que les plus intrépides soldats tressaillirent comme des jeunes filles, et la rougeur de colère qui empourprait les joues de l'officier se changea en une pâleur mortelle. A demi désenivré par cette horrible clameur, Cregan se leva et fixa sur la porte de la chambre un œil abruti. Tous les visages exprimaient, à des degrés divers, la commisération et l'anxiété.

« Le prisonnier est là! dit M. Warner, rentrant précipitamment.

— Y est-il? s'écria la mère affolée par le désespoir. Horrible limier noir, l'avez-vous trouvé? Que l'œil qui l'a découvert perde la lumière! Que la langue qui ose me le dire soit desséchée jusqu'à sa racine!

— Silence, indigne femme! signifia le magistrat. Vos imprécations ne font qu'ajouter à la gravité du crime.

— Eh quoi! sera-ce impunément que vous aurez percé le cœur d'une mère? Non, je vous le déclare! Ma langue peut se taire, mais il n'y a pas dans tout mon corps une veine qui ne vous maudisse!.... Mon enfant! mon enfant! » ajouta-t-elle avec des cris déchirants en voyant Hardress paraître à la porte. Elle se précipita,

comme pour se jeter à son cou ; mais réprimant ce premier mouvement en approchant davantage, elle joignit les mains, et, tombant à ses pieds, s'écria: « Mon enfant! pardonnez-moi!

— Vous pardonner, ma mère? répondit-il d'une voix désolée. — Je vous ai tous perdus!

— Ce crime est mien, répondit-elle dans son délire. J'ai été l'auteur de votre première tentation, la pierre d'achoppement entre vous et le repentir. Avec quelle amertume penserez vous à moi, Hardress, quand vous serez seul!

— Jamais! — dit-il en la recevant dans ses bras. — Toujours respectée, toujours affectionnée, toujours voulant mon bien... je ne penserai jamais à vous que comme à une mère. Mes yeux sont ouverts maintenant. Pour la première fois depuis bien des mois, la première pensée de paix est entrée dans mon cœur ; et n'était-ce pour vous et pour ceux que j'ai rendus misérables avec moi, je l'appellerais une pensée de joie. Ne vous affligez plus à cause de moi, ma mère; ne vous affligez plus, parce que c'est en vain. Le trait a été lancé, la victime a été atteinte, et la terre n'a plus de remède. Ne vous affligez plus, parce que je ne voudrais pas qu'il en fût autrement. Une victime était due à la justice, et je ne l'en frustrerai pas. J'aime mieux compter avec elle ici que dans le monde futur.

— Je ne puis me séparer de vous,— murmurait-elle, la tête appuyée sur son épaule.—Ne détachez pas encore mes mains de votre cou ; c'est me déchirer le cœur.

— Chère mère, laissez-moi aller, — dit Hardress, se

dégageant doucement; nous nous reverrons, j'espère. En attendant, écoutez ma requête d'adieu, comme vous avez écouté toutes celles que je vous ai adressées: ne dépensez pas vos jours dans des regrets stériles, mais priez pour moi avec ferveur ; soyez bonne pour ceux que j'ai aimés, et souvenez-vous que ma mort, du moins, fut plus heureuse que ma vie.

— Je vous menaçais de la pauvreté.... murmurait mistress Cregan, dont la mémoire errait, égarée et pourtant fidèle, à travers les scènes du passé.

— Chère mère !

— Je vous ordonnais de quitter ma maison ou de suivre ma volonté....

— Pourquoi voulez-vous tourmenter mon âme dans un tel moment ?

— J'ai attaché la corde autour de votre cou... J'ai méprisé vos scrupules... Vos paroles me reviennent maintenant... Ces paroles que j'ai écoutées avec si peu d'émotion, à Dinis-Cottage, et auparavant dans cette salle, elles résonnent maintenant à mes oreilles, comme le tintement de la cloche des morts. J'ai été votre plus cruel ennemi. Vous avez bu l'orgueil avec mon lait, et la passion sous mon indulgence. Je vous ai perdu pour ce monde, et...

— Ma chère, chère mère ! — s'écria Hardress, la serrant sur sa poitrine et fondant en larmes de honte et de pénitence. — Oubliez, je vous en supplie, ces paroles impies C'étaient les fureurs de ma folie, il ne faut les compter pour rien. Écoutez-moi, maintenant, dans la pleine et calme possession de mon jugement, et ne

vous rappelez que ces paroles-ci. M'entendez-vous, ma chère mère ?

— Oui... je vous écoute. Parlez, mon enfant, je me rappellerai bien. »

Il se pencha à son oreille et murmura à voix basse : « Dans un tiroir secret de mon cabinet, vous trouverez un papier non cacheté. Donnez-le à.... — il s'arrêta un instant, avec une profonde émotion - à Anne Chute ; je suis content qu'elle porte encore ce nom.... content qu'elle ait le bonheur de m'échapper. Qu'elle lise ce papier. Je l'ai écrit en vue de rendre justice à un ami confiant, dont j'ai trahi la confiance. Oh ! souvenirs ! souvenirs !.... Ma mère, si j'avais réellement su apprécier vos affectueux conseils, dans mon enfance, si j'avais humilié mon cœur dans le sentiment de sa propre faiblesse et la soumission aux lois divines, je ne mourrais pas d'une mort honteuse, et je ne vous laisserais pas sans enfant.

— Hélas !.... ou si j'avais mieux rempli la mission d'une mère.... si j'avais moins songé à votre bonheur temporel, et davantage à votre bonheur éternel.... Je sens mon cerveau éclater.

— Ma chère et tendre mère, voulez-vous ajouter à mon agonie ?

— Vous me haïrez dans votre prison.

— Jamais !

— Je sais ce que vous direz, quand ils vous traîneront sur l'échafaud. — C'est ma mère, direz-vous, qui a lié ces cordes autour de mes membres. — Ils fixeront les yeux sur vous, et vous laisserez retomber votre tête,

et vous direz que j'ai été l'auteur de votre honte. Et au moment de votre mort....

— Je prierai pour vous, — dit-il en la serrant sur son cœur et la baisant au front, — comme vous prierez pour moi.. » Mais il sentit les bras qui entouraient son cou se roidir ; il vit le visage qui s'élevait vers le sien se couvrir d'une pâleur humide et livide. «Adieu, chère mère.... adieu pour ce monde.... Oh ! elle se glace et elle défaille.... Emportez-la... emportez-la vite, messieurs. »

On l'emporta à demi évanouie, et son fils, se livrant aux mains des soldats, se disposa à partir. Mais se retournant encore une fois, avant de quitter la chambre, il dit à voix haute :

« Écoutez-moi, et témoignez contre moi si vous le voulez. De crainte que ma faiblesse ne reparaisse, ou que le vil amour de la vie ne me donne encore une fois la tentation d'éviter mon sort, je veux multiplier mes témoins. Je suis coupable du crime dont vous m'accusez, — coupable, non pas en acte, ni même en parole, ni même par un assentiment positif, — mais coupable de façon à ne désirer aucun pardon humain. Je suis content que ce songe hideux soit enfin achevé, content d'avoir été forcé de restituer son droit à la justice, même contre ma volonté, car j'étais fatigué de mes anxiétés. »

Il se tut, et les soldats descendirent l'étroit escalier qui conduisait à la porte du vestibule. Hardress était au milieu d'eux. En quelques minutes, les salles éclairées de Castle-Chute, ses convives épouvantés, ses musiciens

réduits au silence, la mère en délire, le père ivre et sa bande de tapageurs, la mariée affolée et toute la pompe bouleversée des épousailles, eurent disparu aux yeux du malheureux.

Tant que l'on se trouva dans le voisinage, on craignait que quelque soulèvement ne fût suscité parmi les paysans pour le délivrer, et ne fît inutilement couler le sang. Mais nul symptôme d'intention semblable ne se montra. L'affaire avait été conduite avec tant de rapidité, que l'arrestation du marié n'était pas encore généralement connue, même dans le château, un peu après son départ.

XXIII

Il ne nous reste plus qu'à informer brièvement le lecteur du sort des divers acteurs de ce drame domestique.

Les remords de Hardress le conduisirent à exagérer bien plutôt qu'à restreindre sa part de culpabilité. Néanmoins, quand toutes les circonstances eurent été examinées et pesées, grâce lui fut faite de la vie par le pouvoir exécutif, et un bannissement perpétuel fut la seule peine qu'exigea la loi. Mais avant que cette commutation lui fût annoncée, il avait appris à la recevoir

à peu près indifféremment. Avec l'austérité d'un pénitent des temps anciens, il persista à refuser toute communication personnelle avec ses amis. Le prêtre qui lui enseignait la science de l'expiation, était désormais l'unique ami dont il cherchât les entretiens. Sa mère seule fut exceptée, et encore — par un stratagème nécessaire, car sa santé n'aurait pu supporter ce déchirement — on lui déroba l'entrevue de la sépa-ration.

Le *convict-ship* (vaisseau des condamnés) qui devait l'emporter hors de sa patrie, se tenait à l'ancre dans cette partie de la rivière qui, vu son aspect de bassin, a reçu la dénomination de *Pool*. Dans le crépuscule d'une matinée d'été, les prisonniers, — et Hardress parmi eux, — quittèrent la prison de King's Island, où ils avaient été renfermés, pour aller prendre place à bord. Arrivés au bord de la rivière, ils s'arrêtèrent avec leurs gardes, tandis qu'un petit bateau était descendu de l'arrière du vaisseau et équipé pour venir au rivage. Il toucha terre, et reçut son chargement de transportés. Hardress, qui sentait une répugnance soudaine et pour lui-même inexplicable, à quitter le sol natal lorsqu'il pouvait encore le sentir sous ses pieds, demanda à être réservé pour la dernière tournée.

Il regardait les collines nébuleuses de Cratloe, la cité encore endormie et inactive, la surface des eaux doucement agitée. La lumière faible et fraîche du matin ne révélait que partiellement la scène ; mais le voile qui reposait sur la face de la nature devenait plus léger à chaque instant, et la perspective acquérait, par degrés rapides quoique imperceptibles, plus d'étendue et de

clarté. Des groupes de baigneurs apparaissaient à diverses distances sur les deux côtés de la rivière ; les uns plongeaient la tête la première, et se jetaient du haut des quais ; les autres se jouaient dans l'eau ; quelques-uns se laissaient paisiblement aller au courant, tandis que d'autres, demi-vêtus et frissonnants, sur les rives en pente, avançaient une main ou un pied pour vérifier la température de l'élément rafraîchissant, avant de quitter le reste de leurs vêtements et de prendre part à la salutaire récréation.

Sous les autres aspects, la scène était à peu près telle que nous l'avons vue au commencement de notre récit. La nature, toujours calme et bienfaisante, n'avait pas changé ; elle portait la même empreinte de joyeuse sérénité. Les passions des hommes peuvent bouleverser la société ; la durée de la prospérité humaine peut être incertaine comme celle du malheur humain ; des siècles d'ignorance, de pauvreté et de luttes civiles peuvent succéder à des années de science, de richesse et de paix. Mais la nature suit son invariable cours. Le printemps succède à l'hiver, et l'été au printemps, et toutes les harmonies de son système se meuvent à travers des âges sans nombre, avec la même sûreté et la même sérénité de dessein.

Les lieux de son heureuse enfance ne manifestaient nulle sympathie pour la situation de Hardress.

Le cœur douloureusement affecté par cette impassibilité, il cessa de contempler le paysage, et son œil rencontra un spectacle plus en rapport avec ses sentiments présents.

Dans la rangée de maisons qui bordait le quai sur lequel les transportés faisaient halte, une seule boutique était ouverte à cette heure matinale, et la lumière qui brûlait dans l'intérieur indiquait que le propriétaire était appelé à l'exercice de son métier par quelque commande pressante. Tandis que Hardress le regardait travailler, un homme à cheval s'arrêta devant la porte, et descendit maladroitement et difficilement. C'était un petit individu à cheveux rouges, et il parut au condamné que ni cette figure ni ces manières ne lui étaient totalement étrangères. Un autre cavalier le suivit, et sauta à terre avec aisance. Celui-ci était grand et bien fait. Hardress se retira un peu de côté pour éviter son regard, car il reconnut un des témoins qui avaient comparu contre lui, dans son procès. S'appuyant contre un des poteaux courts qui servent à tenir les câbles des vaisseaux, il tourna de nouveau son visage vers la rivière, et entendit la conversation qui suit :

« Votre serviteur, M. Moran, dit le petit homme. Eh bien ! le cercueil est-il prêt ?

— Quand en a-t-on besoin?

— La charrette sera ici dans une demi-heure. Le Père Edward m'a dit de venir auparavant, de crainte que vous n'ayez pas fini. Si ce n'était par égard pour lui et les siens, en vérité, je me serais bien évité de courir ainsi de tous les côtés ; car j'ai toujours été un pauvre cavalier, et je crois que j'attraperai bien assez de secousses d'ici au cimetière.

— Où sera-t-il enterré ?

— A Mungret-Church, à l'ouest. Tout son monde est

à Saint-John, mais il a regardé comme un bonheur d'être enterré à Mungret, parce que sa fille y a été mise avant lui. »

Un profond gémissement échappa à l'autre homme, en entendant ces mots.

« Ce n'est pas étonnant que vous ayez le cœur gros ! reprit le premier. Ce sont de bons et vieux amis qui vous ont été enlevés là. Le pauvre vieux ! il y avait de quoi convertir un turc, de l'entendre, sur son lit de mort, pardonnant à tout le monde et priant pour ses ennemis. Vous le savez bien, Myles Murphy : il y a un an, Mihil O'Connor et sa fille étaient des gens heureux ; mais il n'a jamais relevé la tête, du jour où elle a quitté sa maison. Eh bien ! eh bien ! c'est vrai ce que dit le Père Edward, que ce monde-ci ne serait bon à rien, s'il n'y en avait pas un autre ! »

A ce moment, un soldat toucha le bras de Hardress, en lui indiquant le bateau, dont la quille frottait sur le bord sablé... Hardress se leva, et il allait descendre les marches du quai, quand la force lui manqua tout à coup ; il serait tombé la tête la première, si les gardes ne l'avaient secouru à temps.

Lorsqu'il revint à lui, il se trouva sur le pont du vaisseau. Les voiles étaient déployées, les rives du pays natal s'éloignaient rapidement. Il regarda en passant le cottage des Daly. Deux ou trois enfants, en grand deuil, jouaient sur la pelouse ; Lowry Looby conduisait les vaches dans la prairie nouvellement fauchée ; M. Daly, aussi en grand deuil, se tenait debout, appuyé sur sa canne, au milieu des marches du vestibule. Le

vaisseau flottait toujours... Mais Hardress n'osa tourner les yeux dans la direction de Castle-Chute. L'aube du jour suivant le vit ballotté par les vagues de l'Atlantique et regardant en arrière les sommets des falaises du Shannon, qui formaient au loin comme un gigantesque portail. Le pays de sa naissance s'évanouissait rapidement à ses yeux... mais avant que celui de son exil fût en vue, il avait rendu à Dieu cette vie que la loi lui laissait.

Sa mère vécut longtemps encore dans la pratique des œuvres les plus austères et les plus humiliantes que l'Église prescrive à ses pénitents. Avec le temps, ses manières devinrent calmes, sereines, exemptes de plainte. Si elle ne fut pas si généralement admirée, elle fut beaucoup plus aimée de ses amis et de ses inférieurs, que dans ses jours d'orgueil et de hautaine domination.

Une circonstance prouvera d'une façon frappante quelles profondes racines ce défaut dominant avait jetées dans son âme. Ayant lu le papier que Hardress avait laissé dans son cabinet, et trouvant qu'il était écrit dans des sentiments trop humbles, elle s'abstint d'en faire l'usage indiqué. Ce fut seulement lorsque le changement salutaire dont nous venons de parler eut été opéré, et lorsque le dessein que ce document était destiné à accomplir fut réalisé par d'autres moyens, qu'elle se rendit au vœu d'adieu de son fils.

Une autre remarque qui montre toute la noble délicatesse du caractère d'Anne Chute : depuis le moment de l'épouvantable découverte, elle ne reprocha pas une

seule fois à sa malheureuse parente le mystère qui avait été si près de la lier au sort d'un homme dont elle devait considérer la conduite avec horreur.

Si tendrement qu'elle eût aimé Hardress, si bouleversée qu'elle eût été par les événements de cette terrible nuit, elle ne pouvait regarder en arrière sans ressentir l'impression d'une personne qui a échappé à un grand et secret danger.

La générosité et le désintéressement de Kyrle Daly devaient produire sur ses décisions l'effet qu'ils avaient produit sur son cœur. Il se passa longtemps, sans doute, avant que cette disposition favorable fût autorisée à se montrer ; mais enfin elle se montra, quand le souvenir de cette malheureuse histoire se fut un peu affaibli, et que le tumulte qu'elle avait soulevé dans tant de poitrines eût été apaisé par les années, la pénitence ou la mort. Alors, Anne et Kyrle furent unis, et ils furent aussi heureux que peuvent l'être des cœurs qui aspirent à de plus hautes destinées et à un plus durable repos. Ils vécurent longtemps dans la pratique des devoirs de leur position, et de cette religion à laquelle les coupables doivent leurs plus profondes, mais plus salutaires terreurs, et les bons leurs plus chères consolations.

Danny Mann mourut dans des angoisses qui firent frémir d'étonnement et de terreur ceux mêmes qui avaient souvent assisté à des scènes de ce genre.

Et maintenant, si naïve que la conclusion puisse paraître, je ne crains pas de dire avec l'auteur ir-

landais auquel je dois les circonstances de ce récit :

Lecteur, si vous avez frémi des excès dans lesquels s'est plongé notre héros, examinez votre propre cœur, et voyez s'il ne cache rien de cet orgueil intime, de cette lâcheté morale et de cette facilité aux impressions nouvelles, qui furent la ruine de Hardress Cregan. Si, outre l'intérêt que ces pages ont pu vous offrir, vous y avez appris quelque chose pour éviter le mal, pour chercher le bien, ce ne sera pas en vain que je vous aurai raconté : *La Fille du Cordier*.

FIN

1190. — Abbeville. Imp. Briez, C. Paillart et Retaux.